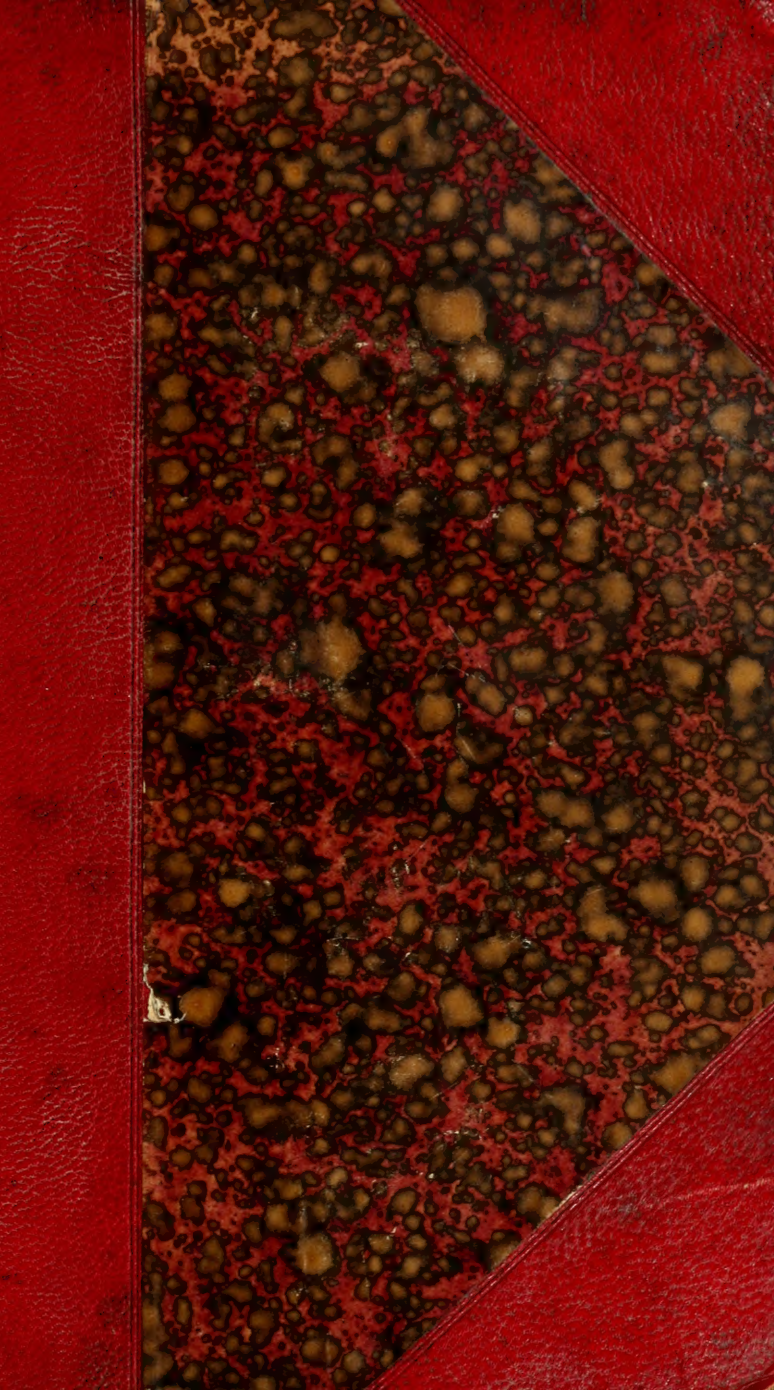






ŒUVRES

DE MALHERBE

ET

DE J. B. ROUSSEAU.

PARIS.
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.



MALHERBE.

ŒUVRES

DE MALHERBE,

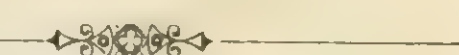
POÉSIE ET PROSE;

ŒUVRES DE J. B. ROUSSEAU,

POÉSIES LYRIQUES COMPLÈTES

ET CHOIX DE SES AUTRES POÉSIES;

ŒUVRES CHOISIES DE E. LEBRUN.



PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

1844.


NOV

NOTICE

SUR

MALHERBE.

Malherbe et Balzac sont les premiers de nos écrivains, l'un en vers, l'autre en prose, qui ont le plus contribué à perfectionner notre langue. Ronsard, par une imitation servile des formes grecques et latines, avait fait de l'idiome de Montaigne et d'Amyot un langage pédantesque. Malherbe sut donner à notre versification le caractère qui lui convenait, en l'assujettissant aux règles d'une élocution douce, élégante et facile. Il rectifia le goût de nos écrivains, et prépara ce beau siècle de Louis XIV qui a rendu la France si féconde en hommes de génie : ce qui fit dire à Boileau :

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée ;
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.

Malherbe travaillait difficilement. Son goût, rendu sévère par une étude approfondie de son art, semble l'avoir éloigné de ce qu'on appelle les fictions poétiques ; à moins qu'on n'attribue cet éloignement à son peu d'imagination, défaut que lui reprochent ses critiques les plus éclairés.

Ses premiers ouvrages ne l'élèvent pas beaucoup au-dessus des écrivains de son siècle. Le succès de sa pièce intitulée *les Larmes de saint Pierre*, dut bien l'étonner, quand il eut mis au jour l'ode, *Donc un nouveau labeur*, etc. Quelle immense carrière il avait parcourue !

Ce n'est point le génie à son aurore ni à son couchant qu'il faut juger, mais lorsqu'arrivé à son plus haut degré d'élévation il s'ouvre une nouvelle carrière, et laisse bien loin derrière lui ses contemporains. Il faut le voir de son point de départ, l'envisager à la hauteur où

il s'est élevé, et le comparer avec les rivaux qui l'ont précédé ou suivi.

« Les ouvrages de Malherbe ont appris à Rousseau à le surpasser « lui-même : mais il eût peut-être été plus loin que ce dernier, s'il « eût pu, comme lui, consacrer à perfectionner son génie un temps « qu'il fut obligé d'employer à créer son art.

« Avant lui, nos meilleurs poëtes avaient du génie et une vaste « érudition; le goût leur était absolument étranger. C'est Malherbe « qui, dans un siècle où la versification était encore si informe, et « dans le genre de poésie le plus difficile sans doute après le poëme « épique, donna le premier aux Muses françaises cette sublimité d'i- « dées, cette clarté et cette richesse d'expression, ces mouvements « variés de l'éloquence poétique, cet heureux mélange d'images et « de sentiments, et surtout cette harmonie continue, si nécessaire à « la poésie, ou plutôt sans laquelle la poésie n'existe point. C'est « parce qu'il aimait et qu'il connaissait les effets harmonieux, qu'il se « fit une loi de la richesse des rimes, persuadé qu'elle ajoute à l'har- « monie, et que l'harmonie est essentielle, surtout à la poésie lyri- « que. C'est un secret que n'ignorait point Rousseau, qui par là sut « ajouter à la mélodie de son style. On peut même lui faire un re- « proche que n'a point mérité Malherbe : c'est d'avoir sacrifié quel- « quefois la propriété de l'expression à la richesse de la rime [1]. »

Malherbe a donc créé la langue des poëtes français. Il avait formé une école de bon goût et de littérature, où se réunissaient quelques amis qui s'honoraient du titre de ses disciples. Les plus connus furent Colomby, qu'il ne trouvait point propre à la poésie; Maynard, celui de tous qui, à son avis, savait le mieux faire des vers, mais qui manquait de force : et Racan, à qui il ne manquait que de travailler un peu plus les siens.

Ce que Racan nous apprend des notes critiques de la main de Malherbe, trouvées sur un exemplaire de Desportes, prouve la sévérité de la doctrine de son maître, et la finesse de son goût.

On ne répétera brièvement sur la vie de Malherbe que le peu d'anecdotes transmises par ses contemporains, qui peuvent le plus servir à la connaissance de sa personne et de son caractère. Il est rare qu'un homme de génie n'ait point quelque originalité piquante qui sert à le distinguer du commun des hommes de son siècle. C'est Racan, son disciple, qui nous les a transmises presque toutes.

François de Malherbe était né à Caen, vers l'an 1555. Il était de la

[1] Annales poétiques, tome XIII, *Vie de Malherbe.*

maison de Malherbe Saint-Aignan, qui suivit en Angleterre l'armée de Robert III, duc de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant. Le père de Malherbe, réduit par sa fortune à être assesseur de Caen, embrassa la religion réformée avant de mourir. Son fils en fut très-affligé. Il n'avait alors que 19 ans. Le chagrin qu'il ressentit de cette abjuration le fit partir pour la Provence, où il suivit le grand prieur Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II.

Pendant qu'il était attaché à ce prince, qui fut tué à Aix en 1585, il épousa Madeleine de Coriolis, fille d'un président et veuve d'un conseiller au parlement d'Aix. Il en eut plusieurs enfants, auxquels il eut le malheur de survivre. Une de ses filles mourut de la peste entre ses bras. Il perdit un fils, tué en duel par de Piles l'an 1627. Il en fut si douloureusement affecté, qu'il se rendit exprès au siége de la Rochelle pour demander justice au roi, et lui écrivit une lettre éloquente.

N'ayant pu obtenir justice, il résolut de se battre contre l'assassin. Ses amis lui représentant que la partie n'était pas égale entre un vieillard de soixante-douze ans et un jeune homme de vingt-cinq, « C'est pour cela que je veux me battre, répondit-il; je ne hasarde « qu'un denier contre une pistole. » Il écrivit au sujet de ce duel plusieurs factums et trois sonnets, qui ont été perdus. L'un d'eux commençait ainsi :

Mon fils qui fut si brave, et que j'aimais si fort.

Ce fils paraît avoir mérité les regrets de son père. Il avait du talent pour la poésie. Ses vers, où l'on trouvait du feu et de l'imagination, ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Malherbe perdit sa mère vers l'an 1615, dans un âge fort avancé. Il avait lui-même alors soixante ans. La reine mère, à cette occasion, lui envoya un gentilhomme, à qui, pour remerciment, il dit « qu'il « ne pouvait se revencher de l'honneur que lui faisait la reine, qu'en « priant Dieu que le roi son fils pleurât sa mort aussi vieux qu'il pleu- « rait celle de sa mère. »

Quelques traits de sa vie militaire, rapportés dans les Mémoires de Racan, prouvent qu'il était plein de bravoure. Pendant la Ligue, lui et le nommé de la Roque, qui avait été comme lui gentilhomme du duc d'Angoulême, poussèrent si vivement M. de Sully l'espace de deux ou trois lieues, que ce ministre en garda toujours du ressentiment contre Malherbe, et nuisit beaucoup à la fortune que semblait lui promettre au poëte l'estime de Henri IV.

L'ode qu'adressa notre poëte à Marie de Médicis sur son arrivée en France lui avait fait la plus grande réputation. Henri IV ayant un jour demandé au cardinal du Perron s'il ne faisait plus de vers, le cardinal lui répondit « que depuis que Sa Majesté lui faisait l'hon- « neur de l'employer dans ses affaires, il avait abandonné cet exer- « cice, et que d'ailleurs il ne fallait plus que qui que ce soit s'en mêlât « après un gentilhomme de Normandie, établi en Provence, nommé « Malherbe, qui avait porté la poésie française à un si haut point, que « personne n'en pouvait jamais approcher. » Le roi retint le nom de Malherbe, il en parlait souvent à M. des Yvetaux : mais Malherbe ne vint à la cour que trois ou quatre ans après, quand ses affaires particulières l'eurent amené à Paris en 1605. Des Yvetaux en avertit le roi, qui aussitôt l'envoya querir et lui demanda des vers.

Au retour d'un voyage que le roi fit dans le Limousin, Malherbe lui présenta les stances qui commencent ainsi :

O Dieu, dont les bontés, de nos larmes touchées, etc.

Ce fut le prélude de sa faveur. Il eut bientôt le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, une pension de mille livres du duc de Bellegarde, qui le logea chez lui, l'admit à sa table, et lui entretint un domestique et un cheval. Il fit chez le grand écuyer la connaissance de Racan, alors page de la chambre du roi. Le goût de celui-ci pour les vers l'attacha à Malherbe, qui cultiva ses heureuses dispositions; et l'amitié qu'ils contractèrent, malgré la disproportion de l'âge, dura sans altération entre le maître et disciple jusqu'à la mort de Malherbe.

Malgré la considération dont Malherbe jouissait à la cour, Henri IV, pour qui il faisait des pièces galantes sous le nom d'Alcandre, ne paraît pas l'avoir élevé au-dessus de cette heureuse médiocrité qu'Horace appelle le trésor du sage. Auguste ne faisait point faire à Virgile ni à Horace des vers pour ses maitresses, mais récompensait mieux que Henri IV les louanges qu'ils lui adressaient. A la mort de Henri le Grand, la reine Marie de Médicis gratifia Malherbe d'une pension de 1500 francs.

Ceux qui l'ont connu particulièrement attestent qu'il était plein de franchise et d'honnêteté dans le commerce ordinaire de la vie, quoique vif et brusque par caractère, et même un peu sujet à la misanthropie. Il disait des femmes, qu'en général il aimait beaucoup : « Dieu, qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est jamais re- « penti d'avoir fait la femme. »

S'il n'avait des hommes qu'une opinion médiocre, ce mépris ne lui serait-il pas venu de son commerce habituel avec les grands? D'ailleurs dans quel siècle a-t-il vécu? Dans un temps orageux où la société dissoute avait vu toutes les passions humaines déchaînées faire de la France entière un théâtre de carnage et de discorde.

Après tant de malheurs, la France dévastée avait besoin de se reposer sous un maître : Henri IV régna.

Malherbe, tout en flattant ce prince, qui avait des qualités aimables, ne laissait pas de conserver un reste de fierté républicaine qui existe toujours à la suite des guerres civiles, et qui ne fut entièrement abattue que sous Louis XIV. Il n'est donc pas surprenant que ce poëte n'ait jamais pu acquérir cette souplesse de courtisan qui se familiarise avec tous les vices, et s'en fait des moyens de fortune. Quelques-unes de ses reparties prouvent qu'il n'était pas dupe des grands qu'il louait dans ses vers.

La princesse de Condé, si ridiculement aimée par Henri IV, étant accouchée de deux enfants morts, un conseiller du parlement de Provence regrettait beaucoup la perte que l'État faisait de deux princes du sang : « Eh! monsieur, lui dit Malherbe, consolez-vous, vous « ne manquerez jamais de maître. »

Quelque temps après la mort du maréchal d'Ancre, notre poëte allant un matin rendre visite à la duchesse de Bellegarde, on lui dit qu'elle était allée à la messe. « A la messe! répondit-il : que diantre « peut-elle demander à Dieu, après qu'il nous a délivrés du maré- « chal d'Ancre? »

L'archevêque de Rouen, de Harlay, pour lui faire entendre un de ses sermons, le retint à dîner. Malherbe s'endormit au sortir de table. Ce prélat le faisant réveiller pour le mener au sermon, il le pria de l'en dispenser, attendu qu'il dormirait bien sans cela.

Il ne connaissait point l'art de ménager l'amour-propre. Un de ses neveux le venant voir à la sortie du collége, où il avait passé neuf ans, il lui demanda ce qu'il savait; et lui ouvrant un Ovide, le jeune homme s'embarrassa dès la première phrase. « Mon neveu, croyez- « moi, lui dit-il, soyez brave; vous ne valez rien à autre chose. »

Un homme de robe et de condition lui montrant des vers faits pour une femme, Malherbe, après les avoir lus, lui demanda s'il avait été condamné à être pendu, ou à faire ces vers-là.

Les mauvais vers des princes ne lui en imposaient pas davantage. Il dit un jour à son protecteur, le duc d'Angoulême, qui lui en montrait de sa façon, « Qu'il fallait les supprimer, parce qu'il n'était pas

« convenable à un prince de donner un ouvrage, à moins qu'il ne fût « parfait. »

Avec le goût d'un peu de causticité, il dut souvent se faire des ennemis, surtout parmi ses confrères les poëtes; nation légère, mais d'humeur très irritable quand on n'admire point assez ses vers.

M. de Meziriac lui apportant un livre d'Arithmétique de Diophante, auteur grec, qu'il avait commenté, et lui faisant un grand éloge de ce livre, comme utile au public; Malherbe lui demanda s'il ferait baisser le prix du pain.

Il se brouilla avec Regnier à l'occasion suivante : Étant allés dîner chez l'abbé Desportes, oncle de Regnier, ils trouvèrent le potage déjà servi. Desportes se leva de table, reçut Malherbe avec une grande civilité, et offrit de lui donner un exemplaire de ses Psaumes, qu'il venait de publier. Il allait le chercher, lorsque Malherbe lui dit « qu'il les avait « déjà vus, et qu'il ne prît pas cette peine, attendu que son potage va- « lait mieux que ses Psaumes. » Cette brusquerie déplut à Desportes : le dîner fut silencieux, et ils ne se revirent plus. Et Regnier fit contre Malherbe la satire qui commence ainsi :

Rapin, le favori, etc.

Henri IV lui montrait la première lettre que son fils venait de lui écrire : pour toute réponse, Malherbe lui demanda assez brusquement si son fils ne s'appelait pas Louis. Henri IV, étonné de cette question, lui en demanda la cause ; et lorsque Malherbe lui eut montré que la signature portait *Loys*, on fit venir celui qui enseignait à écrire au Dauphin, en lui enjoignant de lui faire mieux orthographier son nom. Aussi Malherbe se plaisait à dire que c'était à lui que Louis XIII devait son nom.

Il avait aussi un grand mépris pour les hommes en général ; et, après avoir fait le récit du péché de Caïn et de la mort d'Abel, il disait : « Voilà un beau début! ils n'etaient que trois ou quatre au monde, et « l'un va tuer son frère ! Que Dieu pouvait-il espérer des hommes, après « cela ? N'eût il pas mieux fait, dès l'heure même, d'en éteindre pour « jamais l'engeance ? »

Rentrant un jour dans sa chambre à coucher chez le duc de Bellegarde, un gentilhomme l'entretint longuement de nouvelles de peu d'importance. Malherbe coupa court, en lui disant : « Adieu, adieu ; « vous me faites brûler pour cinq sols de flambeau, et tout ce que vous « me dites ne vaut pas six blancs. »

Racan, qui a écrit la vie de Malherbe dont nous avons extrait ces anecdotes diverses, nous dit que son maître logeait ordinairement en

chambre garnie, qu'il était assez mal meublé, et qu'il n'avait que sept à huit chaises de paille. Lorsqu'elles étaient occupées, s'il lui survenait quelqu'un, il criait à travers la porte : « Attendez ; il n'y a plus de chaises. »

Il eut, avec son frère aîné, un procès qui dura toute sa vie. Comme un de ses amis lui en adressait des reproches : « Et avec qui voulez-« vous que je plaide ? répondit-il ; avec les Turcs et les Moscovites ? « Je n'ai rien à partager avec eux. »

Il corrigeait son valet d'une façon assez plaisante : il lui donnait dix sous par jour pour sa vie, ce qui était convenable en ce temps-là, et vingt écus de gages par an. Quand il avait lieu de s'en plaindre, il lui disait : « Mon ami, quand on offense son maître, on offense Dieu ; « et quand on offense Dieu, il faut, pour avoir l'absolution de son « péché, jeûner et donner l'aumône ; c'est pourquoi je retiendrai cinq « sous de votre dépense, que je donnerai aux pauvres à votre inten-« tion, pour l'expiation de vos péchés. »

Racan et lui s'entretenaient un jour de leurs amours ; c'est-à-dire du dessein qu'ils avaient de choisir quelque dame de mérite et de qualité, pour être le sujet de leurs vers. Malherbe ayant nommé madame de Rambouillet, et Racan madame de Termes, il promit de faire une églogue, dont il récita à Racan une quarantaine de vers. Mais comme leurs deux maîtresses avaient nom Catherine, afin d'éviter toute confusion ils cherchèrent des anagrammes sur ce nom ; ils n'en trouvèrent que trois, Arthénice, Éracinthe, et Charintée. Le premier fut jugé le plus beau ; mais Racan s'en étant servi le premier dans sa pastorale qu'il fit incontinent après, Malherbe rebuta les deux autres, et préféra le nom de Rhodante, renonçant à un nom qui fût un anagramme.

Il avait aversion des fictions poétiques ; dans une élégie de Regnier à Henri IV, qui commence ainsi :

Il était presque jour, et le ciel souriant, etc.,

et où Regnier feint que la France s'éleva en l'air pour parler à Jupiter, et se plaindre du misérable état où elle était pendant la Ligue, Malherbe lisant cette pièce demandait à Regnier en quel temps cela était arrivé, attendu qu'étant toujours demeuré en France depuis cinquante ans, il ne s'était pas aperçu qu'elle eût été enlevée de sa place.

S'étant vêtu extraordinairement un jour de grand froid, Racan le trouva occupé à mettre à ses jambes une grande quantité de bas ; et afin de n'en pas mettre plus à une jambe qu'à l'autre, il était fort occupé à jeter chaque fois un jeton dans une écuelle. Racan lui conseilla de numéroter chaque paire de bas par les lettres de l'alphabet,

afin de ne pas se tromper. Quelques jours après, Malherbe le rencontrant, lui dit, au lieu de bonjour, « Mon ami, j'en ai jusqu'à l'L. » Ce qui fit beaucoup rire la société, lorsqu'elle eut su de quoi il s'agissait.

Il disait à ce propos que Dieu n'avait fait le froid que pour les pauvres et pour les sots, et que ceux qui avaient le moyen de se bien chauffer et bien habiller ne devaient point souffrir du froid.

Dans son livre d'heures il avait effacé des litanies des saints tous les noms particuliers, disant qu'il était superflu de les nommer tous les uns après les autres, et qu'il suffisait de les nommer en général : *Omnes sancti et sanctæ Dei, orate pro nobis.*

Au sujet de la terminaison du mot *cuiller* ou *cuillère,* une contestation s'était élevée entre ceux qui habitent les uns en deçà et les autres en delà de la Loire : les premiers, ceux du pays d'*adiousias*, d'où était Henri IV, prétendaient que ce mot étant féminin devait avoir une désinence féminine; les autres, ceux qu'il appelait du pays de *Dieu vous conduise,* alléguaient l'usage, et l'exemple des mots tels que *une perdrix, une dent,* etc., qui, quoique féminins, avaient une terminaison masculine. Cette dispute dura si longtemps, qu'elle obligea le roi de demander l'avis de Malherbe, qui fut qu'on devait dire *une cuiller.* Le roi ne se rendant pas à ce jugement, il lui dit ces mêmes mots : « Sire, vous êtes le plus absolu roi qui ait jamais gouverné la « France; et avec tout cela vous ne sauriez faire dire en deçà de la « Loire *une cuillère,* à moins de faire défense, à peine de cent livres « d'amende, de la nommer autrement. » Cependant, malgré Malherbe, le temps a donné raison au roi.

Ses amis particuliers, dit Racan, qui voyaient de quelle manière il travaillait, remarquaient trois sortes de style dans sa prose.

Le premier était en ses lettres familières, qu'il écrivait sans préméditation : toutes négligées qu'elles étaient, elles offraient néanmoins quelque chose d'agréable.

Le deuxième était en celles qu'il ne travaillait qu'à demi ; on y trouvait beaucoup de dureté et peu d'agrément.

Le troisième était dans les choses que, par un long travail, il amenait à la perfection; et là sans doute il s'élevait au-dessus de tous les écrivains de son temps.

De ces trois styles, le premier se remarque en ses lettres familières à Racan et à ses autres amis; le second, en ses lettres d'amour, qui n'ont jamais été beaucoup estimées; et le troisième, en la Consolation de madame la princesse de Conti, qui est presque le seul ouvrage qu'il ait achevé.

Racan ayant, dès sa plus tendre jeunesse, fait connaissance avec

Malherbe, il le respectait comme son père; et Malherbe, de son côté, vivait avec lui comme avec son fils. Cela donna sujet à Racan, à son retour de Calais, où il alla porter les armes en sortant de page, de lui demander, en confidence, de quelle sorte il se devait gouverner dans le monde. Il lui proposa quatre ou cinq sortes de vie qu'il pouvait faire.

La première et la plus honorable était de suivre les armes : mais d'autant qu'il n'y avait point pour lors de guerre plus près qu'en Suède ou en Hongrie, il n'avait pas moyen de la chercher si loin, a moins que de vendre tout son bien pour s'équiper, et pour fournir aux frais du voyage.

La deuxième était de demeurer dans Paris pour liquider ses affaires, qui étaient fort brouillées; et celle-là lui plaisait le moins.

La troisième était de se marier, dans l'espérance qu'il avait de trouver un bon parti, en vue de la succession de madame de Bellegarde, qui ne lui pouvait manquer : sur quoi il disait que cette succession serait peut-être longue à venir, et que cependant, épousant une femme qui l'obligerait, il serait contraint d'en souffrir, en cas qu'elle fût de mauvaise humeur.

Il proposait encore de se retirer aux champs; mais cela ne lui semblait pas séant à un homme de son âge et de sa condition.

Sur toutes ces propositions faites par Racan, Malherbe, au lieu de répondre directement, commença par une fable, en ces mots : « Un bonhomme, âgé environ de cinquante ans, ayant un fils de treize ou quatorze ans au plus, n'avait qu'un petit âne pour le porter lui et son fils dans un long voyage qu'ils entreprenaient ensemble. Le père monta le premier sur l'âne; après deux ou trois lieues de chemin, le fils, qui commençait à se lasser, le suivit à pied de loin, et avec beaucoup de peine; ce qui donna sujet à ceux qui le voyaient passer de dire que ce bonhomme avait tort de laisser aller à pied cet enfant, et qu'il aurait mieux porté cette fatigue-là que lui : le bonhomme mit son fils sur l'âne, et suivit à pied. Cela fut trouvé encore étrange par d'autres, qui disaient que ce fils était bien ingrat, et de mauvais naturel, de voir fatiguer son père, pendant qu'il était lui-même à son aise : ils s'avisèrent donc de monter tous deux sur l'âne, et alors on y trouva encore à redire. Ils sont bien cruels, disaient les passants, de monter ainsi tous deux sur cette pauvre petite bête, qui a peine serait assez forte pour en porter un. Comme ils eurent oui cela, ils descendirent tous deux de dessus, et le touchèrent devant eux. Ceux qui les voyaient aller de cette sorte se moquaient de les voir à pied, quand l'un et l'autre pouvaient alternativement se servir

de l'âne ; ainsi ils ne surent jamais se mettre au gré de tout le monde : c'est pourquoi ils résolurent de faire à leur volonté, et de laisser à chacun la liberté d'en juger à sa fantaisie. Faites-en de même, dit Malherbe à Racan, pour toute conclusion ; car, quoi que vous puissiez faire, vous ne serez jamais généralement approuvé de tout le monde, et l'on trouvera toujours à redire à votre conduite. »

C'est cet apologue, ainsi raconté par Racan, que la Fontaine a traduit en vers que chacun sait par cœur.

Il ne paraît pas qu'il se fût rendu familiers les poëtes grecs, et qu'il estimât beaucoup Pindare, dont les odes lui semblaient du galimatias. A l'égard des latins, il aimait Stace, Sénèque le tragique, Juvénal, Ovide, Martial, surtout Horace, qu'il appelait son bréviaire. Sans se piquer d'érudition, il s'était fait une étude continuelle de sa langue, et ne s'occupait qu'à la débarrasser du jargon barbare des poëtes ses devanciers et ses contemporains. Henri IV parlait sa langue gasconne : on se doute bien que, pour l'imiter, tous les courtisans devaient la parler. Pour les dégasconniser, Malherbe reprenait librement jusqu'aux princes mêmes. Aussi l'appelait-on le tyran des mots et des syllabes.

Lorsqu'on lui parla de se confesser, il répondit qu'il n'avait l'habitude de le faire qu'à la Toussaint ; et comme on lui représenta qu'en fait de religion il avait toujours agi comme les autres, qui se confessaient avant de mourir : « Je veux donc aussi me confesser, répliqua-« t-il ; je veux aller où sont les autres. »

Étant allé avec Racan voir le supérieur des Chartreux, avant de les introduire on fit réciter à chacun d'eux un *Pater*, et, cela fait, le père vint leur dire lui-même qu'il ne pouvait les recevoir en ce moment. « Eh ! rendez donc le *Pater,* » s'écria Malherbe.

Il lui arrivait souvent de dire qu'un bon sujet ne doit avoir de religion que celle du prince, et qu'en fait de politique il ne fallait pas se mêler de la conduite d'un vaisseau où l'on n'est que simple passager.

Il accomplissait régulièrement ses devoirs de chrétien, ne pensant pas, disait-il, que Dieu ferait un paradis pour lui.

Il défendit jusqu'à la mort le purisme qu'il avait toujours professé. Une heure avant de mourir, après une espèce d'agonie, il se réveilla comme en sursaut, pour reprendre sa garde sur un mot qui lui choquait l'oreille. Son confesseur l'ayant repris de sa vivacité : « Mon-« sieur, répondit Malherbe, je défendrai jusqu'au dernier soupir la « pureté de la langue française. »

Le confesseur lui-même lui représentant le bonheur de l'autre vie

d'une manière peu éloquente, et lui demandant s'il ne sentait pas un grand désir de jouir bientôt de cette félicité, Malherbe lui répondit : « Ne m'en parlez plus, votre mauvais style m'en dégoûterait. »

Il mourut à Paris l'an 1628, et fut inhumé dans l'église de Saint-Germain l'Auxerrois.

Le premier de nos poëtes lyriques, il fut aussi tout à la fois bon fils, bon père, bon mari, bon ami, bon maître, et excellent citoyen. Il n'eut d'autre ambition que la gloire littéraire, dont il était loin de s'enorgueillir, car il disait « qu'il y avait de la sottise à faire un métier « de la poésie : qu'on n'en devait point espérer d'autre récompense « que son plaisir ; qu'enfin un bon poëte n'était pas plus utile à l'État « qu'un bon joueur de quilles. »

Eût-il pensé de même, si le langage poétique, qui ne servait de son temps qu'à cadencer des riens inutiles, eût, à l'aide d'une raison éloquente, montré sur la scène et ailleurs le danger des passions, étalé dans des vers harmonieux des maximes utiles, poursuivi, élevé nos âmes par des ravissements sublimes qui semblent les rapprocher de la Divinité ? Sans doute il eût regardé la poésie comme un art précieux, comme une des plus grandes puissances du génie, la plus propre à perfectionner l'art social, en améliorant le goût et les mœurs.

Quoique sa noblesse date de plus loin que celle de Montaigne, cependant, plus philosophe que lui, il en tirait peu de vanité, et ne la fit pas même servir à sa fortune. Malgré les préjugés de sa caste, il ne crut pas que l'ignorance fût un titre pour briguer les hautes dignités, ni qu'elle lui donnât le droit de mépriser les lettres et ceux qui les cultivent. Son nom nous serait-il encore cher, s'il avait fait plus de cas de la noblesse des parchemins que de celle du génie ? Il disait souvent à Racan « que c'était une folie de vanter sa noblesse ; que plus « elle était ancienne, plus elle était douteuse ; qu'il ne fallait qu'une « Julie pour pervertir le sang des Césars. »

Comme noble, le nom de Malherbe serait déjà oublié ; mais comme poëte, il nous intéresse. Nous aimons à connaître sa personne et son caractère. Ce recueil suffira pour l'offrir à la postérité tel que l'ont vu ses contemporains. Ses ouvrages feront apprécier son génie, en ne le jugeant que d'après les obstacles qu'il eut à vaincre, et d'après les obligations que lui aura éternellement notre langue.

Nous croyons devoir reproduire ici quelques fragments d'une lettre de Balzac, où il juge Malherbe comme poëte et comme prosateur.

« Malherbe apprit à la France ce que c'était que la poésie, et parvint « à contenter l'oreille, ce juge délicat et sévère. Il inventa l'art d'écrire

« avec pureté et bienséance, montra que l'éloquence prend sa source « dans le choix des pensées et des paroles, et prouva que souvent « l'heureux arrangement des choses et des mots est préférable aux « choses et aux mots eux-mêmes.

« Doué d'un goût pur et délicat, difficile pour lui-même, un peu « trop sévère peut-être pour les autres, il réforma et dirigea l'esprit « de ses contemporains avec tant de bonheur, qu'on peut le regarder « comme le maître de cette foule d'auteurs distingués qui font au- « jourd'hui la gloire de la France. A considérer la beauté de ses ou- « vrages, et non leur étendue, personne n'a rendu plus de services « que lui aux lettres françaises; et tandis que les grands écrivains « de l'antiquité n'ont brillé que dans un genre, puisque Virgile est « abandonné de son heureux génie lorsqu'il écrit en prose, et « Cicéron de son éloquence lorsqu'il fait des vers, Malherbe a obtenu « le double titre d'excellent poëte et d'habile prosateur. »

Nous avons cru devoir dans cette édition publier quelques-unes des lettres les plus remarquables de Malherbe, afin que l'on pût juger du service qu'il a rendu à la prose, en lui donnant ce caractère net, exact, énergique, dénué de toute affectation et de mauvais goût que l'on trouve chez ses contemporains. Nous croyons rendre service à Malherbe lui-même en reproduisant ce choix de lettres, en échange de quelques chansons, de plusieurs de ses sonnets, et de quelques pièces de circonstance faites à la hâte, la plupart dans sa jeunesse, et auxquelles il attachait peu de prix. On peut même être certain que son goût sévère n'aurait pas voulu les joindre à l'édition de ses œuvres, s'il les avait données de son vivant [1]. C'est dans ses œuvres complètes qu'on doit les retrouver. Les lettres de Malherbe, particulièrement sa correspondance avec Peiresc, contiennent une foule de détails pleins d'intérêt sur les vingt-cinq premières années du dix-septième siècle, et peuvent être consultées comme des documents historiques [2].

Nous avons fait un choix de notes dans les meilleurs commentateurs : on y trouvera toutes les observations utiles faites jusqu'ici sur ce grand poëte.

[1] La première édition parut en 1630, deux ans après sa mort.
[2] Voyez notre édition de 1857, en un vol. grand in-8° (Bibliothèque française).

POÉSIES
DE MALHERBE.

LIVRE PREMIER.

ODE [1]

AU ROI HENRI LE GRAND,

sur la réduction de Marseille à l'obéissance de ce roi, sous les ordres du duc de Guise, gouverneur de Provence.

1596.

Enfin, après tant d'années,
Voici l'heureuse saison
Où nos misères bornées
Vont avoir leur guérison.
Les dieux, longs à se résoudre,
Ont fait un coup de leur foudre,
Qui montre aux ambitieux
Que les fureurs de la terre
Ne sont que paille et que verre [2]
A la colère des cieux.

Peuples, à qui la tempête
A fait faire tant de vœux,
Quelles fleurs à cette fête

[1] Ode, dit A. Chénier, pleine de chaleur, dont la marche est vive et lyrique, le style noble et ferme, les images vraies et variées.

[2] Racine, ainsi que Malherbe, imitant l'Écriture sainte (Psalm. 24, ✝ 5, et 82, ✝. 12), a dit plus heureusement encore (Esther, act. I, sc. 5) :

Que les méchants apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère;
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

Couronneront vos cheveux ?
Quelle victime assez grande
Donnerez-vous pour offrande?
Et quel Indique séjour [1]
Une perle fera naître
D'assez de lustre pour être
La marque d'un si beau jour?

Cet effroyable colosse,
Cazaux [2], l'appui des mutins,
A mis le pied dans la fosse
Que lui cavaient [3] les destins.
Il est bas, le parricide :
Un Alcide [4], fils d'Alcide,
A qui la France a prêté
Son invincible génie,
A coupé sa tyrannie
D'un glaive de liberté [5].

Les aventures du monde
Vont d'un ordre mutuel,
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflux perpétuel.
L'aise et l'ennui de la vie
Ont leur course entresuivie
Aussi naturellement
Que le chaud et la froidure ;

[1] Imitation de Martial :

O nox omnis et hora, quæ notata est
Caris littoris Indici lapillis!

Ce qui ne diminue en rien le mérite de Malherbe, dit A. Chénier.

[2] Cazaux, consul de Marseille, s'étant rendu maître de la ville, y avait appelé les Espagnols pour résister au roi, dont les troupes étaient commandées par le duc de Guise.

[3] A. Chénier trouve ce mot *cavaient* plus poétique que *creusaient*.

[4] Charles, fils de Henri duc de Guise, dit le *Balafré*.

[5] Allusion à Pierre de Libertat, qui tua Cazaux. — Toute cette strophe est admirable et sublime, dit A. Chénier.

Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement [1].

Cinq ans Marseille, volée
A son juste possesseur,
Avait langui désolée
Aux mains de cet oppresseur.
Enfin le temps l'a remise
En sa première franchise;
Et les maux qu'elle endurait
Ont eu ce bien pour échange,
Qu'elle a vu parmi la fange
Fouler ce qu'elle adorait.

Déjà tout le peuple more
A ce miracle entendu;
A l'un et l'autre Bosphore [2]
Le bruit en est répandu:
Toutes les plaines le savent
Que l'Inde [3] et l'Euphrate lavent;
Et déjà, pâle d'effroi [4],
Memphis se pense captive,
Voyant si près de sa rive
Un neveu de Godefroi [5].

[1] Racan, dans une de ses strophes, présente la même idée, où elle est rendue avec non moins de talent. Horace excelle dans ce mélange heureux de faits et de réflexions morales, que Rousseau n'a pas toujours connu, et qu'André Chénier loue avec raison.

[2] Le Thracien et le Cimmérien.

[3] L'Indus.

[4] La Judée en a pâli,

a dit Racine, *Bérénice*, act. 1, sc. 4.

[5] Le duc de Guise prétendait descendre de Godefroi.

FRAGMENTS [1]

D'UNE ODE AU ROI HENRI LE GRAND,

sur le même sujet que la précédente.

1596.

Soit que, de tes lauriers la grandeur poursuivant,
D'un cœur où l'ire juste et la gloire commande
Tu passes comme un foudre en la terre flamande,
D'Espagnols abattus la campagne pavant;
Soit qu'en sa dernière tête
L'hydre civile t'arrête;
Roi, que je verrai jouir
De l'empire de la terre,
Laisse le soin de la guerre,
Et pense à te réjouir.

Nombre tous les succès où ta fatale main,
Sous l'appui du bon droit aux batailles conduite,
De tes peuples mutins la malice a détruite,
Par un heur éloigné de tout penser humain.
Jamais tu n'as vu journée
De si douce destinée;
Non celle où tu rencontras,
Sur la Dordogne en désordre,
L'orgueil à qui tu fis mordre
La poussière de Coutras.

Cazaux, ce grand Titan qui se moquait des cieux,
A vu par le trépas son audace arrêtée;
Et sa rage infidèle, aux étoiles montée,
Du plaisir de sa chute a fait rire nos yeux.
. . . .
. . . .
. . . .

[1] Cette ode a été trouvée incomplète dans les papiers de Malherbe.

Ce dos chargé de pourpre et rayé de clinquants
A dépouillé sa gloire au milieu de la fange;
Les dieux, qu'il ignorait, ayant fait cet échange
Pour venger en un jour ses crimes de cinq ans.
La mer, en cette furie,
A peine a sauvé Dorie [1];
Et le funeste remords
Que fait la peur des supplices
A laissé tous ses complices
Plus morts que s'ils étaient morts.

ODE

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

SUR SA BIENVENUE EN FRANCE,

présentée à Aix, l'année 1600.

Peuples [2], qu'on mette sur la tête
Tout ce que la terre a de fleurs [3];
Peuples, que cette belle fête
A jamais tarisse nos pleurs :
Qu'aux deux bouts du monde se voie
Luire le feu de notre joie;
Et soient dans les coupes noyés

[1] Charles Doria, introduit dans la place par Cazaux.

[2] Début noble et beau, dit A. Chénier. Cette répétition du mot *peuples* est vive et animée. Toutefois, ajoute-t-il avec raison, cette ode, quoique bien écrite, et pleine d'images et d'expressions heureuses, est un peu froide et vide de choses, comme presque tout ce qu'a fait Malherbe. Au lieu de cet insupportable amas de fastidieuse galanterie, combien n'eût-il pas été préférable de s'étendre sur les louanges de l'illustre famille des Médicis, qui ressuscita les lettres et les arts en Italie, et sur l'influence que la France devait en ressentir par l'arrivée de la jeune reine, qui venait épouser Henri IV! Il eût pu faire un tableau noble et vrai de la barbarie où était plongée la France jusqu'au règne de François Ier. « Il « eût peut-être appris à traiter l'ode de cette manière, s'il eût mieux « lu, étudié, compris la langue et le ton de Pindare, qu'il méprisait « beaucoup, au lieu de chercher à le connaître un peu. »

[3] Ménage fait observer que la reine arriva au mois de novembre, et que c'est par une licence très-permise en poésie que le poëte parle ainsi.

Les soucis de tous ces orages
Que pour nos rebelles courages
Les dieux nous avaient envoyés.

A ce coup iront en fumée
Les vœux que faisaient nos mutins
En leur âme, encore affamée
De massacres et de butins.
Nos doutes seront éclaircies ;
Et mentiront les prophéties
De tous ces visages pâlis,
Dont le vain étude s'applique
A chercher l'an climactérique
De l'éternelle fleur de lis[1].

Aujourd'hui nous est amenée
Cette princesse que la foi,
D'amour ensemble et d'hyménée
Destine au lit de notre roi.
La voici, la belle Marie,
Belle merveille d'Étrurie,
Qui fait confesser au soleil,
Quoi que l'âge passé raconte,
Que du ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais de pareil.

Telle n'est point la Cythérée,
Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conquête d'un amant :
Telle ne luit en sa carrière
Des mois l'inégale courrière :
Et telle dessus l'horizon

[1] Malherbe, dit Balzac, a eu le premier cette fantaisie de fleurs de lis, à laquelle je ne pus jamais être complaisant. Il me demanda mon suffrage, que je lui refusai dans la liberté de notre conversation; et, bien que je l'appelasse mon père, il fut impossible au fils de laisser au père le *royaume des fleurs de lis*, ni *l'empire du croissant*, attendu que la prose ne doit pas enjamber sur la poésie.

L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux même de Céphale
En feraient la comparaison.

L'antique sceptre de sa race,
Où l'heur aux mérites est joint,
Lui met le respect en la face;
Mais il ne l'enorgueillit point.
Nulle vanité ne la touche;
Les grâces parlent par sa bouche;
Et son front, témoin assuré
Qu'au vice elle est inaccessible,
Ne peut que d'un cœur insensible
Être vu sans être adoré.

Quantes fois [1], lorsque sur les ondes
Ce nouveau miracle flottait,
Neptune en ces caves profondes
Plaignait-il le feu qu'il sentait!
Et quantes fois en sa pensée
De vives atteintes blessée,
Sans l'honneur de la royauté
Qui lui fit celer son martyre,
Eût-il voulu de son empire
Faire échange à cette beauté!

Dix jours, ne pouvant se distraire
Du plaisir de la regarder,
Il a par un effort contraire
Essayé de la retarder.
Mais à la fin, soit que l'audace
Au meilleur avis ait fait place,
Soit qu'un autre démon plus fort
Aux vents ait imposé silence,

[1] Ménage regrette la perte de ce mot *quantes fois*, et invite les poëtes à le remettre en usage; le mot *combien de fois* étant trop languissant pour être employé en vers.

Elle est hors de sa violence,
Et la voici dans notre port.

La voici, peuples, qui nous montre
Tout ce que la gloire a de prix ;
Les fleurs naissent à sa rencontre
Dans les cœurs et dans les esprits :
Et la présence des merveilles
Qu'en oyaient dire nos oreilles
Accuse la témérité
De ceux qui nous l'avaient décrite,
D'avoir figuré son mérite
Moindre que n'est la vérité.

O toute-parfaite princesse,
L'étonnement de l'univers,
Astre par qui vont avoir cesse
Nos ténèbres et nos hivers,
Exemple sans autres exemples,
Future image de nos temples !
Quoi que notre faible pouvoir
En votre accueil ose entreprendre,
Peut-il espérer de vous rendre
Ce que nous vous allons devoir ?

Ce sera vous qui de nos villes
Ferez la beauté refleurir,
Vous qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir ;
Et par vous la paix assurée
N'aura pas la courte durée
Qu'espèrent infidèlement,
Non lassés de notre souffrance,
Ces Français qui n'ont de la France
Que la langue et l'habillement.

Par vous un Dauphin nous va naître,
Que vous-même verrez un jour

De la terre entière le maître,
Ou par armes, ou par amour ;
Et ne tarderont ses conquêtes,
Dans les oracles déjà prêtes,
Qu'autant que le premier coton
Qui de jeunesse est le message
Tardera d'être en son visage,
Et de faire ombre à son menton.

Oh! combien lors aura de veuves [1]
La gent qui porte le turban!
Que de sang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban!
Que le Bosphore en ses deux rives
Aura de sultanes captives!
Et que de mères à Memphis,
En pleurant, diront la vaillance
De son courage et de sa lance,
Aux funérailles de leurs fils!

Cependant notre grand Alcide,
Amolli par vos doux appas,
Perdra la fureur qui, sans bride,
L'emporte à chercher le trépas :
Et cette valeur indomptée
De qui l'honneur est l'Eurysthée [2],
Puisque rien n'a su l'obliger

[1] Strophe admirable, pleine de poésie, et dans le vrai goût d'Horace, dit A. Chénier, qui remarque l'art avec lequel Malherbe crée des expressions poétiques pour rendre des détails géographiques. Malherbe, dit Ménage, affectait les rimes neuves, c'est-à-dire, les rimes de mots extraordinaires, comme turban, Liban, Memphis, Escurial, etc., etc.; et, en effet, elles plaisent par leur nouveauté. Théophile, dans ses poésies, se moque assez plaisamment de certains poëtes de son temps qui croyaient avoir bien imité Malherbe, quand ils l'avaient imité par ces rimes.

[2] Vers obscur et tourmenté, dit A. Chénier. St.-Marc regarde cette comparaison comme une des plus nobles et des plus heureuses hardiesses qui soient en notre langue. Eurysthée était un roi de Mycènes, qui, voulant faire périr Hercule pour complaire à Junon, l'engagea dans plusieurs actions périlleuses.

A ne nous donner plus d'alarmes,
Au moins, pour épargner vos larmes,
Aura peur de nous affliger.

Si l'espoir qu'aux bouches des hommes
Nos beaux faits seront récités
Est l'aiguillon par qui nous sommes
Dans les hasards précipités;
Lui, de qui la gloire semée
Par les voix de la renommée
En tant de parts s'est fait ouïr
Que tout le siècle en est un livre,
N'est-il pas indigne de vivre,
S'il ne vit pour se réjouir?

Qu'il lui suffise que l'Espagne,
Réduite par tant de combats
A ne l'oser voir en campagne,
A mis l'ire et les armes bas:
Qu'il ne provoque point l'envie
Du mauvais sort contre sa vie;
Et puisque, selon son dessein,
Il a rendu nos troubles calmes,
S'il veut davantage de palmes,
Qu'il les acquière en votre sein.

C'est là qu'il faut qu'à son génie,
Seul arbitre de ses plaisirs,
Quoi qu'il demande, il ne dénie
Rien qu'imaginent ses désirs:
C'est là qu'il faut que les années
Lui coulent comme des journées [1],
Et qu'il ait de quoi se vanter
Que la douceur qui tout excède
N'est point ce que sert Ganymède
A la table de Jupiter.

[1] Deux vers délicieux, dit A. Chénier.

Mais d'aller plus à ces batailles [1]
Où tonnent les foudres d'enfer,
Et lutter contre des murailles [2]
D'où pleuvent la flamme et le fer,
Puisqu'il sait qu'en ses destinées
Les nôtres seront terminées,
Et qu'après lui notre discord
N'aura plus qui dompte sa rage,
N'est-ce pas nous rendre au naufrage,
Après nous avoir mis à bord?

Cet Achille de qui la pique
Faisait aux braves d'Ilion
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'assaut d'un lion,
Bien que sa mère eût à ses armes
Ajouté la force des charmes,
Quand les destins l'eurent permis,
N'eut-il pas sa trame coupée
De la moins redoutable épée [3]
Qui fût parmi ses ennemis?

Les Parques d'une même soie
Ne dévident pas tous nos jours,
Ni toujours par semblable voie
Ne font les planètes leur cours.
Quoi que promette la Fortune,
A la fin, quand on l'importune,
Ce qu'elle avait fait prospérer
Tombe du faîte au précipice;
Et, pour l'avoir toujours propice,
Il la faut toujours révérer.

[1] A. Chénier remarque la beauté de ces images frappantes, de ces expressions neuves, vives et hardies.

[2] *Lutter contre des murailles*, est hardi et poétique; *d'où pleuvent la flamme et le fer*, rappelle le *ferreus imber* de Virgile.

[3] Ménage reproche à Malherbe de faire tuer d'une épée Achille, qui fut tué d'une flèche; mais ici *épée* est personnifié et signifie guerrier, héros. A.-F. D.

Je sais bien que sa Carmagnole[1],
Devant lui se représentant,
Telle qu'une plaintive idole,
Va son courroux sollicitant,
Et l'invite à prendre pour elle
Une légitime querelle :
Mais doit-il vouloir que pour lui
Nous ayons toujours le teint blême,
Cependant qu'il tente lui-même
Ce qu'il peut faire par autrui ?

Si vos yeux sont toute sa braise,
Et vous la fin de tous ses vœux,
Peut-il pas languir à son aise
En la prison de vos cheveux,
Et commettre aux dures corvées
Toutes ces âmes relevées
Que, d'un conseil ambitieux,
La faim de gloire persuade
D'aller, sur les pas d'Encelade[2]
Porter des échelles aux cieux ?

Apollon n'a point de mystère,
Et sont profanes ses chansons
Ou, devant que le Sagittaire
Deux fois ramène les glaçons,
Le succès de leurs entreprises,
De qui deux provinces conquises
Ont déjà fait preuve, à leur dam ,
Favorisé de la victoire,
Changera la fable en histoire
De Phaéton en l'Éridan.

[1] Il s'agit ici de la guerre de Savoie, commencée en 1600, pour recouvrer le marquisat de Saluces, dont le duc de Savoie s'était emparé en 1598, et dont Carmagnole est la capitale. (St.-Marc.)

[2] Allusion aux montagnes de la Savoie, et à la guerre qu'y faisait alors Henri IV.

Nice, payant avecque honte
Un siége autrefois repoussé [1],
Cessera de nous mettre en compte
Barberousse qu'elle a chassé;
Guise [2], en ses murailles forcées,
Remettra les bornes passées
Qu'avait notre empire marin [3];
Et Soissons [4], fatal aux superbes,
Fera chercher parmi les herbes [5]
En quelle place fut Turin.

ODE [6]

au sujet de l'attentat commis sur le Pont-Neuf, en la personne de Henri le Grand, le 19 décembre 1605, par Étienne de Lisle, procureur à Senlis.

1606.

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours?
Lirez-vous sans rougir de honte
Que notre impiété surmonte
Les faits les plus audacieux
Et les plus dignes du tonnerre

[1] En 1543, Doria, commandant la flotte de Charles-Quint, fit lever le siége de Nice, qu'assiégeaient par mer Barberousse, et par terre le duc d'Enghien, l'un à la tête des Turcs, l'autre des Français.

[2] Charles, duc de Guise.

[3] Nice appartenait autrefois à la France comme faisant partie du comté de Provence. (St-Marc.)

[4] Charles, duc de Soissons, célèbre par sa passion pour Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV.

[5] Image forte, rendue par une expression vive et fière, dit A. Chénier.

Et de Jérusalem l'herbe cache les murs

a dit non moins poétiquement Racine.

[6] On sait que cette ode, dans laquelle Malherbe a mis le plus de cet enthousiasme qui constitue le genre lyrique décida la vocation de la Fontaine pour la poésie.

Qui firent jamais à la terre
Sentir la colère des cieux?

O que nos fortunes prospères
Ont un change bien apparent!
O que du siècle de nos pères
Le nôtre s'est fait différent!
La France, devant ces orages,
Pleine de mœurs et de courages
Qu'on ne pouvait assez louer,
S'est faite aujourd'hui si tragique,
Qu'elle produit ce que l'Afrique
Aurait vergogne d'avouer.

Quelles preuves incomparables
Peut donner un prince de soi,
Que les rois les plus adorables
N'en quittent l'honneur à mon roi?
Quelle terre n'est parfumée
Des odeurs de sa renommée?
Et qui peut nier qu'après Dieu,
Sa gloire, qui n'a point d'exemples,
N'ait mérité que dans nos temples
On lui donne le second lieu?

Qui ne sait point qu'à sa vaillance
Il ne se peut rien ajouter,
Qu'on reçoit de sa bienveillance
Tout ce qu'on en doit souhaiter,
Et que si de cette couronne
Que sa tige illustre lui donne
Les lois ne l'eussent revêtu,
Nos peuples d'un juste suffrage
Ne pouvaient, sans faire naufrage,
Ne l'offrir point à sa vertu!

Toutefois, ingrats que nous sommes,
Barbares et dénaturés

Plus qu'en ce climat où les hommes
Par les hommes sont dévorés,
Toujours nous assaillons sa tête
De quelque nouvelle tempête,
Et, d'un courage forcené
Rejetant son obéissance,
Lui défendons la jouissance
Du repos qu'il nous a donné!

La main de cet esprit farouche
Qui, sorti des ombres d'enfer,
D'un coup sanglant frappa sa bouche [1],
A peine avait laissé le fer,
Et voici qu'un autre perfide,
Où la même audace réside,
Comme si détruire l'État
Tenait lieu de juste conquête,
De pareilles armes s'apprête
A faire un pareil attentat!

O soleil, ô grand luminaire [2]!
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange,
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité?

[1] En 1594 Jean Chatel frappa d'un poignard Henri IV à la lèvre supérieure.

[2] A. Chénier, qui admire cette strophe, remarque que le troisième et le quatrième vers rendent très-bien une belle image : il n'approuve pas les deux suivants. Ménage avait aussi signalé la faiblesse du mot *faute* (vers 8), qui dit trop peu pour un crime que le soleil ne put éclairer. Mais, au total, cette apostrophe pathétique et inattendue est regardée par Chénier comme ce qu'il y a de plus lyrique dans tout Malherbe. Les deux strophes suivantes refroidissent ce beau mouvement.

Non, non : tu luis sur le coupable
Comme tu fais sur l'innocent ;
Ta nature n'est point capable
Du trouble qu'une âme ressent :
Tu dois ta flamme à tout le monde ;
Et ton allure vagabonde,
Comme une servile action
Qui dépend d'une autre puissance,
N'ayant aucune connaissance,
N'a point aussi d'affection.

Mais, ô planète belle et claire,
Je ne parle pas sagement ;
Le juste excès de la colère
M'a fait perdre le jugement.
Ce traître, quelque frénésie
Qui travaillât sa fantaisie,
Eut encore assez de raison
Pour ne vouloir rien entreprendre,
Bel astre, qu'il n'eût vu descendre
Ta lumière sous l'horizon.

Au point qu'il écuma sa rage [1],
Le dieu de Seine était dehors
A regarder croître l'ouvrage
Dont ce prince embellit ses bords [2].
Il se resserra tout à l'heure
Au plus bas lieu de sa demeure ;
Et ses Nymphes dessous les eaux,
Toutes sans voix et sans haleine,
Pour se cacher furent en peine
De trouver assez de roseaux.

[1] Suivant Ménage le mot *écumer* recevait quelquefois alors une signification active.

[2] La grande galerie du Louvre. A. Chénier loue l'idée ingénieuse de faire sortir le dieu de la Seine, pour admirer les bâtiments que le roi faisait construire.

La terreur des choses passées,
A leurs yeux se ramentevant,
Faisait prévoir à leurs pensées
Plus de malheurs qu'auparavant;
Et leur était si peu croyable
Qu'en cet accident effroyable
Personne les pût secourir,
Que, pour en être dégagées,
Le ciel les aurait obligées
S'il leur eût permis de mourir.

Revenez, belles fugitives!
De quoi versez-vous tant de pleurs?
Assurez vos âmes craintives,
Remettez vos chapeaux de fleurs:
Le roi vit; et ce misérable,
Ce monstre vraiment déplorable,
Qui n'avait jamais éprouvé
Que peut [1] un visage d'Alcide,
A commencé le parricide,
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles, qu'on se réjouisse [2]
Mettez-vous l'esprit en repos;
Que cette peur s'évanouisse,
Vous la prenez mal à propos:
Le roi vit; et les destinées
Lui gardent un nombre d'années
Qui fera maudire le sort
A ceux dont l'aveugle manie
Dresse des plans de tyrannie
Pour bâtir quand il sera mort.

O bienheureuse intelligence,

[1] Que peut, au lieu de *ce que peut,* licence poétique au temps de Malherbe.

[2] Chénier observe avec goût que cette strophe et la précédente auraient dû être fondues en une. La marche en est ralentie.

Puissance, quiconque tu sois,
Dont la fatale diligence [1]
Préside à l'empire françois!
Toutes ces visibles merveilles
De soins, de peines, et de veilles,
Qui jamais ne t'ont pu lasser,
N'ont-elles pas fait une histoire
Qu'en la plus ingrate mémoire
L'oubli ne saurait effacer?

Ces archers aux casaques peintes
Ne peuvent pas n'être surpris,
Ayant à combattre les feintes
De tant d'infidèles esprits.
Leur présence n'est qu'une pompe;
Avecque peu d'art on les trompe.
Mais de quelle dextérité
Se peut déguiser une audace,
Qu'en l'âme aussitôt qu'en la face
Tu n'en lises la vérité?

Grand démon d'éternelle marque [2],
Fais qu'il te souvienne toujours
Que tous nos maux en ce monarque
Ont leur refuge et leur secours;
Et qu'arrivant l'heure prescrite
Que le trépas, qui tout limite,
Nous privera de sa valeur,
Nous n'avons jamais eu d'alarmes
Où nous ayons versé des larmes
Pour une semblable douleur.

[1] *Fatal* est pris ici dans le sens latin. Racine l'a employé de même dans Bajazet :

Prince, l'heure fatale est enfin arrivée; .

l'heure fatale, prédite par la destinée.

[2] Chénier remarque avec raison que toute cette fin de l'ode devient trop longue; défaut commun a presque toutes les odes de Malherbe et même de Rousseau, ajoute-t-il.

Je sais bien que par la justice,
Dont la paix accroît le pouvoir,
Il fait demeurer la malice
Aux bornes de quelque devoir;
Et que son invincible épée
Sous telle influence est trempée,
Qu'elle met la frayeur partout
Aussitôt qu'on la voit reluire :
Mais quand le malheur nous veut nuire,
De quoi ne vient-il point à bout?

Soit que l'ardeur de la prière
Le tienne devant un autel,
Soit que l'honneur à la barrière
L'appelle à débattre un cartel,
Soit que dans la chambre il médite,
Soit qu'aux bois la chasse l'invite,
Jamais ne t'écarte si loin,
Qu'aux embûches qu'on lui peut tendre
Tu ne sois prêt à le défendre,
Sitôt qu'il en aura besoin.

Garde sa compagne fidèle,
Cette reine dont les bontés
De notre faiblesse mortelle
Tous les défauts ont surmontés.
Fais que jamais rien ne l'ennuie;
Que toute infortune la fuie;
Et qu'aux roses de sa beauté
L'âge, par qui tout se consume,
Redonne, contre sa coutume,
La grâce de la nouveauté.

Serre d'une étreinte si ferme
Le nœud de leurs chastes amours,
Que la seule mort soit le terme
Qui puisse en arrêter le cours.
Bénis les plaisirs de leur couche,

Et fais renaître de leur souche
Des scions si beaux et si verts,
Que de leurs feuillages sans nombre
A jamais ils puissent faire ombre [1]
Aux peuples de tout l'univers.

Surtout pour leur commune joie
Dévide aux ans de leur Dauphin,
A longs filets d'or et de soie,
Un bonheur qui n'ait point de fin :
Quelques vœux que fasse l'envie,
Conserve-leur sa chère vie;
Et tiens par elle ensevelis
D'une bonace continue
Les aquilons, dont sa venue
A garanti les fleurs de lis.

Conduis-le, sous leur assurance,
Promptement jusques au sommet
De l'indubitable espérance [2]
Que son enfance leur promet;
Et, pour achever leurs journées,
Que les oracles ont bornées
Dedans le trône impérial,
Avant que le ciel les appelle,
Fais-leur ouïr cette nouvelle,
Qu'il a rasé l'Escurial.

[1] Métaphore bien suivie et bien exprimée, dit Ménage; *faire ombre,* c'est *donner protection.* Virgile a dit, dans le même sens :

...... O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!
Georg., l. II, v. 489.

[2] Les meilleures éditions portent *l'indubitable espérance.* A. Chénier a lu *l'inévitable,* ainsi qu'on le voit par sa note sur ce passage. « Quatre vers fort beaux. *L'inévitable espérance* est de la précision la plus heureuse et la plus poétique. »

ODE [1]

AU ROI HENRI LE GRAND,

sur l'heureux succès du voyage de Sédan, entrepris pour réduire le duc de Bouillon, en mars et avril 1606.

Enfin après les tempêtes
Nous voici rendus au port;
Enfin nous voyons nos têtes
Hors de l'injure du sort:
Nous n'avons rien qui menace
De troubler notre bonace;
Et ces matières de pleurs,
Massacres, feux et rapines,
De leurs funestes épines
Ne gâteront plus nos fleurs [2].

Nos prières sont ouïes,
Tout est réconcilié;
Nos peurs sont évanouies,
Sédan s'est humilié.
A peine il a vu le foudre
Parti pour le mettre en poudre,
Que, faisant comparaison
De l'espoir et de la crainte,
Pour éviter la contrainte
Il s'est mis à la raison.

Qui n'eût cru que ses murailles,
Que défendait un lion,
Eussent fait des funérailles
Plus que n'en fit Ilion;

[1] Cette ode est l'une de celles que Malherbe estimait le plus, dit Racan.

[2] Expression trop figurée, et d'ailleurs un peu embarrassée, dit Menage. Le poëte veut dire les massacres, les feux, et les rapines, qui sont des matières de pleurs, ne troubleront plus notre joie par des afflictions.

Et qu'avant qu'être à la fête
De si pénible conquête,
Les champs se fussent vêtus
Deux fois de robe nouvelle,
Et le fer eût en javelle
Deux fois les blés abattus?

Et toutefois, ô merveille!
Mon roi, l'exemple des rois,
Dont la grandeur nonpareille
Fait qu'on adore ses lois,
Accompagné d'un génie
Qui les volontés manie,
L'a su tellement presser
D'obéir et de se rendre,
Qu'il n'a pas eu pour le prendre
Loisir de le menacer.

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux,
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux :
Rien n'est sûr en son rivage :
Ce qu'il trouve, il le ravage,
Et, traînant comme buissons
Les chênes et leurs racines,
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons :

Tel, et plus épouvantable,
S'en allait ce conquérant,
A son pouvoir indomptable
Sa colère mesurant.
Son front avait une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ses yeux
Étaient comme d'un tonnerre

Qui gronde contre la terre,
Quand elle a fâché les cieux.

Quelle vaine résistance
A son puissant appareil
N'eût porté la pénitence
Qui suit un mauvais conseil,
Et vu sa faute bornée
D'une chute infortunée,
Comme la rebellion
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur Pélion ?

Voyez comme en son courage,
Quand on se range au devoir,
La pitié calme l'orage
Que l'ire [1] a fait émouvoir :
A peine fut réclamée
Sa douceur accoutumée,
Que, d'un sentiment humain
Frappé non moins que de charmes,
Il fit la paix, et les armes
Lui tombèrent de la main.

Arrière, vaines chimères
De haines et de rancœurs!
Soupçons de choses amères,
Éloignez-vous de nos cœurs :
Loin, bien loin, tristes pensées,
Où nos misères passées
Nous avaient ensevelis!
Sous Henri, c'est ne voir goutte,
Que de révoquer en doute
Le salut des fleurs de lis.

[1] Malherbe emploie souvent ce mot, que Ménage trouve beau, poétique, surtout en parlant des dieux et des rois.

O roi qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté,
Roi qui de l'âge où nous sommes
Tout le mal as surmonté!
Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa délivrance,
Sont écrits avecque foi,
Qui sera si ridicule
Qu'il ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi[1]?

De combien de tragédies,
Sans ton assuré secours,
Étaient les trames ourdies
Pour ensanglanter nos jours!
Et qu'aurait fait l'innocence,
Si l'outrageuse licence,
De qui le souverain bien
Est d'opprimer et de nuire,
N'eût trouvé pour la détruire
Un bras fort comme le tien?

Mon roi, connais ta puissance,
Elle est capable de tout;
Tes desseins n'ont pas naissance,
Qu'on en voit déjà le bout;
Et la Fortune, amoureuse
De la vertu généreuse,
Trouve de si doux appas
A te servir et te plaire,
Que c'est la mettre en colère
Que de ne l'employer pas.

Use de sa bienveillance,
Et lui donne ce plaisir

[1] Je ne condamne pas les belles figures; je dis seulement qu'elles ne sont plus à mon usage. (BALZAC, *Entret.* XXXI.)

Qu'elle suive ta vaillance
A quelque nouveau désir.
Où que [1] tes bannières aillent,
Quoi que tes armes assaillent,
Il n'est orgueil endurci
Que, brisé comme du verre,
A tes pieds elle n'atterre,
S'il n'implore ta merci.

Je sais bien que les oracles
Prédisent tous qu'à ton fils
Sont réservés les miracles
De la prise de Memphis;
Et que c'est lui dont l'épée
Au sang barbare trempée,
Quelque jour apparaissant
A la Grèce qui soupire,
Fera décroître l'empire
De l'infidèle croissant.

Mais tandis que les années
Pas à pas font avancer
L'âge où de ses destinées
La gloire doit commencer,
Que fais-tu, que d'une armée
A te venger animée,
Tu ne mets dans le tombeau
Ces voisins dont les pratiques
De nos rages domestiques
Ont allumé le flambeau?

Quoique les Alpes chenues
Les couvrent de toutes parts,

[1] Ménage a condamné, comme provinciale, cette façon de parler, qui était encore d'un fréquent usage du temps de Corneille J.-J. Rousseau et Buffon ont essayé de la faire revivre. Les locutions par lesquelles on la remplace sont diffuses et prosaïques. Nos poëtes modernes auraient dû s'efforcer de rétablir ces anciens gallicismes.

Et fassent monter aux nues
Leurs effroyables remparts ;
Alors que de ton passage
On leur fera le message,
Qui verront-elles venir,
Envoyé sous tes auspices,
Qu'aussitôt leurs précipices
Ne se laissent aplanir ?

Crois-moi, contente l'envie
Qu'ont tant de jeunes guerriers
D'aller exposer leur vie
Pour t'acquérir des lauriers ;
Et ne tiens point otieuses [1]
Ces âmes ambitieuses
Qui, jusques où le matin
Met les étoiles en fuite,
Oseront sous ta conduite
Aller querir du butin.

Déjà le Tésin tout morne
Consulte de se cacher,
Voulant garantir la corne [2]
Que tu lui dois arracher :
Et le Pô, tombe certaine
De l'audace trop hautaine,
Tenant baissé le menton
Dans sa caverne profonde,
S'apprête à voir en son onde
Choir un autre Phaéton.

Va, monarque magnanime ;
Souffre à ta juste douleur

[1] C'est le mot latin *otiosus* francisé. Il est tombé en désuétude : *oiseux*, *oisif* l'ont remplacé.

[2] Les poëtes ont donné des cornes aux fleuves, et les ont peints en taureaux. Ménage dit que c'est parce que leurs bras, appelés *cornes* par les anciens, ont quelque ressemblance avec elles.

Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur :
L'astre dont la course ronde
Tous les jours voit tout le monde
N'aura point achevé l'an,
Que tes conquêtes ne rasent
Tout le Piémont, et n'écrasent
La couleuvre de Milan [1].

Ce sera là que ma lyre,
Faisant son dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cygne près de sa mort ;
Et, se rendant favorable
Ton oreille incomparable,
Te forcera d'avouer
Qu'en l'aise de la victoire
Rien n'est si doux que la gloire
De se voir si bien louer.

Il ne faut pas que tu penses
Trouver de l'éternité
En ces pompeuses dépenses
Qu'invente la vanité ;
Tous ces chefs-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques [2] :

[1] Allusion aux armes du duché de Milan, où était peinte une couleuvre dévorant un enfant.

[2] Racine a employé plusieurs fois le mot *reliques*, qui est beau et sonore, surtout comparé à celui de *restes* qui le remplace souvent en prose. On a reproché, et surtout dans ces derniers temps, à Malherbe d'avoir été réformateur trop timide, et d'avoir appauvri un peu la langue. Mais pourquoi ne pas remettre en honneur les mots et les locutions qu'il avait conservés, et que notre délicatesse, ou plutôt notre incurie, a laissés tomber en désuétude? Dans cette seule ode, sans parler des locutions, ellipses, et inversions * que nos poëtes n'oseraient plus se per-

* Telles que celles-ci :

Et les éclairs de ses yeux
Étaient comme d'un tonnerre,

pour *comme ceux d'un tonnerre.*

Que fais-tu, que, d'une armée

Par les Muses seulement
L'homme est exempt de la Parque;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Par elles traçant l'histoire
De tes faits laborieux,
Je défendrai ta mémoire
Du trépas injurieux;
Et, quelque assaut que te fasse
L'oubli, par qui tout s'efface,
Ta louange, dans mes vers
D'amarante [1] couronnée,
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

ODE [2]

A M. LE DUC DE BELLEGARDE,

grand écuyer de France.

1608.

A la fin c'est trop de silence
En si beau sujet de parler:
Le mérite qu'on veut celer

mettre, je remarque les mots bonace, ouïr, ire, rancœur, labeur, avecque, ou que *pour en quelque lieu que*, chenu, otieux, querir, choir, reliques *pour restes, débris*, amarante *pour la fleur appelée immortelle*, qui sont entièrement ou presque entièrement hors d'usage (A.-F. D.)

[1] Ἀμάραντος, fleur qui ne se flétrit pas, immortelle.

[2] Malherbe composa cette ode deux ans avant la mort de Henri IV. Il faisait alors partie de la maison du duc de Bellegarde, qui lui donnait mille livres de pension avec la table, et lui entretenait un homme et un cheval.

A te venger animée,
Tu ne mets dans le tombeau
Ces voisins, dont les pratiques
De nos rages domestiques
Ont allumé le flambeau?

Souffre une injuste violence
Bellegarde, unique support
Où mes vœux ont trouvé leur port,
Que tarde ma paresse ingrate
Que déjà ton bruit[1] nonpareil
Aux bords du Tage et de l'Euphrate
N'a vu l'un et l'autre soleil?

Les Muses, hautaines et braves,
Tiennent le flatter odieux,
Et, comme parentes des dieux,
Ne parlent jamais en esclaves:
Mais aussi ne sont-elles pas
De ces beautés dont les appas
Ne sont que rigueur et que glace,
Et de qui le cerveau léger,
Quelque service qu'on leur fasse,
Ne se peut jamais obliger.

La vertu, qui de leur étude
Est le fruit le plus précieux,
Sur tous les actes vicieux
Leur fait haïr l'ingratitude;
Et les agréables chansons,
Par qui leurs doctes nourrissons
Savent charmer les destinées,
Récompensent un bon accueil
De louanges que les années
Ne mettent point dans le cercueil.

Les tiennes, par moi publiées,
Je le jure sur les autels,
En la mémoire des mortels
Ne seront jamais oubliées;
Et l'éternité que promet
La montagne au double sommet
N'est que mensonge et que fumée,

[1] Bruit est ici pour *renommée*. Les Italiens disent de même *il grido*.

Ou je rendrai cet univers
Amoureux de ta renommée,
Autant que tu l'es de mes vers.

Comme, en cueillant une guirlande,
L'homme est d'autant plus travaillé
Que le parterre est émaillé
D'une diversité plus grande;
Tant de fleurs de tant de côtés
Faisant paraître en leurs beautés
L'artifice de la nature,
Il tient suspendu son désir,
Et ne sait en cette peinture
Ni que laisser, ni que choisir :

Ainsi, quand, pressé de la honte
Dont me fait rougir mon devoir,
Je veux une œuvre concevoir
Qui pour toi les âges surmonte,
Tu me tiens les sens enchantés
De tant de rares qualités
Où brille un excès de lumière,
Que plus je m'arrête à penser
Laquelle sera la première,
Moins je sais par où commencer.

Si nommer en son parentage
Une longue suite d'aïeux
Que la gloire a mis dans les cieux
Est réputé grand avantage,
De qui n'est-il point reconnu
Que toujours les tiens ont tenu
Les charges les plus honorables
Dont le mérite et la raison,
Quand les destins sont favorables,
Parent une illustre maison?

Qui ne sait de quelles tempêtes

Leur fatale main autrefois,
Portant la foudre de nos rois,
Des Alpes a battu les têtes?
Qui n'a vu dessous leurs combats
Le Pô mettre les cornes bas,
Et les peuples de ses deux rives,
Dans la frayeur ensevelis,
Laisser leurs dépouilles captives
A la merci des fleurs de lis?

Mais de chercher aux sépultures
Des témoignages de valeur,
C'est à ceux qui n'ont rien du leur
Estimable aux races futures;
Non pas à toi, qui, revêtu
De tous les dons que la vertu
Peut recevoir de la fortune,
Connais que c'est que du vrai bien,
Et ne veux pas, comme la lune,
Luire d'autre feu que du tien.

Quand le monstre infâme d'Envie,
A qui rien de l'autrui ne plaît,
Tout lâche et perfide qu'il est,
Jette les yeux dessus ta vie,
Et te voit emporter le prix
Des grands cœurs et des beaux esprits
Dont aujourd'hui la France est pleine,
Est-il pas contraint d'avouer
Qu'il a lui-même de la peine
A s'empêcher de te louer?

Soit que l'honneur de la carrière
T'appelle à monter à cheval,
Soit qu'il se présente un rival
Pour la lice ou pour la barrière,
Soit que tu donnes ton loisir

A prendre quelque autre plaisir
Éloigné des molles délices;
Qui ne sait que toute la cour
A regarder tes exercices
Comme à des théâtres accourt?

Quand tu passas en Italie,
Où tu fus querir pour mon roi
Ce joyau d'honneur et de foi
Dont l'Arne à la Seine s'allie,
Thétis ne suivit-elle pas
Ta bonne grâce et tes appas,
Comme un objet émerveillable?
Et jura qu'avecque Jason
Jamais Argonaute semblable
N'alla conquérir la toison.

Tu menais le blond Hyménée,
Qui devait solennellement
De ce fatal [1] accouplement
Célébrer l'heureuse journée.
Jamais il ne fut si paré,
Jamais en son habit doré
Tant de richesses n'éclatèrent;
Toutefois les Nymphes du lieu,
Non sans apparence, doutèrent
Qui de vous deux était le dieu.

De combien de pareilles marques,
Dont on ne me peut démentir,
Ai-je de quoi te garantir
Contre les menaces des Parques,
Si ce n'est qu'un si long discours
A de trop pénibles détours,
Et qu'à bien dispenser les choses,
Il faut mêler pour un guerrier

[1] *Fatalis,* prédit par les destins.

A peu de myrte et peu de roses,
Force palme et force laurier !

Achille était haut de corsage ;
L'or éclatait en ses cheveux ;
Et les dames avecque vœux
Soupiraient après son visage ;
Sa gloire à danser et chanter,
Tirer de l'arc, sauter, lutter,
A nulle autre n'était seconde :
Mais s'il n'eût rien eu de plus beau,
Son nom, qui vole par le monde,
Serait-il pas dans le tombeau?

S'il n'eût, par un bras homicide
Dont rien ne repoussait l'effort,
Sur Ilion vengé le tort
Qu'avait reçu le jeune Atride,
De quelque adresse qu'au giron
Ou de Phénix, ou de Chiron,
Il eût fait son apprentissage,
Notre âge aurait-il aujourd'hui
Le mémorable témoignage
Que la Grèce a donné de lui ?

C'est aux magnanimes exemples
Qui sous la bannière de Mars
Sont faits au milieu des hasards,
Qu'il appartient d'avoir des temples ;
Et c'est avecque ces couleurs
Que l'histoire de nos malheurs
Marquera si bien ta mémoire,
Que tous les siècles à venir
N'auront point de nuit assez noire
Pour en cacher le souvenir.

En ce long temps, où les manies
D'un nombre infini de mutins

Poussés de nos mauvais destins
Ont assouvi leurs félonies,
Par quels faits d'armes valeureux,
Plus que nul autre aventureux,
N'as-tu mis ta gloire en estime,
Et déclaré ta passion
Contre l'espoir illégitime
De la rebelle ambition!

Tel que d'un effort difficile
Un fleuve au travers de la mer,
Sans que son goût devienne amer,
Passe d'Élide en la Sicile;
Ses flots, par moyens inconnus
En leur douceur entretenus,
Aucun mélange ne reçoivent,
Et dans Syracuse arrivant
Sont trouvés, de ceux qui les boivent,
Aussi peu salés que devant :

Tel, entre ces esprits tragiques,
Ou plutôt démons insensés,
Qui de nos dommages passés
Tramaient les funestes pratiques,
Tu ne t'es jamais diverti
De suivre le juste parti;
Mais, blâmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs,
As toujours aimé l'innocence,
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

Depuis que, pour sauver sa terre,
Mon roi, le plus grand des humains,
Eut laissé partir de ses mains
Le premier trait de son tonnerre,
Jusqu'à la fin de ses exploits,
Que tout eut reconnu ses lois,
A-t-il jamais défait armée,

Pris ville, ni forcé rempart,
Où ta valeur accoutumée
N'ait eu la principale part?

Soit que près de Seine et de Loire
Il pavât les plaines de morts,
Soit que le Rhône outre ses bords
Lui vît faire éclater sa gloire,
Ne l'as-tu pas toujours suivi,
Ne l'as-tu pas toujours servi,
Et toujours par dignes ouvrages
Témoigné le mépris du sort,
Que sait imprimer aux courages
Le soin de vivre après la mort?

Mais quoi! ma barque vagabonde
Est dans les syrtes bien avant,
Et le plaisir, la décevant,
Toujours l'emporte au gré de l'onde.
Bellegarde, les matelots
Jamais ne méprisent les flots,
Quelque phare qui leur éclaire:
Je ferai mieux de relâcher,
Et borner le soin de te plaire,
Par la crainte de te fâcher.

L'unique but où mon attente
Croit avoir raison d'aspirer,
C'est que tu veuilles m'assurer
Que mon offrande te contente:
Donne-m'en d'un clin de tes yeux
Un témoignage gracieux;
Et si tu la trouves petite,
Ressouviens-toi qu'une action
Ne peut avoir peu de mérite,
Ayant beaucoup d'affection.

Ainsi de tant d'or et de soie

Ton âge dévide son cours,
Que tu reçoives tous les jours
Nouvelles matières de joie!
Ainsi tes honneurs fleurissants
De jour en jour aillent croissants,
Malgré la fortune contraire!
Et ce qui les fait trébucher
De toi ni de Termes ton frère
Ne puisse jamais approcher!

Quand la faveur, à pleines voiles,
Toujours compagne de vos pas,
Vous ferait devant le trépas
Avoir le front dans les étoiles,
Et remplir de votre grandeur
Ce que la terre a de rondeur;
Sans être menteur, je puis dire
Que jamais vos prospérités
N'iront jusques où je désire,
Ni jusques où vous méritez.

ODE

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS

sur les heureux succès de sa régence [1].

1610.

Nymphe qui jamais ne sommeilles [2],
Et dont les messages divers
En un moment sont aux oreilles
Des peuples de tout l'univers,
Vole vite; et de la contrée

[1] Après le déplorable assassinat du 14 mai 1610, Marie de Médicis prit les rênes de l'État. En considération de cette ode, la reine fit à Malherbe une pension de 1500 livres, somme importante alors.

[2] Cette apostrophe est noble et belle, dit A. Chénier, qui remarque que cette ode est l'une des plus belles pour le plan, la richesse du style, la nouveauté des images, la hardiesse et la force de l'expression.

Par où le jour fait son entrée,
Jusqu'au rivage de Calis [1],
Conte sur la terre et sur l'onde
Que l'honneur unique du monde,
C'est la reine des fleurs de lis.

Quand son Henri, de qui la gloire
Fut une merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avecque les dieux [2],
En cette aventure effroyable
A qui ne semblait-il croyable
Qu'on allait voir une saison
Où nos brutales perfidies
Feraient naître des maladies
Qui n'auraient jamais guérison?

Qui ne pensait que les Furies
Viendraient des abîmes d'enfer
En de nouvelles barbaries
Employer la flamme et le fer;
Qu'un débordement de licence
Ferait souffrir à l'innocence
Toute sorte de cruautés,
Et que nos malheurs seraient pires
Que naguère sous les Busires [3]
Que cet Hercule avait domptés [4]?

Toutefois, depuis l'infortune
De cet abominable jour,
A peine la quatrième lune

[1] Cadix. Du temps de Malherbe, on disait Calis en France et en Espagne.

[2] Quos inter Augustus recumbens
Purpureo bibit ore nectar. Hor.

[3] Busiris, tyran d'Égypte, fameux par ses cruautés.

[4] La marche de cette strophe et de la précédente, signalées par A. Chénier, présentent une belle image, supérieurement rendue, et dont le développement donne de la chaleur à l'ode, et est flatteur pour la reine.

Achève de faire son tour;
Et la France a les destinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents séditieux,
Qu'au lieu de craindre la tempête,
Il semble que jamais sa tête
Ne fut plus voisine des cieux.

Au delà des bords de la Meuse
L'Allemagne a vu nos guerriers
Par une conquête fameuse [1]
Se couvrir le front de lauriers.
Tout a fléchi sous leur menace;
L'aigle même leur a fait place,
Et, les regardant approcher
Comme lions à qui tout cède,
N'a point eu de meilleur remède
Que de fuir et se cacher.

O reine, qui, pleine de charmes
Pour toute sorte d'accidents,
As borné le flux de nos larmes
En ces miracles évidents,
Que peut la fortune publique
Te vouer d'assez magnifique,
Si, mise au rang des immortels
Dont ta vertu suit les exemples,
Tu n'as avec eux dans nos temples
Des images et des autels?

Que saurait enseigner aux princes
Le grand démon [2] qui les instruit,
Dont ta sagesse en nos provinces
Chaque jour n'épande le fruit?
Et qui justement ne peut dire,

[1] La ville de Juliers, reprise par le maréchal de la Châtre.
[2] Δαίμων, *génie*, est poétique, et devrait être employé dans ce sens.

A te voir régir cet empire,
Que, si ton heur était pareil
A tes admirables mérites,
Tu ferais dedans ses limites [1]
Lever et coucher le soleil?

Le soin qui reste à nos pensées,
O bel astre! c'est que toujours
Nos félicités commencées
Puissent continuer leur cours.
Tout nous rit, et notre navire
A la bonace qu'il désire :
Mais si quelque injure du sort
Provoquait l'ire de Neptune,
Quel excès d'heureuse fortune
Nous garantirait de la mort?

Assez de funestes batailles
Et de carnages inhumains
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains [2] :
Donne ordre que sous ton génie
Se termine cette manie,
Et que, las de perpétuer
Une si longue malveillance,
Nous employions notre vaillance
Ailleurs qu'à nous entretuer.

La Discorde aux crins de couleuvres [3],

[1] Les limites de la France, et non celles du soleil. Il pourrait y avoir équivoque. Racine a dit :

Et renferma les mers dans vos vastes limites.

[2] Corneille a dit :

Et de leurs propres mains déchirent leurs entrailles.

L'expression de Malherbe semble à A. Chénier plus forte encore.

[3] *Crins* a été également employé par Racine, parlant de Chalcas. Dans ce passage de Malherbe, A. Chénier remarque avec raison que *crins* vaut bien mieux que *cheveux*.

Cette strophe et la précédente sont admirables : on n'a rien écrit de plus ferme, de plus précis, de plus élégant, de plus gracieux

Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin même des États.
D'elle naquit la frénésie
De la Grèce contre l'Asie [1],
Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolèrent leur terre
Les deux frères de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau [2].

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

Ce sera dessous cette égide
Qu'invincible de tous côtés
Tu verras ces peuples sans bride
Obéir à tes volontés;
Et, surmontant [3] leur espérance,
Remettras en telle assurance
Leur salut, qui fut déploré [4],
Que vivre au siècle de Marie,
Sans mensonge et sans flatterie,
Sera vivre au siècle doré.

[1] La guerre de Troie.
[2] La guerre de Thèbes, entre Étéocle et Polynice.
[3] Surmontant, pour *surpassant*.
[4] .... Et deplorata coloni
Vota jacent.

Que de richesses notre langue a perdues!

Les Muses, les neuf belles fées[1]
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourrissons;
Tous les vœux seront de te plaire;
Et si ta faveur tutélaire
Fait signe de les avouer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entreprise,
Commune à tous les beaux esprits,
Plus ardent qu'un athlète à Pise,
Je me ferai quitter le prix;
Et quand j'aurai peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage,
Avouera que Fontaine-Bleau,
Le Louvre, ni les Tuileries,
En leurs superbes galeries
N'ont point un si riche tableau.

Apollon à portes ouvertes[2]
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir.
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels[3] on me range,

[1] Ce mot est beau. Il vient du latin *fata*, *fatæ*; et ainsi il convient bien aux Muses. (MÉN.) — Boileau a dit de même :

Sans cesse poursuivant ces fugitives fées.

[2] Proverbe grec, qui dit que « les portes des Muses sont ouvertes à tout le monde. »

[3] *Lequel* est banni de la poésie, dit Ménage, qui remarque que Malherbe, dans toutes ses poésies, ne s'est servi de *lequel* que dans cet endroit, et dans l'ode à M. de Bellegarde.

Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

ODE

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS [1],

pendant sa régence, après la première guerre des princes, en 1614.

Si quelque avorton de l'envie
Ose encore lever les yeux,
Je veux bander contre sa vie
L'ire de la terre et des cieux,
Et dans les savantes oreilles
Verser de si douces merveilles,
Que ce misérable corbeau,
Comme oiseau d'augure sinistre
Banni des rives du Caïstre [2],
S'aille cacher dans le tombeau.

Venez donc, non pas habillées [3]
Comme on vous trouve quelquefois
En jupes dessous les feuillées,
Dansant au silence des bois :
Venez en robes où l'on voie
Dessus les ouvrages de soie
Les rayons d'or étinceler ;
Et chargez de perles vos têtes,
Comme quand vous allez aux fêtes
Où les dieux vous font appeler.

Quand le sang bouillant en mes veines
Me donnait de jeunes désirs,
Tantôt vous soupiriez mes peines [4],

[1] Racan dit que cette ode n'est pas complète.
[2] Fleuve de Lydie, très-fréquenté par les poëtes, au dire des poëtes. (MÉN.)
[3] Probablement dans les strophes perdues qui précédaient celles-là, Malherbe invoquait les Muses.
[4] C'est-à-dire, *vous chantiez mes peines en soupirant.* Tous nos poëtes

Tantôt vous chantiez mes plaisirs :
Mais aujourd'hui que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées,
Siérait-il bien à mes écrits
D'ennuyer les races futures
Des ridicules aventures
D'un amoureux en cheveux gris?

Non, vierges, non : je me retire
De tous ces frivoles discours;
Ma reine est un but à ma lyre
Plus juste que nulles amours;
Et quand j'aurai, comme j'espère,
Fait ouïr, du Gange à l'Ibère,
Sa louange à tout l'univers,
Permesse me soit un Cocyte,
Si jamais je vous sollicite
De m'aider à faire des vers!

Aussi bien, chanter d'autre chose
Ayant chanté de sa grandeur,
Serait-ce pas après la rose
Aux pavots chercher de l'odeur,
Et des louanges de la lune
Descendre à la clarté commune
D'un de ces feux du firmament
Qui, sans profiter et sans nuire,
N'ont reçu l'usage de luire
Que par le nombre seulement?

Entre les rois à qui cet âge
Doit son principal ornement,
Ceux de la Tamise et du Tage

français tant anciens que modernes ont employé le mot *soupirer* dans la signification active. Les poëtes italiens ont aussi usé de *sospirare* en la même signification, qu'ils ont prise comme nous des Latins.

Te tenet : absentes alios suspirat amores.

TIB., Eleg. VII., v. 42. (MÉN.)

Font louer leur gouvernement :
Mais en de si calmes provinces,
Où le peuple adore les princes,
Et met au degré le plus haut
L'honneur du sceptre légitime,
Saurait-on excuser le crime
De ne régner pas comme il faut ?

Ce n'est point aux rives d'un fleuve
Où dorment les vents et les eaux
Que fait sa véritable preuve
L'art de conduire les vaisseaux :
Il faut en la plaine salée
Avoir lutté contre Malée[1],
Et, près du naufrage dernier,
S'être vu dessous les Pléiades
Éloigné de ports et de rades,
Pour être cru bon marinier.

Ainsi quand la Grèce, partie
D'où le mol Anaure[2] coulait,
Traversa les mers de Scythie
En la navire qui parlait[3],
Pour avoir su des Cyanées
Tromper les vagues forcenées,
Les pilotes du fils d'Éson[4],
Dont le nom jamais ne s'efface,
Ont gagné la première place
En la fable de la Toison.

Ainsi, conservant cet empire
Où l'infidélité du sort,
Jointe à la nôtre encore pire,
Allait faire un dernier effort,

[1] Promontoire de la Laconie, fameux par ses naufrages.
[2] Fleuve paisible de la Thessalie. Son nom, ἄναυρος, signifie *sans vent*.
[3] Le navire Argo.
[4] Jason.

Ma reine acquiert à ses mérites
Un nom qui n'a point de limites,
Et, ternissant le souvenir
Des reines qui l'ont précédée,
Devient une éternelle idée
De celles qui sont à venir.

Aussitôt que le coup tragique
Dont nous fûmes presque abattus
Eut fait la fortune publique
L'exercice de ses vertus,
En quelle nouveauté d'orage
Ne fut éprouvé son courage!
Et quelles malices de flots,
Par des murmures effroyables,
A des vœux à peine payables
N'obligèrent les matelots!

Qui n'ouït la voix de Bellone,
Lasse d'un repos de douze ans,
Telle que d'un foudre qui tonne,
Appeler tous ses partisans,
Et déjà les rages extrêmes
Par qui tombent les diadèmes
Faire appréhender le retour
De ces combats dont la manie
Est l'éternelle ignominie
De Jarnac et de Moncontour!

Qui ne voit encore à cette heure
Tous les infidèles cerveaux
Dont la fortune est la meilleure
Ne chercher que troubles nouveaux,
Et ressembler à ces fontaines
Dont les conduites souterraines
Passent par un plomb si gâté,
Que, toujours ayant quelque tare,

Au même temps qu'on les répare
L'eau s'enfuit d'un autre côté?

La paix ne voit rien qui menace
De faire renaître nos pleurs;
Tout s'accorde à notre bonace;
Les hivers nous donnent des fleurs;
Et si les pâles Euménides
Pour réveiller nos parricides
Toutes trois ne sortent d'enfer,
Le repos du siècle où nous sommes
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'est que le fer.

Thémis, capitale ennemie
Des ennemis de leur devoir,
Comme un rocher est affermie
En son redoutable pouvoir;
Elle va d'un pas et d'un ordre
Où la censure n'a que mordre;
Et les lois, qui n'exceptent rien
De leur glaive et de leur balance,
Font tout perdre à la violence
Qui veut avoir plus que le sien.

Nos champs même ont leur abondance[1]
Hors de l'outrage des voleurs;
Les festins, les jeux et la danse
En bannissent toutes douleurs.
Rien n'y gémit, rien n'y soupire;
Chaque Amarylle a son Tityre:
Et, sous l'épaisseur des rameaux,
Il n'est place où l'ombre soit bonne

[1] « Cette strophe est pleine de grâce, et les images molles et naïves contrastent d'une manière aimable et facile avec les peintures fortes qui ont précédé, » dit A. Chénier. Les six derniers vers sont surtout admirables, et respirent toute la grâce et toute la douceur de Virgile. M. le duc du Maine les appelait *un beau paysage*.

Qui soir et matin ne résonne
Ou de voix ou de chalumeaux

Puis, quand ces deux grands hyménées
Dont le fatal embrassement
Doit aplanir les Pyrénées
Auront leur accomplissement,
Devons-nous douter qu'on ne voie,
Pour accompagner cette joie,
L'encens germer en nos buissons,
La myrrhe couler en nos rues,
Et sans l'usage des charrues
Nos plaines jaunir de moissons?

Quelle moins hautaine espérance
Pourrons-nous concevoir alors,
Que de conquêter [1] à la France
La Propontide en ses deux bords,
Et, vengeant de succès prospères
Les infortunes de nos pères
Que tient l'Égypte ensevelis [2],
Aller si près du bout du monde
Que le soleil sorte de l'onde
Sur la terre des fleurs de lis?

Certes ces miracles visibles,
Excédant le penser [3] humain,
Ne sont point ouvrages possibles
A moins [4] qu'une immortelle main :
Et la raison ne se peut dire

[1] De *conquærere*, *conquistare*, *conquærire*, nous avons fait les mots *conquerre*, *conquéter*, *conquérir* : le dernier seul nous est resté. Nous avons aussi pour le simple, *querir*, venu de *quærere*.

[2] Allusion aux croisades.

[3] Hellénisme. Les Grecs construisaient de même leurs infinitifs avec l'article, pour faire des substantifs. Nous disons encore aujourd'hui le boire, le manger, etc ; nous ne dirions plus *le penser*.

[4] *A moins d'une* a prévalu. *A moins qu'a une* est conforme à la grammaire ; mais l'élision est trop rude.

De nous voir en notre navire
A si bon port acheminés;
Ou, sans fard et sans flatterie,
C'est Pallas que cette Marie
Par qui nous sommes gouvernés.

Mais qu'elle soit nymphe ou déesse,
De sang immortel, ou mortel,
Il faut que le monde confesse
Qu'il ne vit jamais rien de tel:
Et quiconque fera l'histoire
De ce grand chef-d'œuvre de gloire,
L'incrédule postérité
Rejettera son témoignage,
S'il ne la dépeint belle et sage,
Au deçà de la vérité.

Grand Henri, grand foudre de guerre,
Que, cependant que parmi nous
Ta valeur étonnait la terre,
Les destins firent son époux;
Roi dont la mémoire est sans blâme,
Que dis-tu de cette belle âme,
Quand tu la vois si dignement
Adoucir toutes nos absinthes [1],
Et se tirer des labyrinthes
Où la met ton éloignement?

Que dis-tu, lorsque tu remarques
Après ses pas ton héritier
De la sagesse des monarques
Monter le pénible sentier,
Et, pour étendre sa couronne,
Croître comme un faon de lionne?

[1] Les Latins ont dit au pluriel *absinthia*. Malherbe fait absinthe féminin, comme tant de mots qui ont changé de genre depuis lui: *navire, poison*.

Que s'il peut un jour égaler
Sa force avecque sa furie,
Les Nomades [1] n'ont bergerie
Qu'il ne suffise à désoler.

Qui doute que, si de ses armes
Ilion avait eu l'appui,
Le jeune Atride [2] avecque larmes
Ne s'en fût retourné chez lui;
Et qu'aux beaux champs de la Phrygie,
De tant de batailles rougie,
Ne fussent encore honorés
Ces ouvrages des mains célestes
Que jusques à leurs derniers restes
La flamme grecque a dévorés?

FRAGMENT

D'UNE ODE

A M. LE CARDINAL DE RICHELIEU,

ministre et secrétaire d'État.

1623 ou 1624.

. . . .

Grand et grand prince de l'Église [3],
Richelieu, jusques à la mort,
Quelque chemin que l'homme élise,
Il est à la merci du sort.
Nos jours, filés de toutes soies,
Ont des ennuis comme des joies [4];

[1] Peuples pasteurs.

[2] Ménélas.

[3] Ménage nous apprend que cette pièce avait d'abord été composée pour une autre personne que pour le cardinal. Malherbe, voulant la lui offrir, en changea seulement les quatre premiers vers; mais le cardinal, informé de cette circonstance, ne les reçut point favorablement; ce qui fit que Malherbe ne les continua pas.

[4] Rousseau a imité ce passage élégant et pur :

Ainsi que le cours des années

Et de ce mélange divers
Se composent nos destinées,
Comme on voit le cours des années
Composé d'étés et d'hivers.

Tantôt une molle bonace
Nous laisse jouer sur les flots ;
Tantôt un péril nous menace,
Plus grand que l'art des matelots :
Et cette sagesse profonde
Qui donne aux fortunes du monde
Leur fatale nécessité
N'a fait loi qui moins se révoque
Que celle du flux réciproque
De l'heur et de l'adversité.

ODE

AU ROI LOUIS XIII,

allant châtier la rébellion des Rochellois, et chasser les Anglais, qui en leur faveur étaient descendus dans l'île de Ré.

1627.

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête :
Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

Fais choir en sacrifice au démon de la France
Les fronts trop élevés de ces âmes d'enfer ;
Et n'épargne contre eux, pour notre délivrance,
Ni le feu ni le fer.

Assez de leurs complots l'infidèle malice
A nourri le désordre et la sédition :

Se forme de jours et de nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie et d'ennuis.

Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.

Le centième décembre a les plaines ternies [1],
Et le centième avril les a peintes de fleurs ;
Depuis que parmi nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des siècles de tes pères,
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipères
Ne renouvelle au tien?

Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes,
Tant de grands bâtiments en masures changés,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragés ?

Les sceptres devant eux n'ont point de priviléges,
Les immortels eux-même [2] en sont persécutés;
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacriléges
Font plus d'impiétés [3].

Marche, va les détruire, éteins-en la semence;
Et suis jusqu'à leur fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié ni clémence
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,

[1] *Depuis un siècle.* Ménage fait observer que, bien que les poetes se servent volontiers du mois de décembre pour marquer les années, il peut en résulter une équivoque, puisqu'en disant le vingtieme ou le trentième décembre, on pourrait comprendre qu'il s'agit des jours du mois, et non des années.

[2] Ménage fait remarquer que la grammaire voulait *eux-mêmes* au pluriel, et que Malherbe pouvait dire, *même les immortels en sont persécutés :* mais qu'il a sans doute trouvé ce vers peu satisfaisant pour l'oreille. *Impetratum est a consuetudine ut peccare suavitatis causa liceret.*

[3] Cette licence est poétique : la grammaire demanderait *le plus* d'impiétés.

Et creuser leurs fosses jusqu'à faire paroître
Le jour entre les morts :

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre.
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu,
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu;

Richelieu, ce prélat de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner,
Et, qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton intérêt n'occupe sa pensée,
Nuls divertissements ne l'appellent ailleurs ;
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée,
Il en a de meilleurs.

Son âme toute grande est une âme hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que, pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir.

Le ciel, qui doit le bien selon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eût assisté,
Par un autre présent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

Va, ne diffère plus tes bonnes destinées ;
Mon Apollon t'assure et t'engage sa foi
Qu'employant ce Tiphys[1], Syrtes et Cyanées
Seront havres pour toi.

Certes, ou je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charente en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle, et qui semble te dire :

[1] Pilote des Argonautes.

Roi, le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher.

Que sa façon est brave et sa mine assurée!
Qu'elle a fait richement son armure étoffer!
Et qu'il se connaît bien [1], à la voir si parée,
Que tu vas triompher!

Telle, en ce grand assaut où des fils de la Terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel, et rua le tonnerre [2]
Dont Briare mourut.

Déjà de tous côtés s'avançaient les approches [3];
Ici courait Mimas, là Typhon se battait,
Et là suait Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jetait [4].

A peine cette vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussitôt Jupiter en son trône remis
Vit selon son désir la tempête cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avaient arrachés;
Phlègre, qui les reçut, pue encore la foudre
Dont ils furent touchés [5].

[1] Cette locution répond au *si conosce* des Italiens.

[2] La signification de ce mot, qui vient du latin *ruere*, est moins étendue aujourd'hui qu'elle n'était du temps de Malherbe : il eût pu mettre *lança le tonnerre*, mais le vers perdait son énergie. Le mot *rua*, ainsi placé, nous fait entendre le roulement et l'éclat du tonnerre, autant que les sons d'une langue peuvent l'imiter.

[3] Magnifique tableau, plein de chaleur et de mouvement, dit André Chénier

[4] Dans ce vers on sent le travail du géant qui détache la roche; dans le suivant, on la voit partir. (LA HARPE)

[5] *Phlègre*, champ ou vallée de Thessalie, témoin de la guerre des dieux avec les géants. — *Pue*. Il est fâcheux que notre délicatesse s'offense maintenant de ce mot, qu'on retrouve dans la plupart des écrivains

L'exemple de leur race à jamais abolie
Devait sous ta merci tes rebelles ployer :
Mais serait-ce raison qu'une même folie
N'eût pas même loyer [1] ?

Déjà l'étonnement leur fait la couleur blême ;
Et ce lâche voisin [2] qu'ils sont allés querir,
Misérable qu'il est, se condamne lui-même
A fuir [3] ou mourir.

Sa faute le remord : Mégère le regarde,
Et lui porte l'esprit à ce vrai sentiment,
Que d'une injuste offense il aura, quoiqu'il tarde,
Le juste châtiment.

Bien semble être la mer une barre assez forte
Pour nous ôter l'espoir qu'il puisse être battu :
Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte
Ton heur et ta vertu ?

Neptune, importuné de ses voiles infâmes,
Comme tu paraîtras au passage des flots,
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames,
Et soient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de sortes de preuves,
Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts,

du temps de Malherbe. — Le mot *touchés* est trop faible. Malherbe imite ici les Latins qui disent *touchés de la foudre*, pour *foudroyé*.

De cœlo tactas memini prædicere quercus.
VIRG. *Bucol.* éclog. I.

Mais il n'a pas pris garde qu'ils ne le disent que des choses sur lesquelles la foudre est simplement tombée, et non sur celles que la foudre a fracassées et réduites en poudre. (MÉN.)

[1] *Loyer* signifie proprement *le prix*, *la récompense*; toutefois il se dit aussi du châtiment et de la punition. Les Latins emploient aussi le mot *pretium* dans les deux significations. (MÉN.) — Ce mot a vieilli ; c'est une perte pour la poésie. (MARMONTEL.)

[2] L'Anglais.

[3] Malherbe, qui avait l'oreille bonne, ce qui n'est pas une des moindres parties du poete, a toujours fait *fuir* de deux syllabes, et *fuit* d'une syllabe ; en cela il a été suivi par plusieurs poëtes célèbres, et approuvé par Vaugelas. (MÉN.)

Que le sang étranger fera monter nos fleuves
Au-dessus de leurs bords.

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaître
La bonne opinion des courages françois ;
Et le monde croira, s'il doit avoir un maître,
Qu'il faut que tu le sois.

O que, pour avoir part en si belle aventure,
Je me souhaiterais la fortune d'Éson,
Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison !

De quel péril extrême est la guerre suivie
Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te servant ?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque ;
Celle-ci porte seule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme, et le met de la barque
A la table des dieux.

Mais quoi ! tous les pensers dont les âmes bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années [1]
Leur ôte le pouvoir ?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines
En vain dans les combats ont des soins diligents :
Mars est comme l'Amour ; ses travaux et ses peines
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages [2] ;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,

[1] La grammaire voudrait *le nombre des années*. Ménage approuve cette hardiesse qui n'a rien de contraire au génie de notre langue, toujours prête à favoriser l'impatience et la vivacité de la nation.

[2] Boileau, près d'expirer, répondit par ce vers de Malherbe aux personnes qui le questionnaient sur sa santé.

A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours :
Je les possédai jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu je veux te le produire ;
Tu verras mon adresse ; et ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois [1].

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontés je la fasse parler,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler [2] ?

Le fameux Amphion, dont la voix nonpareille
Bâtissant une ville étonna l'univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine ;
Et les peuples du Nil qui les auront ouïs
Donneront de l'encens comme ceux de la Seine
Aux autels de Louis.

[1] Cette strophe serait une des plus belles de Malherbe, si le premier vers répondait aux suivants.

[2] Quand Paul III demanda au Tasse de lui nommer le plus grand poëte de l'Italie, le Tasse regarda fixément le pape, et, se posant le doigt sur l'estomach, repondit : *Io*, c'est-à-dire moi. Il est presque naturel à tous les grands hommes de parler librement d'eux-mêmes. Le comte Maurice de Nassau, prince d'Orange, à qui on demandait quel était le plus grand capitaine de l'Europe, répondit *que le marquis de Spinola était le second*. Quelque modeste que fût la réponse, le comte fit voir qu'il mettait le marquis de Spinola au dessous de lui. (Mén.)

Quel nombre ! quelle cadence ! quelle beauté d'expression ! On doit pardonner à Malherbe cette sorte de jactance, permise aux poëtes quand on peut les supposer inspirés, un peu ridicule quand on sent qu'ils ne le sont pas, et dans tous les cas sans conséquence. (La Harpe.)

ODE[1]

A M. DE LA GARDE,

au sujet de son Histoire sainte.

1628.

La Garde, tes doctes écrits
Montrent les soins que tu as pris
A savoir tant de belles choses;
Et ta prestance et tes discours
Étalent un heureux concours
De toutes les grâces écloses.

Davantage tes actions
Captivent les affections
Des cœurs, des yeux, et des oreilles;
Forçant les personnes d'honneur
De te souhaiter tout bonheur
Pour tes qualités nonpareilles.

Tu sais bien que je suis de ceux
Qui ne sont jamais paresseux
A louer les vertus des hommes;
Et dans Paris, en mes vieux ans,
Je passe à ce devoir mon temps,
Au malheureux siècle où nous sommes.

Mais, las! la perte de mon fils,
Ses assassins d'orgueil bouffis,
Ont toute ma vigueur ravie;
L'ingratitude et peu de soin

[1] Nous aurions dû supprimer cette ode, qui n'était sûrement pas destinée à voir le jour. Tirée par le P. Bougerel des lettres de Malherbe à M. de Peiresc, elle fut imprimée pour la première fois dans la continuation des *Mémoires de littérature et d'histoire* de Sallengre. Malherbe la composa sur la fin de ses jours, et déjà atteint de la maladie dont il mourut : l'état de faiblesse où il se trouvait explique sa médiocrité, et les nombreuses négligences qu'elle renferme. A. Chénier la déclare détestable, et indigne du rimailleur le plus obscur.

Que montrent les grands au besoin
De douleurs accablent ma vie.

Je ne désiste pas pourtant
D'être dans moi-même content
D'avoir vécu dedans le monde,
Prisé, quoique vieil, abattu,
Des gens de bien et de vertu ;
Et voilà le bien qui m'abonde.

Nos jours passent comme le vent ;
Les plaisirs nous vont décevant ;
Et toutes les faveurs humaines
Sont hémérocalles [1] d'un jour :
Grandeurs, richesses, et l'amour,
Sont fleurs périssables et vaines.

Nous avons tant perdu d'amis,
Et de biens par le sort transmis
Au pouvoir de nos adversaires !
Néanmoins nous voyons, du port,
D'autrui les débris et la mort,
En nous éloignant des corsaires.

Ainsi puissions-nous voir longtemps
Nos esprits libres et contents
Sous l'influence d'un bon astre !
Que vive et meure qui voudra :
La constance nous résoudra
Contre l'effort de tout désastre.

Le soldat, remis par son chef,
Pour se garantir de méchef,
En état de faire sa garde,
N'oserait pas en déloger
Sans congé, pour se soulager,
Nonobstant que trop il lui tarde.

[1] Fleurs éphémères, dont la beauté ne dure qu'un jour. *D'un jour* fait pléonasme.

Car, s'il procédait autrement,
Il serait puni promptement
Aux dépens de sa propre vie.
Le parfait chrétien tout ainsi,
Créé pour obéir aussi,
Y tient sa fortune asservie.

Il ne doit pas quitter ce lieu
Ordonné par la loi de Dieu;
Car l'âme qui lui est transmise
Félonne ne doit pas fuir
Pour sa damnation encourir,
Et être en l'Érèbe remise.

Désolé je tiens ce propos,
Voyant approcher Atropos
Pour couper le nœud de ma trame :
Et ne puis ni veux l'éviter,
Moins aussi la précipiter;
Car Dieu seul commande à mon âme.

Non, Malherbe n'est pas de ceux
Que l'esprit d'enfer a déceus
Pour acquérir la renommée
De s'être affranchis de prison
Par une lame, ou par poison,
Ou par une rage animée.

Au seul point que Dieu prescrira,
Mon âme du corps partira
Sans contrainte ni violence :
De l'enfer les tentations,
Ni toutes mes afflictions,
Ne forceront point ma constance.

Mais, la Garde, voyez comment
On se disvague[1] doucement,

[1] *On se fourvoie.*

Et comme notre esprit agrée
De s'entretenir près et loin,
Encor qu'il n'en soit pas besoin,
Avec l'objet qui le récrée.

J'avais mis la plume à la main,
Avec l'honorable dessein
De louer votre sainte Histoire :
Mais l'amitié que je vous dois
Par delà ce que je voulois
A fait débaucher ma mémoire.

Vous m'étiez présent à l'esprit,
En voulant tracer cet écrit ;
Et me semblait vous voir paraître
Brave et galant en cette cour,
Où les plus huppés à leur tour
Tâchaient de vous voir et connaître.

Mais ores à moi revenu,
Comme d'un doux songe avenu
Qui tous nos sentiments cajole,
Je veux vous dire franchement,
Et de ma façon librement,
Que votre Histoire est une école.

Pour moi, dans ce que j'en ai veu,
J'assure qu'elle aura l'aveu
De tout excellent personnage :
Et, puisque Malherbe le dit,
Cela sera sans contredit ;
Car c'est un très-juste présage.

Toute la France sait fort bien
Que je n'estime ou reprends rien
Que par raison et par bon titre,
Et que les doctes de mon temps
Ont toujours été très-contents
De m'élire pour leur arbitre.

La Garde, vous m'en croirez donc,
Que si gentilhomme fut onc
Digne d'éternelle mémoire,
Par vos vertus vous le serez,
Et votre los rehausserez
Par votre docte et sainte Histoire.

FRAGMENT.

. . . .

Tantôt nos navires, braves[1]
De la dépouille d'Alger,
Viendront les Mores esclaves
A Marseille décharger;
Tantôt, riches de la perte
De Tunis et de Biserte,
Sur nos bords étaleront
Le coton pris en leurs rives,
Que leurs pucelles captives
En nos maisons fileront[2].

FRAGMENT.

FIN D'UNE ODE POUR LE ROI.

Je veux croire que la Seine
Aura des cygnes alors
Qui pour toi seront en peine
De faire quelques efforts :

[1] *Braves de la dépouille*, quoique vieilli, et *riches de la perte*, sont des expressions heureuses et poétiques approuvées par A. Chénier, qui signale cette strophe comme une des plus remarquables de Malherbe, et tout à fait dans le goût antique.

[2] ......Quæ tibi virginum
Sponso necato barbara serviet.

HORACE.

Ménage remarque qu'en général les troisièmes personnes du futur finissent désagréablement les vers, et qu'il faut éviter de s'en servir ailleurs que dans le discours familier.

Mais, vu le nom que me donne
Tout ce que ma lyre sonne,
Quelle sera la hauteur
De l'hymne de ta victoire,
Quand elle aura cette gloire
Que Malherbe en soit l'auteur[1] !

FRAGMENT

D'UNE ODE.

Invective contre les mignons de Henri III.

Les peuples, pipés de leur mine,
Les voyant ainsi renfermer,
Jugeaient qu'ils parlaient de s'armer
Pour conquérir la Palestine,
Et borner de Tyr à Calis
L'empire de la fleur de lis :
Et toutefois leur entreprise
Était le parfum d'un collet,
Le point coupé d'une chemise,
Et la figure d'un ballet.

De leur mollesse léthargique
Le Discord, sortant des enfers,
Des maux que nous avons soufferts
Nous ourdit la toile tragique.
La justice n'eut plus de poids ;
L'impunité chassa les lois ;
Et le taon des guerres civiles
Piqua les âmes des méchants
Qui firent avoir à nos villes
La face déserte des champs.

[1] A l'imitation des anciens poëtes lyriques, Malherbe se livre à ces éloges outrés que l'enthousiasme de ce genre de poésie rend excusables. C'étaient des pièces d'attente qu'il composait à loisir, pour les placer au besoin dans quelque ode pour le roi.

LIVRE SECOND.

STANCES.

1586.

Si des maux renaissants avec ma patience
N'ont pouvoir d'arrêter un esprit si hautain,
Le temps est médecin d'heureuse expérience :
Son remède est tardif, mais il est bien certain.

Le temps à mes douleurs promet une allégeance,
Et de voir vos beautés se passer quelque jour :
Lors je serai vengé, si j'ai de la vengeance
Pour un si beau sujet pour qui j'ai tant d'amour.

Vous aurez un mari sans être guère aimée,
Ayant de ses désirs amorti le flambeau ;
Et de cette prison de cent chaînes formée
Vous n'en sortirez point que par l'huis du tombeau.

Tant de perfections qui vous rendent superbe,
Les restes d'un mari, sentiront le reclus ;
Et vos jeunes beautés flétriront[1] comme l'herbe
Que l'on a trop foulée, et qui ne fleurit plus.

Vous aurez des enfants, des douleurs incroyables,
Qui seront près de vous, et crieront alentour ;
Lors fuiront de vos yeux les soleils agréables,
Y laissant pour jamais des étoiles autour.

Si je passe en ce temps dedans votre province,
Vous voyant sans beautés, et moi rempli d'honneur,
Car peut-être qu'alors les bienfaits d'un grand prince[2]
Marieront ma fortune avecque le bonheur :

[1] *Se flétriront.*
[2] Henri d'Angoulême, dont Malherbe était alors gentilhomme, et qui mourut assassiné en 1586.

Ayant un souvenir de ma peine fidèle,
Mais n'ayant point à l'heure autant que j'ai d'ennuis,
Je dirai : Autrefois cette femme fut belle,
Et je fus autrefois plus sot que je ne suis.

LES LARMES DE SAINT PIERRE[1],

IMITÉES DU TANSILLE[2].

AU ROI HENRI III.

1587.

Ce n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,
Après l'honneur ravi de sa pudicité[3],
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait, de tous les assauts que la rage peut faire,
Une fidèle preuve à l'infidélité[4].

Les ondes que j'épands d'une éternelle veine
Dans un courage saint ont leur sainte fontaine,
Où l'amour de la terre et le soin de la chair
Aux fragiles pensers ayant ouvert la porte,
Une plus belle amour se rendit la plus forte,
Et le fit repentir aussitôt que pécher.

[1] Nous avons cru devoir ne donner que les meilleures stances de ce poëme, ou le fond des choses est détestable, dit André Chénier, mais où le choix et l'enchainement de syllabes sonores et harmonieuses atteste combien l'oreille de Malherbe était délicate et pure. On sait, dit Costar, que ce poëme, rempli de fautes, est un ouvrage de la première jeunesse de Malherbe, et qu'il ne voulut jamais se donner la peine de le retoucher.

[2] Poëte italien, né à Nole vers 1510.

[3] Ce mot n'est plus usité par les prosateurs, mais il l'est toujours par les poëtes. Les mots anciens employés sans affectation rendent le vers et plus merveilleux et plus majestueux : *et sanctiorem et magis admirabilem faciunt orationem*, dit Quintilien : c'est pour cette raison que Virgile se sert de *olli*, de *fuat*, et de quelques autres mots semblables. (MÉN.)

[4] Antithèse et jeu de mots dans le goût des *concetti* italiens.

Henri, de qui les yeux et l'image sacrée
Font un visage d'or à cette âge ferrée,
Ne refuse à mes vœux un favorable appui;
Et si pour ton autel ce n'est chose assez grande,
Pense qu'il est si grand qu'il n'aurait point d'offrande,
S'il n'en recevait point que d'égales à lui.

La foi qui fut au cœur d'où sortirent ces larmes
Est le premier essai de tes premières armes [1],
Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abattus [2],
Pâles ombres d'enfer, poussière de la terre,
Ont connu ta fortune, et que l'art de la guerre
A moins d'enseignements que tu n'as de vertus.

De son nom de rocher, comme d'un bon augure,
Un éternel état l'Église se figure;
Et croit, par le destin de tes justes combats,
Que, ta main relevant son épaule courbée [3],
Un jour, qui n'est pas loin, elle verra tombée
La troupe qui l'assaut et la veut mettre bas.

Mais le coq a chanté pendant que je m'arrête
A l'ombre des lauriers qui t'embrassent la tête;
Et la source déjà commençant à s'ouvrir
A lâché les ruisseaux qui font bruire leur trace,
Entre tant de malheurs estimant une grâce
Qu'un monarque si grand les regarde courir.

. . . .

. . . .

Va, laisse-moi, dit-il, va, déloyale vie;
Si de te retenir autrefois j'eus l'envie,

[1] Malherbe veut dire qu'une foi pareille à celle qui était dans le cœur de saint Pierre fut le sujet des premiers exploits de Henri III. (COSTAR.)

[2] Aux journées de Jarnac et de Moncontour.

[3] Pourra prêter l'épaule au monde chancelant,

a dit Corneille. Quoique Costar pense qu'il s'agit ici des anges auxquels saint Jean Chrysostome donne des épaules, cette image fait plutôt allusion à Atlas qui supporte le monde, auquel Malherbe compare l'Église.

Et si j'ai désiré que tu fusses chez moi,
Puisque tu m'as été si mauvaise compagne,
Ton infidèle foi maintenant je dédagne ;
Quitte-moi, je te pri', je ne veux plus de toi.

Sont-ce tes beaux desseins, mensongère et méchante,
Qu'une seconde fois ta malice m'enchante,
Et que, pour retarder une heure seulement
La nuit déjà prochaine à ta courte journée,
Je demeure en danger que l'âme, qui est née
Pour ne mourir jamais, meure éternellement?

. . . .

. . . .

On voit par ta rigueur tant de blondes jeunesses,
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuses vieillesses,
En fuyant le trépas, au trépas arriver :
Et celui qui chétif aux misères succombe,
Sans vouloir autre bien que le bien de la tombe,
N'ayant qu'un jour à vivre il ne peut l'achever!

. . . .

. . . .

Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui, massacrés d'une main violente [1],
Virent dès le matin leur beau jour accourci!
Le fer qui les tua leur donna cette grâce,
Que, si de faire bien ils n'eurent pas l'espace [2],
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde
Allait courre [3] fortune aux orages du monde,
Et déjà pour voguer abandonnait le bord,
Quand l'aguet d'un pirate arrêta leur voyage ;

[1] Les *Innocents*, sacrifiés par Hérode Cette image charmante, et devenue commune, est exprimée de la manière la plus fraiche et la plus heureuse.

[2] *Le temps.* Espace se dit aujourd'hui du lieu seulement.

[3] Suivant Vaugelas, *courre fortune* était alors plus en usage que *courir fortune*.

Mais leur sort fut si bon, que d'un même naufrage
Ils se virent sous l'onde et se virent au port.

Ce furent de beaux lis qui, mieux que la nature,
Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture
Que tira de leur sein le couteau criminel,
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage
A leur teint délicat pussent faire dommage,
S'en allèrent fleurir au printemps éternel.

. . . .

. . . .

Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand avantage,
Et le trop que je vis ne me fait que dommage,
Cruelle occasion du souci qui me nuit !
Quand j'avais de ma foi l'innocence première,
Si la nuit de ma mort m'eût privé de lumiere,
Je n'aurais pas la peur d'une éternelle nuit.

. . . .

. . . .

Qui voudra se vanter, avec eux se compare,
D'avoir reçu la mort par un glaive barbare,
Et d'être allé soi-même au martyre s'offrir;
L'honneur leur appartient d'avoir ouvert la porte
A quiconque osera d'une âme belle et forte,
Pour vivre dans le ciel en la terre mourir.

O désirable fin de leurs peines passées !
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures pressées,
Un superbe plancher des étoiles se font;
Leur salaire payé les services précède;
Premier que d'avoir mal ils trouvent le remède,
Et devant le combat ont les palmes au front.

Que d'applaudissements, de rumeur et de presse,
Que de feux, que de jeux, que de traits de caresse,
Quand là-haut en ce point on les vit arriver !
Et quel plaisir encore à leur courage tendre,

Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les anges se lever [1] !

Et vous, femmes, trois fois, quatre fois bienheureuses,
De ces jeunes Amours les mères amoureuses [2],
Que faites-vous pour eux, si vous les regrettez ?
Vous fâchez leur repos, et vous rendez coupables,
Ou de n'estimer pas leurs trépas honorables,
Ou de porter envie à leurs félicités.

Le soir fut avancé de leurs belles journées ;
Mais qu'eussent-ils gagné par un siècle d'années ?
Ou que leur avint-il en ce vite départ,
Que laisser promptement une basse demeure,
Qui n'a rien que du mal, pour avoir de bonne heure
Aux plaisirs éternels une éternelle part ?

Si vos yeux, pénétrant jusqu'aux choses futures,
Vous pouvaient enseigner leurs belles aventures,
Vous auriez tant de bien en si peu de malheurs,
Que vous ne voudriez [3] pas pour l'empire du monde
N'avoir eu dans le sein la racine féconde
D'où naquit entre nous ce miracle de fleurs.

. . . .

. . . .

Comme un homme dolent, que le glaive contraire
A privé de son fils et du titre de père,
Plaignant deçà delà son malheur avenu,
S'il arrive en la place où s'est fait le dommage,

[1] Beau tableau, dit A. Chénier.

Atque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis.

[2] Pour ne pas mêler les choses sacrées avec les profanes, Malherbe devait dire :

De ces anges nouveaux les mères amoureuses.
(MÉN.)

[3] *Voudriez* était alors de deux syllabes, comme *meurtrier, sanglier.*

Le sanglier, rappelant les restes de sa vie. (LA FONT.)
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?
(CORNEILLE.)

L'ennui renouvelé plus rudement l'outrage,
En voyant le sujet à ses yeux revenu :

Le vieillard, qui n'attend une telle rencontre,
Sitôt qu'au dépourvu sa fortune lui montre
Le lieu qui fut témoin d'un si lâche méfait,
De nouvelles fureurs se déchire et s'entame,
Et de tous les pensers qui travaillent son âme
L'extrême cruauté plus cruelle se fait.

Toutefois il n'a rien qu'une tristesse peinte,
Ses ennuis sont des jeux, son angoisse une feinte [1],
Son malheur un bonheur, et ses larmes un ris,
Au prix de ce qu'il sent quand sa vue abaissée
Remarque les endroits où la terre pressée
A des pieds du Sauveur les vestiges écrits.

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent,
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent;
Et ses pleurs, qui tantôt descendaient mollement,
Ressemblent un torrent qui, des hautes montagnes,
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément [2].

. . . .

. . . .

En ces propos mourants ses complaintes se meurent :
Mais vivantes sans fin ses angoisses demeurent,
Pour le faire en langueur à jamais consumer.
Tandis la nuit s'en va, ses lumières s'éteignent,
Et déjà devant lui les campagnes se peignent
Du safran [3] que le jour apporte de la mer.

L'Aurore d'une main, en sortant de ses portes,

[1] L'influence italienne et le mauvais goût du temps percent de toutes parts, malgré le mérite du style.

[2] Ces trois vers, sauf l'exagération, et ce qui précède, sont beaux, et d'une harmonie pleine et sentie, dit A. Chénier.

[3] Chénier regrette avec raison qu'on ne puisse employer en vers le mot de *safran*. Il semble porter ici trop loin le scrupule.

Tient un vase de fleurs languissantes et mortes :
Elle verse de l'autre une cruche de pleurs [1] ;
Et, d'un voile tissu de vapeur et d'orage
Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage [2]
Tout ce qu'une âme sent de cruelles douleurs.

STANCES.

1596.

Enfin cette beauté m'a la [3] place rendue
Qu'elle avait contre moi si longtemps défendue :
Mes vainqueurs sont vaincus ; ceux qui m'ont fait la loi
La reçoivent de moi.

J'honore tant la palme acquise en cette guerre,
Que, si, victorieux des deux bouts de la terre,
J'avais mille lauriers de ma gloire témoins [4],
Je les priserais moins.

[1] Quoique l'Aurore soit une grande pleureuse, je ne crois pas qu'on puisse lui faire verser des larmes dans une cruche, pour les répandre ensuite sur la terre, si ce n'est en vers burlesques, où les plus grandes extravagances passent aujourd'hui pour les plus grandes beautés. (MÉN.) — Critique outrée, le mot *cruche* étant alors d'un style plus relevé qu'à présent.

[2] Ce vers est un des plus poétiques et des plus heureux qu'il y ait dans notre langue et dans aucune autre, dit A. Chénier. Toute la fin du poëme n'offre rien de remarquable que des traits d'esprit presque toujours ridicules, du moins par la place qu'ils occupent : il y a seulement deux vers remarquables dans le passage où il peint le Soleil, sous les traits d'Apollon, conduisant son char, et s'éloignant à regret comme *un criminel*.

Ses chevaux tantôt vont et tantôt se retardent,
Eux-mêmes ignorants de la course qu'ils font.

Expression latine, dont notre langue a été enrichie par l'usage heureux qu'en a fait Boileau :

Mais sans cesse *ignorants* de nos propres besoins.

[3] Comme on racontait à Malherbe que M. des Yveteaux se moquait de ce *m'a la pla*, il répondit plaisamment que c'était bien à M. des Yveteaux de trouver *malapla* mauvais, lui qui avait dit *parablamafla*. En effet, il avait mis dans un vers *comparable à ma flamme*.

[4] Racine a dit dans *Bérénice* :

Et ces lauriers encor témoins de ma victoire.

Au repos où je suis tout ce qui me travaille,
C'est le doute que j'ai qu'un malheur ne m'assaille
Qui me sépare d'elle, et me fasse lâcher
Un bien que j'ai si cher.

Il n'est rien ici-bas d'éternelle durée :
Une chose qui plaît n'est jamais assurée ;
L'épine suit la rose ; et ceux qui sont contents
Ne le sont pas longtemps.

Et puis, qui ne sait point que la mer amoureuse
En sa bonace même est souvent dangereuse,
Et qu'on y voit toujours quelques nouveaux rochers
Inconnus aux nochers ?

Déjà de toutes parts tout le monde m'éclaire ;
Et bientôt les jaloux, ennuyés de se taire,
Si les vœux que je fais n'en détournent l'assaut,
Vont médire tout haut.

Peuple qui me veux mal, et m'imputes à vice
D'avoir été payé d'un fidèle service,
Où trouves-tu qu'il faille avoir semé son bien,
Et ne recueillir rien [1] ?

Voudrais-tu que ma dame, étant si bien servie,
Refusât le plaisir où l'âge la convie,
Et qu'elle eût des rigueurs à qui mon amitié
Ne sût faire pitié ?

Ces vieux contes d'honneur, invisibles chimères,
Qui naissent aux cerveaux des maris et des mères,
Étaient-ce impressions qui pussent aveugler
Un jugement si clair?

[1] Le plus grand défaut des vers, c'est d'être trop prosaïques, comme le plus grand défaut de la prose est d'être trop poétique, dit en cet endroit Ménage. Ce qui contribue peut-être à répandre une teinte prosaïque sur cette ode, c'est le genre de strophe à rime plate, composée de trois grands vers et d'un petit.

Non, non : elle a bien fait de m'être favorable,
Voyant mon feu si grand et ma foi si durable ;
Et j'ai bien fait aussi d'asservir ma raison
En si belle prison.

C'est peu d'expérience à conduire sa vie,
De mesurer son aise au compas de l'envie,
Et perdre ce que l'âge a de fleur et de fruit,
Pour éviter un bruit.

De moi, que tout le monde à me nuire s'apprête,
Le ciel à tous ses traits fasse un but de ma tête :
Je me suis résolu d'attendre le trépas,
Et ne la quitter pas.

Plus j'y vois de hasard, plus j'y trouve d'amorce :
Où le danger est grand, c'est là que je m'efforce ;
En un sujet aisé moins de peine apportant,
Je ne brûle pas tant.

Un courage élevé toute peine surmonte,
Les timides conseils n'ont rien que de la honte ;
Et le front d'un guerrier aux combats étonné
Jamais n'est couronné.

Soit la fin de mes jours contrainte ou naturelle,
S'il plaît à mes destins que je meure pour elle,
Amour en soit loué : je ne veux un tombeau
Plus heureux ni plus beau.

STANCES.

1598.

Beauté, mon cher souci, de qui l'âme incertaine
A, comme l'Océan, son flux et son reflux,
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,
Ou je me résoudrai de ne la souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime et que je prise,

Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté :
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense être aupoint que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toujours en empêche l'effet;
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.

Madame, avisez-y; vous perdez votre gloire
De me l'avoir promis, et vous rire de moi.
S'il ne vous en souvient, vous manquez de mémoire;
Et s'il vous en souvient, vous n'avez point de foi.

J'avais toujours fait compte, aimant chose si haute,
De ne m'en séparer qu'avecque le trépas;
S'il arrive autrement, ce sera votre faute
De faire des serments et ne les tenir pas.

STANCES.

CONSOLATION A CARITÉE [1].

1599.

Ainsi, quand Mausole fut mort,
Artémise accusa le sort,
De pleurs se noya le visage,
Et dit aux astres innocents
Tout ce que fait dire la rage
Quand elle est maîtresse des sens.

Ainsi fut sourde au reconfort,
Quand elle eut trouvé dans le port
La perte qu'elle avait songée,

[1] Ce poëme est beau, du commencement jusqu'à la fin. M. du Perrier croit avoir ouï dire à son père, l'ami familier de Malherbe, que Caritée était une dame d'un grand mérite et d'une grande beauté, veuve d'un gentilhomme provençal. (Mén.)— St.-Évremond prétend que ces stances ont été composées pour consoler Marie de Médicis de la mort de Henri IV.

Celle de qui les passions
Firent voir à la mer Égée
Le premier nid des alcyons[1].

Vous n'êtes seule en ce tourment
Qui témoignez du sentiment,
O trop fidèle Caritée!
En toutes âmes l'amitié,
De mêmes ennuis agitée,
Fait les mêmes traits de pitié.

De combien de jeunes maris,
En la querelle de Pâris,
Tomba la vie entre les armes,
Qui fussent retournés un jour,
Si la mort se payait de larmes,
A Mycènes faire l'amour!

Mais le destin, qui fait nos lois,
Est jaloux qu'on passe deux fois
Au deçà du rivage blême;
Et les dieux ont gardé ce don,
Si rare que Jupiter même
Ne le sut faire à Sarpédon.

Pourquoi donc, si peu sagement
Démentant votre jugement,
Passez-vous en cette amertume
Le meilleur de votre saison,
Aimant mieux plaindre par coutume,
Que vous consoler par raison?

Nature fait bien quelque effort
Qu'on ne peut condamner qu'à tort :
Mais que direz-vous pour défendre
Ce prodige de cruauté

[1] Alcyone, et Ceyx son époux, furent changés en alcyons, oiseaux marins.

Par qui vous semblez entreprendre
De ruiner votre beauté?

Que vous ont fait ces beaux cheveux
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer votre colère,
Et, devenus vos ennemis,
Recevoir l'injuste salaire
D'un crime qu'ils n'ont point commis?

Quelles aimables qualités
En celui que vous regrettez
Ont pu mériter qu'à vos roses
Vous ôtiez leur vive couleur,
Et livriez de si belles choses
A la merci de la douleur?

Remettez-vous l'âme en repos,
Quittez ces funestes propos;
Et, par la fin de vos tempêtes
Obligeant tous les beaux esprits,
Conservez au siècle où vous êtes
Ce que vous lui donnez de prix.

Amour, autrefois en vos yeux
Plein d'appas si délicieux,
Devient mélancolique et sombre,
Quand il voit qu'un si long ennui
Vous fait consumer pour une ombre
Ce que vous n'avez que pour lui.

S'il vous ressouvient du pouvoir
Que ses traits vous ont fait avoir
Quand vos lumières étaient calmes,
Permettez-lui de vous guérir,
Et ne différez point les palmes
Qu'il brûle de vous acquérir.

Le temps, d'un insensible cours,
Nous porte à la fin de nos jours;

C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

STANCES.

CONSOLATION A M. DU PERRIER [1].

1599.

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle?
Et les tristes discours [2]
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue [3]
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin [4].

Puis quand ainsi serait que, selon ta prière,
Elle aurait obtenu

[1] Gentilhomme de Provence. Son père et son aïeul étaient magistrats à Aix; son bisaïeul fut tué au siége de Rhodes.

[2] Remarquez ici le choix du rhythme, et comme ce petit vers, qui tombe régulièrement après le premier, peint l'abattement de la douleur. C'est le vrai secret de l'harmonie. (LA HARPE.)

[3] Marguerite du Perrier. Tous les beaux esprits de Provence, et son père lui-même, firent des vers sur sa mort.

[4] Quelle douceur! quelle sensibilité! quelle expression! (LA HARPE.)

D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il avenu ?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil,
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil ?

Non, non, mon du Perrier ; aussitôt que la Parque
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.

Tithon [1] n'a plus les ans qui le firent cigale ;
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archémore [2] et de lui.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes :
Mais, sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Éteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vidant son amertume,
Cherche d'être allégé.

Même quand il avient que la tombe sépare
Ce que nature a joint,
Celui qui ne s'émeut a l'âme d'un barbare,
On n'en a du tout point.

Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire
Enfermer un ennui,

[1] Tithon ayant demandé à l'Aurore l'immortalité, oublia de demander une éternelle jeunesse. Fatigué d'une vie décrépite, il souhaita la mort et fut changé en cigale.

[2] Opheltes, fils de Lycurgue, roi de Némée; surnommé Archémore à cause de la brièveté de sa destinée. Sa nourrice, pour rendre service aux sept chefs qui assiégeaient Thèbes déposa sur l'herbe cet enfant, qui mourut piqué par un serpent. Les jeux Néméens furent institués en son honneur.

N'est-ce pas se haïr, pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
Dénué de support,
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Reçut du réconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Lui vola son Dauphin [1],
Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes
Qui n'eussent point de fin.

Il les sécha pourtant, et, comme un autre Alcide,
Contre fortune instruit [2],
Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide
La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la Durance avait presque tarie
De bataillons épais,
Entendant sa constance, eut peur de sa furie,
Et demanda la paix [3].

De moi [4] déjà deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus [5];
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non qu'il ne me soit grief que la terre possède
Ce qui me fut si cher;
Mais en un accident qui n'a point de remède
Il n'en faut point chercher.

[1] Le Dauphin, fils de François I. On soupçonna la cour de Madrid de l'avoir fait empoisonner.

[2] Nous disons encore : *contre fortune bon cœur.*

[3] La même année 1536, Charles-Quint, dont l'armée fut détruite en Provence, demanda une trêve, qui fut ensuite renouvelée pour dix ans.

[4] Vaugelas préférait *de moi* à *pour moi.* Son sentiment n'a pas été adopté.

[5] Sa fille était morte de la peste, et son fils en duel.

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier;
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle et perdre patience
Il est mal à propos;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

STANCES.

AUX OMBRES DE DAMON [1].

FRAGMENT.

1604.

L'Orne comme autrefois nous reverrait encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas et nos discours;
Et couchés sur les fleurs, comme étoiles semées [2],
Rendre en si doux ébat les heures consumées,
Que les soleils [3] nous seraient courts.

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes!
C'est un point arrêté que tout ce que nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre;

[1] Il paraît que Malherbe n'a jamais terminé cette ode. Le commencement paraît manquer; l'une des strophes est incomplète.

[2] Les fleurs sont appelées par les poëtes *les étoiles de la terre*; on peut de même appeler les étoiles les *fleurs du ciel*. (MÉN.)

[3] C'est-à-dire *les jours*.

Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillements de pourpre et de suite de pages,
Quand le terme est échu n'allonge point nos jours.
Il faut aller tout nus où le destin commande ;
Et de toutes douleurs la douleur la plus grande,
C'est qu'il faut laisser nos amours :

Amours qui, la plupart infidèles et feintes,
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes,
Et qui, plus que l'honneur estimant les plaisirs,
Sous le masque trompeur de leurs visages blêmes,
Acte digne du foudre ! en nos obsèques mêmes
Conçoivent de nouveaux désirs.

Elles savent assez alléguer Artémise,
Disputer du devoir et de la foi promise :
Mais tout ce beau langage est de si peu d'effet,
Qu'à peine en leur grand nombre une seule se treuve
De qui la foi survive, et qui fasse la preuve
Que ta Carinice te fait.

Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte
A dessous deux hivers perdu sa robe verte,
Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs,
Sans que d'aucun discours sa douleur se console
Et que ni la raison ni le temps qui s'envole
Puisse faire tarir ses pleurs [1].

Le silence des nuits, l'horreur des cimetières,
De son contentement sont les seules matières ;
Tout ce qui plaît déplaît à son triste penser ;
Et si tous ses appas sont encore en sa face,
C'est que l'Amour y loge, et que rien qu'elle fasse
N'est capable de l'en chasser.

[1] Cette stance est admirable. (CHEVREAU.)

. . . .
. . . .
. . . .
Mais quoi! c'est un chef-d'œuvre où tout mérite abonde,
Un miracle du ciel, une perle du monde,
Un esprit adorable à tous autres esprits;
Et nous sommes ingrats d'une telle aventure,
Si nous ne confessons que jamais la nature
N'a rien fait de semblable prix.

J'ai vu maintes beautés à la cour adorées,
Qui, des vœux des amants à l'envi désirées,
Aux plus audacieux ôtaient la liberté :
Mais de les approcher d'une chose si rare,
C'est vouloir que la rose au pavot se compare,
Et le nuage à la clarté.

Celle à qui dans mes vers, sous le nom de Nérée[1]
J'allais bâtir un temple éternel en durée,
Si sa déloyauté ne l'avait abattu[2],
Lui peut bien ressembler du front, ou de la joue :
Mais quoi! puisqu'à ma honte il faut que je l'avoue,
Elle n'a rien de sa vertu.

L'âme de cette ingrate est une âme de cire,
Matière à toute forme incapable d'élire,
Changeant de passion aussitôt que d'objet;
Et de la vouloir vaincre avecque des services,
Après qu'on a tout fait, on trouve que ses vices
Sont de l'essence du sujet.

Souvent de tes conseils la prudence fidèle
M'avait sollicité de me séparer d'elle,

[1] Nérée est l'anagramme de *Renée*, qui, d'après ce que j'ai ouï dire, était le nom d'une dame de Provence. Du Bellay, par une anagramme semblable, appelait *Olive* sa maîtresse, dont le nom était Viole. (MEN.)

[2] On objecte que la déloyauté de Nérée ne peut pas avoir abattu ce temple, puisqu'il n'était pas encore bâti : on répond qu'il était bâti dans l'esprit du poëte, et que c'est là que la déloyauté de la nymphe l'a abattu. (MEN.)

Et de m'assujettir à de meilleures lois :
Mais l'aise de la voir avait tant de puissance
Que cet ombrage faux m'ôtait la connaissance
Du vrai bien où tu m'appelais.

Enfin, après quatre ans, une juste colère
. . . .
Que le flux de ma peine a trouvé son reflux :
Mes sens, qu'elle aveuglait, ont connu leur offense;
Je les en ai purgés, et leur ai fait défense
De me la ramentevoir plus.

La femme est une mer aux naufrages fatale;
Rien ne peut aplanir son humeur inégale;
Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain :
Et s'il s'en rencontre une à qui cela n'avienne,
Fais compte, cher esprit, qu'elle a, comme la tienne
Quelque chose de plus qu'humain.

STANCES

PARAPHRASE DU PSAUME VIII.

1604.

O Sagesse éternelle, à qui cet univers
Doit le nombre infini des miracles divers
Qu'on voit également sur la terre et sur l'onde!
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde!
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur!

Quelques blasphémateurs, oppresseurs d'innocents,
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens,
De profanes discours ta puissance rabaissent :
Mais ta naïveté
Dont mêmes au berceau les enfants te confessent
Clôt-elle pas la bouche à leur impiété?

De moi, toutes les fois que j'arrête les yeux
A voir les ornements dont tu pares les cieux,
Tu me sembles si grand, et nous si peu de chose,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

Il n'est faiblesse égale à nos infirmités ;
Nos plus sages discours ne sont que vanités,
Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures :
Toutefois, ô bon Dieu,
Nous te sommes si chers, qu'entre tes créatures
Si l'ange a le premier, l'homme a le second lieu.

Quelles marques d'honneur se peuvent ajouter
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter ?
Et, pour obtenir mieux, quel souhait peut-il faire,
Lui que, jusqu'au ponent,
Depuis où le soleil vient dessus l'hémisphère,
Ton absolu pouvoir a fait son lieutenant ?

Sitôt que le besoin excite son désir,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir ?
Et, par ton réglement, l'air, la mer, et la terre,
N'entretiennent-ils pas
Une secrète loi de se faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ses repas ?

Certes je ne puis faire, en ce ravissement,
Que rappeler mon âme, et dire bassement :
O Sagesse éternelle, en merveilles féconde !
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde !
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur !

STANCES

pour les paladins de France, assaillants dans un combat de barrière [1].

1605.

Eh quoi donc! la France, féconde
En incomparables guerriers,
Aura jusques au bout du monde
Planté des forêts de lauriers,
Et fait gagner à ses armées
Des batailles si renommées,
Afin d'avoir cette douleur
D'ouïr démentir ses victoires,
Et nier ce que les histoires
Ont publié de sa valeur?

Tant de fois le Rhin et la Meuse,
Par nos redoutables efforts,
Auront vu leur onde écumeuse
Regorger de sang et de morts;
Et tant de fois nos destinées
Des Alpes et des Pyrénées
Les sommets auront fait branler,
Afin que je ne sais quels Scythes,
Bas de fortune et de mérites,
Présument de nous égaler?

Non, non : s'il est vrai que nous sommes
Issus de ces nobles aïeux
Que la voix commune des hommes
A fait asseoir entre les dieux,
Ces arrogants, à leur dommage,
Apprendront un autre langage,
Et, dans leur honte ensevelis,
Feront voir à toute la terre

[1] Le 25 février 1605, eut lieu ce combat à la barrière, le seul qui se soit fait sous le règne de Henri IV. (*Mém. de Bassompierre.*)

Qu'on est brisé comme du verre,
Quand on choque les fleurs de lis.

Henri, l'exemple des monarques
Les plus vaillants et les meilleurs,
Plein de mérites et de marques
Qui jamais ne furent ailleurs ;
Bel astre vraiment adorable,
De qui l'ascendant favorable
En tous lieux nous sert de rempart,
Si vous aimez votre louange,
Désirez-vous pas qu'on la venge
D'une injure où vous avez part?

Ces arrogants, qui se défient
De n'avoir pas de lustre assez,
Impudemment se glorifient
Aux fables des siècles passés ;
Et d'une audace ridicule
Nous content qu'ils sont fils d'Hercule,
Sans toutefois en faire foi :
Mais qu'importe-t-il qui puisse être
Ni leur père ni leur ancêtre,
Puisque vous êtes notre roi ?

Contre l'aventure funeste
Que leur garde notre courroux
Si quelque espérance leur reste,
C'est d'obtenir grâce de vous,
Et confesser que nos épées,
Si fortes et si bien trempées
Qu'il faut leur céder ou mourir,
Donneront à votre couronne
Tout ce que le ciel environne,
Quand vous le voudrez acquérir.

STANCES.

Prière pour le roi Henri le Grand, allant en Limosin [1].

1605.

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison,
Puisqu'à rien d'imparfait ta louange n'aspire,
Achève ton ouvrage au bien de cet empire,
Et nous rends l'embonpoint comme la guérison [2].

Nous sommes sous un roi si vaillant et si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,
Et qu'assurés par lui de toute violence,
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
Qu'excitèrent jamais deux contraires partis [3],
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paraître,
En ce miracle seul il peut assez connaître
Quelle force a la main qui nous a garantis.

[1] Quand l'Académie n'avait rien à faire, elle lisait et examinait quelques-uns de nos poëtes; et pour cet effet il fut ordonné qu'il y en aurait toujours dans le lieu de l'assemblée. Elle mit plus de trois mois à examiner ces stances; encore n'acheva-t-elle pas, car elle ne toucha pas aux quatre dernières. (Pellisson, *Hist de l'Ac. franç.*) Cette pièce est fort belle, pleine de dignité, de chaleur, de poésie, de sentiments nobles et patriotiques. Les pensées convenables au sujet, et l'expression convenable aux pensées, telle est l'opinion d'A. Chénier.

[2] Pellisson remarque que si l'on dit *rendre la santé, la vie*, on ne dit pas *rendre la guérison*, ce qui n'empêche pas André Chénier de trouver ce vers ingénieux et excellent.

[3] Malherbe voulait que les sixains eussent un repos à la fin du 3e vers. Ici cependant il va jusqu'au 4e sans se reposer; mais, dit Pellisson, on ne doit point s'en étonner: cette pièce et quelques autres furent faites avant que Malherbe se fût imposé cette loi.

Mais quoi! de quelque soin qu'incessamment il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille [1],
Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien,
Comme échapperons-nous en des nuits si profondes,
Parmi tant de rochers que lui cachent les ondes,
Si ton entendement ne gouverne le sien?

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes:
La plupart de leurs vœux tendent au changement;
Et, comme s'ils vivaient des misères publiques,
Pour les renouveler ils font tant de pratiques,
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

En ce fâcheux état ce qui nous réconforte,
C'est que la bonne cause est toujours la plus forte,
Et qu'un bras si puissant t'ayant pour son appui,
Quand la rébellion, plus qu'une hydre féconde [2],
Aurait pour le combattre assemblé tout le monde,
Tout le monde assemblé s'enfuirait devant lui.

Conforme donc, Seigneur, ta grâce à nos pensées,
Ote-nous ces objets qui des choses passées
Ramènent à nos yeux le triste souvenir;
Et comme sa valeur, maîtresse de l'orage,
A nous donner la paix a montré son courage,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point son espoir au nombre des armées,
Étant bien assuré que ces vaines fumées
N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités.
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles:
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,
Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.

[1] *A nulle autre pareille, à nulle autre seconde.* Boileau a fait justice de ces locutions, regardées avant lui comme très-poétiques.
[2] A. Chénier admire la beauté de l'expression de ces vers, qui, dit-il, feraient honneur à Racine.

Les fuites des méchants tant soient-elles secrètes,
Quand il les poursuivra, n'auront point de cachettes;
Aux lieux les plus profonds ils seront éclairés :
Il verra sans effet leur honte se produire,
Et rendra les desseins qu'ils feront pour lui nuire
Aussitôt confondus comme délibérés.

La rigueur de ses lois, après tant de licence,
Redonnera le cœur à la faible innocence
Que dedans [1] la misère on faisait envieillir.
A ceux qui l'oppressaient il ôtera l'audace;
Et, sans distinction de richesse ou de race,
Tous, de peur de la peine, auront peur de faillir.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes [2],
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes,
Les veilles cesseront au sommet de nos tours;
Le fer mieux employé cultivera la terre;
Et le peuple, qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'orra plus de tambours[3].

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices,
L'oisive nonchalance et les molles délices,
Qui nous avaient portés jusqu'aux derniers hasards;
Les vertus reviendront de palmes couronnées,

[1] *Dedans* est aujourd'hui considéré comme adverbe; il était alors préposition, ainsi que *dessous*. Dans les stances à Damon :

> Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte
> A *dessous* deux hivers perdu sa robe verte.

[2] Strophe très belle, ainsi que le remarquent Racan et A. Chénier, qui signale particulièrement le 1er vers, comme plein de sens et d'une expression nerveuse; le 3e et le 4e, comme à la fois pittoresques et d'une élégance, d'une pureté et d'une franchise admirables. La strophe suivante n'est pas moins belle.

[3] Racan trouvait à redire de ce qu'on parle de danser au son des tambours, dans un poëme adressé à Dieu; ce qui lui semble peu respectueux. Mais à cela on peut répondre qu'on dansait devant le tabernacle, et que David excite les hommes à louer Dieu par le son des tambours : *Laudate Deum in tympanis et choro.* (MÉN.)

Ménage et Racan paraissent s'être mépris; il ne s'agit que des danses ordinaires dans les campagnes et les villes, au son des tambourins. Quelques éditions portent *n'aura* au lieu de *n'orra*, qui n'est pas heureux.

Et ses justes faveurs aux mérites données
Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foi de ses aïeux, ton amour et ta crainte,
Dont il porte dans l'âme une éternelle empreinte,
D'actes de piété ne pourront l'assouvir;
Il étendra ta gloire autant que sa puissance;
Et, n'ayant rien si cher que ton obéissance,
Où tu le fais régner il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs [1].

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proie
Nous ravira les sens de merveille et de joie;
Et d'autant que le monde est ainsi composé
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise,
Ton pouvoir absolu, pour conserver notre aise,
Conservera celui qui nous l'aura causé.

Quand un roi fainéant, la vergogne des princes,
Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule, on en fait peu d'estime;
Et, si la vérité se peut dire sans crime [2],
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire,

[1] Vers tout à fait Virgilien, dit A. Chénier.

[2] L'Académie essaya vainement d'exercer sa critique sur cette strophe « divine, pleine de noblesse, de courage et de liberté; d'une force et « d'une franchise d'expression qui rend le poëte respectable, et décèle « une grande âme, dit A. Chénier. Il est beau d'oser écrire à un roi sur ce « ton : mais Henri IV pouvait tout entendre. Il y a d'autant plus de « mérite à avoir fait cette strophe, qu'elle renferme une allusion évi- « dente au règne de Henri III. »

Pellisson y reprend pourtant le mot *vergogne*.

Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
L'infaillible refuge et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que notre affection ne les juge trop courts?

Nous voyons les esprits nés à la tyrannie,
Ennuyés de couver leur cruelle manie,
Tourner tous leurs conseils à notre affliction;
Et lisons clairement dedans leur conscience
Que, s'ils tiennent la bride à leur impatience,
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre!
Que de toutes ces peurs nos âmes il délivre,
Et, rendant l'univers de son heur étonné,
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné!

Cependant son Dauphin, d'une vitesse prompte,
Des ans de sa jeunesse accomplira le compte;
Et, suivant de l'honneur les aimables appas,
De faits si renommés ourdira [1] son histoire,
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
Ignorent le soleil ne l'ignoreront pas.

Par sa fatale main qui vengera nos pertes
L'Espagne pleurera ses provinces désertes,
Ses châteaux abattus et ses camps déconfits;
Et si de nos discords [2] l'infâme vitupère [3]
A pu la dérober aux victoires du père,
Nous la verrons captive aux triomphes du fils [4].

[1] *Ourdir*, au figuré, est un mot très-beau, très-poétique; il est étrange que nos poëtes ne veuillent plus s'en servir. (MEN.)

[2] *Discord* est vieux; il était énergique, et plus sonore que *différend*: les poëtes devraient le rajeunir. (MARMONTEL.)

[3] Ce mot, déjà vieilli du temps de Vaugelas et de Ménage, est perdu pour notre langue.

[4] Cette pièce offre peu de stances où l'on ne rencontre quelque chose

STANCES

pour la vicomtesse d'Auchy [1].

1608.

Laisse-moi, raison importune!
Cesse d'affliger mon repos,
En me faisant mal à propos
Désespérer de ma fortune;
Tu perds temps de me secourir,
Puisque je ne veux point guérir.

Si l'Amour, en tout son empire
Au jugement des beaux esprits,
N'a rien qui ne quitte le prix
A celle pour qui je soupire,
D'où vient que tu me veux ravir
L'aise que j'ai de la servir?

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur?
Quelle neige a tant de blancheur,
Que sa gorge ne la surmonte?
Et quelle flamme luit aux cieux
Claire et nette comme ses yeux?

Soit que de ses douces merveilles
Sa parole enchante les sens,
Soit que sa voix de ses accents
Frappe les cœurs par les oreilles,
A qui ne fait-elle avouer
Qu'on ne la peut assez louer?

Tout ce que d'elle on me peut dire,

que l'on souhaiterait pouvoir changer, en conservant ce beau sens, cette élegance merveilleuse, et cet inimitable tour de vers qu'on trouve partout dans les excellents ouvrages de Malherbe. (PELLISSON.)

[1] Racan croit que Malherbe fit ces stances pour lui-même.

C'est que son trop chaste penser,
Ingrat à me récompenser,
Se moquera de mon martyre;
Supplice qui jamais ne faut [1]
Aux désirs qui volent trop haut.

Je l'accorde, il est véritable;
Je devais bien moins désirer :
Mais mon humeur est d'aspirer
Où la gloire est indubitable.
Les dangers me sont des appas :
Un bien sans mal ne me plaît pas.

Je me rends donc sans résistance
A la merci d'elle et du sort;
Aussi bien par la seule mort
Se doit faire la pénitence [2]
D'avoir osé délibérer
Si je la devais adorer.

STANCES

sur l'éloignement prochain de la comtesse de la Roche, ou de la vicomtesse d'Auchy.

1608.

Le dernier de mes jours est dessus l'horizon;
Celle dont mes ennuis avaient leur guérison
S'en va porter ailleurs ses appas et ses charmes.
Je fais ce que je puis, l'en pensant divertir :
Mais tout m'est inutile, et semble que mes larmes
Excitent sa rigueur à la faire partir.

Beaux yeux, à qui le ciel et mon consentement,
Pour me combler de gloire, ont donné justement

[1] *Ne manque.*
[2] Malherbe se reprochait de n'avoir pas arrêté le sens au quatrième vers de cette stance, comme aux précédentes. (RACAN.)

Dessus mes volontés un empire suprême,
Que ce coup m'est sensible ! et que tout à loisir
Je vais bien éprouver qu'un déplaisir extrême
Est toujours à la fin d'un extrême plaisir !

Quel tragique succès ne dois-je redouter
Du funeste voyage où vous m'allez ôter
Pour un terme si long tant d'aimables délices,
Puisque, votre présence étant mon élément,
Je pense être aux enfers et souffrir leurs supplices,
Lorsque je m'en sépare une heure seulement !

Au moins si je voyais cette fière beauté,
Préparant son départ, cacher sa cruauté
Dessous quelque tristesse ou feinte ou véritable ;
L'espoir qui volontiers accompagne l'amour,
Soulageant ma langueur la rendrait supportable,
Et me consolerait jusques à son retour.

Mais quel aveuglement me le fait désirer ?
Avec quelle raison me puis-je figurer
Que cette âme de roche une grâce m'octroie,
Et qu'ayant fait dessein de ruiner ma foi ,
Son humeur se dispose à vouloir que je croie
Qu'elle a compassion de s'éloigner de moi ?

Puis, étant son mérite infini comme il est,
Dois-je pas me résoudre à tout ce qui lui plaît,
Quelques lois qu'elle fasse et quoi qu'il m'en avienne,
Sans faire cette injure à mon affection,
D'appeler sa douleur au secours de la mienne,
Et chercher mon repos en son affliction ?

Non, non : qu'elle s'en aille à son contentement,
Ou dure, ou pitoyable, il n'importe comment ;
Je n'ai point d'autre vœu que ce qu'elle souhaite :
Et quand de mes souhaits je n'aurais jamais rien ,
Le sort en est jeté, l'entreprise en est faite,
Je ne saurais brûler d'autre feu que le sien.

Je ne ressemble point à ces faibles esprits
Qui, bientôt délivrés comme ils sont bientôt pris,
En leur fidélité n'ont rien que du langage :
Toute sorte d'objets les touche également :
Quant à moi, je dispute avant que je m'engage ;
Mais quand je l'ai promis, j'aime éternellement.

STANCES

de la Renommée au roi Henri le Grand, dans le ballet de la reine, dansé au mois de mars 1609.

Pleine de langues et de voix,
O roi, le miracle des rois,
Je viens de voir toute la terre,
Et publier en ses deux bouts
Que, pour la paix ni pour la guerre,
Il n'est rien de pareil à vous.

Par ce bruit je vous ai donné
Un renom qui n'est terminé
Ni de fleuve ni de montagne ;
Et par lui j'ai fait désirer
A la troupe que j'accompagne
De vous voir et vous adorer.

Ce sont douze rares beautés,
Qui de si dignes qualités
Tirent un cœur à leur service,
Que leur souhaiter plus d'appas,
C'est vouloir avec injustice
Ce que les cieux ne peuvent pas.

L'Orient, qui de leurs aïeux
Sait les titres ambitieux,
Donne à leur sang un avantage
Qu'on ne leur peut faire quitter
Sans être issu du parentage
Ou de vous ou de Jupiter.

Tout ce qu'à façonner un corps
Nature assemble de trésors
Est en elles sans artifice;
Et la force de leurs esprits,
D'où jamais n'approche le vice,
Fait encore accroître leur prix.

Elles souffrent bien que l'Amour
Par elles fasse chaque jour
Nouvelle preuve de ses charmes;
Mais sitôt qu'il les veut toucher,
Il reconnaît qu'il n'a point d'armes
Qu'elles ne fassent reboucher.

Loin des vaines impressions
De toutes folles passions
La vertu leur apprend à vivre,
Et dans la cour leur fait des lois
Que Diane aurait peine à suivre
Au plus grand silence des bois.

Une reine qui les conduit
De tant de merveilles reluit,
Que le soleil, qui tout surmonte,
Quand même il est plus flamboyant,
S'il était sensible à la honte,
Se cacherait en la voyant.

Aussi le temps a beau courir,
Je la ferai toujours fleurir
Au rang des choses éternelles;
Et, non moins que les immortels,
Tant que mon dos aura des ailes,
Son image aura des autels.

Grand roi, faites-leur bon accueil;
Louez leur magnanime orgueil,
Que vous seul ayez fait ployable;
Et vous acquérez sagement,

Afin de me rendre croyable,
La faveur de leur jugement.

Jusqu'ici vos faits glorieux
Peuvent avoir des envieux :
Mais quelles âmes si farouches
Oseront douter de ma foi,
Quand on verra leurs belles bouches
Les raconter avecque moi ?

STANCES [1]

pour Henri le Grand, sous le nom d'Alcandre, au sujet de l'absence de la princesse de Condé, sous le nom d'Oranthe.

1609.

Donc [2] cette merveille des cieux,
Pour ce [3] qu'elle est chère à mes yeux,
En sera toujours éloignée !
Et mon impatiente amour,
Par tant de larmes témoignée,
N'obtiendra jamais son retour [4] !

Mes vœux donc ne servent de rien !
Les dieux, ennemis de mon bien,
Ne veulent plus que je la voie !

[1] Ces stances sont parfaitement belles depuis le commencement jusqu'à la fin, dit Ménage. A Chénier ne partage pas entièrement cet avis, et n'aime point à voir la lyre de Malherbe devenir l'*entremetteuse* du roi et de plusieurs particuliers, quoique, ajoute-t-il, les vers qu'il a faits pour les amours d'autrui valent mieux que ceux où il chante les siens. Ces derniers, il est vrai, sont des fictions, Malherbe n'ayant jamais aimé lui-même : les dames de ses pensées sont des êtres imaginaires.

[2] Vaugelas approuve l'emploi de cette particule affirmative au commencement de la période.

[3] L'oreille préfère *parce que :* on dit cependant *pour cette raison*, aussi bien et quelquefois mieux que *par cette raison.* On dit : *c'est pour cela*, et on ne dit jamais : *c'est par cela.* (MARMONTEL.)

[4] M. le Prince venait de quitter Fontainebleau, et s'était retiré à Moret avec la princesse de Condé.

Et semble que les rechercher
De me permettre cette joie
Les invite à me l'empêcher!

O beauté, reine des beautés,
Seule de qui les volontés
Président à ma destinée,
Pourquoi n'est comme la Toison
Votre conquête abandonnée
A l'effort de quelque Jason?

Quels feux, quels dragons, quels taureaux,
Quelle horreur de monstres nouveaux,
Et quelle puissance de charmes
Garderait que jusqu'aux enfers
Je n'allasse avecque mes armes
Rompre vos chaînes et vos fers?

N'ai-je pas le cœur aussi haut,
Et pour oser tout ce qu'il faut,
Un aussi grand désir de gloire
Que j'avais lorsque je couvri
D'exploits d'éternelle mémoire
Les plaines d'Arques et d'Ivry?

Mais quoi! ces lois dont la rigueur
Retient mes souhaits en langueur
Règnent avec un tel empire,
Que, si le ciel ne les dissout,
Pour pouvoir ce que je désire,
Ce n'est rien que de pouvoir tout.

Je ne veux point, en me flattant,
Croire que le sort inconstant
De ces tempêtes me délivre;
Quelque espoir qui se puisse offrir,
Il faut que je cesse de vivre,
Si je veux cesser de souffrir.

Arrière donc ces vains discours,

Qu'après les nuits viennent les jours,
Et le repos après l'orage!
Autre sorte de reconfort
Ne me satisfait le courage,
Que de me résoudre à la mort.

C'est là que de tout mon tourment
Se bornera le sentiment;
Ma foi seule, aussi pure et belle,
Comme le sujet en est beau,
Sera ma compagne éternelle,
Et me suivra dans le tombeau.

Ainsi, d'une mourante voix
Alcandre, au silence des bois,
Témoignait ses vives atteintes;
Et son visage sans couleur
Faisait connaître que ses plaintes
Étaient moindres que sa douleur.

Oranthe, qui par les zéphyrs
Reçut les funestes soupirs
D'une passion si fidèle,
Le cœur outré de même ennui,
Jura que, s'il mourait pour elle,
Elle mourrait avecque lui.

STANCES

pour Alcandre, sur le même sujet que les précédentes [1].

1609.

Quelque ennui donc qu'en cette absence
Avec une injuste licence
Le Destin me fasse endurer,

[1] De même que dans la pièce précédente et dans la suivante, il y a d'excellentes choses; mais quand un poëte fait des vers où l'amour est de commande, il est difficile d'éviter la froideur.

Ma peine lui semble petite
Si chaque jour il ne l'irrite,
D'un nouveau sujet de pleurer!

Paroles que permet la rage
A l'innocence qu'on outrage,
C'est aujourd'hui votre saison;
Faites-vous ouïr en ma plainte :
Jamais l'âme n'est bien atteinte,
Quand on parle avecque raison [1].

O fureurs dont même les Scythes
N'useraient pas vers des mérites
Qui n'ont rien de pareil à soi!
Ma dame est captive; et son crime
C'est que je l'aime, et qu'on estime
Qu'elle en fait de même de moi.

Rochers où mes inquiétudes
Viennent chercher les solitudes
Pour blasphémer contre le sort,
Quoiqu'insensibles aux tempêtes [2],
Je suis plus rocher que vous n'êtes,
De le voir et n'être pas mort.

Assez de preuves à la guerre,
D'un bout à l'autre de la terre,
Ont fait paraître ma valeur;
Ici je renonce à la gloire,
Et ne veux point d'autre victoire
Que de céder à ma douleur.

Quelquefois les dieux pitoyables
Terminent des maux incroyables :

[1] Bertaut a dit :

Le mal n'est guère grand, qui se peut bien dépeindre;
Et je sais mieux souffrir que je ne sais me plaindre.

[2] Les éditions de 1630 et 1631 ne portent que les deux premières lettres de ce vers. Ménage ne dit point comment il les a remplis ainsi.

Mais, en un lieu que tant d'appas
Exposent à la jalousie,
Ne serait-ce pas frénésie
De ne les en soupçonner pas ?

Qui ne sait combien de mortelles
Les ont fait soupirer pour elles,
Et, d'un conseil audacieux,
En bergers, bêtes et satyres,
Afin d'apaiser leurs martyres,
Les ont fait descendre des cieux [1] ?

Non, non : si je veux un remède,
C'est de moi qu'il faut qu'il procède,
Sans les importuner de rien :
J'ai su faire la délivrance
Du malheur de toute la France ;
Je la saurai faire du mien.

Hâtons donc ce fatal ouvrage ;
Trouvons le salut au naufrage ;
Et multiplions dans les bois
Les herbes dont les feuilles peintes
Gardent les sanglantes empreintes
De la fin tragique des rois [2].

Pour le moins, la haine et l'envie
Ayant leur rigueur assouvie,
Quand j'aurai clos mon dernier jour,
Oranthe sera sans alarmes,
Et mon trépas aura des larmes
De quiconque aura de l'amour.

A ces mots tombant sur la place,
Transi d'une mortelle glace,
Alcandre cessa de parler ;

[1] Allusion aux diverses métamorphoses de Jupiter.

[2] Ces quatre vers sont merveilleux, et je les achèterais volontiers d'une centaine des miens. (MÉN.)

La nuit assiégea ses prunelles ;
Et son âme, étendant les ailes,
Fut toute prête à s'envoler.

Que fais-tu, monarque adorable,
Lui dit un démon favorable ?
En quels termes te réduis-tu ?
Veux-tu succomber à l'orage,
Et laisser perdre à ton courage
Le nom qu'il a pour sa vertu ?

N'en doute point, quoi qu'il avienne,
La belle Oranthe sera tienne ;
C'est chose qui ne peut faillir.
Le temps adoucira les choses,
Et tous deux vous aurez des roses
Plus que vous n'en sauriez cueillir.

STANCES[1].

Alcandre plaint la captivité de sa maitresse.

1609.

Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses !
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
A la merci du sort !
Qu'en tes prospérités à bon droit on soupire !
Et qu'il est malaisé de vivre en ton empire,
Sans désirer la mort !

Je sers, je le confesse, une jeune merveille,
En rares qualités à nulle autre pareille,
Seule semblable à soi ;
Et, sans faire le vain, mon aventure est telle,
Que de la même ardeur que je brûle pour elle
Elle brûle pour moi.

[1] Pendant le petit nombre de jours que le prince de Condé fut à Moret, il y tint madame la Princesse dans une espèce de captivité. (SAINT-MARC.)

Mais parmi tout cet heur, ô dure destinée,
Que de tragiques soins, comme oiseaux de Phinée [1],
Sens-je me dévorer [2] !
Et ce que je supporte avecque patience,
Ai-je quelque ennemi, s'il n'est sans conscience,
Qui le vît sans pleurer?

La mer a moins de vents qui ses vagues irritent,
Que je n'ai de pensers qui tous me sollicitent
D'un funeste dessein;
Je ne trouve la paix qu'à me faire la guerre;
Et si l'enfer est fable au centre de la terre,
Il est vrai dans mon sein.

Depuis que le soleil est dessus l'hémisphère,
Qu'il monte ou qu'il descend, il ne me voit rien faire
Que plaindre et soupirer.
Des autres actions j'ai perdu la coutume;
Et ce qui s'offre à moi, s'il n'a de l'amertume,
Je ne puis l'endurer.

Comme la nuit arrive, et que par le silence
Qui fait des bruits du jour cesser la violence
L'esprit est relâché,
Je vois de tous côtés sur la terre et sur l'onde
Les pavots qu'elle sème assoupir tout le monde,
Et n'en suis point touché.

S'il m'avient quelquefois de clore les paupières,
Aussitôt ma douleur en nouvelles manières
Fait de nouveaux efforts;

[1] Les harpies. Phinée, roi de Bithynie, pour avoir révélé aux hommes les secrets des dieux, devint aveugle, et fut tourmenté par les harpies.

[2] Tous les Parisiens disent *senté-je, menté-je, rompé-je, perde-je*, etc. Pour rompé-je, menté-je, je suis revenu à leur avis, parce que *romps-je* et *mens-je* se prononcent comme *ronge* et *mange*, et que les règles de la grammaire doivent céder, en ces occasions, à la douceur de la prononciation. Mais pour les autres mots *sens-je, perds-je*, qui ne sont pas difficiles à prononcer, et qui ne font point d'équivoque, quoique je ne m'en serve plus, je ne puis encore blâmer ceux qui les emploient. (MÉN.)

Et, de quelque souci qu'en veillant je me ronge,
Il ne me trouble point comme le meilleur songe
Que je fais quand je dors.

Tantôt cette beauté, dont ma flamme est le crime,
M'apparaît à l'autel, où, comme une victime,
On la veut égorger.
Tantôt je me la vois d'un pirate ravie;
Et tantôt la fortune abandonne sa vie
A quelque autre danger.

En ces extrémités la pauvrette s'écrie :
Alcandre, mon Alcandre, ôte-moi, je te prie,
Du malheur où je suis!
La fureur me saisit, je mets la main aux armes :
Mais son destin m'arrête; et lui donner des larmes,
C'est tout ce que je puis.

Voilà comme je vis, voilà ce que j'endure
Pour une affection que je veux qui me dure
Au delà du trépas.
Tout ce qui me la blâme offense mon oreille;
Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conseille
De ne m'affliger pas[1].

On me dit qu'à la fin toute chose se change,
Et qu'avecque le temps les beaux yeux de mon ange
Reviendront m'éclairer.
Mais, voyant tous les jours ses chaînes se restreindre,
Désolé que je suis, que ne dois-je point craindre?
Ou que puis-je espérer?

Non, non, je veux mourir; la raison m'y convie
Aussi bien le sujet qui m'en donne l'envie
Ne peut être plus beau;

[1] Malherbe était un grand poëte, et l'on peut dire de lui ce que Quintilien dit de Stésichore, « qu'il soutenait avec sa lyre le poids de « la poésie épique; » mais il n'était ni tendre ni passionné. Ces trois dernières stances sont à peu près les seules, dans ses poésies, où il rappelle le ton de Tibulle et de Properce. (MÉN.)

Et le sort, qui détruit tout ce que je consulte,
Me fait voir assez clair que jamais ce tumulte
N'aura paix qu'au tombeau.

Ainsi le grand Alcandre aux campagnes de Seine
Faisait, loin de témoins, le récit de sa peine,
Et se fondait en pleurs.
Le fleuve en fut ému, ses Nymphes se cachèrent,
Et l'herbe du rivage où ses larmes touchèrent
Perdit toutes ses fleurs.

STANCES

pour Alcandre, au retour d'Oranthe à Fontaine-Bleau [1].

1609.

Revenez, mes plaisirs, ma dame est revenue;
Et les vœux que j'ai faits pour revoir ses beaux yeux,
Rendant par mes soupirs ma douleur reconnue [2],
Ont eu grâce des cieux.

Les voici de retour ces astres adorables
Où prend mon océan son flux et son reflux;
Soucis, retirez-vous, cherchez les misérables :
Je ne vous connais plus.

Peut-on voir ce miracle, où le soin de nature
A semé comme fleurs tant d'aimables appas,
Et ne confesser point qu'il n'est pire aventure
Que de ne la voir pas?

Certes l'autre soleil d'une erreur vagabonde [3]
Court inutilement par ses douze maisons [4];

[1] Le prince de Condé, redoutant la colère du roi, quitta bientôt Moret, et ramena la princesse à la cour. (SAINT-MARC.)

[2] Le composé est ici pour le simple. J'aurais dit :
Rendant par mes soupirs ma tristesse connue.
(MEN.)

[3] Encore que nous disions les *étoiles errantes*, nous ne disons point l'*erreur du soleil*.

[4] Les douze signes du zodiaque.

C'est elle, et non pas lui, qui fait sentir au monde
Le change des saisons.

Aveque sa beauté toutes beautés arrivent;
Ces deserts sont jardins de l'un à l'autre bout;
Tant l'extrême pouvoir des grâces qui la suivent
Les pénètre partout!

Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle;
L'orage en est cessé, l'air en est éclairci;
Et même ces canaux ont leur course plus belle,
Depuis qu'elle est ici.

De moi, que les respects obligent au silence,
J'ai beau me contrefaire et beau dissimuler;
Les douceurs où je nage ont une violence
Qui ne se peut celer.

Mais, ô rigueur du sort! tandis que je m'arrête
A chatouiller [1] mon âme en ce contentement,
Je ne m'aperçois pas que le Destin m'apprête
Un autre partement [2].

Arrière ces pensers que la crainte m'envoie!
Je ne sais que trop bien l'inconstance du sort:
Mais de m'ôter le goût d'une si chère joie,
C'est me donner la mort.

STANCES [3]

AU ROI HENRI LE GRAND,

pour de petites Nymphes, menant l'Amour prisonnier.

1610.

A la fin tant d'amants, dont les âmes blessées

[1] Ce mot déplaisait à Ménage. Racine l'a admirablement employé

Ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce
Chatouillait de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.

[2] *Partement* pour *départ*. Les poëtes postérieurs à Malherbe l'ont employé.

[3] J'ai appris de Racan que Malherbe fit cette pièce en un jour. (MEN.)

Languissent nuit et jour,
Verront sur leur auteur leurs peines renversées,
Et seront consolés aux dépens de l'Amour :

Ce public ennemi, cette peste du monde,
Que l'erreur des humains
Fait le maître absolu de la terre et de l'onde,
Se trouve à la merci de nos petites mains.

Nous le vous amenons dépouillé de ses armes,
O roi, l'astre des rois !
Quittez votre bonté, moquez-vous de ses larmes,
Et lui faites sentir la rigueur de vos lois.

Commandez que sans grâce on lui fasse justice ;
Il sera malaisé
Que sa vaine éloquence ait assez d'artifice
Pour démentir les faits dont il est accusé.

Jamais ses passions, par qui chacun soupire,
Ne nous ont fait d'ennui :
Mais c'est un bruit commun que dans tout votre empire
Il n'est point de malheur qui ne vienne de lui.

Mars, qui met sa louange à déserter la terre,
Par des meurtres épais,
N'a rien de si tragique aux fureurs de la guerre
Comme ce déloyal aux douceurs de la paix.

Mais, sans qu'il soit besoin d'en parler davantage,
Votre seule valeur,
Qui de son impudence a ressenti l'outrage,
Vous fournit-elle pas une juste douleur ?

Ne mêlez rien de lâche à vos hautes pensées ;
Et, par quelques appas
Qu'il demande merci de ses fautes passées,
Imitez son exemple à ne pardonner pas.

L'ombre de vos lauriers, admirés de l'Envie,
Fait l'Europe trembler ;

Attachez bien ce monstre, ou le privez de vie,
Vous n'aurez jamais rien qui vous puisse troubler.

STANCES [1]

sur la mort de Henri le Grand, au nom du duc de Bellegarde.

1610.

Enfin l'ire du ciel et sa fatale envie,
Dont j'avais repoussé tant d'injustes efforts,
Ont détruit ma fortune, et, sans m'ôter la vie,
M'ont mis entre les morts.

Henri, ce grand Henri, que les soins de nature
Avaient fait un miracle aux yeux de l'univers,
Comme un homme vulgaire est dans la sépulture,
A la merci des vers.

Belle âme, beau patron des célestes ouvrages,
Qui fus de mon espoir l'infaillible recours,
Quelle nuit fut pareille aux funestes ombrages
Où tu laisses mes jours?

C'est bien à tout le monde une commune plaie,
Et le malheur que j'ai chacun l'estime sien :
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraie
Comme elle est dans le mien?

Ta fidèle compagne, aspirant à la gloire
Que son affliction ne se puisse imiter,
Seule de cet ennui me débat la victoire
Et me la fait quitter.

L'image de ses pleurs, dont la source féconde
Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris,

[1] Cette pièce ne se trouve point dans le *Recueil des vers sur le trépas de Henri IV*, donné par du Payrat en 1610. Elle parut pour la première fois dans l'édition de 1630. Ce qui vient sans doute de ce que Malherbe, comme le dit Ménage d'après Racan, n'avait pas mis la dernière main à ces vers.

C'est la Seine en fureur qui déborde son onde
Sur les quais de Paris [1].

Nulle heure de beau temps ses orages n'essuie,
Et sa grâce divine endure en ce tourment
Ce qu'endure une fleur que la bise ou la pluie
Bat excessivement.

Quiconque approche d'elle a part à son martyre,
Et par contagion prend sa triste couleur;
Car, pour la consoler, que lui saurait-on dire
En si juste douleur?

Reviens la voir, grande âme : ôte-lui cette nue
Dont la sombre épaisseur aveugle sa raison;
Et fais du même lieu d'où sa peine est venue
Venir sa guérison.

Bien que tout reconfort lui soit une amertume
Avec quelque douceur qu'il lui soit présenté,
Elle prendra le tien, et, selon sa coutume,
Suivra ta volonté.

Quelque soir en sa chambre apparais devant elle,
Non le sang à la bouche et le visage blanc,
Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc :

Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Savoie
Hymen en robe d'or te la vint amener;
Ou tel qu'à Saint-Denis, entre nos cris de joie,
Tu la fis couronner.

Après cet essai fait, s'il demeure inutile,
Je ne connais plus rien qui la puisse toucher;
Et sans doute la France aura, comme Sypile,
Quelque fameux rocher.

[1] Malherbe, ordinairement si sensé et si juste, ne l'est pas toujours. Ce fleuve devient quelquefois un torrent impétueux qui fait du fracas, et qui tombe dans des précipices. (BOUHOURS.)

Pour moi, dont la faiblesse à l'orage succombe,
Quand mon heur abattu pourrait se redresser,
J'ai mis avecque toi mes desseins en la tombe ;
Je les y veux laisser.

Quoi que pour m'obliger fasse la destinée,
Et quelque heureux succès qui me puisse arriver,
Je n'attends mon repos qu'en l'heureuse journée
Où je t'irai trouver.

Ainsi, de cette cour l'honneur et la merveille,
Alcippe [1] soupirait, prêt à s'évanouir.
On l'aurait consolé ; mais il ferma l'oreille,
De peur de rien ouïr.

STANCES

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

pendant sa régence

1611.

Objet divin des âmes et des yeux [2],
Reine, le chef-d'œuvre des cieux,
Quels doctes vers me feront avouer
Digne de te louer ?

Les monts fameux des vierges que je sers
Ont-ils des fleurs, en leurs déserts,
Qui, s'efforçant d'embellir ta couleur,
Ne ternissent la leur ?

Le Thermodon a vu seoir autrefois
Des reines au trône des rois :

[1] M. de Bellegarde.

[2] Ces stances, dont tous les vers sont masculins ne purent être chantées, parce que le premier vers se trouve plus court d'une syllabe. Racan nous apprend que Malherbe n'avait point d'oreille pour la musique, et qu'il ne put jamais faire de vers sur les airs que les musiciens lui donnaient.

Mais que vit-il par qui soit abattu
Le prix à ta vertu?

Certes nos lis, quoique bien cultivés,
Ne s'étaient jamais élevés
Au point heureux où les destins amis
Sous ta main les ont mis.

A leur odeur l'Anglais se relâchant,
Notre amitié va recherchant;
Et l'Espagnol, prodige merveilleux!
Cesse d'être orgueilleux[1].

De tous côtés nous regorgeons de biens,
Et qui voit l'aise où tu nous tiens
De ce vieux siècle aux fables récité
Voit la félicité.

Quelque discord murmurant bassement
Nous fit peur au commencement:
Mais sans effet presque il s'évanouit,
Plus tôt qu'on ne l'ouït.

Tu menaças l'orage paraissant,
Et, tout soudain obéissant,
Il disparut comme flots courroucé
Que Neptune a tancés.

Que puisses-tu, grand soleil de nos jours.
Faire sans fin le même cours,
Le soin du ciel te gardant aussi bien
Que nous garde le tien!

Puisses-tu voir sous le bras de ton fils
Trébucher les murs de Memphis,
Et de Marseille au rivage de Tyr
Son empire aboutir!

[1] On venait d'entamer les négociations pour le double mariage qui fut conclu l'année suivante entre Louis XIII et l'infante d'Espagne, le prince d'Espagne et madame Élisabeth de France.

Les vœux sont grands : mais avecque raison
Que ne peut l'ardente oraison !
Et, sans flatter, ne sers-tu pas les dieux
Assez pour avoir mieux ?

STANCES

chantées à la suite des précédentes par une Sibylle, au nom de tous les Français.

1612.

Donc après un si long séjour,
Fleurs de lis, voici le retour
De vos aventures prospères ;
Et vous allez être à nos yeux
Fraîches comme aux yeux de nos pères,
Lorsque vous tombâtes des cieux.

A ce coup s'en vont les Destins
Entre les jeux et les festins
Nous faire couler nos années,
Et commencer une saison
Où nulles funestes journées
Ne verront jamais l'horizon.

Ce n'est plus comme auparavant,
Que, si l'Aurore en se levant
D'aventure nous voyait rire,
On se pouvait bien assurer,
Tant la Fortune avait d'empire,
Que le soir nous verrait pleurer.

De toutes parts sont éclaircis
Les nuages de nos soucis ;
La sûreté chasse les craintes ;
Et la Discorde, sans flambeau,
Laisse mettre avecque nos plaintes
Tous nos soupçons dans le tombeau.

O qu'il nous eût coûté de morts,
O que la France eût fait d'efforts,
Avant que d'avoir par les armes
Tant de provinces qu'en un jour,
Belle reine, avecque vos charmes
Vous nous acquérez par amour!

Qui pouvait, sinon vos bontés,
Faire à des peuples indomptés
Laisser leurs haines obstinées,
Pour jurer solennellement,
En la main de deux Hyménées,
D'être amis éternellement?

Fleur des beautés et des vertus,
Après nos malheurs abattus
D'une si parfaite victoire,
Quel marbre à la postérité
Fera paraître votre gloire
Au lustre qu'elle a mérité?

Non, non, malgré les envieux,
La raison veut qu'entre les dieux
Votre image soit adorée;
Et qu'aidant comme eux aux mortels,
Lorsque vous serez implorée,
Comme eux vous ayez des autels.

Nos fastes sont pleins de lauriers
De toute sorte de guerriers:
Mais, hors de toute flatterie,
Furent-ils jamais embellis
Des miracles que fait Marie
Pour le salut des fleurs de lis?

FRAGMENT

au sujet de la guerre des princes.

1614.

. . . .

Allez à la malheure, allez, âmes tragiques,
Qui fondez votre gloire aux misères publiques,
Et dont l'orgueil ne connaît point de lois;
Les fléaux de la France et les pestes du monde !
Jamais pas un de vous ne reverra mon onde;
Regardez-la pour la dernière fois.

STANCES.

PARAPHRASE DU PSAUME CXXVIII,

au nom du roi Louis XIII, à l'occasion de la première guerre des princes.

1614.

Les funestes complots des âmes forcenées
Qui pensaient triompher de mes jeunes années
Ont d'un commun assaut mon repos offensé.
Leur rage a mis au jour ce qu'elle avait de pire,
Certes, je le puis dire :
Mais je puis dire aussi qu'ils n'ont rien avancé.

J'étais dans leurs filets, c'était fait de ma vie;
Leur funeste rigueur, qui l'avait poursuivie,
Méprisait le conseil de revenir à soi;
Et le coutre aiguisé s'imprime sur la terre
Moins avant que leur guerre
N'espérait imprimer ses outrages sur moi.

Dieu, qui de ceux qu'il aime est la garde éternelle,
Me témoignant contre eux sa bonté paternelle,
A selon mes souhaits terminé mes douleurs.

Il a rompu leur piége ; et, de quelque artifice
Qu'ait usé leur malice,
Ses mains, qui peuvent tout, m'ont dégagé des leurs.

La gloire des méchants est pareille à cette herbe
Qui, sans porter jamais ni javelle ni gerbe,
Croît sur le toit pourri d'une vieille maison.
On la voit sèche et morte aussitôt qu'elle est née ;
Et vivre une journée
Est réputé pour elle une longue saison.

Bien [1] est-il malaisé que l'injuste licence
Qu'ils prennent chaque jour d'affliger l'innocence
En quelqu'un de leurs vœux ne puisse prospérer :
Mais tout incontinent leur bonheur se retire,
Et leur honte fait rire
Ceux que leur insolence avait fait soupirer.

FRAGMENT

au sujet de la même guerre.

1614.

. . . .

O toi qui d'un clin d'œil sur la terre et sur l'onde
Fais trembler tout le monde,
Dieu, qui toujours es bon et toujours l'as été,
Verras-tu concerter à ces âmes tragiques
Leurs funestes pratiques ?
Ne tonneras-tu point sur leur impiété ?

Tu vois en quel état est aujourd'hui la France,
Hors d'humaine espérance.
Les peuples les plus fiers du couchant et du nord
Ou sont alliés d'elle, ou recherchent de l'être ;

[1] *Bien*, au commencement de la période, a aussi bonne grâce en vers qu'il l'a mauvaise en prose, pourvu qu'il soit placé avec goût, comme M. de Malherbe, cet excellent ouvrier, avait accoutumé de le faire. (VAUGELAS.)

Et ceux qu'elle a fait naître
Tournent tous leurs conseils pour lui donner la mort !

FRAGMENT

sur le même sujet.

1614.

. . . .

Ames pleines de vent, que la rage a blessées,
Connaissez votre faute, et bornez vos pensées
En un juste compas;
Attachez votre espoir à de moindres conquêtes :
Briare avait cent mains, Typhon avait cent têtes,
Et ce que vous tentez leur coûta le trépas.

Soucis, retirez-vous; faites place à la joie,
Misérable douleur dont nous sommes la proie;
Nos vœux sont exaucés.
Les vertus de la reine et les bontés célestes
Ont fait évanouir ces orages funestes,
Et dissipé les vents qui nous ont menacés.

STANCES.

Récit d'un berger au ballet du Triomphe de Pallas, où madame Élisabeth, princesse d'Espagne, représentait Pallas. Ce ballet fut exécuté le 19 mars 1615, dans la grande salle de Bourbon, lorsque Louis XIII et la reine sa mère se disposaient à partir pour aller conduire cette princesse, et recevoir en même temps l'infante Anne d'Autriche, que le roi devait épouser.

Houlette de Louis, houlette de Marie [1],
Dont le fatal appui met notre bergerie
Hors du pouvoir des loups,
Vous placer dans les cieux en la même contrée
Des balances d'Astrée,
Est-ce un prix de vertu qui soit digne de vous?

[1] Malherbe, sur la fin de ses jours, préférait cette pièce à toutes les autres.

Vos pénibles travaux, sans qui nos pâturages,
Battus depuis cinq ans de grêles et d'orages,
S'en allaient désolés,
Sont-ce pas des effets que même en Arcadie,
Quoi que la Grèce die,
Les plus fameux pasteurs n'ont jamais égalés?

Voyez des bords de Loire et des bords de Garonne,
Jusques à ce rivage [1] où Thétis se couronne
De bouquets d'orangers,
A qui ne donnez-vous une heureuse bonace,
Loin de toute menace
Et de maux intestins et de maux étrangers?

Où ne voit-on la paix, comme un roc affermie,
Faire à nos Géryons détester l'infamie
De leurs actes sanglants;
Et la belle Cérès, en javelles féconde,
Oter à tout le monde
La peur de retourner à l'usage des glands?

Aussi dans nos maisons, en nos places publiques,
Ce ne sont que festins, ce ne sont que musiques
De peuples réjouis;
Et, que l'astre du jour ou se lève ou se couche,
Nous n'avons en la bouche
Que le nom de Marie et le nom de Louis.

Certes, une douleur quelques âmes afflige
Qu'un fleuron de nos lis séparé de sa tige
Soit prêt à nous quitter:
Mais, quoi qu'on nous augure et qu'on nous fasse craindre,
Élise [2] est-elle à plaindre
D'un bien que tous nos vœux lui doivent souhaiter?

Le jeune demi-dieu [3] qui pour elle soupire

[1] La Provence.
[2] La princesse Élisabeth.
[3] L'infant, depuis Philippe IV, roi d'Espagne.

De la fin du couchant termine son empire
En la source du jour ;
Elle va dans ses bras prendre part à sa gloire :
Quelle malice noire
Peut, sans aveuglement, condamner leur amour ?

Il est vrai qu'elle est sage, il est vrai qu'elle est belle;
Et notre affection pour autre que pour elle
Ne peut mieux s'employer :
Aussi la nommons-nous la Pallas de cet âge.
Mais que ne dit le Tage
De celle qu'en sa place il nous doit envoyer !

Esprits malavisés, qui blâmez un échange
Où se prend et se baille un ange pour un ange,
Jugez plus sainement.
Notre grande bergère [1] a Pan [2] qui la conseille :
Serait-ce pas merveille
Qu'un dessein qu'elle eût fait n'eût bon événement ?

C'est en l'assemblement de ces couples célestes
Que, si nos maux passés ont laissé quelques restes,
Ils vont du tout finir.
Mopse, qui nous l'assure, a le don de prédire;
Et les chênes d'Épire [3]
Savent moins qu'il ne sait les choses à venir.

Un siècle renaîtra, comblé d'heur et de joie,
Où le nombre des ans sera la seule voie
D'arriver au trépas.
Tous venins y mourront comme au temps de nos pères;
Et même les vipères
Y piqueront sans nuire, ou n'y piqueront pas.

La terre en tous endroits produira toutes choses ;
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,

[1] La reine mère Marie de Médicis.
[2] Le maréchal d'Ancre, qui gouvernait alors.
[3] La forêt de Dodone.

Tous arbres oliviers;
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre;
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Dieux, qui de vos arrêts formez nos destinées,
Donnez un dernier terme à ces grands hyménées;
C'est trop les différer :
L'Europe les demande, accordez sa requête.
Qui verra cette fête
Pour mourir satisfait n'aura que désirer.

STANCES

sur le mariage du roi Louis XIII avec Anne d'Autriche, infante d'Espagne.

1615.

Mopse [1], entre les devins l'Apollon de cet âge,
Avait toujours fait espérer
Qu'un soleil qui naîtrait sur les rives du Tage
En la terre du lis nous viendrait éclairer.

Cette prédiction semblait une aventure
Contre le sens et le discours,
N'étant pas convenable aux règles de nature
Qu'un soleil se levât où se couchent les jours.

Anne, qui de Madrid fut l'unique miracle,
Maintenant l'aise de nos yeux,
Au sein de notre Mars satisfait à l'oracle,
Et dégage envers nous la promesse des cieux.

Bien est-elle un soleil; et ses yeux adorables,
Déjà vus de tout l'horizon,
Font croire que nos maux seront maux incurables,
Si d'un si beau remède ils n'ont leur guérison.

[1] Mopse était fille d'Apollon et de Manto, fille de Tirésias.

Quoique l'esprit y cherche, il n'y voit que des chaînes
Qui le captivent à ses lois.
Certes, c'est à l'Espagne à produire des reines,
Comme c'est à la France à produire des rois.

Heureux couple d'amants, notre grande Marie
A pour vous combattu le sort;
Elle a forcé les vents, et dompté leur furie :
C'est à vous à goûter les délices du port.

Goûtez-les, beaux esprits, et donnez connaissance,
En l'excès de votre plaisir,
Qu'à des cœurs bien touchés tarder la jouissance,
C'est infailliblement leur croître le désir.

Les fleurs de votre amour, dignes de leur racine,
Montrent un grand commencement :
Mais il faut passer outre, et des fruits de Lucine
Faire avoir à nos vœux leur accomplissement.

Réservez le repos à ces vieilles années
Par qui le sang est refroidi.
Tout le plaisir des jours est en leurs matinées :
La nuit est déjà proche à qui passe midi.

STANCES.

Fragment d'une prophétie du dieu de la Seine contre le maréchal d'Ancre.

1617.

. . . .

Va-t'en à la malheure, excrément de la terre [1],

[1] Ces deux strophes sont pleines d'énergie. A. Chénier regrette de voir Malherbe insulter à la juste disgrâce d'un homme qu'il avait loué dans la prospérité. L'hémistiche final du premier vers a été imité par la Fontaine :

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre, etc.

Ménage blâme l'emploi de ce mot, qui lui semble trop bas pour être appliqué à un tyran plus haï que méprisé. Excepté ce mot, il admire ce fragment de strophes.

Monstre qui dans la paix fais les maux de la guerre,
Et dont l'orgueil ne connaît point de lois,
En quelque haut dessein que ton esprit s'égare,
Tes jours sont à leur fin, ta chute se prépare :
Regardez-moi pour la dernière fois.

C'est assez que cinq ans ton audace effrontée,
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,
Princes et rois ait osé défier :
La fortune t'appelle au rang de ses victimes ;
Et le ciel, accusé de supporter tes crimes [1],
Est résolu de se justifier.

STANCES SPIRITUELLES.

1619.

Louez Dieu par toute la terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains,
Mais pource que sa gloire [2] en merveilles abonde,
Et que tant de beautés qui reluisent au monde
Sont des ouvrages de ses mains.

Sa providence libérale
Est une source générale
Toujours prête à nous arroser.
L'Aurore [3] et l'Occident s'abreuvent en sa course ;
On y puise en Afrique, on y puise sous l'Ourse ;
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes

[1] Θεοῦ δ' ὄνειδος τοὺς κακοὺς εὐδαιμονεῖν.
Cette pensée d'un poete grec a été admirablement reproduite par Claudien.

Abstulit hæc tandem Rufini pœna tumultum.
Absolvit que deos...

[2] C'est-à-dire ses actions louables, admirables, et dignes de gloire. Malherbe a employé souvent ce mot dans le même sens. (COSTAR.)

[3] L'*Aurore* est ici pour l'*Orient*. Cette façon de parler est hardie, mais elle est belle.

D'un nombre infini de poissons;
Qui peuple de troupeaux les bois et les montagnes,
Donne aux prés la verdure, et couvre les campagnes
De vendanges et de moissons?

Il est bien dur à sa justice
De voir l'impudente malice
Dont nous l'offensons chaque jour:
Mais, comme notre père, il excuse nos crimes;
Et même ses courroux, tant soient-ils légitimes,
Sont des marques de son amour.

Nos affections passagères,
Tenant de nos humeurs légères,
Se font vieilles en un moment;
Quelque nouveau désir comme un vent les emporte:
La sienne, toujours ferme et toujours d'une sorte,
Se conserve éternellement.

STANCES

A M. LE PREMIER PRÉSIDENT DE VERDUN,

pour le consoler de la mort de sa première femme [1].

1621 ou 1622.

Sacré ministre de Thémis,
Verdun, en qui le ciel a mis
Une sagesse non commune,
Sera-ce pour jamais que ton cœur abattu
Laissera sous une infortune,
Au mépris de ta gloire, accabler ta vertu?

Toi de qui les avis prudents
En toute sorte d'accidents
Sont loués même de l'envie,

[1] Malherbe fut près de trois ans à composer ces stances, et quand il les publia, M. de Verdun était remarié en secondes noces; ce qui leur fit perdre beaucoup de leur grâce. (RACAN.)

Perdras-tu la raison jusqu'à te figurer
Que les morts reviennent en vie,
Et qu'on leur rende l'âme à force de pleurer?

Tel qu'au soir on voit le soleil
Se jeter aux bras du sommeil,
Tel au matin il sort de l'onde.
Les affaires de l'homme ont un autre destin :
Après qu'il est parti du monde,
La nuit qui lui survient n'a jamais de matin.

Jupiter, ami des mortels [1],
Ne rejette de ses autels
Ni requêtes ni sacrifices :
Il reçoit en ses bras ceux qu'il a menacés;
Et qui s'est nettoyé de vices
Ne lui fait point de vœux qui ne soient exaucés.

Neptune, en la fureur des flots,
Invoqué par les matelots,
Remet l'espoir en leurs courages;
Et ce pouvoir si grand dont il est renommé
N'est connu que par les naufrages
Dont il a garanti ceux qui l'ont réclamé.

Pluton est seul entre les dieux
Dénué d'oreilles et d'yeux
A quiconque le sollicite :
Il dévore sa proie aussitôt qu'il la prend;
Et, quoi qu'on lise d'Hippolyte,
Ce qu'une fois il tient, jamais il ne le rend.

S'il était vrai que la pitié
De voir un excès d'amitié

[1] Tout ce passage est pris de Ronsard, liv. v, od. 4; et cependant Malherbe estimait si peu ce poëte, qu'il avait effacé toutes ses poésies d'un bout à l'autre. Je me souviens d'avoir ouï dire à Gombaud que, quand Malherbe lisait ses vers à ses amis, et qu'il rencontrait quelque chose de dur ou d'impropre, il s'arrêtait tout court, et leur disait ensuite : *Ici je ronsardisais.* (MÉN.)

Lui fit faire ce qu'on désire,
Qui devait le fléchir avec plus de couleur
Que ce fameux joueur de lyre
Qui fut jusqu'aux enfers lui montrer sa douleur?

Cependant il eut beau chanter,
Beau crier, presser et flatter,
Il s'en revint sans Eurydice;
Et la vaine faveur dont il fut obligé
Fut une si noire malice,
Qu'un absolu refus l'aurait moins affligé.

Mais quand tu pourrais obtenir
Que la mort laissât revenir
Celle dont tu pleures l'absence,
La voudrais-tu remettre en un siècle effronté
Qui, plein d'une extrême licence,
Ne ferait que troubler son extrême bonté?

Que voyons-nous que des Titans
De bras et de jambes luttants
Contre les pouvoirs légitimes [1] ?
Infâmes rejetons de ces audacieux
Qui, dédaignant les petits crimes,
Pour en faire un illustre attaquèrent les cieux.

Quelle horreur de flamme et de fer
N'est éparse, comme en enfer,
Aux plus beaux lieux de cet empire?
Et les moins travaillés des injures du sort
Peuvent-ils pas justement dire
Qu'un homme dans la tombe est un navire au port?

Crois-moi, ton deuil a trop duré,
Tes plaintes ont trop murmuré;
Chasse l'ennui qui te possède,
Sans t'irriter en vain contre une adversité

[1] La France était alors troublée par les huguenots.

Que tu sais bien qui n'a remède
Autre que d'obéir à la nécessité.

Rends à ton âme le repos
Qu'elle s'ôte mal à propos
Jusqu'à te dégoûter de vivre;
Et si tu n'as l'amour que chacun a pour soi,
Aime ton prince, et le délivre
Du regret qu'il aura s'il est privé de toi.

Quelque jour ce jeune lion
Choquera la rebellion,
En sorte qu'il en sera maître :
Mais quiconque voit clair ne connaît-il pas bien
Que, pour l'empêcher de renaître,
Il faut que ton labeur accompagne le sien?

La Justice, le glaive en main,
Est un pouvoir autre qu'humain
Contre les révoltes civiles :
Elle seule fait l'ordre; et les sceptres des rois
N'ont que des pompes inutiles,
S'ils ne sont appuyés de la force des lois.

STANCES

pour M. le comte de Soissons, à qui l'on faisait espérer qu'il épouserait madame Henriette-Marie de France, depuis reine d'Angleterre.

1622.

Ne délibérons plus, allons droit à la mort;
La tristesse m'appelle à ce dernier effort,
Et l'honneur m'y convie :
Je n'ai que trop gémi.
Si parmi tant d'ennuis j'aime encore ma vie,
Je suis mon ennemi.

O beaux yeux, beaux objets de gloire et de grandeur,
Vive source de flamme où j'ai pris une ardeur

Qui toute autre surmonte,
Puis-je souffrir assez
Pour expier le crime et réparer la honte
De vous avoir laissés ?

Quelqu'un dira pour moi que je fais mon devoir,
Et que les volontés d'un absolu pouvoir
Sont de justes contraintes :
Mais à quelle autre loi
Doit un parfait amant des respects et des craintes,
Qu'à celle de sa foi ?

Quand le ciel offrirait à mes jeunes désirs
Les plus rares trésors et les plus grands plaisirs
Dont sa richesse abonde,
Que saurais-je espérer
A quoi votre présence, ô merveille du monde,
Ne soit à préférer ?

On parle de l'enfer, et des maux éternels
Baillés en châtiment à ces grands criminels
Dont les fables sont pleines :
Mais ce qu'ils souffrent tous,
Le souffré-je pas seul en la moindre des peines
D'être éloigné de vous ?

J'ai beau par la raison exhorter mon amour
De vouloir réserver à l'aise du retour
Quelques restes de larmes ;
Misérable qu'il est !
Contenter sa douleur et lui donner des armes,
C'est tout ce qui lui plaît.

Non, non ; laissons-nous vaincre après tant de combats ;
Allons épouvanter les ombres de là-bas
De mon visage blême ;
Et, sans nous consoler,
Mettons fin à des jours que la Parque elle-même
A pitié de filer.

Je connais Charigène, et n'ose désirer
Qu'elle ait un sentiment qui la fasse pleurer
Dessus ma sépulture ;
Mais, cela m'arrivant,
Quelle serait ma gloire ! et pour quelle aventure
Voudrais-je être vivant?

FRAGMENT.

. . . .
. . . .
N'ayez jamais impression
Que d'une seule passion,
A quoi que l'espoir vous convie.
Bien aimer soit votre vrai bien ;
Et, bien aimés, n'estimez rien
Si doux qu'une si douce vie.

STANCES.

Quoi donc ! ma lâcheté sera si criminelle ;
Et les vœux que j'ai faits pourront si peu sur moi,
Que je quitte ma dame, et démente la foi
Dont je lui promettais une amour éternelle ?

Que ferons-nous, mon cœur ? Avec quelle science
Vaincrons-nous les malheurs qui nous sont préparés ?
Courrons-nous le hasard comme désespérés ?
Ou nous résoudrons-nous à prendre patience ?

Non, non ; quelques assauts que me donne l'envie,
Et quelques vains respects qu'allègue mon devoir,
Je ne céderai point, que du même pouvoir
Dont on m'ôte ma dame on ne m'ôte la vie.

Mais où va ma fureur ? quelle erreur me transporte,
De vouloir en géant aux astres commander ?

Ai-je perdu l'esprit, de me persuader
Que la nécessité ne soit pas la plus forte?

Achille, à qui la Grèce a donné cette marque
D'avoir eu le courage aussi haut que les cieux,
Fut en la même peine, et ne put faire mieux
Que soupirer neuf ans dans le fond d'une barque.

Je veux, du même esprit que ce miracle d'armes,
Chercher en quelque part un séjour écarté
Où ma douleur et moi soyons en liberté,
Sans que rien qui m'approche interrompe mes larmes.

Bien sera-ce à jamais renoncer à la joie
D'être sans la beauté dont l'objet m'est si doux :
Mais qui m'empêchera qu'en dépit des jaloux
Avecque le penser mon âme ne la voie?

Le temps qui toujours vole, et sous qui tout succombe,
Fléchira cependant l'injustice du sort,
Ou d'un pas insensible avancera la mort
Qui bornera ma peine au repos de la tombe.

La fortune en tous lieux à l'homme est dangereuse;
Quelque chemin qu'il tienne, il trouve des combats :
Mais, des conditions où l'on vit ici-bas,
Certes celle d'aimer est la plus malheureuse.

STANCES [1].

PARAPHRASE D'UNE PARTIE DU PSAUME CXLV.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer [2].

[1] Ces quatre stances valent mieux que tout ce que Malherbe a jamais fait, et prouvent qu'on travaille plus heureusement sur de beaux sujets que sur des niaiseries. (LANCELOT.)

[2] Malherbe aime fort ces omissions de pronoms possessifs. Ainsi il dit *glisser* pour *se glisser*; *plaindre* pour *se plaindre*; *évanouir* pour *s'éva-*

Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs ;
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs [1].

SONNETS ET ÉPIGRAMMES.

SONNET

AU ROI HENRI LE GRAND.

1607 ou 1608.

Mon roi, s'il est ainsi que des choses futures
L'école d'Apollon apprend la vérité,

nouir ; *renfermer* pour *se renfermer* ; Pétrarque a dit de même *muover* pour *muoversi*. (Mén.)

[1] Malherbe n'a pas paraphrasé la fin du psaume ; il craignait de ne la pouvoir rendre en notre langue, ainsi qu'il l'a souvent dit à plusieurs personnes qui me l'ont répété (Mén.)

Quel ordre merveilleux de belles aventures
Va combler de lauriers votre postérité !

Que vos jeunes lions vont amasser de proie,
Soit qu'aux rives du Tage ils portent leurs combats,
Soit que, de l'Orient mettant l'empire bas,
Ils veuillent rebâtir les murailles de Troie [1] !

Ils seront malheureux seulement en un point :
C'est que si leur courage à leur fortune joint
Avait assujetti l'un et l'autre hémisphère,

Votre gloire est si grande en la bouche de tous,
Que toujours on dira qu'ils ne pouvaient moins faire,
Puisqu'ils avaient l'honneur d'être sortis de vous.

SONNET

pour madame la vicomtesse d'Auchy.

1608.

Il n'est rien de si beau comme Caliste est belle [2],
C'est une œuvre où nature a fait tous ses efforts;
Et notre âge est ingrat qui voit tant de trésors,
S'il n'élève à sa gloire une marque éternelle.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle :
Le baume est en sa bouche, et les roses dehors;
Sa parole et sa voix [3] ressuscitent les morts,
Et l'art n'égale point sa douceur naturelle.

La blancheur de sa gorge éblouit les regards [4] ;
Amour est en ses yeux ; il y trempe ses dards,
Et la fait reconnaître un miracle visible.

[1] Allusion à l'ancienne fable qui fait descendre les Français d'un prétendu fils d'Hector, nommé Francus ou Francion.

[2] *Si beau comme* est un normanisme.

[3] Malherbe n'est pas le premier qui ait mis quelque différence entre la voix et la parole, et il y en a en effet. (MÉN.)

[4] Cela est dit hardiment, pour *éblouir les yeux*. Racine, dans *Mithridate*, a consacré cet emploi du mot *regard :*

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains. (MÉN.)

En ce nombre infini de grâces et d'appas,
Qu'en dis-tu, ma raison ? crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement, et ne l'adorer pas ?

SONNET [1]

fait à Fontaine-Bleau, sur l'absence de la même.

1608.

Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure,
Superbes de matière et d'ouvrages divers,
Où le plus digne roi qui soit en l'univers
Aux miracles de l'art fait céder la nature :

Beau parc et beaux jardins qui, dans votre clôture,
Avez toujours des fleurs et des ombrages verts,
Non sans quelque démon qui défend aux hivers
D'en effacer jamais l'agréable peinture :

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables désirs,
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas ;
Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste,
Et moi je ne vois rien quand je ne la vois pas.

SONNET

à l'occasion de la goutte dont Henri le Grand fut attaqué au mois de janvier 1609.

Quoi donc ! c'est un arrêt qui n'épargne personne,
Que rien n'est ici-bas heureux parfaitement,
Et qu'on ne peut au monde avoir contentement,
Qu'un funeste malheur aussitôt n'empoisonne !

[1] André Chénier trouve ce sonnet préférable aux autres de Malherbe.

La santé de mon prince en la guerre était bonne,
Il vivait aux combats comme en son élément :
Depuis que dans la paix il règne absolument,
Tous les jours la douleur quelque atteinte lui donne.

Dieux, à qui nous devons ce miracle des rois,
Qui du bruit de sa gloire et de ses justes lois
Invite à l'adorer tous les yeux de la terre,

Puisque seul après vous il est notre soutien,
Quelques malheureux fruits que produise la guerre,
N'ayons jamais la paix, et qu'il se porte bien!

SONNET.

Épitaphe du second fils de Henri IV et de Marie de Médicis.

1611.

Plus Mars que Mars de la Thrace,
Mon père victorieux
Aux rois les plus glorieux
Ota la première place.

Ma mère vient d'une race
Si fertile en demi-dieux,
Que son éclat radieux
Toutes lumières efface.

Je suis poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ses lois
Égales et nécessaires.

Rien ne m'en a su parer.
Apprenez, âmes vulgaires,
A mourir sans murmurer.

SONNET.

Épitaphe de la femme de M. Puget, qui fut dans la suite évêque de Marseille.

1614.

(Le mari parle.)

Celle qu'avait Hymen à mon cœur attachée,
Et qui fut ici-bas ce que j'aimais le mieux,
Allant changer la terre à de plus dignes lieux,
Au marbre que tu vois sa dépouille a cachée.

Comme tombe une fleur que la bise a séchée,
Ainsi fut abattu ce chef-d'œuvre des cieux ;
Et, depuis le trépas qui lui ferma les yeux,
L'eau que versent les miens n'est jamais étanchée.

Ni prières ni vœux ne m'y purent servir ;
La rigueur de la mort se voulut assouvir,
Et mon affection n'en put avoir dispense.

Toi dont la piété vient sa tombe honorer,
Pleure mon infortune ; et, pour ta récompense,
Jamais autre douleur ne te fasse pleurer !

SONNET

AU ROI LOUIS XIII.

1624.

Qu'avec une valeur à nulle autre seconde,
Et qui seule est fatale à notre guérison,
Votre courage, mûr en sa verte saison,
Nous ait acquis la paix sur la terre et sur l'onde ;

Que l'hydre de la France, en révoltes féconde,
Par vous soit du tout morte ou n'ait plus de poison :
Certes c'est un bonheur dont la juste raison

Promet à votre front la couronne du monde.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour temoin,
Connaissez-le, mon roi, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les destinées.

Tous vous savent louer, mais non également :
Les ouvrages communs vivent quelques années ;
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

SONNET

pour M. le cardinal de Richelieu, premier ministre d'État.

1625 ou 1626.

Peuples, çà de l'encens; peuples, çà des victimes
A ce grand cardinal, grand chef-d'œuvre des cieux,
Qui n'a but que la gloire, et n'est ambitieux
Que de faire mourir l'insolence des crimes!

A quoi sont employés tant de soins magnanimes
Où son esprit travaille et fait veiller ses yeux,
Qu'à tromper les complots de nos séditieux,
Et soumettre leur rage aux pouvoirs légitimes?

Le mérite d'un homme ou savant ou guerrier
Trouve sa récompense aux chapeaux de laurier
Dont la vanité grecque a donné les exemples :

Le sien, je l'ose dire, est si grand et si haut,
Que si comme nos dieux il n'a place en nos temples,
Tout ce qu'on lui peut faire est moins qu'il ne lui faut.

SONNET

sur la mort de son fils

1628.

Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut si brave, et que j'aimai si fort,

Je ne l'impute point à l'injure du sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux marauds la surprise infidèle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort;
En cela ma douleur n'a point de réconfort,
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon Sauveur, puisque, par la raison
Le trouble de mon âme étant sans guérison,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime,

Fais que de ton appui je sois fortifié;
Ta justice t'en prie, et les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

SONNET

sur la mort d'un gentilhomme qui fut assassiné.

Belle âme, aux beaux travaux sans repos adonnée,
Si parmi tant de gloire et de contentement
Rien te fâche là-bas, c'est l'ennui seulement
Qu'un indigne trépas ait clos ta destinée.

Tu penses que d'Ivry la fatale journée,
Où ta belle vertu parut si clairement,
Avecque plus d'honneur et plus heureusement
Aurait de tes beaux jours la carrière bornée.

Toutefois, bel esprit, console ta douleur;
Il faut par la raison adoucir son malheur,
Et telle qu'elle vient prendre son aventure.

Il ne se fit jamais un acte si cruel:
Mais c'est un témoignage à la race future
Qu'on ne t'aurait su vaincre en un juste duel.

ÉPIGRAMME

sur mademoiselle Marie de Bourbon, fille de François de Bourbon, prince de Conti, et de Louise-Marguerite de Lorraine, fille de Henri I, duc de Guise.

1610.

N'égalons point cette petite
Aux déesses que nous récite
L'histoire des siècles passés;
Tout cela n'est qu'une chimère.
Il faut dire, pour dire assez :
Elle est belle comme sa mère.

ÉPIGRAMME

sur la Pucelle d'Orléans, brûlée par les Anglais.

1613.

L'ennemi, tous droits violant,
Belle amazone, en vous brûlant,
Témoigna son âme perfide :
Mais le destin n'eut point de tort;
Celle qui vivait comme Alcide
Devait mourir comme il est mort.

ÉPIGRAMME

sur ce que la statue érigée en l'honneur de la Pucelle, sur le pont de la ville d'Orléans, était sans inscription.

1613.

Passants, vous trouvez à redire
Qu'on ne voit ici rien gravé
De l'acte le plus relevé
Que jamais l'histoire ait fait lire :

La raison qui vous doit suffire,
C'est qu'en un miracle si haut
Il est meilleur de ne rien dire,
Que ne dire pas ce qu'il faut

ÉPIGRAMME

pour mettre au-devant des Heures de la vicomtesse d'Auchy.

1614.

Tant que vous serez sans amour,
Caliste, priez nuit et jour,
Vous n'aurez point miséricorde.
Ce n'est pas que Dieu ne soit doux :
Mais pensez-vous qu'il vous accorde
Ce qu'on ne peut avoir de vous ?

ÉPIGRAMME

sur le même sujet.

1614.

Prier Dieu qu'il vous soit propice
Tant que vous me tourmenterez,
C'est le prier d'une injustice :
Faites-moi grâce, et vous l'aurez.

ÉPIGRAMME

imitée de la quarantième du sixième livre de Martial.

1619.

Jeanne, tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison;
Anne à cette heure est de saison,
Et ne vois rien si beau comme elle.
Je sais que les ans lui mettront

Comme à toi les rides au front,
Et feront à sa tresse blonde
Même outrage qu'à tes cheveux.
Mais voilà comme va le monde :
Je te voulus, et je la veux.

ÉPIGRAMME

pour servir d'épitaphe à un grand [1].

1621.

Cet Absynthe au nez de barbet
En ce tombeau fait sa demeure.
Chacun en rit, et moi j'en pleure :
Je le voulais voir au gibet.

INSCRIPTION

pour le portrait de Cassandre, maitresse de Ronsard.

1622.

L'art, la nature exprimant,
En ce portrait m'a fait telle :
Si n'y suis-je pas si belle
Qu'aux écrits de mon amant.

FRAGMENT

pour madame la marquise de Rambouillet.

1624 ou 1625.

. . . .
. . . .
Et maintenant encore, en cet âge penchant [2]

[1] Le connétable de Luynes.
[2] Il est à remarquer que ce sont les seuls vers que Malherbe ait faits en rimes plates. (MEN.)

Où mon peu de lumière est si près du couchant,
Quand je verrais Hélène, au monde revenue
En l'état glorieux où Pâris l'a connue,
Faire à toute la terre adorer ses appas,
N'en étant point aimé, je ne l'aimerais pas.
Cette belle bergère, à qui les destinées
Semblaient avoir gardé mes dernières années,
Eut en perfection tous les rares trésors
Qui parent un esprit et font aimer un corps :
Ce ne furent qu'attraits, ce ne furent que charmes;
Sitôt que je la vis, je lui rendis les armes;
Un objet si puissant ébranla ma raison;
Je voulus être sien, j'entrai dans sa prison,
Et de tout mon pouvoir essayai de lui plaire,
Tant que ma servitude espéra du salaire.
Mais comme j'aperçus l'infaillible danger
Où, si je poursuivais, je m'allais engager,
Le soin de mon salut m'ôta cette pensée;
J'eus honte de brûler pour une âme glacée;
Et, sans me travailler à lui faire pitié,
Restreignis mon amour aux termes d'amitié.

INSCRIPTION

pour la fontaine de l'hôtel de Rambouillet.

1625 ou 1626.

Vois-tu, passant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

FRAGMENT

sur la prise de la Rochelle.

1628.

Enfin mon roi les a mis bas,
Ces murs qui de tant de combats
Furent les tragiques matières ;
La Rochelle est en poudre, et ses champs désertés
N'ont face que de cimetières
Où gisent les Titans qui les ont habités.

FRAGMENT.

. . . .
Elle était jusqu'au nombril
Sur les ondes paraissante,
Telle que l'aube naissante
Peint les roses en avril.

ÉPITAPHE

d'un gentilhomme de ses amis, qui mourut âgé de cent ans.

N'attends, passant, que de ma gloire
Je te fasse une longue histoire
Pleine de langage indiscret.
Qui se loue irrite l'envie.
Juge de moi par le regret
Qu'eut la mort de m'ôter la vie.

ÉPITAPHE

de monsieur d'Is, parent de l'auteur.

Ici dessous gît monsieur d'Is.
Plût or à Dieu qu'ils fussent dix,

Mes trois sœurs, mon père et ma mère,
Le grand Éléazar mon frère,
Mes trois tantes, et monsieur d'Is!
Vous les nommé-je pas tous dix ?

ÉPIGRAMME

A MONSIEUR COLLETET,

sur la mort de sa sœur.

En vain, mon Colletet, tu conjures la Parque
De repasser ta sœur dans la fatale barque ;
Elle ne rend jamais un trésor qu'elle a pris.
Ce que l'on dit d'Orphée est bien peu véritable.
Son chant n'a point forcé l'empire des esprits,
Puisqu'on sait que l'arrêt en est irrévocable.
Certes, si les beaux vers faisaient ce bel effet,
Tu ferais mieux que lui ce qu'on dit qu'il a fait.

LETTRES CHOISIES.

1. — A M. DE TERMES[1].

MONSIEUR,

Je viens d'apprendre la perte que vous avez faite de monsieur votre fils; et celui même qui m'en a donné la nouvelle m'a donné cette vanité, que de tous ceux qui en cette occasion vous consoleront, il croit que je suis celui que vous écouterez le plus volontiers, et qui aura le plus de pouvoir sur votre esprit. Je sais bien, monsieur, qu'il n'y a si mauvais père qui sans quelque regret puisse être privé du plus mauvais fils qui soit au monde. C'est pourquoi, ayant toujours reconnu en vous un parfaitement bon naturel, et en monsieur votre fils des qualités parfaitement aimables, je ne veux pas nier qu'en la nouveauté de cet accident vous ne fussiez extrêmement insensible, si votre ennui demeurait en la médiocrité. Les amitiés que les opinions nous impriment commencent légèrement, et finissent de même; un faible soupçon les ébranle, une petite offense les ruine : celles qui ont leur naissance dans les sentiments de la nature s'attachent en nous avec des racines si profondes, qu'il n'y a qu'une violence prodigieuse qui soit capable de les en arracher. Mais, après tout, monsieur, quand vous vous serez abandonné au désespoir, et que, pour complaire à votre douleur, vous aurez désobligé tous ceux qui vous prient de la diminuer, doutez-vous que le temps n'obtienne de vous ce que vous n'aurez pas voulu accorder à la raison? Vous avez beaucoup perdu, je l'avoue; ce serait un compliment injurieux de vouloir, pour faire cesser vos plaintes, calomnier celui pour qui vous les faites : mais avec quel prétexte pouviez-vous espérer de ne le perdre jamais? J'ai bien certes ouï parler de quelques personnes, voire de quelques races à qui Dieu a donné des priviléges extraordinaires; mais de celui de ne mourir pas, je suis encore à en voir

[1] Le maréchal de Termes était allié à la maison de Bellegarde, à laquelle appartenait le duc de Bellegarde, patron de Malherbe.

le premier exemple. Remettez-vous devant les yeux toutes les maisons que vous connaissez : en trouverez-vous une où vous n'ayez vu des larmes pour le même sujet qui est aujourd'hui la cause des vôtres ? Laissons là les conditions privées : s'il y a quelque chose de grand au monde, vous m'accorderez qu'il est au Louvre ; et cependant, sans nous souvenir des choses passées, n'y voyez-vous pas aujourd'hui notre très-bonne et très-belle reine en deuil pour la mort du roi son père ? père de qui chacun sait qu'elle était incomparablement aimée, et roi qui ne tenait guère moins que la quatrième partie du monde en l'étendue de ses Etats. Non, non, la mort n'est ennemie ni d'un peuple ni d'une famille ; elle est ennemie du genre humain. Et comme sa nécessité n'a point de remède, sa rigueur n'a point aussi d'exception. Autant de fois que nous voyons les portes de nos voisins tendues de noir, autant de fois sommes-nous avertis que les nôtres auront le même parement au premier jour. Je sais bien que vous direz que c'est l'ordre de la nature que le père meure premier que le fils. Il est vrai qu'il n'y a père ni mère qui ne tienne le même langage. Mais à quel propos voudrait-on que la mort suivît les affections de la nature, elle qui fait profession de n'être au monde que pour la ruiner ? Les années sont toutes de douze mois ; c'est une borne où toujours elles arrivent, et qu'elles n'outrepassent jamais. Il n'en est pas de même de nos vies ; leur durée est courte ou longue, comme il plaît à celui qui nous les donne. Tantôt il arrache le fruit en sa verdeur, tantôt il en attend la maturité, tantôt il le laisse pourrir sur l'arbre ; mais, quoi qu'il fasse, les créatures doivent cette soumission à leur Créateur, de croire qu'il ne fait rien que justement. Il n'offense ni ceux qu'il prend jeunes, ni ceux qu'il laisse devenir vieux. De demander pourquoi il fait les choses avec cette diversité, c'est une question dont peut-être nous serons éclaircis quand nous serons en lieu où la lumière sera plus grande. Pour cette heure, nous sommes dans les ténèbres, qui nous rendent nos curiosités inutiles. Il y a des sondes pour les abimes de la mer : il n'y en a point pour les secrets de Dieu. Croyez-moi, monsieur, ôtez-vous ce trouble de l'esprit ; il n'y saurait continuer qu'à la diminution de votre honneur. Vous avez satisfait à la mémoire du fils que vous avez perdu ; pensez à ceux qui vous sont demeurés. Ils sont branches de la même souche,

et vous donnent les mêmes espérances ; ayez-en le même soin, et vivez pour leur donner le même secours. Je vous en conjure par cette charité qui est la cause de votre ennui, et vous en conjure encore par l'affection extrême que vous avez toujours portée à madame votre femme. Vous lui devez toutes sortes de bons exemples ; donnez-lui celui de se conformer à la volonté de Dieu ; et craignez que, vous voyant si opiniâtre à vous affliger, elle, qui est d'un sexe où il semble que la tendresse de cœur soit une louange, ne se porte à des extrémités qui ajoutent un second malheur à celui qui vous est arrivé. Finalement, monsieur, souvenez-vous que vous avez un frère[1], que non-seulement notre cour, mais toutes les cours étrangères prennent pour un patron de vertu. Vous lui avez des obligations aussi grandes que vous le sauriez désirer d'un père. Portez-lui ce respect de croire que, quoi que la fortune vous ôte, vous aurez toujours assez tant qu'elle vous le conservera. Si à ces considérations, qui sans doute sont essentielles, vous en voulez ajouter de glorieuses, représentez-vous l'honneur que vous fait le roi, de se servir de vous aux principales charges de son armée ; et par cet emploi croyez être obligé à ne connaître point d'intérêt dont vous deviez être touché comme du sien. Vous le voyez, en âge de dix-neuf ans, sur le point de terminer une affaire si épineuse, que jusqu'à présent un homme eût semblé avoir faute de sens commun, qui eût seulement parlé de la commencer. Vous avez part à ses travaux, ayez-en aux joies que sa prospérité donne aux gens de bien, et vous préparez aux conquêtes qu'indubitablement il va faire, les plus grandes et les plus importantes à cette couronne que jamais ait faites aucun de ses prédécesseurs. Vous avez toujours tellement aimé la gloire, que quand la France a été sans brouilleries, vous êtes allé chercher la guerre en Hollande, au Piémont, et généralement partout où vous l'avez pensé trouver : ne faites point qu'on vous demande ce qu'est devenu votre courage en cette occasion. Les victoires que nous avons sur nos ennemis ne sont jamais tellement nôtres, que nous n'en devions une partie à la fortune, ou à l'assistance qui nous est donnée d'ailleurs : celles qui légitimement nous appartiennent, et desquelles personne ne prend part

[1] M. de Bellegarde.

avec nous, sont celles que nous avons sur nos passions, quand en dépit d'elles nous gardons nos âmes en leur assiette, ou les y remettons bientôt après que le trouble les en a fait sortir. Je ne suis pas si malavisé que de vous penser dire des choses que vous ne sachiez mieux que moi; mais l'inclination que vous avez toujours eue à m'estimer plus que je ne vaux, et me vouloir plus de bien que je n'en mérite, m'obligeant à vous rendre toutes sortes de devoirs, j'ai pensé que, sans une ingratitude manifeste, je ne pouvais ne contribuer quelque chose au soulagement de votre affliction. Si j'y réussis, j'aurai touché le but que je me propose; sinon, je vous aurai pour le moins fait voir combien vos bonnes grâces me sont chères, et combien je désire, monsieur, que vous continuiez de m'aimer, et de me tenir pour votre très-humble et très-obligé serviteur.

2. — A M ***.

MONSIEUR,

Tant que votre douleur a été nouvelle, étant si raisonnable comme elle était, il y eût eu de l'injustice de vous empêcher de rendre à la nature ce que les plus insensibles n'ont pas le pouvoir de lui refuser. Mais certainement, à cette heure que le temps vous doit avoir mis hors de ces termes, il n'y a point d'apparence que vous ne vous serviez de votre sagesse accoutumée, et ne preniez en vous ce que vous donneriez à ceux qu'un pareil accident aurait affligés. Tout ce que nous possédons est périssable, et nous-mêmes le sommes encore plus que tout ce que nous possédons. Réveillez-vous, monsieur, en la considération du flux et reflux des choses du monde, et n'attendez point d'ailleurs ce que de si notables exemples vous doivent avoir appris de sa vanité. Il n'y a pas bien longtemps que vous vîtes le Louvre troublé du plus effroyable accident que le malheur y pouvait faire naître; aujourd'hui le ballet de MADAME s'y prépare avec une magnificence à qui l'on croit qu'il ne se vit jamais rien de pareil. S'il plaît à Dieu, il en sera de même de votre maison. Réservez-vous à cette vicissitude, et la méritez en vous conformant à la volonté de celui qui ne fait jamais rien que pour notre salut. C'est de sa grâce que vous en doit venir la résolution. Je la lui demande pour vous, avec une affection

aussi véritable que celle dont je suis, monsieur, votre très-humble et très-obligé serviteur.

3. — A M. ***.

Monsieur,

Puisque vous désirez que la cour soit à Paris, j'espère que bientôt vous aurez ce contentement. J'ai vu cette après-dînée une lettre de madame la princesse de Conti à madame sa mère, où elle leur mande qu'au quinzième de ce mois Leurs Majestés seront bien près de Paris, si elles n'y sont arrivées. Nous aurons à cette heure-là force nouvelles, et vous en aurez votre part. Jusque-là ne me demandez que ce que savent les crocheteurs. Le mariage de monseigneur et de mademoiselle de Montpensier fut arrêté il y a aujourd'hui huit jours. Je crois qu'à cette heure l'affaire est faite. Toute la cour est pleine de joies; mais elles ne sont pas toutes d'une mesure. Je crois qu'après celle de la mariée, qui sans doute est incomparable, il n'y en a point de plus grande que celle de la reine mère. Cette princesse est si bonne, que les vœux de tous les gens de bien sont que sa postérité soit en la race de nos rois tant que la France sera France, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde. Je sais bien que nous en aurons du côté du roi. Car à quel propos nous imaginerions-nous une stérilité en un roi et une reine tous deux en la fleur de leur âge, bien faits, bien composés, qui s'aiment avec passion, et qui, puisque rien ne se fait sans la bénédiction de Dieu, doivent pour leur piété se la promettre autant que princes qui jamais aient porté cette couronne? La prudence humaine y a joué son personnage; c'est aux bons destins de la France à faire le demeurant. Je prends pour bon augure que Monseigneur ait fait faire sa demande par M. le président le Coigneux, son chancelier. Le mot me plaît, et me fait espérer que l'on y travaillera comme il faut. Cette nouvelle est assez bonne pour tenir lieu d'une douzaine.

4. — A Mme LA PRINCESSE DE CONTI [1].

Madame,

Ne pouvant aller à Saint-Germain sitôt que je désirais, pour une

[1] Louise-Marguerite de Lorraine, fille de Henri Ier, duc de Guise,

affaire qui m'est survenue, et cependant ne voulant pas faillir à ce que je dois, je m'informe continuellement de votre santé. Les obligations que je vous ai me la rendent chère; et d'ailleurs le mauvais état où je vous ai vue partir, pour la nouvelle que vous veniez de recevoir de la mort de monsieur le chevalier votre frère [1], me fait craindre que le temps, quelque bon médecin qu'il soit, n'ait de la peine à vous y donner du soulagement. Ce que j'en apprends, c'est qu'à Saint-Germain vous soupirez comme vous soupiriez à Paris; qu'à toute sorte d'objets vous recommencez vos plaintes; que les consolations ne sont pas mieux reçues de vous que de coutume; et finalement que vous êtes bien peu différente de ce que vous étiez le premier jour que ce pitoyable message vous fut apporté. Je sais bien, madame, que, pour condamner vos larmes, il faudrait ignorer le plus juste ressentiment qui soit en la nature. Les autres passions ont leurs bornes étroites, et ne sauraient si peu s'étendre qu'elles ne soient hors de la bienséance. Celle d'aimer est alors extrêmement louable, quand elle est extrêmement violente. Et, sans mentir, si jusques ici vous eussiez moins fait que ce que je vous ai vue faire, je me fusse permis de diminuer quelque chose de l'opinion que j'ai de votre bon naturel. Mais aujourd'hui que de l'amour d'un frère vous semblez y passer à la haine de vous-même, et faites appréhender à vos serviteurs quelque mauvaise issue de cette obstination à vous affliger, je ne puis que, pour l'intérêt de la vertu, dont vous êtes presque le seul appui en cette cour, je ne vous supplie très-humblement de trouver bon que je quitte la complaisance pour me courroucer à votre douleur, et vous faire voir que sans honte vous ne pouvez céder à un ennemi qui, n'ayant autre force que celle que lui donne votre faiblesse, indubitablement cessera de vous poursuivre aussitôt que vous aurez cessé de reculer. Que pensez-vous faire, madame? Où est allée cette crainte de Dieu qui si exactement vous a toujours fait conformer à ses volontés? En quelles ténèbres s'est ensevelie cette lumière d'esprit dont vous êtes renommée entre les premiè-

morte le 30 avril 1631, seconde femme de François, prince de Conti, sourd-muet, fils de Louis de Bourbon, premier prince de Condé. On a d'elle l'*Histoire des amours de Henri IV*; Cologne, 1664, in-12.

[1] François-Alexandre Paris, chevalier de Malte, lieutenant général en Provence, tué d'un éclat de canon, au château de Baux, le 1er juin 1614.

res princesses de la terre? Auriez-vous été si nonchalante en la considération du cours du monde, que vous n'eussiez pas reconnu que l'instabilité des choses humaines y fait tous les jours quelque nouveau trouble; et que, pour y trouver une vie qui n'ait jamais eu de traverse, il la faut chercher parmi celles qui n'ont duré que du matin jusqu'au soir? Vous avez l'honneur d'approcher la reine de si près, et lui rendez une assiduité si grande en tous lieux et à toutes heures, qu'il n'y a personne qui la connaisse comme vous faites. Vous voyez que sa piété envers Dieu ne peut être plus grande, sa bonté envers les hommes plus générale, ni sa conduite aux affaires plus diligente. C'est chose que toutes les bouches publient, que toutes les plumes écrivent, et que, sans être méchant jusqu'à la rage ou stupide jusqu'à la brutalité, il est impossible de contredire. Et néanmoins fut-il jamais des ennuis sensibles comme ceux que le malheur a donnés et donne continuellement à son incomparable vertu? Je laisse à part la mort du feu roi, en la perte duquel, si une main plus forte que celle des hommes ne l'eût visiblement soutenue, elle avait de quoi ne se ressouvenir jamais qu'avec larmes du contentement de l'avoir possédé. Je ne dis rien non plus de celle de feu Monseigneur, prince dont l'inclination aux choses sérieuses, excédant la mesure de son âge, faisait croire que les interprétations de ces feux du ciel que nous vîmes à Fontainebleau, sur le point de sa naissance, tant fussent-elles avantageuses, ne l'étaient point assez pour témoigner ce qu'il fallait espérer de sa grandeur. Je parle seulement de ces brouilleries monstrueuses que lui font tous les jours ceux même à qui ses libéralités ont donné plus d'occasion de la servir. Considérez-les, madame; et, depuis le premier jour de sa régence (lequel, avec tout ce qu'il y a de gens de bien en ce royaume, je n'appelle jamais autrement que le jour de la résurrection de l'État), comptez, si vous pouvez, toutes les persécutions que jusqu'a cette heure elle a souffertes; il sera malaisé qu'après un si grand exemple vous ne supportiez patiemment que, de tant d'adversités dont la vie est pleine, il y en ait quelqu'une qui soit parvenue jusqu'à vous. Vous me direz qu'en toute autre affliction que celle où vous êtes, vous eussiez eu moins de peine à vous commander. Je n'en sais rien, madame. Il vous est demeuré assez de personnes de qui, si vous les aviez perdues, je ne doute point que vous ne

fissiez les mêmes regrets et ne tinssiez le même langage. Mais prenons le cas que cela soit, et que, de tous les ennuis dont vous pouviez être touchée, cettuy-cy tienne véritablement le premier lieu : avec quelle apparence, madame, exigeriez-vous ou cette soumission ou cette civilité de la fortune, qu'ayant à vous ôter quelque chose, elle voulût savoir de vous ce qu'il vous déplairait le moins d'avoir perdu? Est-ce une courtoisie qu'il faille attendre d'un ennemi, et d'un ennemi sans miséricorde comme elle est, qu'ayant tiré l'épée pour vous frapper, il vous demande en quel endroit vous avez envie de recevoir le coup? Ne savez-vous pas que c'est à elle à choisir de nous et du nôtre ce que bon lui semble, et à nous de nous résoudre qu'à la première occasion ou nous serons emportés nous-mêmes, ou nous lui verrons emporter le demeurant? Je vous accorde que la mort de monsieur votre frère est une perte inestimable. Je ne la restreins ni à vous ni aux vôtres. Le roi et la reine, que j'ai vus en votre chambre le pleurer avec vous, et qui ont fait l'honneur à monsieur votre aîné de lui aller rendre le même office jusque chez lui, vous ont assez témoigné de quelle affection ils participent à votre douleur. Toute la cour, voire toute la France, en a fait de même. Et certes ce jeune prince, qui en la beauté du corps n'était surmonté de personne, ajoutait à cet ornement une douceur d'esprit, une générosité de courage et une pureté de conscience, qui ne démentaient point l'opinion qu'on a toujours eue que votre maison est si grande qu'elle ne peut rien produire de petit. Mais quoi! madame, puisqu'il était homme, fallait-il pas qu'il souffrît ce qu'ont souffert tous les hommes qui devant lui sont venus au monde, et que souffriront infailliblement tous ceux que les siècles futurs y verront venir après lui? Il le fallait, madame. Nous avons beau être distingués en la condition de vivre, nous sommes tous égaux en la nécessité de mourir. C'est une loi qui ne reçoit ni dispense ni privilége. Naissant dans la splendeur des palais ou dans l'obscurité des cabanes, sur le drap d'or ou sur le fumier, parmi les tapisseries ou parmi les araignées, nous en sommes aussi peu exempts d'une façon que d'autre. Oui; mais il pouvait vivre quatre-vingts ans, et il est demeuré au deçà de vingt-six. Voulez-vous, madame, être satisfaite sur cette plainte? Souvenez-vous de quelle horloge son heure a été sonnée. N'a-ce pas été de celle qui, faite quant et les siècles, par l'auteur des

siècles mêmes, gouverne le soleil comme le soleil gouverne les nôtres, et, d'une souveraineté absolue, assigne le commencement et la fin à tout ce qui est d'un bout à l'autre de l'univers? De ce côté-là, madame, comme il ne faut point espérer de grâce, aussi ne faut-il point craindre d'injustice. Monsieur votre frère n'a pas vécu ce qu'il pouvait vivre, je l'avoue; mais il a vécu ce qu'il devait. Et si celui qui lui prêta la vie était comptable de ses actions, il vous ferait voir que lorsqu'il la lui a redemandée ç'a été sans lui faire perdre une minute du temps qu'il lui avait baillé pour la posséder. Je ne m'arrête pas là, madame; je veux de cette considération vous faire passer à une autre. Que savez-vous si, pour la rétribution de ses dévotions extraordinaires, cette Providence éternelle, qui toujours est disposée au bien de ses créatures, ne lui a point voulu ôter le loisir de faire chose qui pût gâter la réputation que son intégrité lui avait acquise, et diminuer les contentements que sa prospérité vous avait donnés? Il est certain que les vertus et les vices s'accompagnent en nos mœurs, comme font les joies et les ennuis en nos aventures. Que savez-vous donc si, lorsqu'il est mort, les vertus et les joies de sa vie n'étaient point consumées? et si ce n'a point été lui faire grâce que de lui retrancher des jours qu'il ne pouvait passer qu'entre des vices et des ennuis? Ses inclinations étaient véritablement portées au bien; mais quels pernicieux conseillers sont-ce que la chaleur d'un âge où les passions sont furieuses, la hardiesse d'une condition à qui tout semble être permis, et la communication des compagnies fâcheuses, que dans le monde il est aussi malaisé de ne voir point, comme les voyant il est impossible d'en eviter l'imitation? La constitution du corps n'est jamais si forte, qu'à la fin, parmi ceux qui sont malades, on ne devienne malade; ni les ressorts de l'âme si fermes, qu'on ne se corrompe quand on est longtemps parmi ceux qui sont corrompus. Et puis serait-ce une bonne conséquence, il eût toujours été homme de bien, il eût donc toujours été heureux; il n'eût jamais fait de mal, il ne lui en fût donc jamais arrivé? La fortune use impérieusement de ses affections. Elle suit qui bon lui semble, mais elle ne s'attache à personne; et si elle aime, ce n'est jamais qu'avec liberté de haïr quand il lui plaira. Trop de gens l'ont accusée de légèreté, trop de preuves l'en ont convaincue et l'en convainquent tous les jours, pour en avoir

autre opinion. Pouviez-vous, madame, voir tant de traits de son inconstance à l'endroit des autres, sans l'appréhender en ce qui touchait monsieur votre frère, et vous représenter que, tout ainsi qu'en mourant de bonne heure il vous a donné de quoi murmurer de la brièveté de sa vie, il pouvait, en mourant plus tard, vous donner occasion de vous ennuyer de sa longueur? Je sais bien que la belle saison des fleurs est la promesse d'une grande récolte. Mais combien de fois est-il arrivé que tantôt une fortune de grêle, tantôt un ravage de pluies, tantôt un excès de sécheresse, et tantôt quelque autre mauvaise disposition de l'air, ne nous a laissé cueillir pour des fruits que des feuilles, et de la paille pour des épis? Monsieur votre frère pouvait, comme chevalier de Malte, désoler toute la côte de Barbarie, ruiner Alger, brûler Tunis et Bizerte, rompre le commerce de Constantinople en Alexandrie, resserrer les galères du Turc au delà du Bosphore, et donner la souveraineté des mers du Levant à l'étendard de sa religion. Il pouvait aussi, comme lieutenant général d'une armée royale, mettre pied à terre en la Syrie, redresser les croix de Lorraine en la Palestine, porter les fleurs de lis aux dernières contrées des Indes, et se couronner de palmes plus hautes et plus glorieuses que ne furent jamais celles de ses prédécesseurs. Certes, en cela il n'y avait rien d'impossible, ou plutôt rien qui avec beaucoup de vraisemblance ne se pût espérer de lui. Mais, madame, voyons le revers de la médaille. Ne pouvait-il pas arriver que, par quelqu'un de ces inconvénients qui mettent les terreurs paniques dans les armées, la sienne se serait mise en fuite, et que, sans avoir part à la faute, il aurait eu part au déshonneur? Ne pouvait-il pas tomber aux mains des Turcs, et se voir, selon leur coutume, confiné dans la tour de la mer Noire; ou plus cruellement encore être mis en quelque autre prison, d'où tout l'or du monde n'eût pas été suffisant de le racheter? Ces nouvelles, madame, vous eussent été des afflictions insupportables. Mais en voici encore une qui n'est pas moindre. Se pouvait-il pas faire qu'étant sensible comme il était aux aiguillons de l'honneur, et chatouillé de la réputation de deux combats qui lui étaient aussi glorieusement succédés que généreusement il les avait entrepris, il en eût essayé un troisième, où, témoignant le même courage, il n'eût pas trouvé le même événement? Avec quel déplaisir, ou plutôt avec quel désespoir l'eussiez-

vous vu rapporter alors, sinon mort, au moins estropié pour le reste de sa vie, et peut-être ayant au lieu le plus éminent de son visage les marques de son malheur et de l'avantage de son ennemi? Sortons, madame, de la considération de ces inconvénients, et tournons les yeux sur une infinité de maladies qui le pouvaient réduire en tel état que, pour son repos, vous eussiez été obligée de faire contre sa vie les mêmes vœux qu'aurait su faire un qui l'aurait haï mortellement. Je sais bien que sa bonne complexion lui pouvait faire espérer une grande santé. Mais combien voyons-nous de maux si étranges, que nous ne savons ni qu'imaginer pour en trouver la cause, ni qu'employer pour en avoir la guérison? Feu monsieur le cardinal de Lorraine, du titre de Sainte-Agathe, frère de monsieur de Lorraine qui est aujourd'hui, fut d'une température où il n'y avait rien à désirer. Sa façon de vivre ne pouvait être ni meilleure ni plus réglée qu'elle était. Et cependant quelles gênes, je ne dis pas des communes, mais de celles qui font frémir les bourreaux mêmes, ne seraient préférables à ce qu'il souffrit depuis le vingt et neuvième an de son âge, que ses douleurs commencèrent, jusques au quarantième, que leur continuation le porta dans le tombeau? Cette maladie fut durant onze ans l'exercice de tous les médecins, non pas de l'Europe, mais du monde. Des remèdes ordinaires on vint aux extraordinaires. L'Église pria pour lui, et comme pour un très-grand prince, et comme pour un très-digne prélat. Enfin, après n'avoir rien oublié de tout ce qui se peut essayer, ce que l'on avança fut que, trois ans devant qu'il mourût, ses tourments, avec quelque diminution bien légère, aboutirent à une débilité de toutes les parties de son corps, si grande et si universelle, que des fonctions de la vie il ne lui en demeura que celles de voir et de parler. Vous en savez l'histoire, pource qu'elle est de votre maison; et nous la savons tous, pource qu'elle est de notre siècle. Repassez-la, madame, devant vos yeux, et vous m'avouerez que si vous eussiez vu monsieur votre frère en aussi mauvais termes, vous n'eussiez guère moins donné que votre vie, et qu'il eût perdu la sienne dans le berceau. Toutefois, madame, soyons tout à fait indulgents à votre désir, et nous figurons que, par un bonheur digne d'être mis entre les prodiges, sa santé, aussi bien que sa fortune, fût perpétuellement demeurée au meilleur état où vous la pouviez souhaiter. Ne savez-vous pas

qu'il est du cours de notre vie comme de celui de l'année, où les premiers mois ont le soleil presque sans point de nuages, et les derniers des nuages presque sans point de soleil? Pensez-vous que vous l'eussiez toujours vu tel qu'il était, ou quand, avec monsieur votre mari, en la place Royale, habillé selon le dessin dont vous-même aviez pris la peine de faire l'invention, et regardé non moins pour la bonne grâce et la justesse de ses courses que pour l'éclat et la magnificence de son entrée, il faisait douter s'il n'était point l'astre même duquel il se disait le chevalier? ou quand en la compagnie de monsieur votre aîné, conduisant les ambassadeurs d'Espagne à l'audience des mariages, plein de bonne mine, et plus brillant que les pierreries dont il était couvert, il attirait à soi les bénédictions de tout ce que nous étions à la galerie, et obligeait ceux même qui le voyaient avec envie de parler de lui avec admiration? Non, non, madame, la vie des hommes a sa lie aussi bien que le vin. Le vivre et le vieillir sont choses si conjointes, que l'imagination même a de la peine à les séparer. Celui qui a tout créé a tout enfermé dans le cercle des âges, afin que rien ne soit exempt de leur juridiction. L'éternité n'est qu'au ciel. En la terre tout se change, tout s'altère, non d'année en année, de mois en mois, ni de semaine en semaine, mais de jour en jour, d'heure en heure, et de moment en moment. Nous ne sommes plus ce que nous étions hier; nous ne serons pas demain ce que nous sommes aujourd'hui; et déjà, madame, je ne suis plus celui que j'étais quand je me suis mis à vous écrire cette lettre. Les années gâtent les marbres; elles ne pouvaient donc pas épargner monsieur votre frère. Il fallait qu'il cessât d'être ce qu'il était, de pouvoir faire ce qu'il avait fait, et que par conséquent il renonçât aux bals, aux ballets, aux faveurs des dames, aux combats de barrière, aux courses de bague, et généralement à tous ces passe-temps où la galanterie oblige les jeunes gens de s'occuper. Je sais bien qu'il eût toujours ouï rendre de grands témoignages à son mérite, et qu'autant de fois qu'il eût été question de faire quelque semblable partie, on eût fait mention de lui comme d'un prince à qui autrefois les plus accomplis avaient quitté le premier lieu. Mais jugez, s'il vous plaît, madame, à quels termes est réduit un homme, quand, pour avoir de la gloire, il est renvoyé à la mémoire des années passées; et que, tout vivant qu'il est, il ouït

parler de lui de même façon que s'il était mort. Avec quelle douleur est-il croyable que monsieur votre frère se fût vu n'être plus que spectateur des choses dont il avait été la meilleure et principale part ? Et vous-même, madame, quand vous l'eussiez vu dépouillé par la vieillesse des ornements que la jeunesse lui avait donnés, vous fussiez-vous empêchée de retrancher quelque chose, sinon de votre affection, au moins du contentement que vous aviez pris à le regarder ? Prenez la peine, madame, de vous entretenir sur ce que je vous dis, et vous ne trouverez pas qu'en ce retranchement de jours il ait été si maltraité que vous le vous figurez. Il est mort jeune, mais il est mort heureux. Ses amis ne l'ont guère possédé ; mais sa mort est la seule douleur qu'ils ont jamais eue pour l'amour de lui. Il a peu joui des douceurs du monde ; mais il n'en a pas goûté les amertumes. Il n'y a fait guère de chemin ; mais il n'y a marché que sur des fleurs. Ce que la vie a de raboteux, d'âpre et de piquant, était en ce reste d'années qu'il n'a point vues. Que si au genre de mort vous trouvez de quoi murmurer, comme je crois que vous faites, que s'en faut-il que cette plainte ne soit aussi délicate que les précédentes ? Je parle avec liberté, madame ; mais je pense le pouvoir faire, pource que je parle avec affection. Ne savez-vous pas que la plupart des choses du monde, ayant deux visages, sont trouvées ou bonnes ou mauvaises selon qu'elles sont considérées ? Et si vous le savez, pourquoi ne regardez-vous pas celle-ci du côté qu'elle vous peut donner du contentement ? Que ne dites-vous, comme il est très-véritable, que monsieur votre frère, ayant à mourir, a été bien heureux de rencontrer une mort qui l'ait exempté d'être cinq ou six semaines, ou peut-être cinq ou six mois, dans un lit, à souffrir outre la rigueur de son mal l'importunité des remèdes que l'on eût inutilement essayés pour le guérir ? Il a eu quatre heures pour nettoyer son âme des souillures de la terre, et les a si dignement employées, que, sans faire injure à cette bonté miséricordieuse qui n'est jamais déniée aux repentances véritables, il n'est pas possible que nous doutions qu'il ne possède aujourd'hui les félicités du ciel. Quel loisir lui eussiez-vous désiré davantage ? Lui pouvait-il mieux arriver que de ne souffrir guère ce qu'il avait à souffrir nécessairement ? Je pense, madame, vous avoir conté qu'à l'entrée que douze ou quinze jours auparavant il avait faite en une petite ville (et crois que c'é-

tait celle même où, par un excès de joie, il fut reçu d'une compagnie de femmes en habit d'amazones), ayant mis pied à terre à la porte de son logis, et s'y étant arrêté pour voir repasser l'infanterie qui était venue au-devant de lui, comme quelques-uns de ce nombre infini de noblesse qui ne l'abandonnait jamais le priaient de se retirer, de peur des inconvénients que le plus souvent on voit arriver en semblables occasions, il leur répondit en riant qu'ils ne s'en missent point en peine, et qu'il fallait un coup de canon pour le tuer. Que vous semble de cela, madame? Pouvez-vous lui être si bonne sœur que vous êtes, et lui souhaiter une autre fin que celle qu'il a déclaré lui-même lui être la plus agréable? Je ne sais pas le jugement que vous en pouvez faire; mais quant à moi, puisque par la sagesse infinie de notre reine, vraiment bonne, vraiment grande et vraiment adorable, il est impossible à nos factieux de ressusciter la guerre, et que, pour cette raison, monsieur votre frère ne pouvait mourir en aucune de ces occasions recherchées par ceux de son courage et de sa profession, je ne puis prendre ce qui lui est arrivé que pour une gratification de la fortune, qui, le traitant selon son humeur, a voulu qu'au milieu même de la paix il y eût en sa mort quelque image de guerre; et, se conformant encore à ce qu'il avait dit, que des armes communes n'étaient pas capables de lui ôter la vie, a choisi celles qu'il avait approuvées, et que véritablement, comme les plus furieuses, elle a cru les plus propres à témoigner l'estime qu'elle faisait de sa valeur. Mais prenons le cas qu'il se fût noyé dans une rivière, qu'un cheval se fût abattu sous lui et lui eût rompu le cou, que la chute d'une maison l'eût accablé, ou que par quelque autre accident vous en eussiez été privée, n'eussiez-vous pas toujours dit ce que vous dites, et toujours pleuré comme vous pleurez? Je n'en doute point, madame. En quelque verre qu'on vous eût baillé ce breuvage, vous ne pouviez que lui faire mauvaise mine. Otons donc ce prétexte à votre douleur, et voyons si elle en a de plus considérables. Elle est trop ingénieuse et trop diligente pour laisser en arrière quelque raison dont elle se pense justifier. Vous n'avez point vu mourir monsieur votre frère. Je m'assure que cette circonstance est de celles où vous croyez avoir quelque sujet de vous arrêter. Mais, madame, quand en cela vous eussiez été servie selon votre souhait, que

vous en pouvait-il réussir, ni pour votre soulagement, ni pour le sien? Vous l'eussiez vu nager dans le sang, il vous eût vue noyer en larmes. Et qui doute que la présence des objets, faisant son effet ordinaire, ne lui eût accru le sentiment de sa douleur, et à vous celui de votre affliction? Mais il eût pris plaisir de mourir entre les siens. Eh quoi! madame, n'estimez-vous rien qu'il soit mort aux bras d'une troupe de gentilshommes, qui en cet accident furent bien à peine empêchés de se précipiter eux mêmes, et s'ajouter aux exemples de ceux qui n'ont point voulu garder leurs vies après avoir perdu celles de leurs amis? Il n'est pas croyable, madame, comme avec cet art de charmer les esprits, qui certainement est fatal à votre maison, il avait universellement acquis les volontés de toute cette province. Je vous ai fait voir les lettres que M. du Vair et M. de la Ceppède m'en ont écrites, où l'expression du regret qu'ils en ont est si claire que l'on ne peut douter de leur affection. Et d'ailleurs, l'un étant premier président au parlement, et l'autre ayant la même charge en la cour des comptes, vous pouvez bien juger que ce goût leur est commun avec une infinité de bons serviteurs du roi, dont leurs compagnies sont aussi remplies que nulle autre qui soit en ce royaume. Cela me gardera de vous en produire d'autres témoignages. Et puis comme sauriez-vous ignorer chose qui touche monsieur votre frère, vous qui, selon la coutume de ceux qui aiment, ne tenez point de temps mieux employé que celui que vous donnez à vous en faire entretenir? Ne savez-vous pas que, le lendemain que son corps fut arrivé à Arles, le peuple, criant et gémissant d'une façon qu'il semblait, après l'avoir perdu, ne vouloir plus rien sauver, arracha les clous de sa bière, décousit le drap où il était enseveli, et, ne trouvant aucun changement en son visage, en fit faire un portrait qui a été mis en leur maison de ville, pour être à ceux qui vivent un avertissement de ne se lasser jamais de le plaindre, et à leur postérité une exhortation comme héréditaire d'en garder la mémoire éternellement? Ne savez-vous pas que cette même ville et celle d'Aix ayant disputé l'honneur de lui donner sépulture, la résolution que l'on a prise d'en laisser le corps aux uns et envoyer le cœur aux autres a été le seul expédient qui les a pu mettre d'accord? Vous le savez, madame, et par conséquent ne pouvant douter qu'en un lieu où il était si chèrement et si passionnément

aimé, il ne soit mort aussi content que dans l'hôtel de Guise, vous avez de quoi en être satisfaite, et moi de quoi cesser d'en contester avec vous. Je crois qu'il ne me reste plus que l'assemblement que vous faites de l'intérêt du roi et de la reine avec le vôtre. Vous prévoyez, ce vous semble, des occasions où les gens de bien seront nécessaires : tellement qu'après avoir pleuré pour vous la perte d'un frère, vous pleurez pour Leurs Majestés celle d'un serviteur que sa fidélité, son bras et son courage leur faisaient estimer l'une des plus fermes défenses de leur État. Ce n'est pas d'aujourd'hui, madame, que je reconnais comme vous aimez la reine. Je sais qu'en vos propos ordinaires, et aux lettres où vous parlez d'elle, vous ne l'appelez jamais autrement que votre bonne maîtresse ; et, qui plus est, je vous ai ouï dire plusieurs fois que, si elle était morte, vous ne voudriez pas vivre une heure après. C'est pourquoi je ne m'étonne pas que vous soyez en peine de son repos. Nous avons tous cette coutume, que le salut des choses qui nous sont chères n'est jamais si assuré, que nous n'y soupçonnions quelque danger. Et certainement c'est là que la peur a bonne grâce, si elle peut jamais l'avoir en quelque part. Mais, madame, à regarder les choses, non selon ce qu'elles semblent en apparence, mais selon ce qu'elles sont en effet, combien s'en faut-il que nous ne soyons si mal qu'on nous le veut persuader ? Il se peut faire que nos derniers feux ont laissé quelque chaleur en leurs cendres. Mais qu'y a-t-il en cela qui soit digne des alarmes que nous prenons ? Quel doute pouvons-nous faire que la reine qui les a éteints ne les empêche de se rallumer ? Si nous étions aux premiers jours de son administration, la nouveauté nous en pourrait être suspecte. Mais aujourd'hui qu'elle a vu les affaires aux formes les plus extravagantes qu'elles puissent être, et que si victorieusement elle nous a mis hors du bourbier où notre fureur nous avait précipités, à quel propos cette appréhension ? Comme ses yeux sont les plus beaux du monde, ils sont aussi les plus clairvoyants. Il n'y a nuage qui les offusque, artifice qui les trompe, ni charme qui les éblouisse. Tant qu'ils veilleront pour nous, assaille-nous qui voudra, le passé nous doit assurer de l'avenir. Au pis aller, il ne faut plus que trois ou quatre ans au roi pour faire le monde sage, et châtier ceux qui ne le seront pas. Toutes grandes qualités ont en lui de très-grands commencements.

C'est un jeune lion qui aura bientôt de la force aux ongles; et alors malheur aux oppresseurs de son peuple et aux contempteurs de son autorité! Attendons-en le terme avec patience, nous y touchons du bout du doigt. Que si nous sommes si malheureux qu'entre ci et ce temps-là nous ne puissions compatir avec le repos, et que nos mauvaises humeurs fassent renaître quelque désordre, l'honneur qu'en ces dernières occasions la reine a fait à monsieur votre aîné de le désigner lieutenant général en l'armée du roi, ne vous est-ce pas une obligation de croire avec elle qu'il n'y a rien que l'on ne se doive promettre de sa valeur? Ce n'est pas un prince du rang du commun. Tous ceux qui sont de sa qualité ne sont pas de son mérite. La nourriture qu'il a prise dans les périls de la guerre, où monsieur votre père le mena si jeune, qu'il a presque aussitôt su combattre que marcher, et, sans mettre en compte ses autres actions, aussi infinies comme elles sont infiniment glorieuses, la seule reprise de Marseille, qu'il ôta aux séditieux le jour même qu'ils la devaient bailler aux étrangers, sont des considérations assez fortes pour autoriser toute la bonne opinion qu'on saurait avoir de lui. Ne lui faites pas cette injure, de croire que si nous avons des monstres, il nous faille une autre épée que la sienne pour les exterminer. Ne désobligez ni lui ni messieurs vos deux autres frères, avec des plaintes qui leur fassent croire que vous préférez ce que vous avez perdu à ce qui vous est demeuré. La diminution de leur nombre n'a rien diminué de leur grandeur. Ils sont ce qu'ils étaient, et peuvent ce qu'ils pouvaient auparavant. Consolez-vous en eux et avec eux. La nature est satisfaite, il est temps que la raison soit écoutée.

Les hommes, qui ne sont que vers de terre, ou, pour mieux dire, qui ne sont rien, s'offensent quand on murmure contre eux. Ils veulent que leurs actions soient réputées irrépréhensibles, et le veulent si absolument qu'il se faut résoudre d'approuver tout ce qu'ils font, ou de les avoir pour ennemis. Je vous laisse à penser, madame, comme Dieu peut trouver bon que nous le soumettions à notre censure. Vous avez toujours eu peur de lui déplaire. Ne soyez point dissemblable à vous-même en cette occasion. S'il fait des choses contre notre goût, il n'en fait point qui ne soient pour notre bien. Je sais qu'il n'est pas raisonnable de vouloir venir à compte avec lui. Sa qualité d'arbitre souverain

de nos biens et de nos vies y résiste, et vous savez trop bien ce qui lui est dû pour écouter cette proposition. Mais quand cela serait, et que je vous représenterais qu'il vous a fait naître des maisons de Lorraine et de Clèves, toutes deux si renommées, qu'il n'y a coin de la terre qui n'en connaisse la gloire, et toutes deux si grandes, que l'Europe n'a point de rois à qui l'une ou l'autre ne vous fasse appartenir; quand, de votre naissance venant à votre personne, je vous ferais prendre garde aux grâces de corps et d'esprit qu'il vous a données, si miraculeuses qu'il y a de quoi vous faire plus que ce que vous êtes d'extraction, et qu'à cela j'assemblerais l'honneur qu'il vous fait d'être aimée d'une reine qui porte la première couronne du monde, et reine si accomplie en toute sorte de mérites, que ses vertus ne la font point régner plus sagement que ses beautés la font régner de bonne grâce, quelle si mauvaise estimation sauriez-vous faire de la moindre de ces obligations, que vous n'y soyez plus que récompensée, non-seulement de la perte que vous avez faite de monsieur votre frère, mais de tout ce que la fortune vous saurait jamais ôter à l'avenir? Je sais bien que la privation des choses nous étant amère, selon que la possession nous en a été douce, il est malaisé que, sans des regrets incomparables, il vous ressouvienne des soins dont monsieur votre frère a continuellement obligé votre affection. Mais puisque l'espérance de revoir ceux que nous aimons est la consolation de leur éloignement, pourquoi ne peut-elle être employée en cette absence, comme en toutes celles qui autrefois l'avaient séparé de vous? Il n'y a point d'apparence qu'il doive revenir au monde; mais y en a-t-il que vous ne devez point aller au ciel? On y va, madame, par le chemin que vous prenez. La piété l'y a mené, la piété vous y mènera. Ce sera là qu'un jour avec lui vous aurez en la source même les plaisirs que vous n'avez ici que dans les ruisseaux. Ce sera là que les étoiles que vous avez sur la tête seront à vos pieds; là, que vous verrez passer les années, fondre les orages, gronder les tonnerres au-dessous de vous. Et alors, madame, si parmi les glorieux objets dont vous serez environnée il vous peut souvenir des choses du monde, avec quel mépris regarderez-vous ou ce morceau de terre dont les hommes font tant de régions, ou cette goutte d'eau qu'ils divisent en si grand nombre de mers? Quelle

risée ferez-vous de les voir tantôt empêchés après les nécessités d'un corps auquel ils n'ont pas sitôt baillé une chose qu'il leur en demande une autre, et tantôt inquiétés de la faiblesse d'un esprit qui tous les jours les met en peine de se délivrer par un second vœu de ce qu'ils ont obtenu par le premier? Prévenez, s'il est possible, ces généreuses pensées. Commencez à parler du monde comme vous en parlerez quand vous en serez sortie. Reconnaissez-le pour un lieu où, jusqu'à ce que vous ayez tout perdu, vous perdrez tous les jours quelque chose; et de ces méditations faites un préjugé à votre belle âme, qu'ayant eu son origine du ciel, elle est de celles qui auront quelque jour la grâce d'y retourner. Il y a environ deux ans que, faisant office de bonne parente au roi et à la reine d'Angleterre, vous les consolâtes de la mort du prince de Galles, avec une lettre où je puis dire avoir vu des conceptions et des paroles que je ne vis jamais ailleurs. Tournez aujourd'hui vos armes contre vous-même, et vous commandez en la mort d'un frère ce que vous avez exigé d'un père et d'une mère en la perte d'un fils. Toute la France a les yeux tournés sur vous, pour y voir le combat d'une douleur infiniment sensible et d'un courage extrêmement relevé. Les vœux des spectateurs sont différents comme sont leurs passions. Soyez du côté de ceux qui vous désirent la victoire. Ce que notre infortune a de plus cuisant, c'est la joie qu'en reçoivent nos ennemis. Les vôtres ont eu le plaisir de voir chanceler votre constance; faites qu'ils aient le déplaisir de la voir demeurer debout. Enfin, madame, si vous ne voulez avoir soin de vous-même, ne privez pas madame votre mère de ce que vous lui devez. Tant que vos larmes couleront, il est impossible que les siennes s'arrêtent. Vous n'ignorez pas qu'à prendre les choses comme la nature les a rangées, son affection n'aille devant la vôtre. Donnez-lui l'exemple de se résoudre. Toute la cour, qui adore sa bonté, vous en supplie par ma bouche, et vous supplie aussi de vous souvenir qu'étant votre compagnie et la sienne la plus agréable relâche que prenne la reine en cette infinité de travaux dont nous la persécutons, il est à craindre que, si vous continuez en l'état où vous êtes, elle n'en reçoive pas le contentement accoutumé. Il n'y a rien de si contagieux que la tristesse, ni que plus facilement la communication fasse passer d'un esprit à l'autre. Prenez-y garde, madame. Le

plus louable soin que nous pouvons avoir, c'est de contribuer ce qui dépend de nous à la conservation d'un si précieux trésor. Recueillons-y nos vœux, rassemblons-y nos affections, et oublions tout pour son service, comme nous la voyons s'oublier soi-même pour notre salut. Je veux croire que, quand vous fermeriez l'oreille à toutes les raisons du monde, vous l'ouvririez à ce qui est de sa considération; et qu'après avoir été conjurée par une chose qui vous est si chère comme elle l'est, et qui peut sur vous ce qu'elle y peut, vous ne sauriez plus rien ouïr qui ne vous soit importun. Ce sera donc ici que je finirai ma lettre. Je m'y suis plus étendu que je ne pensais; mais votre divertissement en sera plus long, et vous y connaitrez mieux la fin que je m'y suis proposée, qui est, madame, de vous témoigner que je suis et veux être toute ma vie votre très-humble et très-affectionné serviteur.

A Paris, ce 29 de mars 1614.

5. — A M. DE MENTIN.

Monsieur,

Quand je serais retenu à prier tous les hommes du monde, il serait impossible que je le fusse en votre endroit. Je connais votre courtoisie, et la connais si généreuse, que je penserais lui avoir donné de quoi se plaindre, si je lui avais fait perdre une occasion de m'obliger. L'affaire où j'ai besoin de votre assistance n'est pas une affaire nouvelle. Il y aura bientôt trois ans que vous vous employâtes à me faire avoir pour mon fils un office de conseiller au parlement de Provence. Le traité qui s'en fit alors fut interrompu par une brouillerie qui lui survint. Il est aujourd'hui question de le renouer, et, s'il est possible, de le conduire à sa perfection. Vous vous émerveillerez qu'ayant autrefois si peu estimé la longue robe, je sois à cette heure si affectionné à la rechercher. Il est vrai qu'en mes premières années j'y ai eu une très-grande répugnance. Mais, soit qu'avec plus de temps j'aie eu plus de loisir de considérer les choses du monde, soit que la vieillesse ait de meilleures pensées que la jeunesse, il s'en faut beaucoup que j'en parle comme je faisais en ce temps-là. Je suis bien toujours d'avis que l'épée est la vraie profession du gentilhomme.

Mais que la robe fasse préjudice à la noblesse, je ne vois pas que cette opinion soit si universelle comme elle a été par le passé. Tous les siècles n'ont pas un même goût. Nos pères ont approuvé des choses que nous condamnons, et en ont condamné que nous approuvons. Il est vrai que par la voie des armes on arrive à des dignités bien relevées ; mais la montée en est si pénible, que pour y parvenir il faut que la fortune, contre sa coutume, aide extraordinairement à la vertu. Il n'en est pas de même aux offices des cours de parlement ; toute la peine est de commencer. Depuis qu'une fois on y a mis le pied, on peut dire qu'on a fait la principale partie du chemin. Ce ne sont pas charges qui portent un homme dans les nues, mais elles le mettent assez haut pour en voir beaucoup d'autres au-dessous de soi. On me dira que les gentilshommes qui les prennent deviennent compagnons de plusieurs qui ne le sont pas. Je l'accorde ; mais quel remède ? Ne vaut-il pas mieux pour eux qu'ils deviennent leurs compagnons que s'ils demeuraient leurs inférieurs ? La plus auguste compagnie qui soit au monde est sans doute celle des cardinaux ; et cependant, parmi les princes de Bourbon, d'Autriche, de Médicis, et autres maisons souveraines de l'Europe, n'avons-nous pas vu le cardinal d'Ossat, qui, tout excellent personnage qu'il était, avait une extraction si pauvre et si basse que, jusques à cette heure, elle est demeurée inconnue, quelque diligence qu'on ait apportée à la chercher ? Le parlement de Paris, entre ses conseillers, en a eu un de la maison de Foix. Après cela, je ne crois pas qu'il y ait gentilhomme qui ne se rendit ridicule s'il en faisait le dégoûté. Pour moi, je confesse librement que je suis très-marri de n'avoir été sage quand je le devais et pouvais être ; mais le regret en est hors de saison. J'ai fait la faute en ma personne ; je la veux réparer en la personne de mon fils. Quand je l'aurai mis où je le veux mettre, il sera en la compagnie de plusieurs gentilshommes très-gentilshommes, et dans un parlement où la justice est aussi religieusement administrée, et le roi aussi fidèlement servi, qu'en nul autre de ce royaume. De là, s'il est galant homme, il est de condition pour arriver aux premières charges de la profession. S'il le fait, à la bonne heure ; sinon, toujours sera-t-il en lieu où il aura moyen de bien faire à ses amis et, empêchera ses ennemis de lui faire mal. Je vois bien, monsieur, que je vous entretiens de

mes nigeries avec beaucoup de privauté ; mais, étant père aussi bien que moi, je ne doute point que vous ne lisiez ma lettre avec le sentiment dont je la vous écris. Si vous voulez que je vous parle des affaires publiques, j'en suis content ; aussi bien sont-elles en si bon état que, si mon affection ne me trompe, le vieux mot εὑρήκαμην, συγχαίρωμην, ne fut jamais dit si à propos comme nous le pouvons dire aujourd'hui : réjouissons-nous, perdons la mémoire des misères passées ; nous avons trouvé ce que nous cherchions, ou, pour mieux dire, nous avons trouvé ce qu'il n'y avait point d'apparence de chercher. Nos maladies, que chacun estimait incurables, ont trouvé leur Esculape en notre incomparable cardinal ; il nous a mis hors du lit ; il s'en va nous rendre notre santé parfaite, et après la santé un teint plus frais et une vigueur plus forte qu'en siècle qui nous ait jamais précédés. La chose semble malaisée, et l'est à la vérité : mais, puisqu'il l'entreprend, il le fera. L'esprit, le jugement et le courage ne furent jamais en homme au degré qu'ils sont en lui. Pour ce qui est de l'intérêt, il n'en connaît point d'autre que celui du public. Il s'y attache avec une passion, si je l'ose dire, tellement déréglée, que le préjudice visible qu'il fait à sa constitution, extrêmement délicate, n'est pas capable de l'en séparer. Il s'y restreint comme dans une ligne écliptique, et ses pas ne savent point d'autre chemin. Voit-il quelque chose utile au service du roi, il y va sans regarder ni d'un côté ni d'autre. Les empêchements le sollicitent, les résistances le piquent, et rien qu'on lui propose ne le divertit. Il n'y a pas longtemps que nous avons eu des ministres qui avaient du nom dans le monde. Mais combien de fois, contre l'opinion commune, ai-je dit, avec ma franchise accoutumée, que je ne les trouvais que fort médiocres, et que s'ils avaient de la probité, ils n'avaient du tout point de suffisance ; ou s'ils avaient de la suffisance, ils n'avaient du tout point de probité? Prenons garde à leur administration, et jugeons des ouvriers selon les œuvres. Ne trouverons-nous pas que de leur temps ou les factieux n'ont jamais été choqués, ou s'ils l'ont été, ç'a été si lâchement, qu'à la fin du compte la désobéissance s'est trouvée montée au plus haut point de l'insolence, et l'autorité du roi descendue au plus bas du mépris? Il semble qu'il ne se puisse rien dire de plus honteux : si fait ; les perfidies et les rébellions avaient des récompenses, et Dieu sait si après cela il fallait douter

qu'elles n'eussent des imitateurs. Qui sait mieux que vous, ou plutôt qui ne sait point que par leur connivence nous avons eu des gouverneurs qui ont régné dans les provinces, et si absolument régné, que le nom du roi n'y était connu qu'autant que, pour le dessein qu'ils avaient, il leur était nécessaire de s'en couvrir? Cependant ces grands conseillers pensaient avoir bien rencontré quand ils avaient dit que c'était assez gagner que gagner temps. Misérables, qui ne s'apercevaient pas que ce qu'ils appelaient gagner temps était véritablement le perdre, et nous réduire à des extrémités d'où il était à craindre que le temps ne pût jamais nous retirer! Jugez si en cette dernière brouillerie il se pouvait rien désirer de mieux que ce qui s'y est fait; et si, sans sortir de la modération requise en une affaire si épineuse, la dignité royale n'a pas été remise en un point où ceux que l'on ne peut empêcher de la haïr seront pour le moins empêchés de l'offenser. Vous voyez bien qu'il y aurait là-dessus beaucoup de choses à dire : mais, à mon gré, la plus courte mention de nos folies est la meilleure. Et puis, pour louer cet admirable prélat, on ne saurait manquer de matière; il ne faut avoir soin que de la forme. La seule paix qu'il a faite avec l'Espagnol est une action qui jusqu'ici n'a jamais eu d'exemple, et qui peut-être n'en aura jamais à l'avenir. Je fais cas de l'avantage que nous y avons eu pour nous et pour nos alliés; mais ce que j'en estime le plus, c'est que la chose s'est faite si secrètement et si promptement, que la première nouvelle que nous en avons eue a été la publication. Où en serions-nous, à votre avis, si l'on eût suivi les longueurs tant pratiquées autrefois par ceux qui maniaient les affaires, et tant célébrées par je ne sais quels discoureurs, qui ne parlent jamais avec plus d'assurance que quand ils parlent de ce qu'ils n'entendent point? Qu'eût-ce été autre chose, que donner loisir aux intéressés dedans et dehors le royaume de ruiner l'affaire, et, par l'interposition de leurs difficultés, nous retirer du port où la dextérité de ce judicieux pilote nous a si heureusement fait arriver? Au demeurant, on se tromperait de s'imaginer qu'en bien faisant il eût devant les yeux autre chose que la gloire Comme elle est le seul aiguillon qui l'excite, aussi est-elle la seule récompense qu'il se propose. Il est vrai que le roi, lui commettant ses affaires, lui fit expédier un brevet de vingt mille écus de pen-

sion. Mais il est vrai aussi qu'il ne l'accepta qu'avec protestation de ne s'en servir jamais, et ne le garder que pour un témoignage d'avoir eu quelque part en la bienveillance de Sa Majesté. Vous ne doutez point qu'entre ceux qui ont l'honneur de lui appartenir, il n'y en ait assez que leur mérite peut faire prétendre aux principales charges de cette cour; et cependant, quand le roi leur en veut faire quelque gratification extraordinaire, ne le voyons-nous pas y résister avec une modestie si opiniâtre, qu'à moins que d'un commandement exprès que Sa Majesté lui fasse, il n'est pas possible qu'il y apporte son consentement? Les inclinations d'un bon naturel sont en lui aussi fortes qu'en nul autre, et par conséquent il ne faut pas croire que l'établissement des siens lui déplaise; mais il craint qu'il ne soit soupçonné de chercher en leur fortune ce qu'il ne veut devoir qu'à sa vertu. La dépense qu'il fait aujourd'hui pour rebâtir la Sorbonne de fond en comble, qui ne s'éloignera guère de cent mille écus, est assez considérable pour ne pas être oubliée entre les marques de sa générosité; mais ce que je vous vais dire est bien autre chose. Comme, après avoir jeté les yeux sur tous les défauts de la France, il a reconnu qu'il ne s'y pouvait remédier que par le rétablissement du commerce, il s'est résolu, sous l'autorité du roi, d'y travailler à bon escient, et, par l'entretènement d'un suffisant nombre de vaisseaux, rendre les armes de Sa Majesté redoutables aux lieux où le nom de ses prédécesseurs a bien à peine été connu. Toute la difficulté qui s'y est trouvée, c'est que, ayant été jugé que pour l'exécution de ce dessein il était nécessaire que le gouvernement du Havre fût entre ses mains, et le roi le lui ayant voulu acheter, il n'a jamais été possible de le lui faire prendre qu'en lui promettant de le récompenser de son propre argent. Il avait, à sept ou huit lieues de cette ville, une maison embellie de toutes les diversités propres au soulagement d'un esprit que les affaires ont accablé : il a oublié le plaisir qu'il en recevait, ou plutôt le besoin qu'il en avait, pour se résoudre à la vendre, et en a employé les deniers à l'achat de cette place. Tout ce que le roi a pu obtenir de lui, ç'a été que, lorsque les coffres de son épargne seront mieux fournis qu'ils ne sont, il ne refusera pas que par quelque bienfait Sa Majesté ne lui témoigne la satisfaction qu'elle a de son service. Ce mépris qu'il fait de soi et de tout ce qui le

touche, comme s'il ne connaissait point d'autre santé ni d'autre maladie que la santé ou la maladie de l'État, fait craindre à tous les gens de bien que sa vie ne soit pas assez longue pour voir le fruit de ce qu'il plante. Et d'ailleurs on voit bien que ce qu'il laissera d'imparfait ne saurait jamais être achevé par homme qui tienne sa place. Mais quoi? il le fait, pource qu'il le faut faire. L'espace d'entre le Rhin et les Pyrénées ne lui semble pas un champ assez grand pour les fleurs de lis. Il veut qu'elles occupent les deux bords de la mer Méditerranée, et que de là elles portent leur odeur aux dernières contrées de l'Orient. Mesurez à l'étendue de ses desseins l'étendue de son courage. Quant à moi, plus je considère des actions si miraculeuses, moins je sais quelle opinion je dois avoir de leur auteur. D'un côté, je vois que son corps a la faiblesse de ceux qui ἄρουρας καρπὸν ἔδουσιν; mais, de l'autre, je trouve en son esprit une force qui ne peut être que τῶν ὀλύμπια δώματ' ἐχόντων. Tel qu'il est, et quoi qu'il soit, nous ne le perdrons jamais que nous ne soyons en danger d'être perdus. Le roi, qui le voit malvoulu de tous ceux qui aiment le désordre (et vous savez qu'ils ne sont pas en petit nombre), a désiré qu'il ait quelques soldats pour le garder. C'est chose que tout autre eût demandée avec passion; et, néanmoins, vous ne sauriez croire la peine qu'il a eue à y condescendre. Une seule raison l'y a obligé : il avait tout plein de parents qui, pour le soin qu'ils avaient de sa conservation, ne le voulaient jamais abandonner. Cette assiduité ne pouvant continuer sans que leurs affaires domestiques en fussent incommodées, il leur en a par ce moyen ôté le prétexte, et leur a fait trouver bon qu'ils se retirassent en leurs maisons. Quoi que c'en soit, s'il n'a été assez hardi pour contredire en cela tout à fait à la volonté du roi, il a été assez généreux pour n'y consentir qu'à la condition d'entretenir ces soldats à ses dépens. Nous avons lu, vous et moi, assez d'exemples de courages que leurs qualités éminentes ont élevés au-dessus du commun : mais qu'en matière de mépriser l'argent un particulier ait eu si souvent son roi pour antagoniste, et que toujours il en soit demeuré victorieux, c'est une louange que je ne vois point que jusques ici les plus hardis historiens aient donnée à ceux même

qu'ils ont flattés le plus impudemment. Sa Majesté, au soin qu'elle a eu de le garantir des méchants, a encore ajouté celui de le délivrer des importuns, et, pour cet effet, a mis auprès de lui un gentilhomme, avec charge expresse de, indifféremment, faire fermer la porte à ceux qui, pour leurs affaires, le viendront persécuter. Voilà, certes, une bonté de maître digne de l'affection du serviteur. Dieu nous conserve l'un et l'autre! Je ne crois pas qu'il y ait homme de bien en France qui ne fasse le même souhait. Pour moi, il y a longtemps que je sais que vous êtes l'un de ses adorateurs; le séjour qu'il a fait en Avignon vous donna l'honneur de le connaître; sa vertu vous en imprima la révérence : je m'assure que ce qu'il a fait depuis ne vous aura point changé le goût. C'est pourquoi j'ai été bien aise de me décharger avec vous des pensées que j'avais sur un si agréable sujet. J'ai été un peu long; mais quand on est couché sur des fleurs, il y a de la peine à se lever. Adieu, monsieur; tenez-moi pour votre serviteur très-humble et très-affectionné.

A Saint-Germain en Laye, le 14 d'octobre 1616.

6. — A SA SOEUR.

Mademoiselle ma soeur,

Le porteur de cette lettre me vient tout présentement d'avertir que mon neveu, votre fils, avait été reçu aux Jésuites. Il est six heures du soir; et s'il n'était si tard j'irais le trouver, pour apprendre plus particulièrement ce qui en est. Je remettrai la chose à demain au matin, et vous donnerai avis de tout. Bien crois-je que de lui ôter une opinion de si longtemps enracinée en son esprit, ce ne sera pas chose sans difficulté; et, pour vous parler encore plus librement, je crois qu'il sera du tout impossible. Il n'y a poix qui tienne comme ces imaginations mélancoliques. Je m'assure qu'il ne se peut rien dire là-dessus que vous ne lui ayez dit ou fait dire par tous ceux dont vous avez cru que les remontrances dussent être de quelque considération en son endroit. Mais ce que les pères ne peuvent faire, il ne faut pas que les mères ni les parents se le promettent. Il prit la peine de me venir voir aussitôt qu'il fut arrivé en cette ville; et, dès l'heure même, je lui en touchai quelque

chose, mais légèrement, pour l'opinion que j'avais qu'il n'y pensait plus, et que vous ne l'eussiez pas envoyé ici, si vous ne l'eussiez cru du tout guéri de cette maladie. Je le verrai donc, et lui dirai ce qu'en même sujet je dirais à mon propre fils. Si c'est avec effet, à la bonne heure; sinon il se faut résoudre à souffrir ce qui ne laissera pas d'être quand nous ferons tout ce que nous pourrons pour l'empêcher. Quelque habit que l'on porte en ce monde, et par quelque chemin que l'on y marche, on arrive toujours en même lieu. Cette vie est une pure sottise. Nous l'estimons trop, et de là vient cette folle coutume d'approuver et condamner les choses avec trop de passion. L'indifférence est un grand garant contre les bizarreries de la fortune. Si elle nous voyait résolus à vouloir ce qu'elle veut, peut-être voudrait-elle plus souvent ce que nous voudrions. Vous direz que nous faisons bien aisément les philosophes aux choses qui ne nous touchent pas. Je vous jure, ma sœur, que, n'ayant qu'un fils, je ne serais pas bien aise que cette fantaisie lui prît; mais, quand cela serait, je me payerais des mêmes raisons que je vous représente. La meilleure condition où il pouvait arriver par le chemin où vous l'aviez mis, était d'être ou conseiller ou président en un parlement. Mais, ma sœur, quelle différence pensez-vous que je trouve entre ces gens-là et les jésuites? Nulle, je vous jure, puisque d'ici à cent ans mon neveu ne sera ni jésuite ni président. Et si vous voulez encore vous arrêter à la vanité, ne voyez-vous pas des jésuites aussi près des rois que tous ceux de qui vous estimez davantage la condition? Je sais bien qu'il est impossible de ne désirer à nos enfants une chose plutôt qu'une autre; mais je sais bien aussi qu'il n'y a que l'événement qui nous puisse apprendre si c'est leur bien ou leur mal que nous leur désirons.

7. — A M. DE RACAN [1].

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du dix-septième de ce mois. Elle m'a été, comme tout ce qui vient de vous, très-chère et très-agréable; mais, étant amis au degré que nous le sommes, et vivant ensem-

[1] Honorat du Beuil, marquis de Racan, fut l'élève et l'ami de Malherbe.

ble comme nous vivons, je ne saurais vous taire le déplaisir que vous me faites de continuer un dessein dont j'ai tant de fois essayé de vous dégoûter. Vous aimez une femme qui se moque de vous. Si vous ne vous en apercevez, vous ne voyez pas ce que verrait le plus aveugle qui soit aux Quinze-Vingts ; et, si vous vous en apercevez, je ne crois pas qu'au préjudice de l'écrivain de Vaux vous prétendiez à vous faire empereur des Petites-Maisons. Il est malaisé que je n'aie dit devant vous ce que j'ai dit en toutes les bonnes compagnies de la cour, que je ne trouvais que deux belles choses au monde, les femmes et les roses, et deux bons morceaux, les femmes et les melons. C'est un sentiment que j'ai eu dès ma naissance, et qui, jusques à cette heure, est encore si puissant en mon âme, que je n'y pense jamais que je ne remercie la nature de les avoir faites, et mon ascendant de m'avoir donné la forte inclination que j'ai à les adorer. Vous pouvez bien penser qu'un homme qui tient ce langage ne trouve pas mauvais que vous soyez amoureux. Il le faut être, ou renoncer à tout ce qu'il y a de doux en la vie ; mais il le faut être en lieu où le temps et la peine soient bien employés. On se noie en amour aussi bien qu'en une rivière. Il faut donc sonder le gué de l'un aussi bien que de l'autre, et n'éviter pas moins que le naufrage la domination de je ne sais quelles suffisantes, qui veulent faire les rieuses à nos dépens. Celle à qui vous en voulez est très-belle, très-sage, de très-bonne grâce et de très-bonne maison. Elle a tout cela, je l'avoue ; mais le meilleur y manque : elle ne vous aime point ; et, sans cette qualité, tout et rien ne valent pas mieux l'un que l'autre. Vous avez ouï dire qu'avec le temps et la paille les nèfles se mûrissent. C'est ce qui vous fait espérer que si vous n'êtes aimé à cette heure, vous le pourrez être quelque jour. Je vous accorde que ce n'est pas une difficulté que vous ne puissiez vaincre ; mais accordez-moi aussi que vous aurez bien de la peine à la combattre. En matière des choses futures, l'oui et le non trouvent des amis, qui parient les uns d'un côté, et les autres de l'autre : en celle-ci, je m'assure que la pluralité sera pour la négative, et que vous-même, tout malmené que vous êtes de votre passion, si vous aviez gagé pour l'affirmative, vous tiendriez votre argent, sinon pour perdu, au moins pour bien égaré. La persévérance fait des miracles, il est

vrai ; mais ce n'est pas toujours, ni partout. S'il y a des exemples de son pouvoir, il y en a de sa faiblesse. Et puis quand un homme aurait de la patience pour toute autre chose, serait-il pas aussi lâche que la lâcheté même, s'il en pouvait avoir pour le mépris ? L'indignation, à mon gré, n'est juste en occasion du monde comme en celle-ci. Quand une femme refuse ce qu'on lui demande, ce n'est pas qu'elle condamne la chose qui lui est demandée, c'est que le demandeur ne lui plaît pas [1]. Je voudrais que vous eussiez entretenu l'homme qui vient du lieu où est votre prétendue maîtresse ; vous auriez appris qu'en un mois qu'il y a été, il ne s'est presque passé jour qu'il ne l'ait vue aux compagnies, parée et ajustée d'une façon qui ne montrait pas qu'elle eût envie de revenir au logis sans avoir fait un prisonnier. Vous prendrez peut-être la chose à votre avantage, et direz qu'elle ne le faisait que pour se divertir des pensées mélancoliques où la plongeait votre éloignement. Je vous en sais bon gré. Quand on se veut tromper, il ne se faut point tromper à demi. Vous êtes en possession de souffrir des rebuts, vous en avez fait l'apprentissage en plusieurs bonnes écoles ; il est temps de faire votre chef-d'œuvre, et prendre vos lettres de maîtrise. Or sus, prenez-les, soyez dupe et archi-dupe, si bon vous semble, ce ne sera jamais avec mon approbation. Je vous regarderai faire, comme on regarde un ami se perdre, après qu'on a fait tout ce qu'on a pu pour le sauver. Je ne saurais nier que, lorsque j'étais jeune, je n'aie eu les chaleurs de foie qu'ont les jeunes gens ; mais ce n'a jamais été jusques à pouvoir aimer une femme qui ne me rendit la pareille. Quand quelqu'une m'avait donné dans la vue, je m'en allais à elle. Si elle m'attendait, à la bonne heure. Si elle se reculait, je la suivais cinq ou six pas, et quelquefois dix ou douze, selon l'opinion que j'avais de son mérite. Si elle continuait de fuir, quelque mérite qu'elle eût, je la laissais aller ; et tout aussitôt, le dépit prenant chez moi la place que l'amour y avait tenue, ce que j'avais trouvé en elle de plus louable, c'était où je trouvais le plus à redire. Son teint, quelque naturel qu'il fût, me sem-

[1] On a dit depuis en vers :

> Ce n'est pas que l'amour ne lui soit agreable,
> C'est que l'amant ne lui plaît pas.

blait un masque de blanc et de rouge, ses discours une pure coquetterie; et généralement, avec une haine accommodée à mes sentiments, je démentais tout ce que l'affection s'était efforcée de me persuader en sa faveur. Voilà comme j'ai toujours vécu avec les femmes;

> Et maintenant encore, en cet âge penchant,
> Où mon peu de lumière et si pres du couchant,
> Quand je verrais Hélène, au monde revenue
> En l'état glorieux où Pâris l'a connue,
> Faire à toute la terre adorer ses appas,
> N'en étant point aimé, je ne l'aimerais pas[1].

Vous savez trop bien que c'est que de vers pour ne connaître pas que ceux-là sont de ma façon. Si vous en goûtez la rime, goûtez-en encore mieux la raison. Il ne faut pas trouver étrange que les femmes, en une affaire où il leur va de l'honneur et de la vie, prennent du temps à se résoudre; et même que, par quelque résistance, elles piquent un désir qui sans doute se relâcherait, si, à notre première semonce, elles se rendaient avec une trop prompte et trop complaisante facilité. Leur retenue, fondée sur quelqu'une de ces considérations, est supportable. Mais quand elles nous fuient ou par aversion qu'elles ont de nous, ou pource qu'un autre tient déjà ce que nous poursuivons, c'est là qu'un bon courage se doit roidir, et ne continuer pas un voyage où il est bien assuré qu'il ne ferait que se lasser. Heureux sont ceux qui voient clair en ces ténèbres! Elles sont négligées de la plupart des hommes; mais elles ne laissent pas de les faire choir dans de grands précipices. Je prétends en finesse moins qu'homme du monde; mais, sans vanité, je puis dire que, quand je me suis adressé à une femme, il ne m'est jamais arrivé de me tromper en la connaissance de son humeur. L'espérance seule m'a appelé: quand elle m'a failli, on n'a point été en peine de me dire deux fois que je me sois retiré. Croyez-moi, faites-en de même; et, après tant de mauvaises récoltes, soyez plus diligent à choisir le terroir où vous sèmerez. Vous avez, aussi bien que moi, une certaine nonchalance qui n'est pas propre aux choses de longue haleine. C'est assez que vous ayez été malheureux en Bre-

[1] Voyez ci-dessus, poésies, liv. IV, le fragment d'une pièce adressée à madame la marquise de Rambouillet.

tagne, ne le soyez point en Bourgogne. Je vous crie merci de vous persécuter comme je fais ; mais je prends trop de part à vos intérêts pour en user d'autre façon. Ceux qui donnent des conseils indulgents à leurs amis leur veulent plaire ; ceux qui en donnent de libres ont envie de leur profiter. Dieu veuille que, vous avertissant de ne perdre point votre temps, je ne perde point le mien. Je vous manderais volontiers des nouvelles, pour vous ôter le goût de cette aigreur ; mais je meurs de sommeil. Le roi se porte bien, et use toujours des conseils de M. le cardinal de Richelieu. Cela se voit assez au bon état où sont les affaires. Si quelqu'un y trouve à redire, qu'il prenne de l'ellébore. Adieu, monsieur. Quoi que je vous aie dit, je ne laisserai pas de faire tenir votre lettre. Ce sera produire un nouveau témoignage de votre honte ; mais votre volonté soit faite. En récompense vous ferez, s'il vous plaît, la mienne ; c'est-à-dire que vous me conserverez en vos bonnes grâces, et me tiendrez toujours pour votre très-humble serviteur.

8. — AU MÊME.

Monsieur,

On me vient de rendre votre lettre du premier de ce mois. Vous voulez que je la doive à la fortune, et moi je la veux devoir à celui qui me l'a écrite. Vous êtes mon ami, elle est mon ennemie : jugez auquel des deux j'aime mieux avoir affaire. Il y a trop longtemps qu'elle et moi sommes mal ensemble pour me soucier d'y être bien à l'avenir. Je sais que son pouvoir est aussi grand qu'il fut jamais, et que sa volonté n'est pas meilleure ; mais, pour le peu de temps qu'il me reste à vivre, que saurais-je craindre ni d'elle ni de personne ? Qui me voudra nuire, qu'il se hâte ; sinon il y a de l'apparence qu'il ne me trouvera pas au logis. Ce langage-là vous semblera peut-être bien hardi ; mais, tel qu'il est, il est pris dans le sens commun, contre lequel, la religion à part, vous savez qu'il n'y a orateur au monde qui me pût rien persuader. Vous m'obligez de me prier de vous aller voir ; et si mes affaires m'en donnaient le loisir, je vous jure que je le ferais plus volontiers que vous ne le sauriez désirer. Mais les melons dont vous me faites fête, quelque bons qu'ils soient, ne valent pas

ceux de l'épargne. J'ai le courage d'un philosophe pour les choses superflues ; pour les nécessaires, je n'ai autre sentiment que d'un crocheteur. Il est aisé de se passer de confitures ; mais de pain, il en faut avoir ou mourir. Nous avons ici affaire à un superintendant dont je ne doute point que la probité ne soit hors de toute censure ; mais la peur qu'il a de choir le fait aller si bellement, qu'il n'y a patience qui ne se lasse de le solliciter. Vous pouvez penser comme là-dessus feu M. le président Jeannin et M. de Castille, son gendre, sont regrettés, non de moi seulement, mais de tous ceux qui sont en la peine où je suis. L'un est hors du monde, et l'autre hors des affaires ; tellement que tout ce que je saurais dire d'eux ne peut être soupçonné de flatterie. Mais il faut avouer que si les finances ont jamais été religieusement et judicieusement administrées, ç'a été entre les mains de ces deux grands personnages. Ils aimaient le bon ménage autant que nul autre ; mais comme ils savaient qu'il y a des pensions ridiculement obtenues, qui ne peuvent être que ridiculement continuées, aussi reconnaissaient-ils qu'il y en a de si justes, que les ôter ce serait décrier le jugement du prince, et pour peu de chose lui faire perdre l'affection de ses sujets, qui lui est plus nécessaire que son argent. Pour moi, je ne dispute de mérite avec personne, et crois que de tous ceux à qui le roi fait du bien il n'y en a pas un qui n'en soit plus digne que moi. Mais si je n'ai autre avantage, pour le moins ai-je celui de n'être point venu à la cour demander si l'on avait affaire de moi, comme la plupart de ceux qui y font aujourd'hui le plus de bruit. Il y a, en ce mois où nous sommes, justement vingt ans que le feu roi m'envoya querir par M. des Yveteaux, me commanda de me tenir près de lui, et m'assura qu'il me ferait du bien. Je n'en nommerai point de petits témoins. La reine mère du roi, madame la princesse de Conti, madame de Guise sa mère, monsieur le duc de Bellegarde, et généralement tous ceux qui lors étaient ordinaires au cabinet, savent cette vérité, et savent aussi qu'une infinité de fois il m'a dit que je ne me misse point en peine, et qu'il me donnerait tout sujet d'être content. A ce compte-là, je ne crois pas que je ne doive, en quelque façon, être tiré hors du commun. Toutefois, pource que les choses ne vont pas toujours comme elles doivent, et que mon absence diminuerait encore le peu de soin que ma présence fait avoir

de moi, je suis résolu de ne bouger d'ici que je n'aie porté mon affaire à son dernier point. Si, après cela, il me reste encore quelques jours de cette automne, je les vous donnerai de très-bon cœur. Pour l'hiver, je suis d'avis que nous le passions à Paris. C'est un lieu où toutes choses me rient. Mon quartier, ma rue, ma chambre, mon voisinage, m'y appellent, et m'y proposent un repos que je ne pense point trouver ailleurs. Quand j'étais jeune, le goût de la jeunesse m'y eût ramené ; mais à d'autres saisons, d'autres pensées. Ce n'est plus à un homme de mon âge à chercher les plaisirs ; quand il les chercherait, il ne les trouverait pas : il lui doit suffire de n'être point dans les incommodités. Je finirais ici, mais je sais bien que vous ne serez point marri que je vous conte des nouvelles, sinon pour autre chose, au moins pour vous donner de quoi entretenir la petite noblesse qui vous viendra visiter. Ce que je sais, je le puise en la cour en ovale, où la source n'est pas trop claire ; mais je vous dirai peu de choses dont je n'aie eu la confirmation au cabinet. La Valteline est toujours nôtre. C'est, à ce que l'on dit, la seule occasion de la venue de M. le légat ; mais ses propositions ne plaisent pas ; elles sont trouvées trop partiales. Nous avons eu de ses bénédictions, je ne sais s'il aura des nôtres. Les Espagnols sont toujours devant Verrue. C'est un lieu, à ce que disent ceux qui l'ont vu, qui vaut un peu mieux que Chaillot, mais qui n'a garde d'être si bon que Lagny. Cependant, jusques à cette heure, le duc de Feria s'y est morfondu, en dépit même de la canicule. M. le maréchal de Créqui s'est logé entre les assiégés et les assiégeants, où, selon sa coutume, son jugement et son courage font des merveilles. Si vous demandez le succès que j'en attends, je crois que les Espagnols auront vu les clochers et les cheminées de cette bicoque ; mais pour les rues, il faudra qu'ils s'en rapportent à ce que la carte leur en apprendra. Je conseille à ces pauvres gens que, s'ils prétendent à la monarchie universelle, comme on leur veut faire accroire, ou qu'ils aillent plus vite en besogne, ou qu'ils voient d'obtenir un sursois[1] de la fin du monde, pour achever leur dessein plus à leur aise. Au train qu'ils vont, un

[1] On dit aujourd'hui *sursis*. Nous conservons l'orthographe de Malherbe toutes les fois qu'elle peut servir à l'histoire de la langue.

terme de cinq ou six siècles ne leur fera point de mal. Encore ai-je peur que, tandis qu'ils seront trois ans à prendre une autre Ostende, on ne leur prenne une autre Écluse en quinze jours, et que de cette façon ils ne soient toujours à recommencer. La partie qui est aujourd'hui dressée contre eux leur va tailler de la besogne; et si de la circonférence ils ne sont rappelés au centre, pour le moins sera-t-il malaisé que de cette secousse il ne leur tombe quelque plume de l'aile. Les huguenots ont ici leurs députés. Je ne sais si leur intention est aussi bonne que leur langage est honnête; mais, au pis aller, notre galimatias vaudra bien le leur. Quand ils obtiendront qu'on leur pardonne le passé, s'ils ont ce qu'ils désirent, ils auront plus qu'ils ne doivent espérer. Il me semble qu'après quatre-vingts ans il serait temps que, s'ils ne sont las de leur folie, ils le fussent de leur misère. La reine mère a pris ses eaux; son visage montre l'opération qu'elles ont faite. Il y a vingt-cinq ans que j'ai l'honneur de la connaître et d'en être connu, mais je ne la vis jamais en meilleur état qu'elle est aujourd'hui. Je ne sais à quelle cause je dois rapporter un effet si miraculeux, sinon que, pour les biens extraordinaires qu'elle fait en la terre, elle est extraordinairement comblée des grâces du ciel. Au demeurant, on ne vit jamais témoignages d'affection réciproque, comme ceux que nous voyons tous les jours entre le roi et elle. Chacun sait comme les affaires qu'elle a eues l'ont endettée. Avec tout cela elle donne au roi l'entretènement de six mille hommes de pied et six cents chevaux. Dieu fasse vivre cette grande reine! Une des considérations dont je console ma vieillesse, c'est que je serai hors du monde quand elle en partira. M. le cardinal de Richelieu a été si mal, que j'ai été huit ou dix jours que je n'entrais jamais au château qu'avec appréhension d'ouïr cette funeste voix : *Le grand Pan est mort.* A cette heure, grâces à l'ange protecteur de la France, il est hors de péril, et les gens de bien hors de crainte. Il s'en est allé chercher quelque repos en sa maison de Limours. De là il faisait compte d'aller à Forges prendre des eaux. Mais, soit qu'il ait estimé n'en avoir plus de besoin, soit que, comme il est tout généreux et tout né à la gloire, il ait voulu, aux dépens même de sa santé, demeurer en un lieu où il pût continuer à Leurs Majestés l'assiduité de son service, il a rompu son voyage. Vous savez que mon

humeur n'est ni de flatter ni de mentir ; mais je vous jure qu'il y a en cet homme quelque chose qui excède l'humanité, et que, si notre vaisseau doit jamais vaincre les tempêtes, ce sera tandis que cette glorieuse main en tiendra le gouvernail. Les autres pilotes me diminuent la peur, celui-ci me la fait ignorer. La sainte vie du roi lui attire toutes sortes de bonnes fortunes ; mais, à mon gré, la plus visible et la plus éminente est celle d'avoir en ses affaires l'assistance de cet incomparable prélat. Jusques ici, quand il nous a fallu bâtir de neuf, ou réparer quelque ruine, le plâtre seul a été mis en œuvre : aujourd'hui nous ne voyons plus employer que du marbre ; et, comme les conseils sont judicieux et fidèles, les exécutions sont diligentes et magnanimes. Vous direz que, l'honorant comme je fais, je devrais lui en avoir donné quelque témoignage par mes écrits. Il est vrai ; mais vous savez aussi bien que moi qu'un esprit troublé n'est capable de rien faire qui soit net. Toutes offrandes ne sont pas propres à un autel de la grandeur du sien. J'ai quelques petites affaires d'où il faut que je sorte devant que d'entreprendre ce que je lui prépare. Jusques à ce que cela soit, j'aime mieux m'en taire que de dire chose qui soit indigne de lui et de moi. Ç'a toujours été mon avis, qu'on ne saurait trop penser à ce qu'on ne saurait assez bien faire. Adieu, monsieur. Je suis votre serviteur très-humble et très-affectionné.

A Fontaine-Bleau, le 10 de septembre 1625.

9. — A M. L'ÉVÊQUE DE MENDE.

MONSIEUR,

La civilité a aussi bien ses inconvénients que le reste des choses du monde ; et pour le moins a-t-elle celui-ci, qu'elle attire les importunités. Si vous en doutez, mon impudence le vous va faire connaître. Il plut à monseigneur le cardinal, il y a quelques jours, de me promettre qu'aussitôt que M. d'Effiat serait de retour, il me ferait payer de ma pension ; et y ajouta encore qu'il me ferait mes petites affaires. Ce témoignage de sa bonté fut grand, comme véritablement il n'y a rien de petit en lui ; mais ce qui le rendit plus glorieux, fut qu'il prévint ma requête, et ne voulut pas que j'eusse la peine de lui demander une chose dont il pût connaître que j'eusse besoin. Aujourd'hui que M. d'Ef-

fiat est arrivé, il est question de me ramentevoir à monseigneur le cardinal, afin qu'il se souvienne, tant de l'assistance qu'il m'a offerte en cette occasion que de celle qu'il m'a promise en l'office de trésorier de France, dont il a plu au roi me gratifier. C'est chose que vous pouvez faire ; et je prends la hardiesse, monsieur, de vous prier de me vouloir faire ce bon office, et de l'accompagner de quelque parole de recommandation sur l'une et l'autre de ces affaires. La monnaie dont les petits payent les bienfaits des grands, c'est la gloire. J'espère que de ce côté-là on ne m'accusera jamais d'ingratitude. Je suis en un âge où il est vraisemblable que les Muses, qui sont femmes, ne font pas grand compte de moi, et que pour le mieux elles ne me bailleront que quelque brin de lavande, quelque tulipe, ou quelque autre de ces chétives fleurs qui ne sont bonnes que pour le chapeau d'un nouveau marié de Clamart ou de Vaugirard. Mais quand je les conjurerai au nom de ce demi-dieu, je m'assure qu'elles n'ont point de jardin qui ne me soit ouvert, et qu'il n'y a œillets ni roses qu'elles-mêmes ne prennent la peine de me cueillir. Elles sont retirées dans les solitudes, il est vrai ; mais c'est sur des montagnes si hautes, que sans être au monde elles ne laissent pas de savoir tout ce qui s'y fait. Et parce qu'elles savent bien que nous sommes en un siècle où il n'y a point d'appui pour elles que celui de cet adorable prélat, elles ne sont pas si malavisées que de refuser un protecteur qui leur est si nécessaire. Je fus dernièrement trouver un homme pour quelque petite affaire, et je crois que, sans offenser sa conscience, il lui était aisé de me satisfaire. La peur que j'ai d'être refusé me fait toujours prendre garde de ne jamais rien demander qui ne soit raisonnable ; et d'ailleurs j'avais quelque sujet de croire que cet homme aimât les vers. Je le trouvai toutefois si peu courtois, et si fort résolu de ne me point gratifier, que je m'en revins avec un déplaisir de lui avoir jamais rien demandé, et avec une protestation de ne lui demander jamais rien. Je suis encore en cette même opinion. La nécessité est forte ; mais, à ce que je vois, elle ne l'est pas assez pour me faire faire une seconde prière à un homme à qui la première n'a de rien servi. Il me pouvait faire du bien ; je lui pouvais donner des louanges : il me semble que ce qu'il eût eu de moi valait bien ce que j'eusse reçu de lui. Puisqu'il ne l'a pas voulu, il le faut laisser là. Me

voilà déchargé d'une grande peine. Aussi bien suis-je fort aise de n'avoir autre objet que celui de ce grand cardinal. C'est un sujet où il n'y a que trop de matière. Ma fortune est un monstre qui ne mourra jamais, ou mourra de la main de cet Hercule. C'est à lui seul et de lui seul que je veux parler. Pour vous, monsieur, en la peine que vous prendrez de le faire souvenir de moi, vous aurez ce déplaisir d'avoir obligé un homme incapable de toute revanche ; mais vous le consolerez, s'il vous plait, du contentement de vous être acquis un très-humble et très-affectionné serviteur.

10. — A M. DE BALZAC[1].

Monsieur,

Vous avez raison de dire qu'il faut peu de chose pour vous obliger. Il y faut certes si peu, que si je pretendais à votre succession, dès demain je présenterais requête pour vous faire bailler un curateur. C'est tout un : quelque préjudiciable que soit cette humeur, elle est généreuse; ne la changez point, si vous me croyez. Quant à moi, qui ne veux rien au delà de ce qui m'appartient, je tourne les yeux de tous côtés pour trouver sur quoi est fondé l'honnête remercîment que vous me faites. Et, après avoir tout examiné, je ne puis que deviner, si ce n'est qu'il y a cinq ou six semaines que, me trouvant en un lieu où l'on mit vos ouvrages sur le tapis, je fus du côté des approbateurs. Ce fut chez madame des Loges, de laquelle vous savez les qualités excellentes ; et je crois qu'à la cour il y a peu de gens qui les ignorent. Le marquis d'Essideuil, le baron de Saint-Surin, M. de Racan, et M. de Vaugelas, y étaient. Il y en avait encore quelques autres dont je ne sais point les noms; mais ce qu'ils dirent me fit connaître ce qu'ils valaient. A ce compte-là, vous m'accorderez bien que le lieu ne pouvait être plus propre, ni la compagnie meilleure, pour l'affaire dont il est question. Je vois bien que l'on vous a dit que je défendis votre cause. Il est vrai, mais sans intention d'en mériter le gré que vous m'en savez. Je ne donnai rien à notre amitié; je ne donnai rien à la complaisance; je

[1] Jean-Louis Guez, seigneur de Balzac, était regardé par Malherbe comme le restaurateur de notre langue. Il mourut en 1654, à l'âge de soixante ans.

ne fis que ce qui est de mon inclination et de ma coutume, je pris le parti de la vérité. Pour celui contre qui l'on vous a mis si fort en colère, je ne sais quel rapport on vous en a fait, mais je vous jure qu'il parla de vous et de vos écrits avec une modération si grande, qu'il semblait plutôt proposer des scrupules pour en avoir l'avis de la compagnie, que pour dessein qu'il eût de nuire à votre réputation. Toutefois prenons les choses d'un autre biais, et posons le cas que son sentiment fût conforme à l'interprétation que vous en faites : ne savez-vous pas que la diversité des opinions est aussi naturelle que la différence des visages, et que vouloir que ce qui nous plaît ou déplaît plaise ou déplaise à tout le monde, c'est passer des limites où il semble que Dieu même ait commandé à sa toute-puissance de s'arrêter? Quelle absurdité serait-ce qu'aux jugements que font les cours souveraines de nos biens et de nos vies les avis fussent libres, et qu'ils ne le fussent pas en des ouvrages dont toute la recommandation est de s'exprimer avec quelque grâce, et tout le fruit de satisfaire à la curiosité de ceux qui n'ont rien de meilleur à s'entretenir? Je ne crois pas qu'il y ait de quoi m'accuser de présomption, quand je dirai qu'il faudrait qu'un homme vînt de l'autre monde pour ne savoir pas qui je suis. Le siècle connaît mon nom, et le connaît pour un de ceux qui y ont quelque relief par-dessus le commun. Et néanmoins ne sais-je pas qu'il y a de certains chats-huants à qui ma lumière donne des inquiétudes, et qui, se trouvant en des lieux où la faiblesse de ceux qui les écoutent leur laisse tenir le haut du pavé, font, avec je ne sais quelles froides grimaces, tous leurs efforts pour m'ôter ce qu'il y a si longtemps que la voix publique m'a donné? Non, non; il est de l'applaudissement universel comme de la quadrature du cercle, du mouvement perpétuel, de la pierre philosophale, et telles autres chimères : tout le monde le cherche, et personne ne le trouve. Travaillons à l'acquérir tant qu'il nous sera possible; nous n'y réussirons non plus que les autres. Ceux qui ont dit que la neige est noire ont laissé des successeurs qui, s'ils ne disent la même impertinence, en diront d'autres qui ne seront pas de meilleure mise. Il est des cervelles à fausse équerre, aussi bien que des bâtiments. Ce serait une trop longue et trop forte besogne de vouloir réformer tout ce qui ne se trouverait pas à notre gré. Tantôt

nous aurions à répondre aux sottises d'un ignorant ; tantôt il nous faudrait combattre la malice d'un envieux. Nous aurons plus tôt fait de nous moquer des uns et des autres. La pluralité des voix est pour nous. S'il y a quelques extravagants qui veuillent faire bande à part, à la bonne heure. De toutes les dettes, la plus aisée à payer, c'est le mépris. Nous ne ferons pour cela ni cession ni banqueroute. Aimons ceux qui nous aiment : pour les autres, si nous ne sommes à leur goût, il n'est pas raisonnable qu'ils soient au nôtre. Mais aussi en faut-il demeurer là. Il ne se trouvera que trop de gens qui, n'ayant point de marque pour se faire connaître, voudraient avoir celles d'être nos ennemis ; gardons-nous bien de leur donner ce contentement. Écrive contre moi qui voudra : si les colporteurs du Pont-Neuf n'ont rien à vendre que les réponses que je ferai, ils peuvent bien prendre les crochets, ou se résoudre à mourir de faim. On pensera peut-être que je craigne les antagonistes ; non fait : je me moque d'eux, et n'en excepte pas un, depuis le cèdre jusques à l'hysope. Mais je sais que juger est un métier que tout le monde ne sait pas faire. Il y faut de la science et de la conscience, qui sont choses qui ne se rencontrent pas souvent en une même personne. La cause d'un ami est presque toujours bonne ; celle d'un ennemi presque toujours mauvaise. Il n'en fut jamais une si juste que celle de Ménélas contre le traître qui lui vola sa femme ; et cependant en l'entreprise que fit la Grèce pour avoir la réparation de cette injure, les affections des dieux furent tellement partagées, que parmi eux le ravisseur ne trouva pas moins de protection que le mari. Qui plus est, quand il fut question du combat d'Hector et d'Achille, qui devait décider l'affaire, Jupiter lui-même, tout père des dieux qu'il est, fut si peu résolu du parti qu'il devait prendre, que, sans vouloir rien prononcer de lui-même, il se fit apporter des balances, pesa les vies de l'un et de l'autre, et en remit l'issue à ce qu'il plairait à la destinée en ordonner. Après un exemple où nous voyons ceux qui doivent tonner sur les injustices en faire eux-mêmes de si remarquables, pensez, je vous prie, ce que doit espérer celui qui est exposé au jugement des ignorants, dont, grâce à Dieu, nous avons ici un nombre.

Je suis marri que je n'en puis avoir meilleure opinion. Mais leur voyant tous les jours faire cas de je ne sais quels écrits qui,

devant les jurés du métier, ne passent que pour des pois pilés de l'hôtel de Bourgogne, je ne crois pas qu'il y ait chose ni si mauvaise qui ne leur puisse plaire, ni si bonne dont ils n'osent faire les dégoûtés. C'est trop demeurer sur un si maigre sujet; il en faut sortir, et répondre à ce que vous me dites de notre ami [1]. Vous l'obligez de le défendre, il en a bon besoin. Du côté des bergeries, son cas va le mieux du monde; mais certes, pour ce qui est des bergères, il ne saurait aller pis. Cette affaire veut une sorte de soins dont sa nonchalance n'est pas capable. S'il attaque une place, il y va d'une façon qui fait croire que s'il l'avait prise il en serait bien empêché; et s'il la prend, il la garde si peu, qu'il faut croire qu'une femme a été bien surprise quand elle a rompu son jeûne pour un si misérable morceau. Vous dites que vous lui ressemblez; mais à qui le persuaderez-vous?

Peût-être à quelque juif, mais non pas à Malherbe.

Vous n'êtes pas, à mon avis, si rude jouteur que cet assommeur de monstres qui, en une nuit, vit les cinquante filles de son hôte, mais à beaucoup moins que cela, on ne laisse pas de passer pour bon compagnon. Vous ferez le discret tant qu'il vous plaira : le mot qui vous est échappé, que les femmes sont la plus belle moitié du monde, n'est pas d'un homme qui n'ait que faire d'elles. Je vois bien ce que c'est : vous voulez assurer les maris, afin que, n'ayant point de soupçon de vous, ils vous laissent faire vos recherches en toute liberté. Cela s'appelle être habile homme, et tendre des piéges comme il faut; continuez. Je serai bien aise que vous soyez heureux, à la charge que vous aurez pitié de ceux qui ne peuvent l'être. J'ai fait ce que fait le reste des hommes : j'ai désiré la longue vie, et vous voyez où la longue vie m'a réduit. Je ne suis pas enterré, mais ceux qui le sont ne sont pas plus morts que je suis. Je n'ai, grâce à Dieu, de quoi murmurer contre la constitution que la nature m'avait donnée. Elle était si bonne, qu'en l'âge de soixante et dix ans je ne sais que c'est d'une seule des incommodités dont les hommes sont ordinairement assaillis en la vieillesse; et si c'était être bien que de n'être point mal, il se voit peu de personnes à qui je dusse porter envie. Mais quoi! pource que je ne suis point mal, serais-je si

[1] C'est sûrement de Racan qu'il s'agit ici.

peu judicieux que je me fisse accroire que je suis bien? Je ne sais quel est le sentiment des autres, mais je ne me contente pas à si bon marché. L'indolence est le souhait de ceux que la goutte, la gravelle, la pierre ou quelque semblable indisposition, mettent une fois le mois à la torture : le mien ne s'arrête point à la privation de la douleur; il va aux délices, et non pas à toutes (car je ne confonds point l'or avec le cuivre), mais à celles que nous font goûter les femmes en la douceur incomparable de leur communication. Toutes choses, à la vérité, sont admirables en elles; et Dieu, qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la femme. Mais ce que j'en estime le plus, c'est que, de tout ce que nous possédons, elles sont seules qui prennent plaisir d'être possédées. Allons-nous vers elles, elles font aussitôt la moitié du chemin; leur disons-nous *mon cœur*, elles nous répondent *mon âme;* leur demandons-nous un baiser, elles se collent sur notre bouche; leur tendons-nous les bras, les voilà pendues à notre cou. Que si nous les voulons voir avec plus de privauté, y a-t-il péril ni si grand ni si présent où elles ne se précipitent pour satisfaire à notre désir? Si après cela il y a malheur égal à celui de ne pouvoir plus avoir de part en leurs bonnes grâces, je vous en fais juge, et m'assure que vous aurez de la peine à me condamner. Mais il ne faudrait guère continuer ce discours pour me porter à quelque désespoir. Brisons là; aussi bien ma lettre est déjà trop longue. Si vous la trouvez telle, vous en pardonnerez la faute au plaisir que j'ai pris de m'entretenir avec vous, et de là jugerez, s'il vous plaît, monsieur, combien en quelque bonne occasion il me sera doux de vous témoigner que je suis et veux toujours être votre serviteur très-humble et très-affectionné.

11. — A M. DE BOUILLON-MALHERBE.

Monsieur mon cousin,

Il se faut laisser vaincre à vos courtoisies, à peine de recevoir un affront. Vous avez le premier intérêt en la gloire du nom de Malherbe; c'est à vous de faire le principal effort pour la relever Il y faut de la fortune. Jusques ici elle nous a tellement abandonnés, qu'il y aura bien de la peine à nous la réconcilier. Je vous en

laisse le travail, comme au plus capable de le faire. Mon âge me défend de rien entreprendre qui soit ni long ni difficile. C'est aux jeunes à planter des chênes : les vieux comme moi ne doivent plus planter que du persil, des choux, des épinards, et autres telles denrées. Je voudrais bien vous écrire des nouvelles, mais cette semaine peneuse [1] les a étonnées. Je crois que, et à Troie et au camp des Grecs, on ne fait que prier Dieu. C'est à lui qu'il faut recourir, et de lui qu'il faut attendre ce qui nous est propre. Hors de son aide, tout est vain, tout est songe, ombre et fumée. Je le prie, monsieur mon cousin, qu'il vous donne les prospérités que je vous désire, à la charge que vous continuerez d'aimer, et de bon cœur, celui qui de tout le sien est votre très-humble et très-affectionné serviteur.

A Paris, ce 29 de mars 1614.

12. — AU MÊME.

Monsieur mon cousin,

Je m'étonnais certainement d'être si longtemps sans avoir de vos nouvelles ; mais je ne pensais pas que la cause en fût si triste comme elle est. Il faut louer Dieu, de quelque façon et en quelque temps qu'il dispose de nous ou des nôtres. Bien est-il malaisé de recevoir de si pesants coups sans donner quelque signe de ressentiment. Mais il en faut toujours revenir là, que c'est un passage nécessaire à tout ce qui vit au monde, et que si aujourd'hui nous perdons et pleurons, demain nous serons perdus et pleurés à notre tour. Je vous en dirais davantage ; mais en semblables occasions les paroles ont plus d'ostentation que d'effet. Nous attendons ici les remontrances du parlement. On tient que c'est pour demain. Si ces gens eussent rejeté le rétablissement de la paulette, ils donneraient meilleure opinion qu'ils ne font, et leur harangue serait de meilleure odeur. Mais où sont ceux qui ne sont point sensibles à leur intérêt? Je ne sais si c'est au ciel, mais je sais bien qu'il n'y en eut jamais en terre, et qu'il ne faut pas espérer qu'il y en ait jamais. Les préparatifs des mariages se font avec hâte. L'on croit que l'on partira à la mi-juin. Je ne pense pas que

[1] Ce mot, qui depuis longtemps n'est plus en usage, s'employait autrefois comme synonyme de *piteuse*.

ce soit précisément au quinzième, mais je tiens que ce ne sera pas bien longtemps après. Adieu, monsieur mon cousin. Je suis votre très-humble et très-affectionné serviteur.

A Paris, ce 20 de mai 1615.

13. — AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

J'ai ce matin reçu votre paquet, dans lequel étaient les mémoires que vous m'avez envoyés. Je les ai vus, et couru par-dessus, sans y avoir rien trouvé qui puisse servir à l'ouvrage qui se fait. C'est pourquoi je vous les renvoie. Il n'est question que de trouver des choses générales, où toute la noblesse soit comprise ; et faut que ce soient de vieux documents de trois ou quatre cents ans. Dans ces cahiers où sont les mémoires de notre noblesse, il est fait mention d'un livre de Navarre, héraut d'armes, et d'une histoire d'outre-mer. Si cela se pouvait recouvrer, ce serait une bonne affaire ; car, comme je vous ai déjà mandé, celui qui travaille à l'histoire de Normandie n'y met rien du sien, mais ramasse, avec tout ce qu'il a déjà d'imprimé sur ce sujet, tout ce qu'il peut trouver de livres écrits à la main. Et certainement c'est ce qui sera le meilleur, pource que, s'il parlait des maisons ou personnes en particulier, il serait suspect d'avoir donné quelque chose à son affection. De cette façon, ne faisant que mettre en lumière de vieux livres, ce qui y sera n'aura ni doute ni soupçon de faveur ou flatterie. Pour notre maison, vous n'aurez que faire de vous en mettre en peine : il n'y a pas un livre où elle ne soit ; et tout exprès je ne veux en façon du monde voir celui qui fait le recueil, pour ne donner matière de croire qu'il y ait mis quelque chose à ma requête. Le livre que j'avais envoyé querir en Angleterre est venu, mais il est imparfait. J'y renvoie pour avoir ce qui reste, et pour avoir aussi de leur main le catalogue de ceux qui ont suivi le duc Guillaume en Angleterre. Il ne faut pas douter que nous n'y soyons, aussi bien qu'aux mémoires qui s'en trouvent par deçà. Vous aurez vu ce que dit de nous Camdenus. Je lui ai fait écrire par un de ses amis, pour savoir de lui d'où il l'a tiré. Entre autres seigneuries très-grandes que perdit Payen-Mal-

herbe pour avoir appelé Louis, fils de Philippe-Auguste [1], il met Bocton-Malherbe en la comté de Kent près de Lenham, qui a été si longtemps en cette maison qu'il en a retenu le nom. J'ai fait venir la carte d'Angleterre, où est ladite seigneurie de Bocton-Malherbe. J'espère que par la réponse de M. de Camdenus nous apprendrons quelque chose de plus. Je n'ai que faire de l'arbre de généalogie que feu mon père avait dressé; car, comme je vous ai dit, il n'est pas question de rien dire de nous en particulier, mais de faire généralement imprimer tout ce qui se trouve de l'histoire de Normandie, où, puisque nous nous trouvons, il faut louer Dieu; pource que, si nous n'y étions, ce serait en vain que nous désirerions ni espérerions de nous y faire ajouter. Je suis, monsieur mon cousin, votre serviteur très-humble et très-affectionné.

A Paris, ce 16 de juin 1618.

14. — AU MÊME.

Monsieur mon cousin,

L'Aubigné que je vous envoie demeurera avec vous, s'il vous plaît. C'est en cette intention que je le vous ai envoyé. Nous parlerons des secondes noces de notre bon ami quand il sera ici. Vous me dites que s'il y passe, ce sera par considération. C'est une besogne où qui a de l'amour pense tout faire avec la raison. Quoi que c'en soit, et quoi qu'en disent les mauvaises langues, c'est une douce chose que la compagnie d'une femme; et sur ce sujet je dis un jour à la reine mère du roi un mot qui la fit rire, qu'il n'y avait que deux belles choses au monde, les roses et les femmes; et deux bons morceaux, les femmes et les melons. Mais, mon cousin, après tous les soins que nous aurons apportés à en faire une bonne élection, nous y pourrons aussitôt faire hasard que rencontre; et, quoi qui en arrive, il le faut attribuer à la fortune, et non à notre jugement. Recommandez donc à Dieu notre ami, comme l'on fait un homme qui se met sur la mer; les succès de l'un et de l'autre ont mêmes espérances et mêmes craintes. Le mal que j'appréhende le plus pour lui, c'est, comme je vous ai dit, le nombre des enfants; les autres incommodités ont leurs remèdes, celle-ci n'en a du tout point. Pour ce que vous m'écrivez

[1] Appelé en duel.

au bas de votre lettre, touchant l'Histoire d'Aubigné, vous avez en ce volume que je vous ai envoyé tout ce qu'il a fait imprimer. Je crois bien qu'il sera suivi d'un troisième ; mais il a si mal rencontré en ce commencement, que je crois qu'il y pensera de plus près à l'avenir. Vous pouvez juger comme il doit parler véritablement des affaires du Levant et du Midi, puisqu'en ce qui s'est fait auprès de lui, et, par manière de dire, à sa porte, il rencontre si mal. Le meilleur que j'y voie, c'est que ses mensonges ne feront pas geler les vignes, et que les denrées seront en la halle au prix qu'elles ont accoutumé : c'est de quoi il est question ; tout le reste, vanité, sottise et chimères. Adieu, monsieur mon cousin. Je suis toujours votre très-humble et très-affectionné serviteur.

A Paris, ce 14 de février 1620.

15. — AU MÊME.

Monsieur mon cousin,

Je ne sais sur quoi vous vous fondez pour ne croire pas que, devant qu'il soit Pâques, la Rochelle sera en l'obéissance du roi. Je suis bien de contraire opinion : je ne crois pas qu'elle soit si longtemps sans se rendre. On y travaille par deux voies : l'une par la stecade[1] prétendue de Pompée Targon, de laquelle je n'ai pas grande espérance, comme aussi n'ont presque tous ceux qui en viennent. L'autre est par une digue ou chaussée que l'on tire du travers du port, depuis le fort Louis jusqu'au fort de Coreilles. Il y a huit ou dix jours qu'il y en avait cent dix pas de faits : vous pouvez penser que depuis la besogne est bien avancée ; l'on tient qu'elle sera achevée pour tout le mois de janvier. On doit laisser au milieu la place d'un canal, qui sera rempli de vaisseaux maçonnés qui se font à Bordeaux. Il y a douze ou quinze jours que la reine mère me dit (je dis à moi, pource que je le lui demandai) qu'il y en avait déjà trente d'achevés. Je lui ouïs dire aussi, lundi au soir, que la digue était si bonne et si ferme que la mer n'en avait pas ébranlé la moindre pierre qui y fût. Les choses étant comme cela, je ne suis pas d'avis que vous gagiez ; et d'ailleurs, pour avoir mon portrait, vous n'avez que faire de gageure. La demande que vous m'en faites

[1] Estacade.

est trop obligeante pour ne la vous accorder pas. Je désire seulement que vous me donniez temps jusqu'à ce que nous soyons dans les chaleurs. Il est vrai que je n'ai jamais que mauvaise mine; mais en hiver je l'ai pire qu'en été. Je vous en ferai donc faire un ce mois de mai, et en ferai faire un autre pour me faire mettre en médaille, pour en tirer une cinquantaine, et de cette façon satisfaire à beaucoup de personnes qui me font la même prière que vous. Il y a une douzaine de mes parents ou de mes amis à Caen à qui j'en veux donner. Il m'en faut pour cette ville et pour Provence. Ce ne serait jamais fait de m'amuser à me faire peindre. Je suis bien aise, monsieur mon cousin, que mes lettres vous soient agréables. Vous en parlez selon mon goût, quand vous dites qu'en les lisant vous pensez m'ouïr deviser au coin de mon feu. C'est là, ou je me trompe, le style dont il faut écrire les lettres. J'espère, quand je me serai tiré de l'affaire où m'a mis la mort de votre cousin, en faire imprimer un volume entier, où je mettrai celles que vous m'avez envoyées, et avec elles celles que je vous écris tous les jours, que vous garderez, s'il vous plait, pour y être mises quand je les aurai revues et habillées à la mode. Vous me garderez, s'il vous plait, celles que vous avez reçues de moi depuis les premieres; non pas toutes, mais celles où vous jugerez qu'il y aura de la matière pour faire quelque chose. Vous aurez dans quinze ou vingt jours, Dieu aidant, cent ou six-vingts vers que je vais envoyer au roi. Ils lui seront présentés par M. le cardinal de Richelieu, que vous croyez bien qui n'y sera point oublié. Pour nos nouvelles, lundi Montagny fut mis à la Bastille. Il vint par eau depuis Melun jusques auprès de ce pavillon qui est au bout du jeu de mail de l'Arsenac [1]. Le marquis de Rotelin, qui le reçut et le livra à M. de Tremblay, m'a dit qu'il le trouva fort étonné. Je ne pense pas qu'il soit traité d'autre façon qu'en prisonnier de guerre. On dit que M. de Bullion vient pour l'interroger. Il se peut faire qu'il est déjà venu. Les drapeaux pris sur les Anglais furent hier apportés au Louvre aux deux reines. On leur fit faire un tour dans

[1] Nous suivons ici l'orthographe de Malherbe. Nicot, l'auteur du *Thresor de la langue françoise*, qui vivait à la même époque, écrivait *arcenal*. Depuis, ce mot a perdu sa lettre étymologique.

la cour, et de là on les porta à Notre-Dame. Il y en a quarante-quatre; ils ont été dix-neuf jours par les chemins. Le frère aîné de M. de Saint-Simon en a été le conducteur, et de quatre petites pièces qui ont été prises sur les mêmes ennemis. Les drapeaux ont tous au bout d'en haut et au coin qui est vers le bois, un morceau de taffetas blanc d'environ trois pieds en carré. En ce taffetas blanc il y a une croix rouge, qui touche à toutes les quatre faces de ce carré. M. le Prince est devant Soyon sur le Rhône, où il assiége Brison. Les assiégés ont fait une sortie sur nous, où il est demeuré deux de leurs prisonniers, qui ont été pendus à l'heure même. Il était venu vers M. le Prince deux députés de Privas, pour le prier de leur donner quelque temps pour disposer les choses à l'obéissance. Il leur en donna autant qu'il fallait pour aller et pour revenir, c'est-à-dire pour envoyer à Privas. La chose ne s'étant point faite, il fit aussitôt pendre les deux députés, qu'il avait retenus pour cet effet. J'ai grande opinion du service que rendra ce prince au roi en cette occasion. Dieu lui en fasse la grâce, et là et partout donne à Sa Majesté les prospérités que les gens de bien lui désirent. Adieu, monsieur mon cousin. Excusez la hâte dont je vous écris. J'use avec vous librement, et comme votre serviteur très-humble et très-affectionné.

A Paris, ce 22 de décembre 1627.

16. — AU MÊME.

Monsieur mon cousin,

Je ne sais pas si je mentirai en mes prophéties, mais je sais bien que je ne mentirai pas au terme que je vous demande pour le portrait. Je suis bien près de la mort, mais je pense que trois ou quatre mois m'en feront la raison. Pour les choses du monde, j'ai l'honneur d'être tous les jours au cabinet; et à cette heure même je n'en fais que de venir, y ayant demeuré trois heures exprès pour apprendre quelque chose digne de vous écrire. Mais vous savez plus de nouvelles que moi. Le duc de Lorraine, qui a désarmé il y a trois semaines et plus, vous fait peur. Il en est de même de M. de Savoie, qui a fait chanter le *Te Deum*, et fait faire des feux de joie à Turin pour la défaite des

Anglais, et a envoyé ici vers Leurs Majestés un ambassadeur extraordinaire pour s'en réjouir avec elles. Avec tout cela je vois bien qu'on ne laisse pas de vous en faire de mauvais contes. Ne croyez point de léger, mon cousin ; et, quand on vous dira quelque chose, considérez l'intérêt de celui qui la vous dira, et là-dessus raisonnez selon le sens commun ; vous trouverez qu'au lieu de corps, on ne vous présente que des fantômes. Je ne sais pas, certes, d'où vous avez appris cette prétendue intelligence sur la Fère ; mais je sais bien que c'est une chose si absurde, que quand je m'en suis voulu enquérir, si on ne m'eût connu, on m'eût fait passer pour dupe. Le marquis de Nesle, qui en est gouverneur, était ce soir chez la reine mère. Je lui ai donné de quoi rire quand je lui ai demandé ce qui en était. On ne vous a pas mieux averti de ces douze vaisseaux que nous avons eu bien de la peine à mettre ensemble depuis dix-huit jours. M. de Guise en a vingt-cinq ou vingt-six français, et quelque trentaine d'Espagne. Je crois que, puisque l'on n'en assemble point davantage, on ne juge pas qu'il faille plus de dépense, et que cela suffira pour ranger la Rochelle à son devoir. L'Anglais, s'attaquant au roi, est un petit gentilhomme de cinq cents livres de rente qui s'attaque à un qui en a trente mille. Je ne sais, monsieur mon cousin, si je vous ai dit qu'il n'y a que deux rois en Europe capables de mener du canon en campagne ; si je ne le vous ai dit autrefois, je le vous dis à cette heure, car il est vrai. On ne compte que deux puissances en la chrétienté, la France et l'Espagne : pour les autres, ce sont leurs suivants, et rien plus. Quant aux grands qui fomentent la guerre, ne vous imaginez pas qu'il y en ait un si hardi de faire semblant d'y penser. S'ils se pouvaient tous accorder, c'est bien chose assurée qu'ils feraient du mal. Mais ni en France, ni en lieu du monde, on ne voit jamais entre ces gens-là un consentement universel. Ils ne sont pas sitôt d'accord, que leurs intérêts les séparent ; chacun a peur que son compagnon ne s'avance à ses dépens. Cela n'est point en France seulement, c'est partout où il y a des hommes. Pour moi, je crois, avec beaucoup de gens d'esprit, que la huguenoterie court fortune par toute l'Europe d'être voisine de sa fin : toutes les apparences vont là. Il me semble qu'un peu de bon raisonnement vous doit faire rire quand on vous menace

des Anglais. Ils sont venus, avec cent ou six vingts vaisseaux, nous surprendre et nous attaquer en un lieu où nous ne pouvions aller. Il n'est donc pas vraisemblable que, venant en terre ferme, ils fassent mieux leurs affaires, étant bien certain qu'ils n'auront pas sitôt pied à terre, qu'ils n'aient quinze ou vingt mille hommes sur les bras, contre cinq ou six mille hommes qu'ils pourront amener. Quant à moi, je les crains comme je crains ceux du Grand-Caire. Voilà, monsieur mon cousin, mes sentiments. La reine mère du roi attend dimanche ou lundi le lieutenant de ses gardes, qu'elle a envoyé vers le roi. Il nous dira des nouvelles; et si elles sont importantes, je vous en ferai part tout aussitôt. Il ne me souvient point de celui pour qui j'ai fait des vœux, dont vous êtes si étonné. Ce n'est pas ma coutume d'aimer ceux qui n'aiment point le roi et qui le servent mal, à faute d'affection ou à faute d'expérience. Ma mémoire est usée : si vous ne me ramentevez l'homme dont il est question, je ne le saurais deviner. Mais je suis trop long. Adieu, monsieur mon cousin. Je vous donne le bonsoir.

A Paris, ce 21 de janvier 1628.

17. — AU MÊME.

Monsieur mon cousin,

Je ne pensais pas, quand je vous écrivis ma dernière lettre, que la réponse que vous m'y feriez dût être accompagnée d'une si pitoyable nouvelle comme celle que vous me mandez. Ce n'est pas que la fortune ne me soit toujours suspecte; mais étant notre vie exposée à autant de ses injures que nous avons de choses qui nous sont chères, il n'est pas possible de prévoir qui sera le premier endroit où nous en serons assaillis. Je dois bien croire, monsieur mon cher cousin, et votre lettre me le fait paraître assez clairement, que vous êtes encore en un état où les consolations vous seraient des offenses; c'est pourquoi vous n'en recevrez point de moi. Vous avez perdu une des meilleures et des plus aimables femmes du monde : j'aurais mauvaise grâce de vous parler ou d'être insensible en cette infortune, ou de ne la sentir que légèrement. Non, non, mon cher cousin, satisfaites à votre devoir, satisfaites à votre bon na-

turel, et satisfaites encore à la pauvre défunte; qui sans doute ne peut être mieux assurée du plaisir que vous avez eu en sa compagnie, que par les témoignages que vous rendrez du regret d'en être privé. Je vous donne certes un conseil bien extraordinaire; mais je le fais d'autant plus hardiment, que je sais qu'il est selon votre humeur, et que vous savez qu'il est selon la mienne. J'en ai fait de même quand j'en ai eu les mêmes occasions. Dieu, qui vous a envoyé cette affliction, vous la récompensera, s'il lui plaît, par la conservation de ce qui vous reste. Je la vous souhaite, monsieur mon cher cousin, et avec elle toutes sortes de nouvelles prospérités, comme celui qui est toujours votre très-humble et très-affectionné serviteur.

18. — AU ROI LOUIS XIII.

A L'OCCASION DE LA MORT DE SON FILS, QUI FUT TUÉ EN DUEL.

Sire,

Les vers que Votre Majesté vient de lire[1] passeront, s'il lui plaît, pour un très-humble remerciment de la promesse qu'elle m'a faite de ne donner jamais d'abolition à ceux qui ont assassiné mon fils. Une bonté médiocre se fût contentée de me l'avoir dit une fois. La vôtre, qui, en l'amour de la justice et en la haine des crimes, n'est semblable qu'à soi-même, après me l'avoir réitéré, y voulut encore ajouter ce favorable commandement, que je travaillasse à faire prendre les meurtriers, et que je ne me souciasse point du demeurant. Il me semble bien, sire, que des paroles prononcées de la bouche d'un roi, le plus grand et le meilleur qui soit au monde, me doivent être en telle révérence, que, sans être criminel moi-même, je ne puisse faire doute de leur vérité : mais, sire, sur quelle sûreté peut se reposer un esprit de qui le trouble est si grand et si déplorable comme le mien? Cauvet, conseiller d'Aix, beau-père de de Piles, et père de Bormes, qui sont les deux abominables assassins de mon pauvre fils, prêche partout la vertu de ses pistoles, parle de la poursuite que j'en fais, non avec l'humilité d'un qui a besoin de misé-

[1] Cette lettre était apparemment précédée de l'ode IX :

Donc un nouveau labeur a tes armes s'apprête.

ricorde, mais avec la présomption d'un qui se tient assuré de triompher. C'est cela, sire, qui m'amène une seconde fois à vos pieds, pour vous faire souvenir de votre promesse, et vous en demander la confirmation. Pour ce qui est des faveurs dont Cauvet se promet d'être appuyé, je ne m'en mets point en peine; il en sera ce qu'il pourra; mais je sais bien qu'un homme d'honneur y pensera deux fois, devant que de se ranger de son parti. Protéger une méchanceté, et la commettre, sont actions qui partent presque d'une même source; et qui fait l'un, sire, ferait l'autre, s'il en espérait la même impunité. Puis, quand il se trouverait des âmes assez perdues pour l'assister, sur quelles apparences, s'ils ont quelque lumière de bon sens, sauraient-ils fonder leur intercession? Si par les qualités mes parties se pensent rendre considérables à mon préjudice, qui est-ce qui ne sait point qu'un nombre infini de personnes vivent encore à Marseille, qui ont vu arriver le père et l'oncle de Cauvet, et là, petits marchandots, avec des balles de cannelle, poivre, gingembre, raisins et autres denrées, commencer leur trafic, qui de deux ou trois mille livres qu'ils pouvaient avoir alors, est abouti à près de deux millions, que tout le monde croit qu'ils aient aujourd'hui? Je n'ai parlé que du père et de l'oncle; mais Cauvet, tout hardi qu'il est, oserait-il nier qu'il n'ait fait le métier lui-même, et qu'assez de fois son nom n'ait été écrit au livre de l'écrivain de vaisseau? Quant à de Piles, si un secrétaire d'État, appuyé d'une personne qui pouvait tout auprès du feu roi votre père, ne lui eût fait donner la chétive capitainerie du château d'If, vacante par la mort d'un valet de chambre de Henri III, ensuite de laquelle il a fait depuis quelques autres petites grivelées, ne serait-il pas à cette heure ou à Carpentras ou en Avignon, caché parmi ses parents dans les ordures de la honteuse condition où il est né? Pour ce qui est de moi, sire, il est bien vrai que la maison des Malherbe Saint-Aignan dont je suis, et dont je porte le nom, est depuis deux cents ans en si mauvais termes qu'elle ne saurait être pis, si elle n'était ruinée entièrement; et quand je dis cela, je ne pense laisser rien à dire à mes ennemis : mais il est vrai aussi que non-seulement dans l'histoire de Normandie, mais en la voix commune de tout le pays, elle est tenue pour l'une de celles qui suivirent il y a six

cents ans le duc Guillaume à la conquête d'Angleterre, et que, pour le justifier, l'écusson de leurs armes est encore aujourd'hui, parmi trente ou quarante des principales du temps, en l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, dans une salle que la fortune plutôt qu'autre chose exempta du ravage que fit la fureur des premiers troubles en tout le reste de cette maison. Si mes parties s'en veulent éclairer, qu'ils aillent sur le lieu : leur propre vue leur apprendra ce qui en est. Mais peut-être s'imaginent-ils qu'ils donneront à ce crime une couleur qui en diminuera l'abomination; c'est chose qu'ils ont déjà tentée inutilement : s'ils y retournent, je ne crois pas que ce soit avec plus de succès. Cette maudite affaire ne fut pas sitôt arrivée, que Cauvet, qui voudrait avoir des juges à sa fantaisie, ou plutôt qui n'en voudrait point avoir du tout, dépêcha par deçà un des siens pour avoir une interdiction du parlement de Provence, et en chemin faisant le chargea de conter la nouvelle de la façon qu'il lui était expédient qu'elle fût crue. Son homme s'acquitta de sa commission le mieux qu'il put; mais ce furent des ténèbres qui ne durèrent guère. Il arriva dans cinq ou six jours une infinité de lettres de Provence, qui, par des narrations véritables et non suspectes, démentirent ce que ridiculement ce messager avait publié. M. de Guise même, qui avait été prévenu de cette imposture, me fit l'honneur de me venir voir, et m'avoua que du premier abord il avait cru ce que l'homme de Cauvet avait dit; mais que, depuis, ceux qui font ses affaires en Provence lui avaient écrit au vrai comme la chose s'était passée, que l'action était très-vilaine, et que de bon cœur il m'assisterait en ce qui dépendrait de lui. Voilà comme réussit à Cauvet le premier essai qu'en cette occasion il fit d'abuser le monde. A cette heure que la chose est décriée comme elle est, et que, sur les informations faites par trois juges différents, et les dépositions de plus de quarante témoins, les assassins ont été condamnés à mort, je ne vois pas avec quelle apparence il pourrait reprendre le même chemin. Aussi crois-je bien que ce n'est pas là que lui et les siens jettent les plus assurés fondements de leur espérance. Ils me voient en un âge où il est malaisé que ma vie soit plus guère longue; ils font ce qu'ils peuvent pour en attendre la fin. Il ne se passe guère de semaine que sur des vétilles ils ne m'assignent au conseil.

Contre tous leurs artifices, M. le garde des sceaux est mon refuge. Les bonnes causes sous lui ne doivent rien craindre, ni les mauvaises rien espérer. Son intégrité est une muraille d'airain; il n'y a moyen d'y faire brèche. Tout le monde bénit l'élection que Votre Majesté en a faite : je crois qu'il ne sera pas marri que j'en fasse de même, et qu'avec les autres je publie sa vertu, pource que véritablement elle est une des plus fortes et des plus nécessaires pièces dont Votre Majesté puisse composer la félicité de l'État. L'ordonnance veut que toute audience soit déniée aux criminels, que premièrement ils ne soient remis en prison. Je sais bien que c'est ce que mes parties ne feront pas, et par conséquent je me dois rire d'eux si, quoi qu'ils fassent dire en leur absence, ils s'imaginent d'être écoutés dans le conseil. Je suis trop long, sire; j'abuse de votre loisir : mais si les plus faibles passions sont rebelles à la raison, il ne faut pas penser que les fortes demeurent dans l'obéissance. Je m'en vais finir, après que j'aurai dit à Votre Majesté une chose que peut-être elle n'entendra pas sans étonnement. Mon pauvre fils, ayant été tué à quatre lieues d'Aix, y fut apporté, pour, selon son désir, être inhumé en l'église des Minimes, qui est au bout de l'un des faubourgs. Le peuple ne sut pas sitôt que le corps était arrivé, qu'il y courut en telle abondance, qu'il ne demeura au logis que les malades. Comme il fut question de le mettre en terre, ils dirent tous résolument qu'ils le voulaient voir encore une fois. Les religieux en firent quelque difficulté, mais il fallut qu'ils cédassent. La bière fut ouverte, le drap décousu, et le peuple satisfait de ce qu'il avait désiré. Quelles bénédictions furent alors données au pauvre défunt, et quelles imprécations faites contre les meurtriers ! C'est chose vue et attestée de trop de gens pour m'y arrêter. Il suffit, sire, que je supplie très-humblement Votre Majesté de considérer quelles étaient les mœurs d'un homme que toute une ville a regretté de cette façon. Ce n'est rien de nouveau de plaire à cinq ou six personnes; mais de plaire à tout un peuple, et lui plaire jusques à si haut point, il est malaisé que ce soit que par le moyen d'une vertu bien reconnue, et dont les témoignages aient une bien claire et bien générale approbation. Aussi ne douté-je point, sire, que Votre Majesté, qui a une aversion de toutes sortes de crimes, ne trouve, en cette circonstance extraordinaire,

de quoi faire sentir à mes parties un extraordinaire courroux. Tuer qui que ce soit est toujours un mauvais acte; mais tuer un homme de bien, et le tuer poltronnement et traitreusement, c'est mettre le crime si haut qu'il ne puisse aller plus avant. J'ai certes de la peine à croire qu'il y ait homme qui osât parler pour ceux qui ont commis celui-ci. Toutefois, pource qu'il y a des esprits bossus et boiteux aussi bien que des corps, s'il avenait à quelque effronté d'en prendre la hardiesse, souvenez-vous, sire, que ceux qui vous prient d'une injustice vous tiennent capable de la faire; et là-dessus jugez quelle opinion vous devez avoir des personnes qui l'ont si mauvaise de Votre Majesté. Pour moi, qui ai accoutumé de nommer les choses par leur nom, je ne saurais dire sinon que je les tiens pour gens sans conscience, et à qui le succès de vos affaires bon ou mauvais est indifférent. Qu'on examine vos prospérités comme on voudra, il ne s'en trouvera point d'autre cause que la saintete de votre vie. Je n'ôte rien à la gloire de votre épée. Vos mains avaient bien à peine la force de la mettre hors du fourreau, que Votre Majesté en fit des choses qui furent admirées de toute l'Europe. Je n'ôte rien non plus aux soins incomparables qu'apporte M. le cardinal de Richelieu à la direction de vos affaires, aux profusions excessives qu'il fait de son bien pour votre service, ni aux assiduités infatigables qu'il y rend avec un péril extrême de sa santé. Au contraire, j'estime ce très-grand prélat jusque-là que je ne le vois jamais tant soit peu indisposé, que je ne soupçonne quelque grande indignation de Dieu contre l'État. Mais, sire, qu'en cette occasion de l'île de Ré la mer se soit humiliée devant vous; que, de si revêche qu'elle est, elle soit devenue si complaisante; c'est, pour en parler comme il faut, une affaire où il y a quelque chose de plus que de l'homme. Je sais bien les dévotions qu'a faites pour vous la reine votre mère, reine aussi grande qu'elle est bonne mère, aussi bonne qu'elle est grande reine, et telle, en toutes ses qualités, que c'est ne savoir que c'est de perfection, que de croire qu'il y ait rien à désirer. Je n'ignore pas aussi celles que la reine y a contribuées : reine si belle et si vertueuse, que, hors l'honneur qu'elle a eu d'épouser Votre Majesté, le monde ne lui pouvait donner de mari qui la méritât. Mais quelque ardeur de prière qu'elles y eussent apportée l'une et l'autre, eussent-elles obtenu pour un prince de

piété commune ce qu'elles ont obtenu pour vous? Non, non, sire ; il n'y a personne qui raisonnablement se puisse plaindre, quand je dirai que Votre Majesté n'a mis ses affaires au bon état où elles sont, que par le soin de plaire à Dieu, et la crainte de l'offenser. Continuez, sire, de marcher dans un chemin si assuré. Haïssez toujours le mal : Dieu vous fera toujours du bien. Je ne crois pas qu'il y ait chose au monde que vous désiriez et qui vous soit si désirable comme d'être père. Vous le serez, sire, par beaucoup de raisons; mais ce n'en sera pas une des moindres que la compassion que vous aurez eue d'un père affligé comme je le suis; et, dans peu de jours, Votre Majesté remettra tellement les rebelles dans leur devoir, que ce que j'ai dit sera véritable :

Enfin mon roi les a mis bas,
Ces murs qui de tant de combats
Furent les tragiques matières.
La Rochelle est en poudre, et ses champs désertés
N'ont face que de cimetières,
Où gisent les Titans qui les ont habités.

C'est là, Sire, que tendent les vœux de tous les gens de bien, et, autant que de nul autre, ceux de votre très-humble, très-obéissant et très-affectionné serviteur,

F. DE MALHERBE.

—

LETTRES

ET FRAGMENTS

DE LA CORRESPONDANCE

AVEC M. DE PEIRESC[1].

1.

3 octobre 1608.

Si vous revenez à Paris d'ici à deux ans, vous ne le connaîtrez plus : le pavillon du bout de la galerie est presque achevé ; la galerie du pavillon au bâtiment des Tuileries est fort avancée ; les fenêtres de l'étage de bas sont faites ; l'eau de la pompe du Pont-Neuf est aux Tuileries ; mais le plus grand changement est en l'île du Palais, où l'on fait un quai qui va du Pont-Neuf au pont aux Meuniers, comme l'autre va du Pont-Neuf au bout du pont Saint-Michel. On fait en cette même île une place que l'on appellera, à ce que l'on dit, la place Dauphine, qui sera très-belle, et bien plus fréquentée que la Royale. On refait le pont Saint-Cloud, dont il y avait plusieurs arches rompues. On va faire un pont de bois à Surène, pour aller à Saint-Germain sans passer plus de bac ; le bois en est presque tout amassé. M. de Sully a été à Rouen pour y faire un pont neuf, pour ce que nul n'a voulu entreprendre de rebâtir le vieil. Il y a à cette heure un grand ordre à Paris pour les boues, pource que les maisons sont taxées à deux fois plus qu'elles ne l'étaient; mais j'ai peur que cette grande furie ne durera pas, et qu'insensiblement nous retournerons au premier désordre, et qu'il y fera crotté comme devant.

[1] Nicolas-Claude Fabri, seigneur de Peiresc, conseiller du roi au parlement de Provence, appartenait à une famille illustre et originaire de Pise, établie en France depuis le treizième siècle. Il entretenait une correspondance suivie avec tout ce qu'il y avait d'hommes instruits en Europe, et ses relations intimes avec le garde des sceaux du Vair le mirent à même d'être utile à Malherbe. Il mourut en 1637, à cinquante-sept ans.

2.

11 janvier 1610.

Vendredi dernier, M. le Dauphin jouant aux échecs avec la Luzerne, qui est un de ses enfants d'honneur, la Luzerne lui donna échec et mat; M. le Dauphin en fut si fort piqué, qu'il lui jeta les échecs à la tête. La reine le sut, qui le fit fouetter par M. de Sommeray, et lui commanda de le nourrir à être plus gracieux : elle l'a jugé nécessaire pour ce que ce prince, extrêmement généreux, ne veut rien souffrir qui ne lui cède. Il fut à l'Arsenac il y a trois ou quatre jours; j'ai ouï dire à un gentilhomme qui y était présent que M. de Sully lui fit un grand accueil; mais que, quoi qu'il lui fît, jamais il ne s'arrêta à lui et ne le regarda presque point. Il y a, depuis huit ou dix jours, au grand cabinet de la reine, un tableau où l'infante d'Espagne est peinte de son long, avec cette inscription : *Dona Anna Mauricia d'Austria;* l'autre soir, M. le Dauphin la montrait à quelques-uns de ces petits qui sont nourris auprès de lui, et leur disait : Voilà ma femme. M. de Sommeray lui dit que peut-être les Espagnols ne la lui voudraient pas bailler; et il répondit tout aussitôt : Eh! il la faudra aller prendre. Ce prince est pour donner de la besogne à la jeunesse qui sera de son siècle : il est d'un naturel extrêmement bon; mais il veut être respecté, comme il est raisonnable.

3.

19 mai 1610.

Jeudi au soir, au retour du couronnement de la reine, un nommé la Brosse, qui a été médecin de M. de Soissons, dit à M. de Vendôme qu'il avertît le roi que le lendemain il courrait une grande fortune; que s'il en échappait, il irait encore jusques à vingt-cinq ans. Cet avis fut donné au roi par M. de Vendôme; mais il n'en fit que rire, et pensa qu'il en serait comme d'une infinité d'autres qu'il avait reçus sur le même sujet. La réponse fut : C'est un fou, et vous en êtes un autre. Le lendemain au matin, soit que le roi pensât à cet avis ou autrement, il pria Dieu extraordinairement, et même se fit apporter ses heures dans le lit; de là il s'en alla aux Tuileries selon sa soutume, et ouït messe aux Feuillants. Après dîner, il fut quelque temps au cabinet de la

reine, où il fit et dit mille bouffonneries avec madame de Guise et madame de la Châtre. Madame de Guise sortit pour s'en aller solliciter un procès, et lui un peu après pour s'en aller à l'Arsenac. Il délibéra longtemps s'il sortirait, et plusieurs fois dit à la reine : M'amie, irai-je ? n'irai-je pas ? Il sortit même deux ou trois fois, et puis tout d'un coup retourna, et disait à la reine : M'amie, irai-je encore ? et faisait de nouvelles doutes d'aller ou de demeurer. Enfin il se résolut d'y aller, et ayant plusieurs fois baisé la reine, lui dit adieu : et entre autres choses que l'on a remarquées, il lui dit : Je ne ferai qu'aller et venir, et serai ici tout à cette heure même. Comme il fut en bas de la montée où sa carrosse[1] l'attendait, M. de Praslin, son capitaine des gardes, le voulut suivre. Il lui dit : Allez-vous-en, je ne veux personne; allez faire vos affaires. Ainsi, n'ayant autour de lui que quelques gentilshommes et des valets de pied, il monta en carrosse, se mit au fond à la main gauche, et fit mettre M. d'Épernon à la main droite; auprès de lui, à la portière, étaient M. de Montbazon, M. de la Force; à la portière du côté de M. d'Épernon étaient M. le maréchal de Lavardin, M. de Créqui; au-devant, M. le marquis de Mirabeau et monsieur le premier écuyer. Comme il fut à la Croix-du-Tiroir, on lui demanda où il voulait aller; il commanda qu'on allât vers Saint-Innocent. Étant arrivé à la rue de la Ferronnerie, qui est la fin de celle de Saint-Honoré, pour aller à celle de Saint-Denis, devant la Salamandre, il se rencontra une charrette qui obligea la carrosse du roi à s'approcher plus près des boutiques de quinquailleux[2] qui sont du côté de Saint-Innocent, et même d'aller un peu plus bellement, sans s'arrêter toutefois, combien qu'un qui s'est hâté d'en faire imprimer le discours l'ait écrit de cette façon. Ce fut là qu'un abominable assassin, qui s'était rangé contre la prochaine boutique, qui est celle du *Cœur couronné percé d'une flèche*, se jeta sur le roi, et lui donna, coup sur coup, deux coups de couteau dans le côté gauche : l'un prenant entre l'aisselle et le tétin, va en montant sans faire autre chose que glisser; l'autre prend contre la cinq et sixième côte, et, en descendant en bas, coupe une grosse artère, de celles qu'ils appellent *veineuses*. Le

[1] Le genre de ce mot n'était pas encore fixé, et on lui donnait indifféremment le masculin ou le féminin.

[2] Quincailliers.

roi, par malheur, et comme pour tenter davantage ce monstre, avait la main gauche sur l'épaule de M. Montbazon, et de l'autre s'appuyait sur M. d'Epernon, auquel il parlait. Il jeta quelque petit cri, et fit quelques mouvements. M. de Montbazon lui ayant demandé : Qu'est-ce, sire? il lui répondit : Ce n'est rien, ce n'est rien, par deux fois; mais la dernière, il le dit si bas qu'on ne le put entendre. Voilà les seules paroles qu'il dit depuis qu'il fut blessé. Tout aussitôt la carrosse tourna vers le Louvre. Comme il fut au pied de la montée où il était monté en carrosse, qui est celle de la chambre de la reine, on lui donna du vin. Pensez que quelqu'un était déjà couru devant, porter cette nouvelle. Le sieur de Cérizy, lieutenant de la compagnie de M. de Praslin, lui ayant soulevé la tête, il fit quelque mouvement des yeux, puis les referma aussitôt sans les plus ouvrir. Il fut porté en haut par M. de Montbazon, le comte de Curson en Quercy, et mis sur le lit de son cabinet, et, sur les deux heures, porté sur le lit de sa chambre, où il fut tout le lendemain et le dimanche : un chacun allait lui donner de l'eau bénite. Je ne vous dis rien des pleurs de la reine, cela se doit imaginer. Pour le peuple de Paris, je crois qu'il ne pleura jamais tant qu'à cette occasion. Tout le monde monta à cheval, les uns allant aux portes, les autres aux places, les autres aux ponts, avec une affection extrême de témoigner sa fidélité. L'on envoya quant et quant deux compagnies des gardes à M. de Sully, pour conserver l'Arsenac et la Bastille s'il en était besoin; mais tout cela fut inutile, car jamais il n'y eut autre trouble que celui de la douleur générale qu'apporta ce pitoyable inconvénient. On donna des gardes aux ambassadeurs, et nommément à celui d'Espagne, que le peuple voulait tuer à l'heure même; et l'eût fait sans M. de Corbozon, qui l'en empêcha; les gardes lui furent levées devant-hier. Le lendemain, le roi et la reine allèrent au parlement, accompagnés de tout ce qu'il y avait de princes et de grands en cette cour, hormis de M. de Vendôme; madame sa femme y fut, qui contesta le rang avec madame de Longueville, qui lui demeura. Il s'y passa quelques autres particularités; mais ce ne serait jamais fait : il suffit de dire que, d'un consentement universel, le roi fut couronné, et la reine déclarée régente. Le jour même, il en fut fait de même à Rouen et à Orléans, et partout généralement il ne se parle que de concorde et d'obéissance. Ce coquin est d'Angoulême, nommé François de Ravaillac, grand

et puissant homme, âgé d'environ trente-cinq ans, la barbe rouge et les cheveux noirs ; il est extrêmement résolu, et jusques ici n'avait rien dit, sinon que ce matin : on ne dit point ce qu'il a dit. On parle si diversement de lui, que je ne sais quasi qu'en écrire. M. d'Aix le fut voir, auquel il répondit de sorte que l'on dit qu'il ne jugeait pas qu'il fût à propos de le faire trop parler. Il dit qu'il était résolu à tout ce qu'on lui voudrait ou qu'on lui voudra faire endurer : toutefois on lui a dit qu'on allait écorcher devant lui son père et sa mère, et de fait on les est allé querir; cela lui a un peu attendri le cœur. Il fut trouvé saisi de quelques billets pleins de croix et caractères inconnus. M. de Vitry, qui le garda au commencement, dit qu'il en avait un où au-dessus était écrit : *Stances pour empêcher de sentir les douleurs des supplices.* Il dit que de tout autre jour il ne pouvait courir fortune qu'au vendredi; mais qu'il avait vu l'occasion trop belle pour la laisser perdre. Son couteau était une espèce de baïonnette qu'il dit avoir prise en un cabaret; le manche en est blanc, il n'a qu'environ deux doigts de dos; le reste est tranchant des deux côtés. Il dit qu'il y a fort longtemps qu'il a cette résolution, et que plusieurs fois il l'a quittée; toutefois qu'elle lui est toujours revenue. Il s'est confessé, à ce qu'il dit, plusieurs fois d'un homicide volontaire; toutefois qu'il n'a jamais désigné à ses confesseurs que ce fût le roi, d'autant qu'il sait bien qu'en matière de crime de lèse-majesté les confessions se révèlent : il a nommé entre ses confesseurs un jésuite nommé le père d'Aubigny. Il a été trois ans feuillant; mais ayant eu quelque vision qu'il révéla aux religieux, ils le chassèrent de leur couvent. Enquis d'où lui était arrivée premièrement cette méchante pensée, il dit que comme il fut en la conciergerie de cette ville, où il a été longtemps prisonnier (les uns disent a cause d'un vol dont il se purgea; il dit qu'il y était pour six mille francs, auxquels il était condamné), étant un soir dans sa chambre, seul, il vit voler près de sa chandelle un papillon qu'il jugea plus grand que les autres; que plusieurs fois il le voulut prendre, mais toujours il disparaissait : cela lui fit croire que c'était autre chose qu'un papillon. Après avoir rêvé quelque temps, il se coucha sur la paille; et s'étant endormi, il lui fut avis qu'il voyait soixante hommes armés de toutes pièces, qui se battaient auprès de lui; et qu'ayant discouru quelque temps là-dessus en lui-même, il jugea que c'était un préjugé de guerre,

et que le moyen de continuer la paix était de tuer le roi. Comme on lui remontra que c'était au contraire le moyen d'allumer la guerre, il dit qu'il le reconnaissait bien à cette heure, mais que lors il ne le jugeait pas comme cela. Lorsque le bruit de la mort du roi fut porté chez M. de Beaulieu, il y avait un nommé Bouchet, qui a longtemps demeuré en Flandre, qui dit tout aussitôt qu'il se doutait bien qui avait fait le coup, et conta que, depuis environ un an, il y a en ce pays-là dix-huit ou vingt qui font pénitence publique, et tous les mercredis et samedis se battent emmy les rues, le plus méchant d'entre eux s'appelle le roi, et est couronné d'épines. Ce sont tous gens qui, à en juger par leur pénitence, doivent avoir fait des méchancetés exécrables, et qui sont aisés à induire en leur proposant quoi que ce soit pour accourcir leur pénitence, et se soumettent de faire tout ce qui leur est commandé par un confesseur; il avait opinion que cela pouvait venir de quelqu'un de cette manière de gens, pource qu'il avait vu depuis quatre jours leur roi en cette ville. Ces gens s'appellent battus, et lui le roi des battus. Ce Bouchet fut tout aussitôt même reconnaitre ce criminel; mais il trouva que ce n'était pas lui. Les uns disent qu'il a été maître d'école à Tours; les autres, à Montpellier; les autres, qu'il a été des gardes de l'archiduc; les autres, son laquais; aucuns disent qu'il est marié à Bruxelles, et qu'il a trois enfants; la plupart ne croient pas qu'il soit marié, bien tient-on pour certain qu'il a été maître d'école. Il a été pris trois ou quatre autres coquins, l'un pour avoir dit que le fils ne survivrait guère après l'autre; qu'il y avait beaucoup de gens qui priaient Dieu pour ce maraud, et qu'il en était un, et que quant à lui il avait eu autrefois la même imagination. Il a été pris aussi un gentilhomme qui, voyant passer le roi, dit : Voilà un beau roi! On ne parle que de telle peste, et cela, grâce à Dieu, est le plus grand trouble que nous ayons; car tout est aussi tranquille ici, et par tous les quartiers de deçà, que s'il n'était point arrivé de changement. On prépare les funérailles du roi; je crois que vendredi prochain l'effigie sera mise en public : cette cérémonie se fera aux Tuileries, pour empêcher que tout le monde ne vienne au Louvre, et aussi qu'il est plus à propos que cela se fasse hors du lieu où est le nouveau roi. Pour cette heure le corps du roi est dans une bière de plomb, en la chambre qui va des cabinets à la galerie, sur un lit couvert de drap d'or frisé,

avec une croix de satin blanc : deux archers du hoqueton blanc, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, sont au chevet du lit; et au pied deux hérauts d'armes avec leurs cottes, qui sont celles mêmes qu'ils portaient au couronnement. A la main droite du lit est un autel où l'on dit messe tous les jours, et des deux côtés du lit il y a toujours des religieux qui prient; le lit est entre les deux croisées qui regardent sur la Seine, les pieds viennent vers la cheminée. Le roi Henri troisième sera enterré quatre ou cinq jours auparavant : il y en avait qui proposaient de les enterrer l'un quand l'autre; mais la reine ne l'a pas voulu. Je crois que, cela fait, le roi fera son entrée. Tous les arcs que l'on avait dressés demeurent, et en a-t-on seulement ôté les tableaux. Je suis las d'écrire, mais si vous dirai-je encore que M. de Guise a protesté à la reine qu'il ne permettrait plus que M. de Vendôme le précédât, et que ce qu'il en a fait autrefois, ç'a été pour le respect du roi. Ceci me fait ressouvenir d'un des points de la harangue que fit monsieur le premier président quand la reine fut déclarée régente, qui est que l'âge et l'expérience du feu roi, le bien qu'il avait fait à la France de l'avoir tirée de tant de misères, avait été cause qu'ils ont passé au parlement beaucoup de choses contraires au bien du peuple; mais à l'avenir si on leur en proposait de semblables, ils suppliaient le roi et la reine de les excuser s'ils en usaient d'autre façon.

4.

25 septembre 1610.

Je vous écrivis par M. Bejul, il n'y a que trois jours; depuis, le sieur Concini a été fait marquis d'Ancre, lieutenant général de Péronne, Montdidier et Roye, premier gentilhomme de la chambre, par la résignation que lui en a faite M. le maréchal de Bouillon. Hier il bouffonnait avec M. de Guise de son marquisat d'Ancre, et disait que cela s'était rencontré fort à propos, à cause qu'en Italie il est descendu des comtes de la Plume. M. de Guise lui répondit qu'avec une comté de Plume et un marquisat d'Ancre, il ne lui fallait plus qu'une devise de papier pour assortir tout l'équipage.

FIN DES ŒUVRES DE MALHERBE.

OEUVRES CHOISIES

DE J.-B. ROUSSEAU.

NOTICE

SUR J. B.-ROUSSEAU.

Jean-Baptiste Rousseau naquit à Paris le 6 avril 1670. Son père était cordonnier, et le fils eut la faiblesse de rougir de sa naissance et de la profession de son père ; ce qui le porta, si l'on en croit ses ennemis, jusqu'à vouloir changer de nom : bien éloigné en cela de cette sagesse dont Horace lui montrait un si bel exemple [1]. La Motte, issu comme Rousseau d'un rang obscur, lui adressa à ce sujet ces belles stances sur *le Mérite* personnel :

On ne se choisit point son père :
Par un reproche populaire
Le sage n'est point abattu :
Oui, quoi que le vulgaire pense,
Rousseau, la plus vile naissance
Donne du lustre à la vertu.

Que j'aime à voir le sage Horace
Satisfait, content de sa race,
Quoique du sang des affranchis !
Mais je ne vois qu'avec colère
Ce fils tremblant au nom d'un père
Qui n'a de tache que ce fils.

Si nous insistons sur ce point, c'est que la fausse position dans laquelle Rousseau s'était placé devait avoir, et eut sur son caractère et ses ouvrages l'influence inévitable des circonstances. Pour peu que l'on se rappelle quel était alors en France l'état moral de la société, on concevra sans peine qu'un jeune poëte, ami des plaisirs et avide de renommée, devait naturellement s'efforcer de plaire à ceux qui promettaient la fortune et donnaient le plaisir : amuser les uns de ses épigrammes licencieuses, et édifier les autres de ses odes sacrées. Tel fut le rôle qu'il choisit. C'étaient souvent, d'ailleurs, les mêmes personnages : il n'y avait de changé que le masque et le lieu du rôle de la

[1] Rousseau oublie les soins que ce père s'était donnés pour le faire instruire, tandis que c'est avec un profond attendrissement que nous lisons dans les poésies d'Horace l'éloge touchant qu'il fait de son excellent père, et le récit des soins qu'il avait pris pour procurer a son fils une éducation qui lui valait l'amitié de Mécène et la protection d'Auguste.

scène. Lors donc qu'on lui a reproché d'avoir été alternativement

Pétrone à la ville,
Et *David* à la cour,

on a fait la satire du temps plus encore que la critique du poëte. Il n'en est pas moins inexcusable de s'être ainsi joué de son propre talent. Au reste, il en fut assez puni par les sarcasmes des uns quand il s'éloigna d'eux, et par le mépris des autres lorsqu'il sembla revenir de bonne foi aux principes religieux. Il était trop tard; et l'on ne voulut point croire à la conversion du poëte accusé d'avoir fait *la Moïsade*.

Lorsque Rousseau commença à se distinguer par son talent, le grand siècle de Louis XIV finissait : Molière, la Fontaine, Racine n'étaient plus, et Boileau, chargé d'ans et d'infirmités, ne pouvait plus guère qu'animer de *la voix et des yeux* les jeunes athlètes qui entraient dans la carrière. Mais déjà ses hautes leçons commençaient à perdre de leur autorité sur les esprits; de nouvelles mœurs s'introduisaient, et, à leur suite, des idées nouvelles en littérature comme dans tout le reste.

Pour défendre les vieilles traditions, combattre les doctrines nouvelles, et poser, en quelque sorte, la borne qui devait marquer dans l'avenir le passage du 17e au 18e siècle, Rousseau se présenta, et mérita l'honneur d'être immédiatement cité à la suite des écrivains qui ont porté au plus haut degré la gloire des lettres françaises. Nourri d'excellentes études, et formé à l'école de nos grands maîtres, ses premiers essais furent et devaient être la satire du goût de son siècle, et des écrivains de son temps; et ce sont eux qu'il serait peut-être juste d'accuser, en partie, de cet irrésistible penchant à la satire, qui causa les premiers malheurs de Rousseau, et le poussa à des imprudences qui fournirent de nombreux prétextes à la calomnie.

Ses premiers essais au théâtre n'eurent point de succès : *le Café*, *Jason ou la Toison d'or*, *Vénus et Adonis*, *le Flatteur*, et enfin le *Capricieux*, durent convaincre Rousseau lui-même que la carrière du théâtre n'était point celle où l'appelait son génie. Toutefois ce n'est pas ainsi que raisonne l'amour-propre; et il suffit de lire la préface du *Capricieux* pour voir que Rousseau était bien persuadé qu'il avait fait une bonne pièce, et que tout le tort était du côté de ceux qui l'avaient trouvée mauvaise. Son ressentiment se tourna d'abord contre les habitués du café *Laurent*[1]; et ces habitués étaient la Motte, Crébillon, Saurin, etc., c'est-à dire tout ce que la littérature,

[1] Situé rue Dauphine. C'est un des premiers de ce genre ouverts à Paris.

les sciences et les arts offraient alors de plus recommandable. Rousseau y était plus craint que désiré, et il le savait. Il crut y voir le foyer de complots dirigés contre ses ouvrages : le succès éclatant de l'opéra d'*Hésione* vint encore aigrir la douleur de tant de chutes reitérees. Telle fut l'origine des torts et de tous les malheurs de Rousseau.

Après diverses parodies qu'il fit contre l'opéra d'*Hésione* de Danchet et contre la Motte, dont l'une contenait des vers tels que ceux-ci :

> Que le bourreau et son valet
> Fasse un jour serrer le sifflet
> De Bérin et de sa séquelle ;
> Que Pécourt, qui fit le ballet,
> Ait le fouet au pied de l'échelle,

auxquels Boindin répondit sur un pareil ton, le café Laurent se vit inondé de nouveaux couplets dans lesquels Saurin, la Motte, Boindin et quelques autres étaient personnellement outragés. Un cri général s'éleva, et ce cri accusa Rousseau, qui ne s'en défendit que par sa subite disparution du café, et par quelques désaveux partiels. Mais si on ne peut démontrer que les premiers couplets ne fussent pas de lui, il eût été difficile de ne pas le reconnaître à la tournure vive et piquante, a la verve énergiquement satirique du plus grand nombre. Les choses en restèrent là cette fois ; mais la vengeance sommeillait.

Dix années s'étaient écoulées, lorsque la Motte et J.-B. Rousseau briguèrent à l'Académie la place vacante par la mort de Thomas Corneille. Malgré les titres littéraires plus solides que présentait J.-B. Rousseau, il vit son rival préféré, surtout par l'aménité de son caractère, et la crainte de voir à l'Académie, avec J.-B. Rousseau, entrer le trouble et la discorde. Après l'avoir exclu de l'Académie, il s'agissait de le priver de la pension que la mort prochaine de Boileau allait bientôt laisser à la disposition de la cour ; car il était à peu près arrangé d'avance que la Motte et Saurin partageraient entre eux cette pension.

Le plus sûr moyen de faire réussir un plan aussi bien concerté n'était pas seulement de réveiller le souvenir et l'impression des premiers *couplets*, mais d'en fabriquer de nouveaux, et de les charger d'infamies et d'imputations telles, que la Grève ou le fatal poteau devaient seuls faire justice de leur abominable auteur. C'est ce qui arriva. Mais par qui fut conçu cet infernal projet, par qui fut ourdie cette trame ténébreuse, c'est ce que le temps n'a pu jusqu'ici dévoiler entièrement.

Peu de jours avant l'élection définitive de la Motte, les *nouveaux couplets* furent colportés par des inconnus, tant au café Laurent que

chez les particuliers les plus indignement outragés par le nouvel Arétin. C'étaient, en général, les mêmes personnes qui figuraient déjà dans les précédents, mais signalées ici par des traits plus cyniques encore que les premiers. On eut soin, pour susciter à Rousseau des ennemis plus puissants et plus dangereux que ne le sont communément les gens de lettres, d'attaquer dans leur honneur, et dans leurs relations domestiques, des hommes d'un nom et d'un rang distingués. Personnellement maltraité par les gens de l'un d'entre eux, au sortir de l'Opéra, Rousseau porta plainte, et fut attaqué lui-même en calomnie. Il en résulta une première procédure, à la suite de laquelle l'accusé obtint de la grand'chambre un arrêt de décharge, rendu sur les conclusions de M. de Lamoignon. Ce n'était point assez : publiquement diffamé, Rousseau voulait une réparation solennelle et juridique. Il fit tant, qu'il parvint à découvrir le colporteur des couplets, et à tirer de lui l'aveu de la personne qui lui avait remis le fatal paquet : c'était Saurin. Fort de cette découverte, et se croyant suffisamment éclairé par ce premier trait de lumière, il se porta l'accusateur de Saurin, qui eût infailliblement succombé dans l'attaque, si Rousseau, emporté trop loin par le ressentiment, et mal dirigé par son avocat, n'eût persisté à poursuivre comme auteur des couplets celui qu'il venait à peu près de convaincre seulement de les avoir distribués. C'est ainsi que son imprudence rendit à son adversaire son audace et ses forces, et qu'accablé par le défaut de preuves, il succomba à son tour sous le poids de l'accusation trop légèrement intentée contre un autre. Un arrêt du parlement, rendu par contumace le 7 avril 1712, déclara J.-B. Rousseau « atteint et convaincu d'avoir composé et distribué *des vers impurs, satiriques et diffamatoires*, et fait de *mauvaises pratiques* pour faire réussir l'accusation *calomnieuse* intentée contre Joseph Saurin, etc.; *pour réparation de quoi* ledit Rousseau *est banni à perpétuité du royaume*, etc. Ce jugement fut attaché, le 7 mai suivant, à un poteau en place de Grève, par l'exécuteur des sentences criminelles.

Telle fut l'issue de cette déplorable et ténébreuse affaire; jamais on n'expliquera ce problème historique, Si on ne connaît le véritable auteur de ces infamies, il est consolant, au moins, de pouvoir en absoudre la mémoire d'un poëte célèbre, et d'un savant qui a fait honneur à la France, pour en rejeter le mépris et l'horreur sur quelque méchant obscur, dit M. Auger, quelque ami du scandale et du trouble, qui se sera fait un affreux plaisir de lancer furtivement ce brandon de discorde au milieu d'hommes

déjà désunis, et aigris les uns contre les autres; et qui, caché dans l'ombre, les aura vus, avec une joie infernale, s'accuser tour à tour du crime commis par son bras. [1] »

Rousseau, qui avait prévenu son arrêt dès 1711, en s'exilant volontairement de son pays, se retira d'abord en Suisse, où il reçut de l'ambassadeur français, le comte du Luc, l'accueil le plus distingué; et l'honorable intimité qui s'établit dès lors entre l'illustre banni et son noble protecteur n'eut de terme que la mort du comte, en 1740. Le premier soin de Rousseau, en arrivant à Soleure, fut d'opposer une édition de ses ouvrages avoués aux recueils scandaleux que la malignité publiait sous son nom, et dans lesquels les convenances du goût n'étaient pas plus ménagées que le respect pour la religion et les mœurs. Cette édition a cela de précieux, qu'on la peut considérer comme la limite posée par Rousseau lui-même entre sa vie passée et la carrière nouvelle que lui traçait la leçon du malheur; entre les égarements de sa jeunesse et le retour sincère aux principes de l'ordre moral. Le comte du Luc ayant passé quelques années après (en 1715) de l'ambassade de Suisse à celle d'Autriche, Rousseau le suivit à Vienne. Il y trouva, dans le prince Eugène, le plus zélé comme le plus illustre des protecteurs; et ce prince, justement mécontent de la France, à laquelle il avait été si fatal, mit peut-être quelque orgueil à honorer celui qu'elle flétrissait, à recueillir avec distinction le proscrit qu'elle rejetait de son sein.

La fatalité qui poursuivait Rousseau lui fit rencontrer à Vienne, dans le comte de Bonneval, un de ces génies inquiets et turbulents qui attirent et entraînent bientôt de gré ou de force tout ce qui les approche, dans le tourbillon qui les emporte eux-mêmes. Une malheureuse querelle s'étant élevée entre le comte aventurier et un favori du prince, Rousseau prit, avec une chaleur au moins indiscrète, le parti de son ami contre son auguste bienfaiteur, et fut accusé, non sans quelque vraisemblance, de couplets injurieux contre une femme, alors aimée du

[1] Un mémoire manuscrit, cité dans l'Éloge historique de la Motte (mis en tête de *l'Esprit de la Motte*, 1 vol. in-12; Paris, 1767), rapporte l'anecdote suivante :

En 1746 ou 1747, mourut, dans le voisinage de Boindin, un homme dont le nom, dit l'auteur, m'est absolument échappé. Il avait été très-répandu dans le grand monde, et faisait agréablement des chansons et des vers de société. Feu M. le curé de Saint-Sulpice (Languet) l'assista lui-même à la mort; et ce fut par le conseil de ce curé que, lorsqu'il fut administré, cet homme, en présence de personnes d'honneur, s'avoua *l'auteur des couplets* en question, et témoigna son repentir *de les avoir composés*.

prince Eugène. La disgrâce de Bonneval devait entraîner celle de Rousseau : mais toujours grand, toujours généreux, le prince se borna à éloigner de lui le poëte imprudent; et il l'envoya à Bruxelles, avec l'espoir d'un emploi considérable, espoir qui néanmoins ne s'est jamais réalisé.

Cependant Rousseau avait conservé en France des amis chauds et puissants, à la tête desquels on distinguait le baron de Breteuil. Ils agirent si efficacement en sa faveur, que des lettres de rappel lui furent expédiées en février 1716.

Mais ce n'était point une grâce, c'était une justice solennellement rendue, que demandait Rousseau : « J'aime bien la France (écrivait-« il au baron de Breteuil); mais j'aime encore mieux mon honneur et « la vérité. Quelque destinée que l'avenir me prépare, je dirai comme « Philippe de Comines : Dieu m'afflige, il a ses raisons; mais je pré-« férerai toujours la condition d'être malheureux avec courage, à « celle d'être heureux avec infamie. — Je vous conjure instam-« ment... de supprimer les lettres que vous avez obtenues, dont je « rends mille respectueuses grâces à ceux qui me les ont accordées, « *mais dont je ne suis pas homme à me servir.* » Tel est le langage ferme et noble à la fois de Rousseau avec des protecteurs puissants. Voici celui qu'il tenait, dans les mêmes circonstances, au plus dévoué, au plus généreux des amis. — « Il ne s'agit point pour moi « de retourner en France, mais de confondre l'imposture qui m'a « noirci, et de me mettre en état de paraître devant les hommes, « comme je paraîtrai un jour devant Dieu. Tout autre plan serait me « déshonorer, et *je souffrirai plutôt la mort* que d'y acquiescer. « C'est ainsi que j'ai toujours parlé et pensé; et c'est ainsi que je « penserai et parlerai toute ma vie[1]. » Ne semble-t-il pas qu'il faut être bien fort de son innocence et de l'estime de ceux qui la connaissent, pour parler avec cette assurance; et quand on songe que ce langage a été celui de Rousseau pendant plus de trente ans; que dans ces moments même où, prêt à comparaître devant celui pour qui rien n'est caché, l'homme n'a plus rien à dissimuler, Rousseau a protesté de son innocence dans son testament, et en présence des saints mystères de la religion, il ne faut plus voir en lui qu'un monstre d'hypocrisie et de scélératesse, ou l'une des plus grandes victimes de l'injustice des hommes. Il n'y a pas de milieu, ou plutôt il ne reste aucun doute; et celui qui emporta dans la tombe l'amitié, l'estime et les regrets des PP. Bougeant, Brumoi, Tournemine, de Louis Racine, du sage

[1] Lettre à M. Boutet, 30 mars 1716.

Rollin, et de Lefranc de Pompignan, ne fut ni un fourbe ni un hypocrite, ne fut point enfin l'auteur des derniers couplets.

Mais s'il est glorieux pour Rousseau que les honorables noms qu'on vient de lire figurent dans la liste de ses défenseurs, il est extrêmement fâcheux, pour l'honneur des lettres françaises, de trouver, pendant soixante ans, Voltaire à la tête de ses ennemis; et que le suffrage authentique, mais plus obscur, des Racine et des Rollin ne balance que faiblement les trop nombreux témoignages de la haine active, infatigable, que l'auteur de *la Henriade* avait vouée à celui des Odes et des Cantates. N'oublions pas cependant que, se trouvant à Bruxelles peu de temps après la mort de notre grand lyrique, et lorsque *Séguy* ouvrait une souscription pour ses Œuvres, Voltaire s'empressa de souscrire *pour deux exemplaires,* et écrivit à l'éditeur une lettre très-remarquable sous plus d'un rapport. Il y regarde comme *un malheur* d'avoir été au rang des ennemis de Rousseau; il avoue même que cette inimitié *a beaucoup pesé à son cœur ;* mais ce qu'il a *appris de lui* à Bruxelles a banni de ce cœur *tout ressentiment,* et n'a laissé ses yeux *ouverts qu'à son mérite* [1], etc.

Quinze ans après, et lorsqu'il publia *le Siècle de Louis XIV,* ayant élevé quelques doutes sur le véritable auteur des couplets, sans toutefois en accuser Saurin, le fils de ce dernier s'en plaignit dans une lettre à Voltaire, qui lui répondit, entre autres, ces paroles remarquables : « Vous devez sentir *de quel poids* est le testament de « mort du *malheureux* Rousseau! Il faut vous ouvrir mon cœur . « je ne voudrais pas, moi, à ma mort, avoir à me reprocher d'avoir « accusé *un innocent....* Je mourrais avec bien de l'amertume, si « je m'étais joint, *malgré ma conscience,* aux cris *de la calom-* « *nie* [2], etc. »

Pressé par ses amis, fatigué d'un séjour de plus de vingt ans sous un ciel étranger, et dans un climat contraire à sa santé, Rousseau sollicita, en 1738, ces mêmes lettres de rappel qu'il avait d'abord si noblement refusées. Ses ennemis prévalurent, et les lettres ne furent point accordées. Mais le désir, toujours si impérieux dans un cœur français, de revoir sa patrie, l'emporta sur toute autre considération; et il fit, à la fin de cette même année, le voyage de Paris *incognito.* L'autorité, qui s'était montrée sourde à ses réclamations, ferma les yeux sur cette violation de l'arrêt qui le bannissait à *perpétuité :*

[1] Lettre à M. Séguy; *Bruxelles,* 29 septembre 1741.

[2] Cette lettre a été publiée, pour la première fois, en 1820, dans le recueil de *Pièces inédites* de Voltaire; Paris, P. Didot l'aîné.

elle ne rechercha point Rousseau ; mais il repartit peu de temps après, avec la certitude désespérante qu'il avait revu la France et ses amis pour la dernière fois. De retour à Bruxelles, il ne fit plus que languir pendant les deux années qui suivirent ce malheureux voyage, et il succomba enfin à ses infirmités et à ses chagrins, le 17 mars 1741, à l'âge de soixante-onze ans. Lefranc de Pompignan a consacré à sa mémoire l'une des plus belles odes dont s'honore la poésie française; et Piron, cette épitaphe si connue :

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Un de nos plus ingénieux critiques[1] a, dans ces derniers temps, rabaissé beaucoup trop le mérite éminent de J.-B. Rousseau ; et ce qui fait l'éloge de ce critique consciencieux, c'est que lui-même a reconnu et a publiquement déclaré qu'il désavouait entièrement l'amertume qu'il avait mise dans ses premières critiques, qui étaient cependant justes généralement quant au fond, mais outrées. Sans doute on a toujours reproché avec raison à J.-B. Rousseau la stérilité de son imagination, mais qui se trouve compensée par le choix judicieux de celle des anciens, soit sacrés, soit profanes, qu'il a revêtus d'un éclat de style qui a souvent élevé notre langue au niveau des langues grecque et latine. Sans doute Rousseau, préoccupé toujours de la forme, néglige quelquefois le fond; et à cet égard nous ne saurions mieux faire que de reproduire ce qu'il écrivait à Brossette, qui lui avait signalé, dans *l'ode à la Fortune*, un passage qui semblait imité de Lucrèce : « Il est vrai, monsieur, et vous l'a-« vez bien remarqué, que j'ai en vue le passage de Lucrèce *quò ma-« gis in dubiis,* etc., dans la strophe que vous me citez ; et je vous « avoue, puisque vous approuvez la manière dont je me suis appro-« prié la pensée de cet ancien, que je m'en sais meilleur gré que si « j'en étais l'auteur, par la raison que c'est l'expression seule qui fait « le poëte, et non la pensée, qui appartient au philosophe et à l'ora-« teur comme à lui. »

Ses Odes et ses Cantates resteront toujours au rang des chefs-d'œuvre qui ont fondé notre langue et qui la maintiendront; on ne saurait trop les étudier. Aucun poëte, si l'on excepte Racine, n'a tourné l'épigramme avec plus de finesse et d'esprit, et n'en a mieux fait

[1] M. Sainte-Beuve.

sortir le trait satirique : celles même que la décence est en droit de lui reprocher sont irréprochables aux yeux du goût.

Il n'en est pas de même des Épîtres et des Allégories, quoiqu'il ne soit pas impossible de retrouver de temps en temps les inspirations du poëte, et le talent même de l'écrivain : mais ce ne sont plus que les pâles étincelles d'un feu qui s'éteint, et qui perce difficilement une épaisse fumée.

Au lieu de supprimer entièrement les Épîtres [1] et les Allégories [2], comme on le fait ordinairement dans la plupart des éditions, nous avons cru devoir conserver ce qui est regardé comme digne d'être sauvé de cet éternel oubli où la marche du temps, et la multitude des écrits parmi lesquels on peut chaque année glaner quelque chef-d'œuvre, doit replonger tout ce qui n'offre plus qu'un mérite de curiosité, et n'obtient de la postérité qu'une indifférence respectueuse.

[1] Voici le jugement de la Harpe sur ses Épîtres : « On doit convenir « qu'elles sont aussi mal pensées que mal écrites. Ce n'est pas qu'il y ait « quelques endroits qui nous rappellent le talent du versificateur; « mais qu'est-ce qu'un petit nombre de vers bien frappés, qui se mon- « trent de loin en loin dans des pièces du plus mauvais goût et du « plus mauvais esprit; dans des pièces surchargées de déclamations insi- « pides ou absurdes, de vers chevillés, durs, incorrects; dans des pièces « composées d'un mélange d'injures triviales, de verbiage obscur et de « figures forcées? Telles sont en général les Épîtres de Rousseau. Si l'on « était obligé de le prouver par une lecture suivie et détaillée, la preuve « irait jusqu'à l'évidence; mais l'évidence irait jusqu'à l'ennui. » Il faut ajouter, pour excuser Rousseau, que ces Épîtres furent écrites dans la durée de son long exil.

[2] Ses Allégories sont baroques, métaphysiquées, sophistiques, sèches, inextricables : nul défaut n'y manque. Nous renvoyons à *Torticolis*, à la *Grotte de Merlin*, au *Masque de Laverne*, à *Morosophie;* lise et comprenne qui pourra! Le style est d'un langage marotique hérissé de grec, et qu'on croirait forgé à l'enclume de Chapelain, dit avec raison M. Sainte-Beuve. La Harpe ne se montre guère moins sévère.

PRÉFACE [1].

Loin de me piquer de ne devoir rien qu'à moi-même, j'ai toujours cru, avec Longin, que l'un des plus sûrs chemins pour arriver au sublime était l'imitation des écrivains illustres qui ont vécu avant nous, puisqu'en effet rien n'est si propre à nous élever l'âme, et à la remplir de cette chaleur qui produit les grandes choses, que l'admiration dont nous nous sentons saisis à la vue des ouvrages de ces grands hommes. C'est pourquoi, si je n'ai pas réussi dans les odes que j'ai tirées de David, je ne dois en accuser que la faiblesse de mon génie; car je suis obligé d'avouer que si j'ai jamais senti ce que c'est qu'enthousiasme, ç'a été principalement en travaillant à ces mêmes cantiques que je donne ici à la tête de mes ouvrages.

Je leur ai donné le titre d'odes, à l'exemple de Racan, celui de traduction ne me paraissant pas convenir à une imitation aussi libre que la mienne, qui, d'un autre côté, ne s'écarte pas assez de son original pour mériter le nom de paraphrase. Et d'ailleurs, si on a de l'ode l'idée qu'on en doit avoir, et si on la considère, non pas comme un assemblage de jolies pensées rédigées par chapitres, mais comme le véritable champ du sublime et du pathétique, qui sont les deux grands ressorts de la poésie, il faut convenir que nul ouvrage ne mérite si bien le nom d'odes que les psaumes de David : car où peut-on trouver ailleurs rien de plus divin, ni où l'inspiration se fasse mieux sentir; rien, dis-je, de plus propre à enlever l'esprit et en même temps à remuer le cœur? Quelle abondance d'images! quelle variété de figures! quelle hauteur d'expression! quelle foule de grandes choses, dites, s'il se peut, d'une manière encore plus grande! Ce n'est donc pas sans raison que tous les hommes ont admiré ces précieux restes de l'antiquité profane, où on entrevoit quelques traits de cette lumière et de cette majesté qui éclatent dans les cantiques sacrés; et,

[1] Cette préface n'est qu'un extrait de celle qui se trouve à la tête des œuvres complètes de J.-B. Rousseau. Elle justifie et semblait devoir fixer le choix que nous avons adopté dans ce recueil. Notre étonnement est que jusqu'ici l'on n'ait point admis dans les œuvres choisies de J.-B. Rousseau ses cantates, où le poëte semble surtout avoir pris plaisir à étaler avec profusion toute la richesse et le brillant de la poésie. « Ses cantates, dit la Harpe, sont des morceaux achevés : c'est un genre de poésie dont il a fait présent à notre langue, et dans lequel il n'a ni modèle ni imitateur. » — Dans ses cantates, a dit avec autant d'élégance que de vérité l'un de nos meilleurs critiques (M. Géruzez), la musique de la poésie n'a jamais été portée plus loin.

quelques beaux raisonnements qu'on puisse étaler, on ne détruira pas cette admiration tant qu'on n'aura à leur opposer que des amplifications de collége, jetées toutes, pour ainsi dire, dans le même moule, et où tout se ressemble, parce que tout y est dit du même ton et exprimé de la même manière; semblables à ces figures qui ont un nom particulier parmi les peintres, et qui, n'étant touchées qu'avec une seule couleur, ne peuvent jamais avoir une véritable beauté, parce que l'âme de la peinture leur manque, je veux dire le coloris.

Je me suis attaché sur toutes choses à éviter cette monotonie dans mes odes du second livre, que j'ai variées à l'exemple d'Horace, sur lequel j'ai tâché de me former, comme lui-même s'était formé sur les anciens lyriques. Ce second livre est suivi d'une autre espèce d'odes toute nouvelle parmi nous, mais dont il serait aisé de trouver des exemples dans l'antiquité. Les Italiens les nomment *cantates*, parce qu'elles sont particulièrement affectées au chant : ils ont coutume de les partager en trois récits, coupés par autant d'airs de mouvement; ce qui les oblige à diversifier les mesures de leurs strophes, dont les vers sont tantôt plus longs et tantôt plus courts, comme dans les chœurs des anciennes tragédies et dans la plupart des odes de Pindare. J'avais entendu quelques-unes de ces *cantates;* et cela me donna envie d'essayer si on ne pourrait point, à l'imitation des Grecs, réconcilier l'ode avec le chant : mais comme je n'avais point d'autre modèle que les Italiens, à qui il arrive souvent, aussi bien qu'à nous autres Français, de sacrifier la raison à la commodité des musiciens, je m'aperçus, après en avoir fait quelques-unes, que je perdais du côté des vers ce que je gagnais du côté de la musique, et que je ne ferais rien qui vaille tant que je me contenterais d'entasser de vaines phrases poétiques les unes sur les autres, sans dessein ni liaison; c'est ce qui me fit venir la pensée de donner une forme à ces petits poëmes, en les renfermant dans une allégorie exacte dont les récits fissent le corps, et les airs chantants l'âme ou l'application. Je choisis parmi les fables anciennes celles que je crus les plus propres à mon dessein; car toute l'histoire fabuleuse n'est pas propre à être allégoriée : et cette manière me réussit assez pour donner envie à plusieurs auteurs de travailler sur le même plan. De savoir si ce plan est le meilleur que j'eusse pu choisir, c'est ce qu'il ne me convient pas de décider, parce qu'en matière de nouveautés rien n'est si trompeur qu'une première vogue, et qu'il n'y a jamais que le temps qui puisse apprécier leur mérite et les réduire à leur juste valeur.

ODES.

LIVRE PREMIER.

ODE PREMIÈRE,

TIRÉE DU PSAUME XIV.

Caractère de l'homme juste.

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable
Ou tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux?

Ce sera celui qui du vice
Évite le sentier impur;
Qui marche d'un pas ferme et sûr
Dans le chemin de la justice;
Attentif et fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide et sévère à maintenir ses lois.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité;
Qui, sous un air d'humanité,
Ne cache point un cœur farouche;
Et qui, par des discours faux et calomnieux,
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux:

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paraît plus bas, dans sa grandeur,
Que l'insecte caché sous l'herbe;
Qui, bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné:

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain :
Celui qui d'un infâme gain
Ne sait point grossir ses richesses :
Celui qui, sur les dons du coupable puissant,
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour, des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie;
Et les frémissements de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

ODE II,

TIRÉE DU PSAUME XVIII.

Mouvements d'une âme qui s'élève à la connaissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur :
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps ?
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit ;
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage

Obscur et mystérieux :
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
Éclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Il entre dans sa carrière
Comme un époux glorieux
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

O que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie;
Elle nous rend triomphants :
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfants.

Soutiens ma foi chancelante,
Dieu puissant; inspire-moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta loi.
Loi sainte, loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

Mais, sans tes clartés sacrées,
Qui peut connaître, Seigneur,
Les faiblesses égarées
Dans les replis de son cœur?
Prête-moi tes feux propices :
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas :
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon âme,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocents.
J'irai puiser sur ta trace
Dans les sources de ta grâce :
Et, de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connaître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Est le Dieu qui m'a sauvé.

ODE III,

TIRÉE DU PSAUME XLVIII.

Sur l'aveuglement des hommes du siècle.

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille :
Rois, soyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise, et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
L'esprit saint me pénètre; il m'échauffe, et m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance;
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile;
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage :
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'alégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes?

Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir :
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux, dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal :
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes ;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes :
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères ;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

ODE IV,

TIRÉE DU PSAUME XLIX.

Sur les dispositions que l'homme doit apporter à la prière.

Le roi des cieux et de la terre
Descend au milieu des éclairs :
Sa voix, comme un bruyant tonnerre,

S'est fait entendre dans les airs.
Dieux mortels, c'est vous qu'il appelle.
Il tient la balance éternelle
Qui doit peser tous les humains :
Dans ses yeux la flamme étincelle
Et le glaive brille en ses mains.

Ministres de ses lois augustes,
Esprits divins qui le servez,
Assemblez la troupe des justes
Que les œuvres ont éprouvés ;
Et de ces serviteurs utiles
Séparez les âmes serviles
Dont le zèle, oisif en sa foi,
Par des holocaustes stériles
A cru satisfaire à la loi.

Allez, saintes intelligences,
Exécuter ses volontés :
Tandis qu'à servir ses vengeances
Les cieux et la terre invités,
Par des prodiges innombrables
Apprendront à ces misérables
Que le jour fatal est venu
Qui fera connaître aux coupables
Le juge qu'ils ont méconnu.

Écoutez ce juge sévère,
Hommes charnels, écoutez tous :
Quand je viendrai dans ma colère
Lancer mes jugements sur vous,
Vous m'alléguerez les victimes
Que sur mes autels légitimes
Chaque jour vous sacrifiez ;
Mais ne pensez pas que vos crimes
Par là puissent être expiés.

Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes et vos troupeaux ?

Dieu boit-il le sang des génisses?
Mange-t-il la chair des taureaux?
Ignorez-vous que son empire
Embrasse tout ce qui respire
Et sur la terre et dans les mers,
Et que son souffle seul inspire
L'âme à tout ce vaste univers?

Offrez, à l'exemple des anges,
A ce Dieu votre unique appui,
Un sacrifice de louanges,
Le seul qui soit digne de lui.
Chantez, d'une voix ferme et sûre,
De cet auteur de la nature
Les bienfaits toujours renaissants:
Mais sachez qu'une main impure
Peut souiller le plus pur encens.

Il a dit à l'homme profane:
Oses-tu, pécheur criminel,
D'un Dieu dont la loi te condamne
Chanter le pouvoir éternel;
Toi qui, courant à ta ruine,
Fus toujours sourd à ma doctrine,
Et, malgré mes secours puissants,
Rejetant toute discipline,
N'as pris conseil que de tes sens?

Si tu voyais un adultère,
C'était lui que tu consultais:
Tu respirais le caractère
Du voleur que tu fréquentais.
Ta bouche abondait en malice;
Et ton cœur, pêtri d'artifice,
Contre ton frère encouragé,
S'applaudissait du précipice
Où ta fraude l'avait plongé.

Contre une impiété si noire
Mes foudres furent sans emploi;
Et voilà ce qui t'a fait croire
Que ton Dieu pensait comme toi.
Mais apprends, homme détestable,
Que ma justice formidable
Ne se laisse point prévenir,
Et n'en est pas moins redoutable
Pour être tardive à punir.

Pensez-y donc, âmes grossières;
Commencez par régler vos mœurs.
Moins de faste dans vos prières,
Plus d'innocence dans vos cœurs.
Sans une âme légitimée
Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels,
Votre encens n'est qu'une fumée
Qui déshonore mes autels.

ODE V,

TIRÉE DU PSAUME LVII.

Contre les hypocrites.

Si la loi du Seigneur vous touche,
Si le mensonge vous fait peur,
Si la justice en votre cœur
Règne aussi bien qu'en votre bouche;
Parlez, fils des hommes, pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugements que vous lancez sur moi?

C'est vous de qui les mains impures
Trament le tissu détesté
Qui fait trébucher l'équité
Dans le piége des impostures;

Lâches, aux cabales vendus,
Artisans de fourbes obscures,
Habiles seulement à noircir les vertus.

L'hypocrite, en fraudes fertile,
Dès l'enfance est pêtri de fard :
Il sait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distille;
Et la morsure du serpent
Est moins aiguë et moins subtile
Que le venin caché que sa langue répand.

En vain le sage les conseille,
Ils sont inflexibles et sourds;
Leur cœur s'assoupit aux discours
De l'équité qui les réveille :
Plus insensibles et plus froids
Que l'aspic, qui ferme l'oreille
Aux sons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes
Dieu saura venger l'innocent.
Je le verrai, ce Dieu puissant,
Foudroyer leurs têtes fumantes.
Il vaincra ces lions ardents,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera sa main, et brisera leurs dents.

Ainsi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit
Se dissipe et s'évanouit
Dans le sein de la terre humide;
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé :

Ainsi leurs grandeurs éclipsées
S'anéantiront à nos yeux;
Ainsi la justice des cieux

Confondra leurs lâches pensées.
Leurs dards deviendront impuissants,
Et de leurs pointes émoussées
Ne pénétreront plus le sein des innocents.

Avant que leurs tiges célèbres
Puissent pousser des rejetons,
Eux-mêmes, tristes avortons,
Seront cachés dans les ténèbres;
Et leur sort deviendra pareil
Au sort de ces oiseaux funèbres
Qui n'osent soutenir les regards du soleil.

C'est alors que de leur disgrâce
Les justes riront à leur tour:
C'est alors que viendra le jour
De punir leur superbe audace;
Et que, sans paraître inhumains,
Nous pourrons extirper leur race,
Et laver dans leur sang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vengeance
Pourront dire avec vérité
Que l'injustice et l'équité
Tour à tour ont leur récompense;
Et qu'il est un Dieu dans les cieux,
Dont le bras soutient l'innocence,
Et confond des méchants l'orgueil ambitieux.

ODE VI,

TIRÉE DU PSAUME LXXI.

Idée de la véritable grandeur des rois.

O Dieu, qui, par un choix propice,
Daignâtes élire entre tous
Un homme qui fût parmi nous
L'oracle de votre justice,

Inspirez à ce jeune roi,
Avec l'amour de votre loi
Et l'horreur de la violence,
Cette clairvoyante équité
Qui de la fausse vraisemblance
Sait discerner la vérité.

Que par des jugements sévères
Sa voix assure l'innocent :
Que de son peuple gémissant
Sa main soulage les misères :
Que jamais le mensonge obscur
Des pas de l'homme libre et pur
N'ose à ses yeux souiller la trace;
Et que le vice fastueux
Ne soit point assis à la place
Du mérite humble et vertueux.

Ainsi du plus haut des montagnes
La paix et tous les dons des cieux,
Comme un fleuve délicieux,
Viendront arroser nos campagnes.
Son règne à ses peuples chéris
Sera ce qu'aux champs défleuris
Est l'eau que le ciel leur envoie;
Et, tant que luira le soleil,
L'homme, plein d'une sainte joie,
Le bénira dès son réveil.

Son trône deviendra l'asile
De l'orphelin persécuté :
Son équitable austérité
Soutiendra le faible pupille.
Le pauvre, sous ce défenseur,
Ne craindra plus que l'oppresseur
Lui ravisse son héritage;
Et le champ qu'il aura semé
Ne deviendra plus le partage

De l'usurpateur affamé.

Ses dons, versés avec justice,
Du pâle calomniateur
Ni du servile adulateur
Ne nourriront point l'avarice,
Pour eux son front sera glacé.
Le zèle désintéressé,
Seul digne de sa confidence,
Fera renaître pour jamais
Les délices et l'abondance,
Inséparables de la paix.

Alors sa juste renommée,
Répandue au delà des mers,
Jusqu'aux deux bouts de l'univers
Avec éclat sera semée.
Ses ennemis humiliés
Mettront leur orgueil à ses piés;
Et des plus éloignés rivages
Les rois, frappés de sa grandeur,
Viendront par de riches hommages
Briguer sa puissante faveur.

Ils diront : Voilà le modèle
Que doivent suivre tous les rois;
C'est de la sainteté des lois
Le protecteur le plus fidèle.
L'ambitieux immodéré,
Et des eaux du siècle enivré,
N'ose paraître en sa présence :
Mais l'humble ressent son appui;
Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui.

De ses triomphantes années
Le temps respectera le cours;
Et d'un long ordre d'heureux jours

Ses vertus seront couronnées.
Ses vaisseaux, par les vents poussés,
Vogueront des climats glacés
Aux bords de l'ardente Libye :
La mer enrichira ses ports;
Et pour lui l'heureuse Arabie
Épuisera tous ses trésors.

Tel qu'on voit la tête chenue
D'un chêne, autrefois arbrisseau,
Égaler le plus haut rameau
Du cèdre caché dans la nue :
Tel, croissant toujours en grandeur,
Il égalera la splendeur
Du potentat le plus superbe;
Et ses redoutables sujets
Se multiplieront comme l'herbe
Autour des humides marais.

Qu'il vive, et que dans leur mémoire
Les rois lui dressent des autels :
Que les cœurs de tous les mortels
Soient les monuments de sa gloire!
Et vous, ô maître des humains,
Qui de vos bienfaisantes mains
Formez les monarques célèbres,
Montrez-vous à tout l'univers,
Et daignez chasser les ténèbres
Dont nos faibles yeux sont couverts.

ODE VII,

TIRÉE DU PSAUME LXXII.

Inquiétudes de l'âme sur les voies de la Providence.

Que la simplicité d'une vertu paisible
Est sûre d'être heureuse en suivant le Seigneur!

Dessillez-vous, mes yeux; console-toi, mon cœur :
Les voiles sont levés : sa conduite est visible
Sur le juste et sur le pécheur.

Pardonne, Dieu puissant, pardonne à ma faiblesse :
A l'aspect des méchants, confus, épouvanté,
Le trouble m'a saisi, mes pas ont hésité :
Mon zèle m'a trahi, Seigneur, je le confesse,
En voyant leur prospérité.

Cette mer d'abondance où leur âme se noie
Ne craint ni les écueils ni les vents rigoureux :
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux ;
Ils marchent sur les fleurs, ils nagent dans la joie :
Le sort n'ose changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide
Qui n'a jamais connu craintes ni repentirs!
Enveloppés d'orgueil, engraissés de plaisirs,
Enivrés de bonheur, ils ne prennent pour guides
Que leurs plus insensés désirs.

Leur bouche ne vomit qu'injures, que blasphèmes,
Et leur cœur ne nourrit que pensers vicieux :
Ils affrontent la terre, ils attaquent les cieux,
Et n'élèvent leur voix que pour vanter eux-mêmes
Leurs forfaits les plus odieux.

De là, je l'avouerai, naissait ma défiance.
Si sur tous les mortels Dieu tient les yeux ouverts,
Comment, sans les punir, voit-il ces cœurs pervers?
Et, s'il ne les voit point, comment peut sa science
Embrasser tout cet univers?

Tandis qu'un peuple entier les suit et les adore,
Prêt à sacrifier ses jours mêmes aux leurs,
Accablé de mépris, consumé de douleurs,
Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'aurore,
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah ! c'est donc vainement qu'à ces âmes parjures
J'ai toujours refusé l'encens que je te doi !
C'est donc en vain, Seigneur, que, m'attachant à toi,
Je n'ai jamais lavé mes mains simples et pures
Qu'avec ceux qui suivent ta loi !

C'était en ces discours que s'exhalait ma plainte :
Mais, ô coupable erreur ! ô transports indiscrets !
Quand je parlais ainsi, j'ignorais tes secrets ;
J'offensais tes élus, et je portais atteinte
A l'équité de tes décrets.

Je croyais pénétrer tes jugements augustes,
Mais, grand Dieu, mes efforts ont toujours été vains,
Jusqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes saints,
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injustes
Réservent tes puissantes mains.

J'ai vu que leurs honneurs, leur gloire, leur richesse ;
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil ;
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil ;
Et que ces lits pompeux où s'endort leur mollesse
Ne couvrent qu'un affreux cercueil.

Comment tant de grandeur s'est-elle évanouie ?
Qu'est devenu l'éclat de ce vaste appareil ?
Quoi ! leur clarté s'éteint aux clartés du soleil !
Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie ;
Et la mort a fait leur réveil.

Insensé que j'étais de ne pas voir leur chute
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puissants !
De ma faible raison j'écoutais les accents ;
Et ma raison n'était que l'instinct d'une brute,
Qui ne juge que par les sens.

Cependant, ô mon Dieu, soutenu de ta grâce,
Conduit par ta lumière, appuyé sur ton bras,
J'ai conservé ma foi dans ces rudes combats :

Mes pieds ont chancelé ; mais enfin de ta trace
Je n'ai point écarté mes pas.

Puis-je assez exalter l'adorable clémence
Du Dieu qui m'a sauvé d'un si mortel danger ?
Sa main contre moi-même a su me protéger ;
Et son divin amour m'offre un bonheur immense
Pour un mal faible et passager.

Que me reste-t-il donc à chérir sur la terre ?
Et qu'ai-je à désirer au céleste séjour ?
La nuit qui me couvrait cède aux clartés du jour :
Mon esprit ni mes sens ne me font plus la guerre ;
Tout est absorbé par l'amour.

Car enfin, je le vois, le bras de sa justice,
Quoique lent à frapper, se tient toujours levé
Sur ces hommes charnels dont l'esprit dépravé
Ose à de faux objets offrir le sacrifice
D'un cœur pour lui seul réservé.

Laissons-les s'abîmer sous leurs propres ruines.
Ne plaçons qu'en Dieu seul nos vœux et notre espoir :
Faisons-nous de l'aimer un éternel devoir ;
Et publions partout les merveilles divines
De son infaillible pouvoir.

ODE VIII,

TIRÉE DU PSAUME LXXV,

ET APPLIQUÉE A LA DERNIÈRE GUERRE DES TURCS.

Quelle est la véritable reconnaissance que Dieu exige des hommes.

Le Seigneur est connu dans nos climats paisibles :
Il habite avec nous ; et ses secours visibles
Ont de son peuple heureux prévenu les souhaits.
Ce Dieu, de ses faveurs nous comblant à toute heure,
A fait de sa demeure
La demeure de paix.

Du haut de la montagne où sa grandeur réside,
Il a brisé la lance et l'épée homicide
Sur qui l'impiété fondait son ferme appui.
Le sang des étrangers a fait fumer la terre;
Et le feu de la guerre
S'est éteint devant lui.

Une affreuse clarté dans les airs répandue
A jeté la frayeur dans leur troupe éperdue :
Par l'effroi de la mort ils se sont dissipés;
Et l'éclat foudroyant des lumières célestes
A dispersé leurs restes
Aux glaives échappés.

Insensés, qui, remplis d'une vapeur légère,
Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongère
Qui vous peint des trésors chimériques et vains,
Le réveil suit de près vos trompeuses ivresses;
Et toutes vos richesses
S'écoulent de vos mains.

L'ambition guidait vos escadrons rapides;
Vous dévoriez déjà, dans vos courses avides,
Toutes les régions qu'éclaire le soleil :
Mais le Seigneur se lève; il parle, et sa menace
Convertit votre audace
En un morne sommeil.

O Dieu, que ton pouvoir est grand et redoutable!
Qui pourra se cacher au trait inévitable
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur?
A punir les méchants ta colère fidèle
Fait marcher devant elle
La mort et la terreur.

Contre ces inhumains tes jugements augustes
S'élèvent pour sauver les humbles et les justes
Dont le cœur devant toi s'abaisse avec respect.
Ta justice paraît, de feux étincelante;

Et la terre tremblante
S'arrête à ton aspect.

Mais ceux pour qui ton bras opère ces miracles
N'en cueilleront le fruit qu'en suivant tes oracles,
En bénissant ton nom, en pratiquant ta loi.
Quel encens est plus pur qu'un si saint exercice!
Quel autre sacrifice
Serait digne de toi!

Ce sont là les présents, grand Dieu, que tu demandes.
Peuples, ce ne sont point vos pompeuses offrandes
Qui le peuvent payer de ses dons immortels :
C'est par une humble foi, c'est par un amour tendre,
Que l'homme peut prétendre
D'honorer ses autels.

Venez donc adorer le Dieu saint et terrible
Qui vous a délivrés par sa force invincible
Du joug que vous avez redouté tant de fois,
Qui d'un souffle détruit l'orgueilleuse licence,
Relève l'innocence,
Et terrasse les rois.

ODE IX,

TIRÉE DU PSAUME XC

Que rien ne peut troubler la tranquillité de ceux qui s'assurent en Dieu.

Celui qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-Haut
Repoussera de l'envie
Le plus dangereux assaut.
Il dira : Dieu redoutable,
C'est dans ta force indomptable
Que mon espoir est remis :
Mes jours sont ta propre cause;

Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Pour moi, dans ce seul asile,
Par ses secours tout-puissants,
Je brave l'orgueil stérile
De mes rivaux frémissants.
En vain leur fureur m'assiége :
Sa justice rompt le piége
De ces chasseurs obstinés ;
Elle confond leur adresse,
Et garantit ma faiblesse
De leurs dards empoisonnés.

O toi que ces cœurs féroces
Comblent de crainte et d'ennui,
Contre leurs complots atroces
Ne cherche point d'autre appui.
Que sa vérité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible mur ;
Que son aile tutélaire
Contre leur âpre colère
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainsi, méprisant l'atteinte
De leurs traits les plus perçants,
Du froid poison de la crainte
Tu verras tes jours exempts ;
Soit que le jour sur la terre
Vienne éclairer de la guerre
Les implacables fureurs ;
Ou soit que la nuit obscure
Répande dans la nature
Ses ténébreuses horreurs.

Quels effroyables abîmes
S'entr'ouvrent autour de moi !

Quel déluge de victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi !
Quelle épouvantable image
De morts, de sang, de carnage,
Frappe mes regards tremblants !
Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Ces corps pâles et sanglants ?

Mon cœur, sois en assurance,
Dieu se souvient de ta foi ;
Les fléaux de sa vengeance
N'approcheront point de toi :
Le juste est invulnérable :
De son bonheur immuable
Les anges sont les garants ;
Et toujours leurs mains propices
A travers les précipices
Conduisent ses pas errants.

Dans les routes ambiguës
Du bois le moins fréquenté,
Parmi les ronces aiguës
Il chemine en liberté ;
Nul obstacle ne l'arrête :
Ses pieds écrasent la tête
Du dragon et de l'aspic ;
Il affronte avec courage
La dent du lion sauvage
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines faiblesses
Troublent ses jours triomphants
Il se souvient des promesses
Que Dieu fait à ses enfants.
A celui qui m'est fidèle,
Dit la Sagesse éternelle,

J'assurerai mes secours ;
Je raffermirai sa voie,
Et dans des torrents de joie
Je ferai couler ses jours.

Dans ses fortunes diverses
Je viendrai toujours à lui ;
Je serai dans ses traverses
Son inséparable appui :
Je le comblerai d'années
Paisibles et fortunées ;
Je bénirai ses desseins :
Il vivra dans ma mémoire,
Et partagera la gloire
Que je réserve à mes saints.

ODE X,

TIRÉE DU PSAUME XCIII.

Que la justice divine est présente à toutes nos actions.

Paraissez, roi des rois ; venez, juge suprême,
Faire éclater votre courroux
Contre l'orgueil et le blasphème
De l'impie armé contre vous.
Le Dieu de l'univers est le Dieu des vengeances :
Le pouvoir et le droit de punir les offenses
N'appartient qu'à ce Dieu jaloux.

Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous l'ivresse
De ces superbes criminels
De qui la malice transgresse
Vos ordres les plus solennels,
Et dont l'impiété barbare et tyrannique
Au crime ajoute encor le mépris ironique
De vos préceptes éternels ?

Ils ont sur votre peuple exercé leur furie ;

Ils n'ont pensé qu'à l'affliger :
Ils ont semé dans leur patrie
L'horreur, le trouble et le danger :
Ils ont de l'orphelin envahi l'héritage ;
Et leur main sanguinaire a déployé sa rage
Sur la veuve et sur l'étranger.

Ne songeons, ont-ils dit, quelque prix qu'il en coûte,
Qu'à nous ménager d'heureux jours :
Du haut de la céleste voûte
Dieu n'entendra pas nos discours :
Nos offenses par lui ne seront point punies ;
Il ne les verra point, et de nos tyrannies
Il n'arrêtera pas le cours.

Quel charme vous séduit, quel démon vous conseille,
Hommes imbéciles et fous ?
Celui qui forma votre oreille
Sera sans oreilles pour vous !
Celui qui fit vos yeux ne verra point vos crimes !
Et celui qui punit les rois les plus sublimes
Pour vous seuls retiendra ses coups !

Il voit, n'en doutez plus, il entend toute chose :
Il lit jusqu'au fond de vos cœurs.
L'artifice en vain se propose
D'éluder ses arrêts vengeurs ;
Rien n'échappe aux regards de ce juge sévère :
Le repentir lui seul peut calmer sa colère,
Et fléchir ses justes rigueurs.

Ouvrez, ouvrez les yeux, et laissez-vous conduire
Aux divins rayons de sa foi.
Heureux celui qu'il daigne instruire
Dans la science de sa loi !
C'est l'asile du juste, et la simple innocence
Y trouve son repos, tandis que la licence
N'y trouve qu'un sujet d'effroi.

Qui me garantira des assauts de l'envie?
Sa fureur n'a pu s'attendrir.
Si vous n'aviez sauvé ma vie,
Grand Dieu, j'étais près de périr.
Je vous ai dit : Seigneur, ma mort est infaillible;
Je succombe. Aussitôt votre bras invincible
S'est armé pour me secourir.

Non, non, c'est vainement qu'une main sacrilége
Contre moi décoche ses traits;
Votre trône n'est point un siége
Souillé par d'injustes décrets :
Vous ne ressemblez point à ces rois implacables
Qui ne font exercer leurs lois impraticables
Que pour accabler leurs sujets.

Toujours à vos élus l'envieuse malice
Tendra ses filets captieux :
Mais toujours votre loi propice
Confondra les audacieux.
Vous anéantirez ceux qui nous font la guerre;
Et si l'impiété nous juge sur la terre,
Vous la jugerez dans les cieux.

ODE XI,

TIRÉE DU PSAUME XCVI,

ET APPLIQUÉE AU JUGEMENT DERNIER.

Misère des réprouvés. Félicité des élus.

Peuples, élevez vos concerts;
Poussez des cris de joie et des chants de victoire;
Voici le roi de l'univers
Qui vient faire éclater son triomphe et sa gloire.

La justice et la vérité
Servent de fondements à son trône terrible;
Une profonde obscurité

Aux regards des humains le rend inaccessible.

Les éclairs, les feux dévorants,
Font luire devant lui leur flamme étincelante;
Et ses ennemis expirants
Tombent de toutes parts sous sa foudre brûlante.

Pleine d'horreur et de respect,
La terre a tressailli sur ses voûtes brisées :
Les monts, fondus à son aspect [1],
S'écoulent dans le sein des ondes embrasées.

De ses jugements redoutés
La trompette céleste a porté le message;
Et dans les airs épouvantés
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage :

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes idoles,
Vous qui, par des vœux défendus,
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontés,
Anges, servez contre eux ma fureur vengeresse.
Vous, mortels que j'ai rachetés,
Redoublez à ma voix vos concerts d'alégresse.

C'est moi qui, du plus haut des cieux,
Du monde que j'ai fait règle des destinées :
C'est moi qui brise ses faux dieux,
Misérables jouets des vents et des années.

Par ma présence raffermis,
Méprisez du méchant la haine et l'artifice :
L'ennemi de vos ennemis
A détourné sur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés,
Vous n'avez écouté que mes lois adorables :

[1] Admirable traduction du texte : *montes sicut cera fluxerunt a facie Domini.* (Éd.)

Jouissez des félicités
Qu'ont mérité pour vous mes bontés secourables.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnaissance;
Et, par un respect plein d'amour,
Sanctifiez en moi votre réjouissance.

ODE XII,

TIRÉE DU PSAUME CXIX.

Contre les calomniateurs.

Dans ces jours destinés aux larmes,
Où mes ennemis en fureur
Aiguisaient contre moi les armes
De l'imposture et de l'erreur,
Lorsqu'une coupable licence
Empoisonnait mon innocence,
Le Seigneur fut mon seul recours :
J'implorai sa toute-puissance,
Et sa main vint à mon secours.

O Dieu, qui punis les outrages
Que reçoit l'humble vérité,
Venge-toi : détruis les ouvrages
De ces lèvres d'iniquité :
Et confonds cet homme parjure
Dont la bouche non moins impure
Publie avec légèreté
Les mensonges que l'imposture
Invente avec malignité.

Quel rempart, quelle autre barrière
Pourra défendre l'innocent
Contre la fraude meurtrière
De l'impie adroit et puissant ?
Sa langue aux feintes préparée

Ressemble à la flèche acérée
Qui part et frappe en un moment.
C'est un feu léger dès l'entrée,
Que suit un long embrasement.

Hélas! dans quel climat sauvage
Ai-je si longtemps habité!
Quel exil! quel affreux rivage!
Quels asiles d'impiété!
Cédar, où la fourbe et l'envie
Contre ma vertu poursuivie
Se déchaînèrent si longtemps,
A quels maux ont livré ma vie
Tes sacriléges habitants!

J'ignorais la trame invisible
De leurs pernicieux forfaits;
Je vivais tranquille et paisible
Chez les ennemis de la paix:
Et lorsqu'exempt d'inquiétude
Je faisais mon unique étude
De ce qui pouvait les flatter,
Leur détestable ingratitude
S'armait pour me persécuter.

ODE XIII,

TIRÉE DU PSAUME CXLIII.

Image du bonheur temporel des méchants.

Béni soit le Dieu des armées
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains sont formées
Dans l'art pénible des combats!
De sa clémence inépuisable
Le secours prompt et favorable
A fini mes oppressions:

En lui j'ai trouvé mon asile ;
Et par lui d'un peuple indocile
J'ai dissipé les factions.

Qui suis-je, vile créature ?
Qui suis-je, Seigneur ? et pourquoi
Le souverain de la nature
S'abaisse-t-il jusques à moi ?
L'homme en sa course passagère
N'est rien qu'une vapeur légère
Que le soleil fait dissiper :
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre ;
Et ses jours passent comme une ombre
Que l'œil suit et voit échapper.

Mais quoi ! les périls qui m'obsèdent
Ne sont point encore passés !
De nouveaux ennemis succèdent
A mes ennemis terrassés !
Grand Dieu, c'est toi que je réclame :
Lève ton bras, lance ta flamme,
Abaisse la hauteur des cieux ;
Et viens sur leur voûte enflammée,
D'une main de foudres armée,
Frapper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques,
Seigneur, je t'adresse ma voix :
Toi dont les promesses antiques
Furent toujours l'espoir des rois,
Toi de qui les secours propices,
A travers tant de précipices,
M'ont toujours garanti d'effroi,
Conserve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage
Qui s'apprête à fondre sur moi.

Arrête cet affreux déluge

Dont les flots vont me submerger :
Sois mon vengeur, sois mon refuge
Contre les fils de l'étranger :
Venge-toi d'un peuple infidèle
De qui la bouche criminelle
Ne s'ouvre qu'à l'impiété,
Et dont la main vouée au crime
Ne connaît rien de légitime
Que le meurtre et l'iniquité.

Ces hommes, qui n'ont point encore
Éprouvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enivrent de leur bonheur.
Leur postérité florissante,
Ainsi qu'une tige naissante,
Croît et s'élève sous leurs yeux :
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges sont pleines ;
Leurs celliers regorgent de fruits :
Leurs troupeaux, tout chargés de laines,
Sont incessamment reproduits :
Pour eux la fertile rosée
Tombant sur la terre embrasée
Rafraîchit son sein altéré ;
Et pour eux le flambeau du monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ses flancs resserré.

Le calme règne dans leurs villes ;
Nul bruit n'interrompt leur sommeil :
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du soleil.
C'est ainsi qu'ils passent leur âge.
Heureux, disent-ils, le rivage

Où l'on jouit d'un tel bonheur !
Qu'ils restent dans leur rêverie :
Heureuse la seule patrie
Où l'on adore le Seigneur !

ODE XIV,

TIRÉE DU PSAUME CXLV.

Faiblesse des hommes. Grandeur de Dieu.

Mon âme, louez le Seigneur;
Rendez un légitime honneur
A l'objet éternel de vos justes louanges.
Oui, mon Dieu, je veux désormais
Partager la gloire des anges,
Et consacrer ma vie à chanter vos bienfaits.

Renonçons au stérile appui
Des grands qu'on implore aujourd'hui;
Ne fondons point sur eux une espérance folle.
Leur pompe, indigne de nos vœux,
N'est qu'un simulacre frivole ;
Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous, esclaves du sort,
Comme nous, jouets de la mort,
La terre engloutira leurs grandeurs insensées ;
Et périront en même jour
Ces vastes et hautes pensées
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour.

Dieu seul doit faire notre espoir ;
Dieu, de qui l'immortel pouvoir
Fit sortir du néant le ciel, la terre, et l'onde;
Et qui, tranquille au haut des airs,
Anima d'une voix féconde
Tous les êtres semés dans ce vaste univers.

Heureux qui du ciel occupé,

Et d'un faux éclat détrompé,
Met de bonne heure en lui toute son espérance!
Il protége la vérité,
Et saura prendre la défense
Du juste que l'impie aura persécuté.

C'est le Seigneur qui nous nourrit;
C'est le Seigneur qui nous guérit:
Il prévient nos besoins; il adoucit nos gênes;
Il assure nos pas craintifs:
Il délie, il brise nos chaînes;
Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

Il offre au timide étranger
Un bras prompt à le protéger;
Et l'orphelin en lui retrouve un second père:
De la veuve il devient l'époux;
Et, par un châtiment sévère,
Il confond les pécheurs conjurés contre nous.

Les jours des rois sont dans sa main.
Leur règne est un règne incertain,
Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites;
Mais de son règne illimité
Les bornes ne seront prescrites
Ni par la fin des temps, ni par l'éternité.

ODE XV,

TIRÉE DU CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS.

ISAIE, CHAPITRE 38.

Pour une personne convalescente.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant;
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant:
La mort, déployant ses ailes,

Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et, dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus :
Mon dernier soleil se lève;
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée,
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable,
Le mal a brisé mes os;
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos.
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour;
Et, dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi, de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir;
Et mes yeux, noyés de larmes,
Étaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre :
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours!
Je redisais à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours!

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi :
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas :
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors,
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours,
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments :
La mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples

Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

LIVRE SECOND.

ODE PREMIÈRE.

Sur la naissance de monseigneur le duc de Bretagne.

Descends de la double colline,
Nymphe dont le fils amoureux [1]
Du sombre époux de Proserpine
Sut fléchir le cœur rigoureux :
Viens servir l'ardeur qui m'inspire;
Déesse, prête-moi ta lyre,
Ou celle de ce Grec vanté [2]
Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre,
Respecta la postérité.

Quel dieu propice nous ramène
L'espoir que nous avions perdu ?
Un fils de Thétis ou d'Alcmène
Par le ciel nous est-il rendu ?
N'en doutons point, le ciel sensible
Veut réparer le coup terrible
Qui nous fit verser tant de pleurs.
Hâtez-vous, ô chaste Lucine ;
Jamais plus illustre origine
Ne fut digne de vos faveurs.

[1] Orphée, fils d'Æagre et de Calliope.
[2] Pindare.

Peuples, voici le premier gage
Des biens qui vous sont préparés :
Cet enfant est l'heureux présage
Du repos que vous désirez.
Les premiers instants de sa vie
De la discorde et de l'envie
Verront éteindre le flambeau :
Il renversera leurs trophées ;
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de son berceau.

Ainsi, durant la nuit obscure,
De Vénus l'étoile nous luit,
Favorable et brillant augure
De l'éclat du jour qui la suit :
Ainsi, dans le fort des tempêtes,
Nous voyons briller sur nos têtes
Ces feux amis des matelots,
Présage de la paix profonde
Que le dieu qui règne sur l'onde
Va rendre à l'empire des flots.

Quel monstre de carnage avide
S'est emparé de l'univers ?
Quelle impitoyable Euménide
De ses feux infecte les airs ?
Quel dieu souffle en tous lieux la guerre,
Et semble à dépeupler la terre
Exciter nos sanglantes mains ?
Mégère, des enfers bannie,
Est-elle aujourd'hui le génie
Qui préside au sort des humains ?

Arrête, Furie implacable ;
Le ciel veut calmer ses rigueurs :
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embrasé nos cœurs.
Aimable Paix, vierge sacrée,

Descends de la voûte azurée ;
Viens voir tes temples relevés ;
Et ramène au sein de nos villes
Ces dieux bienfaisants et tranquilles
Que nos crimes ont soulevés.

Mais quel souffle divin m'enflamme ?
D'où naît cette soudaine horreur ?
Un dieu vient échauffer mon âme
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici, profane vulgaire !
Apollon m'inspire et m'éclaire ;
C'est lui, je le vois, je le sens ;
Mon cœur cède à sa violence :
Mortels, respectez sa présence,
Prêtez l'oreille à mes accents.

Les temps prédits par la Sibylle
A leur terme sont parvenus :
Nous touchons au règne tranquille
Du vieux Saturne et de Janus :
Voici la saison désirée
Où Thémis et sa sœur Astrée,
Rétablissant leurs saints autels,
Vont ramener ces jours insignes
Où nos vertus nous rendaient dignes
Du commerce des immortels.

Où suis-je ? quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés ?
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés ?
Un nouveau monde vient d'éclore :
L'univers se reforme encore
Dans les abîmes du chaos ;
Et, pour réparer ses ruines,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

Les éléments cessent leur guerre ;
Les cieux ont repris leur azur ;
Un feu sacré purge la terre
De tout ce qu'elle avait d'impur :
On ne craint plus l'herbe mortelle ;
Et le crocodile infidèle
Du Nil ne trouble plus les eaux :
Les lions dépouillent leur rage,
Et dans le même pâturage
Bondissent avec les troupeaux.

C'est ainsi que la main des Parques
Va nous filer ce siècle heureux
Qui du plus sage des monarques
Doit couronner les justes vœux.
Espérons des jours plus paisibles :
Les dieux ne sont point inflexibles,
Puisqu'ils punissent nos forfaits.
Dans leurs rigueurs les plus austères,
Souvent leurs fléaux salutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le ciel dans une nuit profonde
Se plaît à nous cacher ses lois :
Les rois sont les maîtres du monde ;
Les dieux sont les maîtres des rois.
Valeur, activité, prudence,
Des décrets de leur providence
Rien ne change l'ordre arrêté ;
Et leur règle constante et sûre
Fait seule ici bas la mesure
Des biens et de l'adversité.

Mais que fais-tu, Muse insensée ?
Où tend ce vol ambitieux ?
Oses-tu porter ta pensée
Jusque dans le conseil des dieux ?
Réprime une ardeur périlleuse :

Ne va point, d'une aile orgueilleuse,
Chercher ta perte dans les airs ;
Et, par des routes inconnues
Suivant Icare au haut des nues,
Crains de tomber au fond des mers.

Si pourtant quelque esprit timide,
Du Pinde ignorant les détours,
Opposait les règles d'Euclide
Au désordre de mes discours ;
Qu'il sache qu'autrefois Virgile
Fit, même aux Muses de Sicile,
Approuver de pareils transports ;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut seul des maîtres de la lyre
Immortaliser les accords.

ODE II.

A M. L'ABBÉ COURTIN.

Abbé chéri des neuf Sœurs,
Qui dans ta philosophie
Sais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie,
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les vers
Que m'a dictés mon caprice,
Que fais-tu dans ces déserts
Qu'enferme ton bénéfice ?

Vas-tu, dès l'aube du jour,
Secondé d'un plomb rapide,
Ensanglanter le retour
De quelque lièvre timide ?
Ou chez tes moines tondus,
A t'ennuyer assidus,

Cherches-tu quelques vieux titres,
Qui, dans ton Trésor perdus[1],
Se retrouvent sur leurs vitres?

Mais non, je te connais mieux :
Tu sais trop bien que le sage
De son loisir studieux
Doit faire un plus noble usage,
Et, justement enchanté
De la belle antiquité,
Chercher dans son sein fertile
La solide volupté,
Le vrai, l'honnête, et l'utile.

Toutefois de ton esprit
Bannis l'erreur générale
Qui jadis en maint écrit
Plaça la saine morale :
On abuse de son nom.
Le chantre d'Agamemnon
Sut nous tracer dans son livre,
Mieux que Chrysippe et Zénon,
Quel chemin nous devons suivre.

Homère adoucit mes mœurs
Par ses riantes images :
Sénèque aigrit mes humeurs
Par ses préceptes sauvages.
En vain, d'un ton de rhéteur,
Épictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même[2].

[1] Le Trésor est l'endroit où, dans les établissements religieux, on conservait les titres, les chartes, et les objets précieux.

[2] Non, Épictète n'est pas *affligé;* et l'on sait que sa conduite fut aussi ferme que sa doctrine. Mais il défend à l'homme de s'affliger jamais, et c'est à peu près comme s'il lui défendait d'être malade. (La Harpe.)

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère ;
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère :
Et, dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnaissez toujours
L'esclave d'Épaphrodite[1].

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le zénonisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du paganisme.
Pardon : mais, en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devait ce témoignage
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

De tout semblable pédant
Le commerce communique
Je ne sais quoi de mordant,
De farouche, et de cynique.
O le plaisant avertin[2]
D'un fou du pays latin,
Qui se travaille et se gêne,
Pour devenir à la fin
Sage comme Diogène!

Je ne prends point pour vertu
Les noirs accès de tristesse

[1] Epaphrodite, homme grossier, stupide, et de mauvaises mœurs, était affranchi de Néron, et l'un de ses gardes particuliers. Il s'amusait un jour à tordre la jambe d'Épictète, son esclave : « Vous me la casserez, » dit celui-ci ; et l'événement justifia la prédiction. « Je vous l'avais bien dit, » ajouta tranquillement le philosophe.

[2] Vieux mot que le Dictionnaire de l'Académie définit maladie d'esprit, qui rend opiniâtre, emporté, furieux. En français trivial, *vertigo*.

D'un loup-garou revêtu
Des habits de la sagesse :
Plus légère que le vent,
Elle fuit d'un faux savant
La sombre mélancolie,
Et se sauve bien souvent
Dans les bras de la Folie.

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Était souvent, nous dit-on,
De falerne enluminée.
Toujours ces sages hagards,
Maigres, hideux et blafards,
Sont souillés de quelque opprobre[1] :
Et du premier des Césars
L'assassin fut homme sobre.

Dieu bénisse nos dévots!
Leur âme est vraiment loyale.
Mais jadis les grands pivots
De la ligue anti-royale,
Les Lincestres, les Aubris[2],
Qui contre les deux Henris
Prêchaient tant la populace,
S'occupaient peu des écrits
D'Anacréon et d'Horace.

Crois-moi, fais de leurs chansons
Ta plus importante étude;

[1] C'est abuser du mot de César, qui était fort juste. Il ne craignait, disait-il, que les gens d'un aspect sombre, et d'un visage austère; il avait raison. Cet extérieur est la marque d'un caractère capable de résolutions fortes et inébranlables, tel qu'était celui de Brutus. (La Harpe)

[2] Ce rapprochement n'est pas tolérable. Que peut-il y avoir de commun entre Brutus et les curés de St.-Barthélemy, et de St.-André des Arcs, prédicateurs de la Ligue? Il y a une logique secrète, dont il ne faut jamais s'écarter, dans quelque sujet que ce soit, à plus forte raison dans les stances morales. (La Harpe.)

A leurs aimables leçons
Consacre ta solitude;
Et, par Sonning rappelé [1]
Sur ce rivage émaillé
Où Neuilly borde la Seine,
Reviens au vin d'Auvilé
Mêler les eaux d'Hippocrène.

ODE III.

A M. DE CAUMARTIN [2],

Conseiller d'État, et intendant des finances.

Digne et noble héritier des premières vertus
Qu'on adora jadis sous l'empire de Rhée;
Vous qui dans le palais de l'aveugle Plutus
Osâtes introduire Astrée;

Fils d'un père fameux qui, même à nos frondeurs,
Par sa dextérité fit respecter son zèle,
Et, nouvel Atticus, sut captiver leurs cœurs
En demeurant sujet fidèle;

Renoncez pour un temps aux travaux de Thémis :
Venez voir ces coteaux enrichis de verdure,
Et ces bois paternels, où l'art, humble et soumis,
Laisse encor régner la nature.

Les Hyades, Vertumne, et l'humide Orion,

[1] C'est le même auquel l'abbé Courtin disait *en vers*, si l'on en croit Voltaire, Épitre à la Harpe :

.... Adieu.
Faites mes compliments à l'abbé de Chaulieu.

Mais Voltaire ajoutait, *en prose :*

Enfant de l'harmonie.
Présente mes hommages à Vénus-Uranie ;

c'est-à-dire à madame la duchesse de Choiseul.

[2] C'est en entendant parler avec un vif enthousiasme de Henri IV et de ses exploits par M. de Caumartin, que Voltaire conçut le poëme de *la Henriade*, dont il commença l'exécution dans le château même de M. de Caumartin.

Sur la terre embrasée ont versé leurs largesses ;
Et Bacchus, échappé des fureurs du Lion,
Songe à vous tenir ses promesses.

O rivages chéris, vallons aimés des cieux,
D'où jamais n'approcha la tristesse importune,
Et dont le possesseur, tranquille et glorieux.
Ne rougit point de sa fortune!

Trop heureux qui du champ par ses pères laissé
Peut parcourir au loin les limites antiques,
Sans redouter les cris de l'orphelin chassé
Du sein de ses dieux domestiques!

Sous des lambris dorés l'injuste ravisseur
Entretient le vautour dont il est la victime.
Combien peu de mortels connaissent la douceur
D'un bonheur pur et légitime!

Jouissez en repos de ce lieu fortuné :
Le calme et l'innocence y tiennent leur empire ;
Et des soucis affreux le souffle empoisonné
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

Pan, Diane, Apollon, les Faunes, les Sylvains,
Peuplent ici vos bois, vos vergers, vos montagnes.
La ville est le séjour des profanes humains;
Les dieux règnent dans les campagnes.

C'est là que l'homme apprend leurs mystères secrets,
Et que, contre le sort munissant sa faiblesse,
Il jouit de lui-même, et s'abreuve à longs traits
Dans les sources de la sagesse.

C'est là que ce Romain, dont l'éloquente voix
D'un joug presque certain sauva sa république [1],
Fortifiait son cœur dans l'étude des lois
Et du Lycée et du Portique.

[1] La conspiration de Catilina, découverte et abattue par l'énergie de Cicéron.

Libre des soins publics qui le faisaient rêver,
Sa main du consulat laissait aller les rênes;
Et, courant à Tuscule, il allait cultiver
Les fruits de l'école d'Athènes.

ODE IV.

A M. D'USSÉ.

Esprit né pour servir d'exemple
Aux cœurs de la vertu frappés,
Qui sans guide as pu de son temple
Franchir les chemins escarpés,
Cher d'Ussé, quelle inquiétude
Te fait une triste habitude
Des ennuis et de la douleur?
Et, ministre de ton supplice,
Pourquoi, par un sombre caprice,
Veux-tu seconder ton malheur?

Chasse cet ennui volontaire
Qui tient ton esprit dans les fers,
Et que dans une âme vulgaire
Jette l'épreuve des revers;
Fais tête au malheur qui t'opprime:
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le sort.
L'air siffle, une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête;
Demain tu seras dans le port.

Toujours la mer n'est pas en butte
Aux ravages des aquilons;
Toujours les torrents par leur chute
Ne désolent pas nos vallons.
Les disgrâces désespérées,
Et de nul espoir tempérées,
Sont affreuses à soutenir;

Mais leur charge est moins importune
Lorsqu'on gémit d'une infortune
Qu'on espère de voir finir.

Un jour, le souci qui te ronge,
En un doux repos transformé,
Ne sera plus pour toi qu'un songe
Que le réveil aura calmé.
Espère donc avec courage.
Si le pilote craint l'orage
Quand Neptune enchaîne les flots,
L'espoir du calme le rassure
Quand les vents et la nue obscure
Glacent le cœur des matelots.

Je sais qu'il est permis au sage,
Par les disgrâces combattu,
De souhaiter pour apanage
La fortune après la vertu.
Mais, dans un bonheur sans mélange,
Souvent cette vertu se change
En une honteuse langueur :
Autour de l'aveugle richesse
Marchent l'orgueil et la rudesse.
Que suit la dureté du cœur.

Non que ta sagesse, endormie
Au temps de tes prospérités,
Eût besoin d'être raffermie
Par de dures fatalités ;
Ni que ta vertu peu fidèle
Eût jamais choisi pour modèle
Ce fou superbe et ténébreux
Qui, gonflé d'une fierté basse,
N'a jamais eu d'autre disgrâce
Que de n'être point malheureux.

Mais si les maux et la tristesse

Nous sont des secours superflus
Quand des bornes de la sagesse
Les biens ne nous ont point exclus,
Ils nous font trouver plus charmante
Notre félicité présente,
Comparée au malheur passé;
Et leur influence tragique
Réveille un bonheur léthargique
Que rien n'a jamais traversé.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours et des nuits.
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie et d'ennuis.
Le ciel, par un ordre équitable,
Rend l'un à l'autre profitable;
Et, dans ces inégalités,
Souvent sa sagesse suprême
Sait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs?
Aux jeux cruels de la fortune
Tout est soumis dans l'univers.
Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux que la fable
Plaça jadis au rang des dieux;
Couple de déités bizarre,
Tantôt habitants du Ténare,
Et tantôt citoyens des cieux.

Ainsi de douceurs en supplices
Elle nous promène à son gré.
Le seul remède à ses caprices
C'est de s'y tenir préparé,
De la voir du même visage
Qu'une courtisane volage,

Indigne de nos moindres soins,
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient, par inconstance,
Lorsque nous y pensons le moins.

ODE V.

A M. DUCHÉ,

Dans le temps qu'il travaillait à sa tragédie de Débora.

Tandis que, dans la solitude
Où le destin m'a confiné,
J'endors, par la douce habitude
D'une oisive et facile étude,
L'ennui dont je suis lutiné,

Un sublime essor te ramène
A la cour des sœurs d'Apollon ;
Et bientôt avec Melpomène
Tu vas d'un nouveau phénomène
Éclairer le sacré vallon.

O que ne puis-je, sur les ailes
Dont Dédale fut possesseur,
Voler aux lieux où tu m'appelles,
Et de tes chansons immortelles
Partager l'aimable douceur !

Mais une invincible contrainte,
Malgré moi, fixe ici mes pas :
Tu sais quel est ce labyrinthe,
Et que, pour aller à Corinthe,
Le désir seul ne suffit pas.

Toutefois les froides soirées
Commencent d'abréger le jour :
Vertumne a changé ses livrées ;
Et nos campagnes labourées
Me flattent d'un prochain retour.

Déjà le départ des Pléiades
A fait retirer les nochers;
Et déjà les tristes Hyades
Forcent les frileuses Dryades
De chercher l'abri des rochers.

Le volage amant de Clytie
Ne caresse plus nos climats;
Et bientôt des monts de Scythie
Le fougueux époux d'Orithye
Va nous ramener les frimas.

Ainsi, dès que le Sagittaire
Viendra rendre nos champs déserts,
J'irai, secret dépositaire,
Près de ton foyer solitaire,
Jouir de tes savants concerts.

En attendant, puissent leurs charmes,
Apaisant le mal qui t'aigrit,
Dissiper tes vaines alarmes,
Et tarir la source des larmes
D'une épouse qui te chérit!

ODE VI.

A LA FORTUNE.

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage

Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté :
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris ;
Et toujours ses fausses maximes
Érigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais, de quelque superbe titre
Dont ces héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus :
Je n'y trouve qu'extravagance,
Faiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés :
Étrange vertu qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés !

Apprends que la seule sagesse
Peut faire les héros parfaits,
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits ;
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux ;
Et que, devant ses yeux stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi ! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?
J'appellerai vertu guerrière

Une vaillance meurtrière
Qui dans mon sang trempe ses mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche,
Né pour le malheur des humains?»

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérants?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans,
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumants de carnage,
Un peuple au fer abandonné,
Des mères pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits!
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands rois?
Leur gloire, féconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines
Ne saurait-elle subsister?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater?

Mais je veux que dans les alarmes
Réside le solide honneur:
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival:
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Émile
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
C'est un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui ;
Qui, prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle
Fait le plus cher de ses souhaits ;
Qui fuit la basse flatterie,
Et qui, père de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus ;
Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels :
Mais, à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Héros cruels et sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine et de Lépide
Remplissait l'univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguste
Sans cet empire heureux et juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour :
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.

Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit :
Mais, au moindre revers funeste,
Le masque tombe ; l'homme reste ;
Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant :
Celui qui dompte la fortune
Mérite seul le nom de grand.
Il perd sa volage assistance
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus ;
Et sa grande âme ne s'altère
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des disgrâces de Varus.

La joie imprudente et légère
Chez lui ne trouve point d'accès,
Et sa crainte active modère
L'ivresse des heureux succès.
Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ces obstacles passagers.
Le bonheur peut avoir son terme ;
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours légers.

En vain une fière déesse
D'Énée a résolu la mort ;
Ton secours, puissante sagesse,
Triomphe des dieux et du sort.
Par toi Rome, après son naufrage,
Jusque dans les murs de Carthage
Vengea le sang de ses guerriers
Et, suivant tes divines traces,

Vit, au plus fort de ses disgrâces,
Changer ses cyprès en lauriers.

ODE VII.

A UNE VEUVE.

Quel respect imaginaire
Pour les cendres d'un époux
Vous rend vous-même contraire
A vos destins les plus doux?
Quand sa course fut bornée
Par la fatale journée
Qui le mit dans le tombeau,
Pensez-vous que l'hyménée
N'ait pas éteint son flambeau?

Pourquoi ces sombres ténèbres
Dans ce lugubre réduit?
Pourquoi ces clartés funèbres,
Plus affreuses que la nuit?
De ces noirs objets troublée,
Triste, et sans cesse immolée
A de frivoles égards,
Ferez-vous d'un mausolée
Le plaisir de vos regards?

Voyez les Grâces fidèles
Malgré vous suivre vos pas,
Et voltiger autour d'elles
L'Amour qui vous tend les bras :
Voyez ce dieu plein de charmes,
Qui vous dit, les yeux en larmes :
Pourquoi ces pleurs superflus?
Pourquoi ces cris, ces alarmes?
Ton époux ne t'entend plus.

A sa triste destinée

C'est trop donner de regrets ;
Par les larmes d'une année
Ses mânes sont satisfaits.
De la célèbre matrone
Que l'antiquité nous prône
N'imitez point le dégoût ;
Ou, pour l'honneur de Pétrone,
Imitez-la jusqu'au bout.

Les chroniques les plus amples
Des veuves du premier temps
Nous fournissent peu d'exemples
D'Artémises de vingt ans.
Plus leur douleur est illustre,
Et plus elle sert de lustre
A leur amoureux essor :
Andromaque, en moins d'un lustre,
Remplaça deux fois Hector.

De la veuve de Sichée
L'histoire vous a fait peur :
Didon mourut attachée
Au char d'un amant trompeur.
Mais l'imprudente mortelle
N'eut à se plaindre que d'elle ;
Ce fut sa faute, en un mot :
A quoi songeait cette belle,
De prendre un amant dévot ?

Pouvait-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui, fuyant sa ville en cendre
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des dieux de Pergame,
Ravit son père à la flamme,
Tenant son fils par la main ;
Sans prendre garde à sa femme,
Qui se perdit en chemin ?

Sous un plus heureux auspice
La déesse des amours
Veut qu'un nouveau sacrifice
Lui consacre vos beaux jours :
Déjà le bûcher s'allume,
L'autel brille, l'encens fume,
La victime s'embellit,
L'amour même la consume,
Le mystère s'accomplit.

Tout conspire à l'allégresse
De cet instant solennel :
Une riante jeunesse
Folâtre autour de l'autel ;
Les Grâces à demi-nues
A ces danses ingénues
Mêlent de tendres accents,
Et sur un trône de nues
Vénus reçoit votre encens.

ODE VIII.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

Tant qu'a duré l'influence
D'un astre propice et doux,
Malgré moi de ton absence
J'ai supporté les dégoûts.

Je disais : Je lui pardonne
De préférer les beautés
De Palès et de Pomone
Au tumulte des cités :

Ainsi l'amant de Glycère,
Épris d'un repos obscur,
Cherchait l'ombre solitaire
Des rivages de Tibur.

Mais aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brûlant de Procris [1]
De Flore aux douces haleines
Dessèche les dons chéris,

Veux-tu d'un astre perfide
Risquer les âpres chaleurs,
Et, dans ton jardin aride,
Sécher ainsi que tes fleurs?

Crois-moi, suis plutôt l'exemple
De tes amis casaniers,
Et reviens goûter, au Temple,
L'ombre de tes marronniers.

Dans ce salon pacifique,
Où président les neuf Sœurs,
Un loisir philosophique
T'offre encor d'autres douceurs:

Là, nous trouverons sans peine,
Avec toi, le verre en main,
L'homme après qui Diogène
Courut si longtemps en vain;

Et, dans la douce allégresse
Dont tu sais nous abreuver,
Nous puiserons la sagesse,
Qu'il chercha sans la trouver.

ODE IX.

A M. LE MARQUIS DE LA FARE.

Dans la route que je me trace,
La Fare, daigne m'éclairer;
Toi qui dans les sentiers d'Horace
Marches sans jamais t'égarer;

[1] La canicule.

Qui, par les leçons d'Aristippe,
De la sagesse de Chrysippe
As su corriger l'âpreté,
Et, telle qu'aux beaux jours d'Astrée,
Nous montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

Ce feu sacré que Prométhée
Osa dérober dans les cieux,
La raison, à l'homme apportée,
Le rend presque semblable aux dieux.
Se pourrait-il, sage la Fare,
Qu'un présent si noble et si rare
De nos maux devînt l'instrument,
Et qu'une lumière divine
Pût jamais être l'origine
D'un déplorable aveuglement?

Lorsqu'à l'époux de Pénélope
Minerve accorde son secours,
Les Lestrigons et le Cyclope
Ont beau s'armer contre ses jours :
Aidé de cette intelligence,
Il triomphe de la vengeance
De Neptune en vain courroucé;
Par elle il brave les caresses
Des Sirènes enchanteresses,
Et les breuvages de Circé.

De la vertu qui nous conserve
C'est le symbolique tableau :
Chaque mortel a sa Minerve,
Qui doit lui servir de flambeau.
Mais cette déité propice
Marchait toujours devant Ulysse,
Lui servant de guide ou d'appui;
Au lieu que, par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à sa suite,

Et se précipite avec lui.

Loin que la raison nous éclaire
Et conduise nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'orateur de nos passions :
C'est un sophiste qui nous joue;
Un vil complaisant qui se loue
A tous les fous de l'univers,
Qui, s'habillant du nom de sages,
La tiennent sans cesse à leurs gages
Pour autoriser leurs travers.

C'est elle qui nous fait accroire
Que tout cède à notre pouvoir;
Qui nourrit notre folle gloire
De l'ivresse d'un faux savoir;
Qui, par cent nouveaux stratagèmes
Nous masquant sans cesse à nous-mêmes,
Parmi les vices nous endort,
Du furieux fait un Achille,
Du fourbe un politique habile,
Et de l'athée un esprit fort.

Mais vous, mortels qui, dans le monde
Croyant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de peuples différents,
Qui confondez avec la brute
Ce Huron caché sous sa hutte,
Au seul instinct presque réduit;
Parlez : Quel est le moins barbare
D'une raison qui vous égare,
Ou d'un instinct qui le conduit?

La nature, en trésors fertile,
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,

Soigneuse de le conserver.
Content du partage modeste
Qu'il tient de la bonté céleste,
Il vit sans trouble et sans ennui;
Et si son climat lui refuse
Quelques biens dont l'Europe abuse,
Ce ne sont plus des biens pour lui.

Couché dans un antre rustique,
Du nord il brave la rigueur;
Et notre luxe asiatique
N'a point énervé sa vigueur :
Il ne regrette point la perte
De ces arts dont la découverte
A l'homme a coûté tant de soins,
Et qui, devenus nécessaires,
N'ont fait qu'augmenter nos misères
En multipliant nos besoins.

Il méprise la vaine étude
D'un philosophe pointilleux
Qui, nageant dans l'incertitude,
Vante son savoir merveilleux :
Il ne veut d'autre connaissance
Que ce que la Toute-Puissance
A bien voulu nous en donner;
Et sait qu'elle créa les sages
Pour profiter de ses ouvrages,
Et non pour les examiner.

Ainsi d'une erreur dangereuse
Il n'avale point le poison;
Et notre clarté ténébreuse
N'a point offusqué sa raison.
Il ne se tend point à lui-même
Le piége d'un adroit système,
Pour se cacher la vérité :
Le crime à ses yeux paraît crime;

Et jamais rien d'illégitime
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant, fertiles contrées,
Sages mortels, peuples heureux.
Des nations hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux;
Vous qui, dans la vaine noblesse,
Dans les honneurs, dans la mollesse,
Fixez la gloire et les plaisirs;
Vous de qui l'infâme avarice
Promène au gré de son caprice
Les insatiables désirs.

Oui, c'est toi, monstre détestable,
Superbe tyran des humains,
Qui seul du bonheur véritable
A l'homme as fermé les chemins.
Pour apaiser sa soif ardente,
La terre, en trésors abondante,
Ferait germer l'or sous ses pas :
Il brûle d'un feu sans remède;
Moins riche de ce qu'il possède,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah ! si d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir,
Rapprochons-nous de la nature,
Qui seule peut nous enrichir.
Forçons de funestes obstacles;
Réservons pour nos tabernacles
Cet or, ces rubis, ces métaux;
Ou dans le sein des mers avides
Jetons ces richesses perfides,
L'unique élément de nos maux.

Ce sont là les vrais sacrifices
Par qui nous pouvons étouffer

Les semences de tous les vices
Qu'on voit ici-bas triompher.
Otez l'intérêt de la terre,
Vous en exilerez la guerre,
L'honneur rentrera dans ses droits;
Et, plus justes que nous ne sommes,
Nous verrons régner chez les hommes
Les mœurs à la place des lois.

Surtout réprimons les saillies
De notre curiosité,
Source de toutes nos folies,
Mère de notre vanité.
Nous errons dans d'épaisses ombres,
Où souvent nos lumières sombres
Ne servent qu'à nous éblouir.
Soyons ce que nous devons être;
Et ne perdons point à connaître
Des jours destinés à jouir.

ODE X[1].

Sur la mort de S. A. S. monseigneur le prince de Conti, arrivée au mois de février 1709.

Peuples, dont la douleur aux larmes obstinée
De ce prince chéri déplore le trépas,
Approchez, et voyez quelle est la destinée
Des grandeurs d'ici bas.

Conti n'est plus, ô ciel! Ses vertus, son courage,
La sublime valeur, le zèle pour son roi,
N'ont pu le garantir, au milieu de son âge,
De la commune loi.

[1] On peut compter cette ode parmi les meilleures de ce genre (*l'ode morale.*) C'est un lieu commun, il est vrai; mais le style est en général d'une précision énergique, malgré quelques faiblesses; et si les idées ne sont pas toujours exactement vraies pour la raison, qui considère les choses sous toutes ses faces, elles le sont assez pour la poésie, qui peut, comme l'éloquence, ne les présenter que sous un seul aspect. (La Harpe.)

Il n'est plus ; et les dieux, en des temps si funestes,
N'ont fait que le montrer aux regards des mortels.
Soumettons-nous. Allons porter ses tristes restes
Au pied de leurs autels.

Élevons à sa cendre un monument célèbre :
Que le jour de la nuit emprunte les couleurs.
Soupirons, gémissons sur ce tombeau funèbre,
Arrosé de nos pleurs.

Mais que dis-je? ah! plutôt à sa vertu suprême
Consacrons un hommage et plus noble et plus doux.
Ce héros n'est point mort ; le plus beau de lui-même
Vit encor parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel s'éclipse à notre vue :
Mais de ses actions le visible flambeau,
Son nom, sa renommée en cent lieux épandue,
Triomphent du tombeau.

En dépit de la mort, l'image de son âme,
Ses talents, ses vertus vivantes dans nos cœurs,
Y peignent ce héros avec des traits de flamme,
De la Parque vainqueurs.

Steinkerque, ou sa valeur rappela la victoire,
Nervinde, où ses efforts guidèrent nos exploits,
Éternisent sa vie, aussi bien que la gloire
De l'empire françois.

Ne murmurons donc plus contre les destinées.
Qui livrent sa jeunesse au ciseau d'Atropos ;
Et ne mesurons point au nombre des années
La course des héros.

Pour qui compte les jours d'une vie inutile,
L'âge du vieux Priam passe celui d'Hector :
Pour qui compte les faits, les ans du jeune Achille
L'égalent à Nestor.

Voici, voici le temps où, libres de contrainte,

Nos voix peuvent pour lui signaler leurs accents :
Je puis à mon héros, sans bassesse et sans crainte,
Prodiguer mon encens.

Muses, préparez-lui votre plus riche offrande ;
Placez son nom fameux entre les plus grands noms
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande
Dont nous le couronnons.

Oui, cher prince, ta mort, de tant de pleurs suivie
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu,
Et sauve des écueils d'une plus longue vie
Ta gloire et ta vertu.

Au faîte des honneurs, un vainqueur indomptable
Voit souvent ses lauriers se flétrir dans ses mains.
La mort, la seule mort met le sceau véritable
Aux grandeurs des humains.

Combien avons-nous vu d'éloges unanimes
Condamnés, démentis par un honteux retour !
Et combien de héros glorieux, magnanimes,
Ont vécu trop d'un jour !

Du Midi jusqu'à l'Ourse on vantait ce monarque[1]
Qui remplit tout le Nord de tumulte et de sang.
Il fuit; sa gloire tombe, et le destin lui marque
Son véritable rang.

Ce n'est plus ce héros guidé par la victoire,
Par qui tous les guerriers allaient être effacés :
C'est un nouveau Pyrrhus, qui va grossir l'histoire
Des fameux insensés.

Ainsi de ses bienfaits la Fortune se venge.
Mortels, défions-nous d'un sort toujours heureux
Et de nos ennemis songeons que la louange
Est le plus dangereux.

Jadis tous les humains, errant à l'aventure,

[1] Charles XII.

A leur sauvage instinct vivaient abandonnés,
Satisfaits d'assouvir de l'aveugle nature
Les besoins effrénés :

La raison, fléchissant leurs humeurs indociles,
De la société vint former les liens,
Et bientôt rassembla sous de communs asiles
Les premiers citoyens.

Pour assurer entre eux la paix et l'innocence
Les lois firent alors éclater leur pouvoir;
Sur des tables d'airain l'audace et la licence
Apprirent leur devoir.

Mais il fallait encor, pour étonner le crime,
Toujours contre les lois prompt à se révolter,
Que des chefs, revêtus d'un pouvoir légitime,
Les fissent respecter.

Ainsi, pour le maintien de ces lois salutaires,
Du peuple entre vos mains le pouvoir fut remis,
Rois; vous fûtes élus sacrés dépositaires
Du glaive de Thémis.

Puisse en vous la vertu faire luire sans cesse
De la divinité les rayons glorieux !
Partagez ces tributs d'amour et de tendresse
Que nous offrons aux dieux.

Mais chassez loin de vous la basse flatterie,
Qui, cherchant à souiller la bonté de vos mœurs,
Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie
La porte de vos cœurs.

Le pauvre est à couvert de ses ruses obliques :
Orgueilleuse, elle suit la pourpre et les faisceaux :
Serpent contagieux, qui des sources publiques
Empoisonne les eaux.

Craignez que de sa voix les trompeuses délices
N'assoupissent enfin votre faible raison ;

De cette enchanteresse osez, nouveaux Ulysses,
Rejeter le poison.

Némésis vous observe, et frémit des blasphèmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable vérité :
N'attirez point sur vous, trop épris de vous-mêmes,
Sa terrible équité.

C'est elle dont les yeux, certains, inévitables,
Percent tous les replis de nos cœurs insensés ;
Et nous lui répondons des éloges coupables
Qui nous sont adressés.

Des châtiments du ciel implacable ministre,
De l'équité trahie elle venge les droits;
Et voici les arrêts dont sa bouche sinistre
Épouvante les rois :

Écoutez, et tremblez, idoles de la terre :
D'un encens usurpé Jupiter est jaloux;
Vos flatteurs dans ses mains allument le tonnerre
Qui s'élève sur vous.

Il détruira leur culte ; il brisera l'image
A qui sacrifiaient ces faux adorateurs;
Et punira sur vous le détestable hommage
De vos adulateurs.

Moi, je préparerai les vengeances célestes :
Je livrerai vos jours au démon de l'orgueil,
Qui, par vos propres mains, de vos grandeurs funestes
Creusera le cercueil.

Vous n'écouterez plus la voix de la sagesse;
Et, dans tous vos conseils, l'aveugle vanité,
L'esprit d'enchantement, de vertige et d'ivresse,
Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms spécieux de zèle et de justice
Vous vous déguiserez les plus noirs attentats ;

Vous couvrirez de fleurs les bords du precipice
Qui s'ouvre sous vos pas.

Mais enfin votre chute, à vos yeux déguisée,
Aura ces mêmes yeux pour tristes spectateurs,
Et votre abaissement servira de risée
A vos propres flatteurs.

De cet oracle affreux tu n'as point à te plaindre,
Cher prince ; ton éclat n'a point su t'abuser :
Ennemi des flatteurs, à force de les craindre
Tu sus les mépriser.

Aussi la renommée, en publiant ta gloire,
Ne sera point soumise à ces fameux revers :
Les dieux t'ont laissé vivre assez pour ta mémoire,
Trop peu pour l'univers.

ODE XI.

Pourquoi, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand, pour apaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous marquer son zèle?
L'univers, à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire ;
Les Dryades à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire :
Loin de vous l'aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure ;
La terre reprend sa verdure ;
Le ciel brille des plus beaux feux :
Pour vous l'amante de Céphale
Enrichit Flore de ses pleurs ;
Le Zéphyr cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accents

Les oiseaux cessent leur ramage ;
Et le chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocents.
Cependant votre âme, attendrie
Par un douloureux souvenir,
Des malheurs d'une sœur chérie
Semble toujours s'entretenir.
Hélas ! que mes tristes pensées
M'offrent des maux bien plus cuisants !
Vous pleurez des peines passées ;
Je pleure des ennuis présents :
Et, quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.

LIVRE TROISIÈME.

ODE PREMIÈRE.

A M. LE COMTE DU LUC,

alors ambassadeur de France en Suisse, et plénipotentiaire à la paix de Bade.

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune [1],
Protée, à qui le ciel, père, de la Fortune
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets ;

[1] C'est Pindare qui a fourni à Rousseau l'idée première et le dessein général de cette ode (*Pyth.* III.) Le poëte français s'est montré digne de son modèle et de plus il a eu le mérite de créer une langue digne de Pindare. On trouve dans cette ode les imitations les plus heureuses des plus belles inspirations de Virgile et d'Horace.

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ebranlée
Par ses cris impuissants :

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux ;
Il s'étonne, il combat, l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

Mais sitôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnaît enfin du dieu qui le domine
Les souveraines lois ;
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles
Pour qui les doctes Sœurs, caressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs trésors ;
Et qui, dans la douceur d'un tranquille délire,
N'éprouvèrent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureurs ni transports.

Des veilles, des travaux, un faible cœur s'étonne :
Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

C'est par là qu'autrefois d'un prophète[1] fidèle
L'esprit, s'affranchissant de sa chaîne mortelle
Par un puissant effort,

[1] Le *vates*, le μάντις des anciens.

S'élançait dans les airs comme un aigle intrépide,
Et jusque chez les dieux allait d'un vol rapide
Interroger le sort.

C'est par là qu'un mortel, forcant les rives sombres,
Au superbe tyran qui règne sur les ombres
Fit respecter sa voix :
Heureux si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois!

Telle était de Phébus la vertu souveraine
Tandis qu'il fréquentait les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés vallons :
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil et le caprice,
Sont nos seuls Apollons.

Ah! si ce dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords;
Si je pouvais du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts;

Je n'irais point, des dieux profanant la retraite,
Dérober aux destins, téméraire interprète,
Leurs augustes secrets;
Je n'irais point chercher une amante ravie,
Et, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble et moins stérile,
J'irais, j'irais pour vous, ô mon illustre asile,
O mon fidèle espoir,
Implorer aux enfers ces trois fières déesses
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont su l'art d'émouvoir.

Puissantes déités qui peuplez cette rive [1],
Préparez, leur dirais-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts :
Puissent-ils amollir vos superbes courages
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers !

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cybèle
La terre ne fit naître un plus parfait modèle
Entre les dieux mortels ;
Et jamais la vertu n'a, dans un siècle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare
Vu fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie,
Qui soutient l'équité contre la tyrannie
D'un astre injurieux :
L'aimable vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie, et ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages.
Prenez tous les fuseaux qui, pour les plus longs âges,
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas ! trop peu durables,
Des fragiles humains.

Si ces dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redevez,
Ne délibérez plus ; tranchez mes destinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le ciel, toujours pur et tranquille,

[1] La prière du poëte est si touchante, le chant de ses vers est si mélodieux, qu'il paraît être véritablement ce même Orphée qu'il veut imiter. (La Harpe.)

Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux !
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux !

C'est ainsi qu'au delà de la fatale barque
Mes chants adouciraient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi ;
Lachésis apprendrait à devenir sensible ;
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberait devant moi.

Une santé dès lors florissante, éternelle,
Vous ferait recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuses moissons ;
Le ciel ne serait plus fatigué de nos larmes,
Et je verrais enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi, des dieux même suivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux :
Un partage inégal ne leur fut jamais libre ;
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Tous nos biens et nos maux.

Ils ont sur vous, ces dieux, épuisé leur largesse :
C'est d'eux que vous tenez la raison, la sagesse,
Les sublimes talents ;
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence
Qui seule sait donner à la haute naissance
De solides brillants.

C'en était trop, hélas! et leur tendresse avare,
Vous refusant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amassés,
Prit sur votre santé, par un décret funeste,

Le salaire des dons qu'à votre âme céleste
Elle avait dispensés.

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue ;
Vainement un mortel se plaint, et le fatigue
De ses cris superflus ;
L'âme d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flux et le reflux.

Il sait, et c'est par là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Éole,
Ni des flots inconstants ;
Et que, s'il est mortel, son immortelle gloire
Bravera dans le sein des filles de mémoire
Et la mort et le temps.

Tandis qu'entre des mains à sa gloire attentives
La France confiera de ses saintes archives
Le dépôt solennel,
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un empire éternel.

Il saura par quels soins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armait pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illustre assistance
Sut ménager pour nous les cœurs et la constance
D'un peuple belliqueux.

Il saura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta malgré nous, dans leurs vastes conquêtes,
Nos ennemis hautains ;
Et que vos seuls conseils, déconcertant leurs princes,
Guidèrent au secours de deux riches provinces
Nos guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de savantes veilles,
Consacrant aux humains de tant d'autres merveilles

L'immortel souvenir,
Pourra suivre le fil d'une histoire si belle,
Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle
Aux siècles à venir ?

Que ne puis-je franchir cette noble barrière !
Mais, peu propre aux efforts d'une longue carrière,
Je vais jusqu'où je puis ;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

Sans cesse en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés ;
Et, tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui, se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne
Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois c'est ainsi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres
De leur antiquité ;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple
De l'immortalité [1].

[1] Notre poésie lyrique a pu traiter de plus grands sujets et offrir de plus grandes idées ; mais pour l'ensemble et pour le style, je ne connais rien dans notre langue de supérieur à cette ode. (LA HARPE.)

ODE II.

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE.

Est-ce une illusion soudaine
Qui trompe mes regards surpris?
Est-ce un songe dont l'ombre vaine
Trouble mes timides esprits ?
Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux?

C'est l'inconstante Renommée,
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

Quelle est cette troupe sans nombre
D'amants autour d'elle assidus,
Qui viennent en foule à son ombre
Rendre leurs hommages perdus ?
La vanité qui les enivre
Sans relâche s'obstine à suivre
L'éclat dont elle les séduit ;
Mais bientôt leur âme orgueilleuse
Voit sa lumière frauduleuse
Changée en éternelle nuit.

O toi qui, sans lui rendre hommage,

Et sans redouter son pouvoir,
Sus toujours de cette volage
Fixer les soins et le devoir,
Héros, des héros le modèle,
Était-ce pour cette infidèle
Qu'on t'a vu, cherchant les hasards,
Braver mille morts toujours prêtes
Et dans les feux et les tempêtes
Défier la fureur de Mars ?

Non, non; ses lueurs passagères
N'ont jamais ébloui tes sens;
A des déités moins légères
Ta main prodigue son encens :
Ami de la gloire solide,
Mais de la vérité rigide
Encor plus vivement épris,
Sous ses drapeaux seuls tu te ranges;
Et ce ne sont point les louanges,
C'est la vertu, que tu chéris.

Tu méprises l'orgueil frivole
De tous ces héros imposteurs
Dont la fausse gloire s'envole
Avec la voix de leurs flatteurs :
Tu sais que l'équité sévère
A cent fois du haut de leur sphère
Précipité ces vains guerriers,
Et qu'elle est l'unique déesse
Dont l'incorruptible sagesse
Puisse éterniser tes lauriers.

Ce vieillard qui d'un vol agile
Fuit sans jamais être arrêté,
Le Temps, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,

Qu'il les replonge dans la nuit :
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A mesure qu'il le produit.

Mais la déesse de mémoire,
Favorable aux noms éclatants,
Soulève l'équitable histoire
Contre l'iniquité du temps;
Et, dans le registre des âges
Consacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir,
Sans cesse en cet auguste livre
Notre souvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vu périr.

C'est là que sa main immortelle,
Mieux que la déesse aux cent voix,
Saura, dans un tableau fidèle,
Immortaliser tes exploits:
L'avenir, faisant son étude
De cette vaste multitude
D'incroyables événements,
Dans leurs vérités authentiques,
Des fables les plus fantastiques
Retrouvera les fondements.

Tous ces traits incompréhensibles,
Par les fictions ennoblis,
Dans l'ordre des choses possibles
Par là se verront rétablis.
Chez nos neveux moins incrédules,
Les vrais Césars, les faux Hercules,
Seront mis en même degré;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire sans le croire,
Sera cru sans être admiré.

Guéris d'une vaine surprise,

Ils concevront sans être émus
Les faits du petit-fils d'Acrise [1],
Et tous les travaux de Cadmus :
Ni le monstre du labyrinthe,
Ni la triple Chimère éteinte,
N'étonneront plus la raison;
Et l'esprit avouera sans honte
Tout ce que la Grèce raconte
Des merveilles du fils d'Éson.

Et pourquoi traiter de prestiges
Les aventures de Colchos?
Les dieux n'ont-ils fait des prodiges
Que dans Thèbes ou dans Argos?
Que peuvent opposer les fables
Aux prodiges inconcevables
Qui, de nos jours exécutés,
Ont cent fois dans la Germanie,
Chez le Belge, dans l'Ausonie,
Frappé nos yeux épouvantés?

Mais ici ma lyre impuissante
N'ose seconder mes efforts;
Une voix fière et menaçante
Tout à coup glace mes transports :
Arrête, insensé, me dit-elle;
Ne va point d'une main mortelle
Toucher un laurier immortel :
Arrête; et, dans ta folle audace,
Crains de reconnaître la trace
Du sang dont fume ton autel.

Le terrible dieu de la guerre,
Bellone, et la fière Atropos,
N'ont que trop effrayé la terre
Des triomphes de ton héros;
Ces dieux, ta patrie elle-même,

[1] Persée, fils de Danaé, qui était fille d'Acrisius.

Rendront à sa valeur suprême
D'assez authentiques tributs :
Admirateur plus légitime,
Garde tes vers et ton estime
Pour de plus tranquilles vertus.

Ce n'est point d'un amas funeste
De massacres et de débris
Qu'une vertu pure et céleste
Tire son véritable prix :
Un héros qui de la victoire
Emprunte son unique gloire
N'est héros que quelques moments ;
Et, pour l'être toute sa vie,
Il doit opposer à l'envie
De plus paisibles monuments.

En vain ses exploits mémorables
Étonnent les plus fiers vainqueurs ;
Les seules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.
Un tyran cruel et sauvage
Dans les feux et dans le ravage
N'acquiert qu'un honneur criminel :
Un vainqueur qui sait toujours l'être
Dans les cœurs dont il se rend maître
S'élève un trophée éternel.

C'est par cette illustre conquête,
Mieux encor que par ses travaux
Que ton prince élève sa tête
Au-dessus de tous ses rivaux :
Grand par tout ce que l'on admire ,
Mais plus encor , j'ose le dire,
Par cette héroïque bonté,
Et par cet abord plein de grâce
Qui des premiers âges retrace
L'adorable simplicité.

Il sait qu'en ce vaste intervalle
Où les destins nous ont placés
D'une fierté qui les ravale
Les mortels sont toujours blessés;
Que la grandeur fière et hautaine
N'attire souvent que leur haine,
Lorsqu'elle ne fait rien pour eux ;
Et que, tandis qu'elle subsiste,
Le parfait bonheur ne consiste
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les dieux même, éternels arbitres
Du sort des fragiles mortels,
N'exigent qu'à ces mêmes titres
Nos offrandes et nos autels.
C'est leur puissance qu'on implore;
Mais c'est leur bonté qu'on adore
Dans le bien qu'ils font aux humains;
Et, sans cette bonté fertile,
Leur foudre, souvent inutile,
Gronderait en vain dans leurs mains.

Prince, suis toujours les exemples
De ces dieux dont tu tiens le jour :
Avant de mériter nos temples,
Ils ont mérité notre amour.
Tu le sais, l'aveugle Fortune
Peut faire d'une âme commune
Un héros partout admiré :
La seule vertu, profitable,
Généreuse, tendre, équitable,
Peut faire un héros adoré.

Ce potentat toujours auguste,
Maître de tant de potentats,
Dont la main si ferme et si juste
Conduit tant de vastes États,
Deviendra la gloire des princes,

Lorsqu'en ses nombreuses provinces
Rassemblant les plaisirs épars,
Sous sa féconde providence
Tu feras fleurir l'abondance,
Les délices, et les beaux-arts.

Seconde les heureux auspices
D'un monarque si renommé :
Déjà, par tes secours propices,
Janus voit son temple fermé.
Puisse ta gloire toujours pure
A toute la race future
Servir de modèle et de loi ;
Et ton intégrité profonde
Être à jamais l'amour du monde,
Comme ton bras en fut l'effroi !

ODE III.

A M. LE COMTE DE BONNEVAL,

lieutenant général des armées de l'empereur.

Le soleil, dont la violence
Nous a fait languir si longtemps,
Arme de feux moins éclatants
Les rayons que son char nous lance,
Et, plus paisible dans son cours,
Laisse la céleste Balance
Arbitre des nuits et des jours [1].

L'Aurore, désormais stérile
Pour la divinité des fleurs,
De l'heureux tribut de ses pleurs
Enrichit un dieu plus utile ;
Et sur tous les coteaux voisins
On voit briller l'ambre fertile
Dont elle dore nos raisins.

[1] Libra die somnique pares ubi fecerit horas (VIRG., *Georg.*, I. 208.)

C'est dans cette saison si belle
Que Bacchus prépare à nos yeux
De son triomphe glorieux
La pompe la plus solennelle :
Il vient de ses divines mains
Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de son char diaphane
Les Ris, voltigeant dans les airs,
Des soins qui troublent l'univers
Écartent la foule profane :
Tel, sur des bords inhabités,
Il vint de la triste Ariane
Calmer les esprits agités.

Les satyres tout hors d'haleine,
Conduisant les nymphes des bois,
Au son du fifre et du hautbois
Dansent par troupes dans la plaine,
Tandis que les sylvains lassés
Portent l'immobile Silène
Sur leurs thyrses entrelacés.

Leur plus vive ardeur se déploie
Autour de ce dieu belliqueux :
Cher comte, partage avec eux
L'allégresse qu'il leur envoie;
Et, plein d'une douce chaleur,
Montre-toi rival de leur joie,
Comme tu l'es de sa valeur.

Prends part à la juste louange
De ce dieu si cher aux guerriers,
Qui, couvert de mille lauriers
Moissonnés jusqu'aux bords du Gange,
A trouvé mille fois plus grand
D'être le dieu de la vendange,
Que de n'être qu'un conquérant.

De ses ménades révoltées
Craignons l'impétueux courroux :
Tu sais jusqu'où ce dieu jaloux
Porte ses fureurs irritées,
Et quelles tragiques horreurs
Des Lycurgues et des Penthées
Payèrent les folles erreurs,

C'est lui qui, des fils de la terre
Châtiant la rébellion,
Sous la forme d'un fier lion
Vengea le maître du tonnerre;
Et par lui les os de Rhécus
Furent brisés, comme le verre,
Aux yeux de ses frères vaincus.

Ici, par l'aimable paresse
Ce fameux vainqueur désarmé
Ne se montre plus enflammé
Que des feux d'une douce ivresse ;
Et, cherchant de plus doux combats,
Dans le temple de l'allégresse
Il s'offre à conduire nos pas.

Là, sous une voûte sacrée,
Peinte des plus riches couleurs,
Ses prêtres, couronnant de fleurs
La victime pour toi parée,
Bientôt sur un autel divin
Feront couler à ton entrée
Des ruisseaux de lait et de vin.

Reçois ce nectar adorable
Versé par la main des plaisirs ;
Et laisse au gré de leurs désirs
Par cette liqueur favorable
Remplir tes esprits et tes yeux
De cette joie inaltérable

Qui rend l'homme semblable aux dieux.

Par elle, en toutes ses disgrâces,
Un cœur d'audace revêtu
Sait asservir à sa vertu
Les ennuis qui suivent ses traces,
Et, tranquille jusqu'à la mort,
Conjurer toutes les menaces
Des dieux, et des rois, et du sort.

Par elle, bravant la puissance
De son implacable démon,
Le vaillant fils de Télamon,
Banni des lieux de sa naissance,
Au fort de ses calamités
Rendit le calme et l'espérance
A ses compagnons rebutés.

Amis, la volage Fortune
N'a, dit-il, nuls droits sur mon cœur;
Je prétends, malgré sa rigueur,
Fixer votre course importune :
Passons ce jour dans les festins;
Demain les zéphyrs et Neptune
Ordonneront de nos destins.

C'est sur cet illustre modèle
Qu'à toi-même toujours égal
Tu sus loin de ton lieu natal
Triompher d'un astre infidèle,
Et, sous un ciel moins rigoureux,
D'une Salamine nouvelle
Jeter les fondements heureux.

Une douleur pusillanime
Touche peu les dieux immortels;
On aborde en vain leurs autels
Sans un cœur ferme et magnanime :
Quand nous venons les implorer,

C'est par une joie unanime
Que nous devons les honorer.

Telle est l'allégresse rustique
De ces vendangeurs altérés
Qu'on voit, à leurs yeux égarés,
Saisis d'une ivresse mystique,
Et qui, saintement furieux,
Retracent de l'orgie antique
L'emportement mystérieux.

Tandis que toute la campagne
Retentit de leur doux transport,
Allons travailler à l'accord
Du tokaye avec le champagne,
Et, près de tes Lares assis,
Des vins de rive et de montagne
Juger le procès indécis.

Les juges, à ton arrivée,
Se trouveront tous assemblés :
La soif qui les tient désolés
Brûle de se voir abreuvée;
Et leur appétit importun
A deux heures de relevée
S'étonne d'être encore à jeun.

ODE IV,

IMITÉE D'HORACE.

AUX SUISSES,

durant leur guerre civile, en 1712.

Où courez-vous, cruels? Quel démon parricide
Arme vos sacriléges bras?
Pour qui destinez-vous l'appareil homicide
De tant d'armes et de soldats?

Allez-vous réparer la honte encor nouvelle

De vos passages violés ?
Êtes-vous résolus à venger la querelle
De vos ancêtres immolés?

Non, vous voulez venger votre ennemi lui-même,
Et faire voir aux fiers Germains
Leurs antiques rivaux, dans leur fureur extrême,
Égorgés de leurs propres mains :

Tigres, plus acharnés que le lion sauvage,
Qui, malgré sa férocité,
Dans un autre lion respectant son image,
Dépouille pour lui sa fierté.

Mais parlez ; répondez : Quels feux illégitimes
Allument en vous ce transport?
Est-ce un aveugle instinct? Sont-ce vos propres crimes,
Ou la fatale loi du sort?

Ils demeurent sans voix. que devient leur audace?
Je vois leurs visages pâlir :
Le trouble les saisit, l'étonnement les glace.
Ah ! vos destins vont s'accomplir.

Vos pères ont péché : vous en portez la peine;
Et Dieu sur votre nation
Veut des profanateurs de sa loi souveraine
Expier la rébellion.

ODE V.

AUX PRINCES CHRÉTIENS,

sur l'armement des Turcs contre la république de Venise, en 1715.

Ce n'est donc point assez que ce peuple perfide,
De la sainte cité profanateur stupide,
Ait dans tout l'Orient porté ses étendards,
Et, paisible tyran de la Grèce abattue,
Partage à notre vue
La plus belle moitié du trône des Césars?

Déjà, pour réveiller sa fureur assoupie,
L'interprète effréné de son prophète impie
Lui promet d'asservir l'Italie à sa loi;
Et déjà son orgueil, plein de cette assurance,
Renverse en espérance
Le siége de l'Empire, et celui de la foi.

A l'aspect des vaisseaux que vomit le Bosphore,
Sous un nouveau Xerxès Thétis croit voir encore
Au travers de ses flots promener les forêts;
Et le nombreux amas de lances hérissées,
Contre le ciel dressées,
Égale les épis qui dorent nos guérets.

Princes, que pensez-vous à ces apprêts terribles?
Attendrez-vous encor, spectateurs insensibles,
Quels seront les décrets de l'aveugle destin,
Comme en ce jour affreux où, dans le sang noyée,
Byzance foudroyée
Vit périr sous ses murs le dernier Constantin?

O honte! ô de l'Europe infamie éternelle!
Un peuple de brigands, sous un chef infidèle,
De ses plus saints remparts détruit la sûreté;
Et le mensonge impur tranquillement repose
Où le grand Théodose
Fit régner si longtemps l'auguste vérité.

Jadis, dans leur fureur non encor ralentie,
Ces esclaves chassés des marais de Scythie
Portèrent chez le Parthe et la mort et l'effroi;
Et bientôt des Persans, ravisseurs moins barbares,
Leurs conducteurs avares
Reçurent à la fois et le sceptre et la loi.

Dès-lors courant toujours de victoire en victoire,
Des califes déchus de leur antique gloire
Le redoutable empire entre eux fut partagé,
Des bords de l'Hellespont aux rives de l'Euphrate,

Par cette race ingrate
Tout fut en même temps soumis ou ravagé.

Mais sitôt que leurs mains, en ruines fécondes,
Osèrent, du Jourdain souillant les saintes ondes,
Profaner le tombeau du fils de l'Éternel,
L'occident, réveillé par ce coup de tonnerre,
Arma toute la terre
Pour laver ce forfait dans leur sang criminel.

En vain à cette ardeur si bouillante et si vive
La folle ambition, la prudence craintive,
Prétendaient opposer leurs conseils spécieux;
Chacun comprit alors, mieux qu'au siècle où nous sommes,
Que l'intérêt des hommes
Ne doit point balancer la querelle des cieux.

Comme un torrent fougueux qui, du haut des montagnes
Précipitant ses eaux, traîne dans les campagnes
Arbres, rochers, troupeaux, par son cours emportés:
Ainsi de Godefroi les légions guerrières
Forcèrent les barrières
Que l'Asie opposait à leurs bras indomptés.

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon,
Et des vents du midi la dévorante haleine
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossements blanchis dans les champs d'Ascalon.

De ses temples détruits et cachés sous les herbes
Sion vit relever les portiques superbes,
De notre délivrance augustes monuments;
Et d'un nouveau David la valeur noble et sainte
Semblait dans leur enceinte
D'un royaume éternel jeter les fondements.

Mais chez ses successeurs la discorde insolente,
Allumant le flambeau d'une guerre sanglante,

Énerva leur puissance en corrompant leurs mœurs;
Et le ciel irrité, ressuscitant l'audace
D'une coupable race,
Se servit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois, symboles mortels de la grandeur céleste,
C'est à vous de prévoir dans leur chute funeste
De vos divisions les fruits infortunés:
Assez et trop longtemps, implacables Achilles,
Vos discordes civiles
De morts ont assouvi les enfers étonnés.

Tandis que, de vos mains déchirant vos entrailles,
Dans nos champs engraissés de tant de funérailles
Vous semiez le carnage et le trouble et l'horreur,
L'infidèle, tranquille au milieu des alarmes,
Forgeait ces mêmes armes
Qu'aujourd'hui contre vous aiguise sa fureur.

Enfin l'heureuse paix, de l'amitié suivie,
A réuni les cœurs séparés par l'envie,
Et banni loin de nous la crainte et le danger:
Paisible dans son champ, le laboureur moissonne;
Et les dons de l'automne
Ne sont plus profanés par le fer étranger.

Mais ce calme si doux que le ciel vous renvoie
N'est point le calme oisif d'une indolente joie
Où s'endort la vertu des plus fameux guerriers:
Le démon des combats siffle encor sur vos têtes:
Et de justes conquêtes
Vous offrent à cueillir de plus nobles lauriers.

Il est temps de venger votre commune injure:
Éteignez dans le sang d'un ennemi parjure
Du nom que vous portez l'opprobre injurieux;
Et, sous leurs braves chefs assemblant vos cohortes,
Allez briser les portes
D'un empire usurpé sur vos faibles aïeux.

Vous n'êtes plus au temps de ces craintes serviles
Qu'imprimaient dans le sein des peuples imbéciles
De cruels ravisseurs, à leur perte animés :
L'aigle de Jupiter, ministre de la foudre,
A cent fois mis en poudre
Ces géants orgueilleux, contre le ciel armés.

Belgrade, assujettie à leur joug tyrannique,
Regrette encor ce jour où le fer germanique
Renversa leur croissant du haut de ses remparts ;
Et de Salankemen les plaines infectées
Sont encore humectées
Du sang de leurs soldats sur la poussière épars.

Sous le fer abattus, consumés dans la flamme,
Leur monarque insensé, le désespoir dans l'âme,
Pour la dernière fois osa tenter le sort :
Déjà, de sa fureur barbares émissaires,
Ses nombreux janissaires
Portaient de toutes parts la terreur et la mort.

Arrêtez, troupe lâche, et de pillage avide :
D'un Hercule naissant la valeur intrépide
Va bientôt démentir vos projets forcenés,
Et, sur vos corps sanglants se traçant un passage,
Faire l'apprentissage
Des triomphes fameux qui lui sont destinés.

Le Tibisque, effrayé de la digue profonde
De tant de bataillons entassés dans son onde,
De ses flots enchaînés interrompit le cours ;
Et, le fier Ottoman [1], sans drapeaux et sans suite,
Précipitant sa fuite,
Borna toute sa gloire au salut de ses jours.

C'en est assez, dit-il ; retournons sur nos traces :
Faibles et vils troupeaux, après tant de disgrâces,
N'irritons plus en vain de superbes lions :

[1] Mustapha II.

Un prince nous poursuit, dont le fatal génie
Dans cette ignominie
De notre antique gloire éteint tous les rayons.

Par une prompte paix, tant de fois profanée,
Conjurons la victoire à le suivre obstinée :
Prévenons du destin les revers éclatants ;
Et sur d'autres climats détournons les tempêtes
Qui, déjà toutes prêtes,
Menacent d'écraser l'empire des sultans.

ODE VI.

A MALHERBE,

contre les détracteurs de l'antiquité.

Si du tranquille Parnasse
Les habitants renommés
Y gardent encor leur place
Lorsque leurs yeux sont fermés ;
Et si, contre l'apparence,
Notre farouche ignorance
Et nos insolents propos
Dans ces demeures sacrées
De leurs âmes épurées
Troublent encor le repos ;

Que dis-tu, sage Malherbe,
De voir tes maîtres proscrits
Par une foule superbe
De fanatiques esprits,
Et dans ta propre patrie
Renaître la barbarie
De ces temps d'infirmité
Dont ton immortelle veine
Jadis avec tant de peine
Dissipa l'obscurité ?

Peux-tu, malgré tant d'hommages,
D'encens, d'honneurs, et d'autels,
Voir mutiler les images
De tous ces morts immortels
Qui, jusqu'au siècle où nous sommes,
Ont fait chez les plus grands hommes
Naître les plus doux transports,
Et dont les divins génies
De tes doctes symphonies
Ont formé tous les accords?

Animé par leurs exemples,
Soutenu par leurs leçons,
Tu fis retentir nos temples
De tes célestes chansons.
Sur la montagne thébaine
Ta lyre fière et hautaine
Consacra l'illustre sort
D'un roi vainqueur de l'envie [1],
Vraiment roi pendant sa vie,
Vraiment grand après sa mort.

Maintenant ton ombre heureuse,
Au comble de ses désirs,
De leur troupe généreuse
Partage tous les plaisirs.
Dans ces bocages tranquilles,
Peuplés de myrtes fertiles
Et de lauriers toujours verts,
Tu mêles ta voix hardie
A la douce mélodie
De leurs sublimes concerts.

Là, d'un dieu fier et barbare
Orphée adoucit les lois;
Ici le divin Pindare
Charme l'oreille des rois :

[1] Henri IV.

Dans tes douces promenades
Tu vois les folles Ménades
Rire autour d'Anacréon,
Et les nymphes, plus modestes,
Gémir des ardeurs funestes
De l'amante de Phaon.

A la source d'Hippocrène,
Homère, ouvrant ses rameaux,
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux :
Les savantes immortelles,
Tous les jours, de fleurs nouvelles
Ont soin de parer son front;
Et, par leur commun suffrage,
Avec elles il partage
Le sceptre du double mont.

Ainsi les chastes déesses,
Dans ces bois verts et fleuris,
Comblent de justes largesses
Leurs antiques favoris.
Mais pourquoi leur docte lyre
Prendrait-elle un moindre empire
Sur les esprits des neuf Sœurs,
Si de son pouvoir suprême
Pluton, Cerbère lui-même,
Ont pu sentir les douceurs?

Quelle est donc votre manie,
Censeurs dont la vanité
De ces rois de l'harmonie
Dégrade la majesté;
Et qui, par un double crime,
Contre l'Olympe sublime
Lançant vos traits venimeux,
Osez, dignes du tonnerre,
Attaquer ce que la terre

Eut jamais de plus fameux ?

Impitoyables Zoïles,
Plus sourds que le noir Pluton,
Souvenez-vous, âmes viles,
Du sort de l'affreux Python :
Chez les filles de mémoire
Allez apprendre l'histoire
De ce serpent abhorré,
Dont l'haleine détestée
De sa vapeur empestée
Souilla leur séjour sacré.

Lorsque la terrestre masse
Du déluge eut bu les eaux,
Il effraya le Parnasse
Par des prodiges nouveaux,
Le ciel vit ce monstre impie,
Né de la fange croupie
Au pied du mont Pélion,
Souffler son infecte rage
Contre le naissant ouvrage
Des mains de Deucalion.

Mais le bras sûr et terrible
Du dieu qui donne le jour
Lava dans son sang horrible
L'honneur du docte séjour.
Bientôt de la Thessalie,
Par sa dépouille ennoblie,
Les champs en furent baignés,
Et du Céphise rapide
Son corps affreux et livide
Grossit les flots indignés.

De l'écume empoisonnée
De ce reptile fatal
Sur la terre profanée

Naquit un germe infernal ;
Et de là naissent les sectes
De tous ces sales insectes
De qui le souffle envieux
Ose d'un venin critique
Noircir de la Grèce antique
Les célestes demi-dieux.

A peine, sur de vains titres,
Intrus au sacré vallon,
Ils s'érigent en arbitres
Des oracles d'Apollon :
Sans cesse dans les ténèbres
Insultant les morts célèbres,
Ils sont comme ces corbeaux
De qui la troupe affamée,
Toujours de rage animée,
Croasse autour des tombeaux.

Cependant, à les entendre,
Leurs ramages sont si doux,
Qu'aux bords mêmes du Méandre
Le cygne en serait jaloux ;
Et quoiqu'en vain ils allument
L'encens dont ils se parfument
Dans leurs chants étudiés,
Souvent de ceux qu'ils admirent,
Lâches flatteurs, ils attirent
Les éloges mendiés.

Une louange équitable,
Dont l'honneur seul est le but,
Du mérite véritable
Est le plus juste tribut :
Un esprit noble et sublime,
Nourri de gloire et d'estime,
Sent redoubler ses chaleurs,
Comme une tige élevée,

D'une onde pure abreuvée,
Voit multiplier ses fleurs.

Mais cette flatteuse amorce
D'un hommage qu'on croit dû
Souvent prête même force
Au vice qu'à la vertu :
De la céleste rosée
La terre fertilisée,
Quand les frimas ont cessé,
Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore
Et les poisons de Circé.

Cieux, gardez vos eaux fécondes
Pour le myrte aimé des dieux ;
Ne produguiez plus vos ondes
A cet if contagieux :
Et vous, enfants des nuages,
Vents, ministres des orages,
Venez, fiers tyrans du nord,
De vos brûlantes froidures
Sécher ces feuilles impures
Dont l'ombre donne la mort.

ODE VII.

A S. EXC. M. LE COMTE DE SINZINDORF,

chancelier de la cour impériale.

L'hiver, qui si longtemps a fait blanchir nos plaines,
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux ;
Et les jeunes Zéphyrs, de leurs chaudes haleines,
Ont fondu l'écorce des eaux.

Les troupeaux ont quitté leurs cabanes rustiques ;
Le laboureur commence à lever ses guérets ;

Les arbres vont bientôt, de leurs têtes antiques,
Ombrager les vertes forêts.

Déjà la terre s'ouvre; et nous voyons éclore
Les prémices heureux de ses dons bienfaisants :
Cérès vient à pas lents, à la suite de Flore,
Contempler ses nouveaux présents.

De leurs douces chansons, instruits par la nature,
Mille tendres oiseaux font résonner les airs ;
Et les nymphes des bois, dépouillant leur ceinture
Dansent au bruit de leurs concerts.

Des objets si charmants, un séjour si tranquille,
La verdure, les fleurs, les ruisseaux, les beaux jours.
Tout invite le sage à chercher un asile
Contre le tumulte des cours.

Mais vous, à qui Minerve et les filles d'Astrée
Ont confié le sort des terrestres humains,
Vous, qui n'osez quitter la balance sacrée
Dont Thémis a chargé vos mains;

Ministre de la paix, qui gouvernez les rênes
D'un empire puissant autant que glorieux,
Vous ne pouvez longtemps vous dérober aux chaînes
De vos emplois laborieux.

Bientôt l'État, privé d'une de ses colonnes,
Se plaindrait d'un repos qui trahirait le sien ;
L'orphelin vous crierait : Hélas! tu m'abandonnes!
Je perds mon plus ferme soutien!

Vous irez donc revoir, mais pour peu de journées,
Ces fertiles jardins, ces rivages si doux,
Que la nature et l'art, de leurs mains fortunées,
Prennent soin d'embellir pour vous.

Dans ces immenses lieux dont le sort vous fit maître,
Vous verrez le soleil, cultivant leurs trésors,

Se lever le matin, et le soir disparaître,
Sans sortir de leurs riches bords.

Tantôt vous tracerez la course de votre onde;
Tantôt, d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux,
Vous ferez remonter leur séve vagabonde
Dans de plus utiles rameaux.

Souvent, d'un plomb subtil que le salpêtre embrase,
Vous irez insulter le sanglier glouton,
Ou, nouveau Jupiter, faire aux oiseaux du Phase
Subir le sort de Phaéton.

O doux amusements! ô charme inconcevable
A ceux que du grand monde éblouit le chaos!
Solitaires vallons, retraite inviolable
De l'innocence et du repos;

Délices des aïeux d'une épouse adorée
Qui réunit l'éclat de toutes leurs splendeurs,
Et dans qui la vertu, par les grâces parée,
Brille au-dessus de leurs grandeurs!

Arbres verts et fleuris, bois paisibles et sombres,
A votre possesseur si doux et si charmants,
Puissiez-vous ne durer que pour prêter vos ombres
A ses nobles délassements!

Mais la loi du devoir, qui lui parle sans cesse,
Va bientôt l'enlever à ses heureux loisirs :
Il n'écoutera plus que la voix qui le presse
De s'arracher à vos plaisirs.

Bientôt vous le verrez, renonçant à lui-même,
Reprendre les liens dont il est échappé;
Toujours de l'intérêt d'un monarque qu'il aime,
Toujours de sa gloire occupé.

Allez, illustre appui de ses vastes provinces,
Allez; mais revenez, de leur amour épris,

Organe des décrets du plus sage des princes,
Veiller sur ses peuples chéris.

C'est pour eux qu'autrefois, loin de votre patrie,
Consacré de bonne heure à de nobles travaux,
Vous fîtes admirer votre heureuse industrie
A ses plus illustres rivaux.

La France vit briller votre zèle intrépide
Contre le feu naissant de nos derniers débats :
Le Batave vous vit opposer votre égide
Au cruel démon des combats.

Vos vœux sont satisfaits : la discorde et la guerre
N'osent plus rallumer leurs tragiques flambeaux ;
Et les dieux apaisés redonnent à la terre
Des jours plus sereins et plus beaux.

Ce chef de tant d'États, à qui le ciel dispense
Tant de riches trésors, tant de fameux bienfaits,
A déjà de ces dieux reçu la récompense
De sa tendresse pour la paix.

Il a vu naître enfin de son épouse aimée
Un gage précieux de sa fécondité,
Et qui va désormais de l'Europe charmée
Affermir la tranquillité.

Arbitre tout-puissant d'un empire invincible [1],
Plus maître encor du cœur de ses sujets heureux,
Qu'a-t-il à désirer, qu'un usage paisible
Des jours qu'il a reçus pour eux ?

Non, non; il n'ira point, après tant de tempêtes,
Ressusciter encor d'antiques différends :
Il sait trop que souvent les plus belles conquêtes
Sont la perte des conquérants.

Si toutefois l'ardeur de son noble courage

[1] L'empereur Charles VI.

L'engageait quelque jour au delà de ses droits,
Écoutez la leçon d'un Socrate sauvage,
Faite au plus puissant de nos rois.

Pour la troisième fois, du superbe Versailles
Il faisait agrandir le parc délicieux ;
Un peuple harassé, de ses vastes murailles
Creusait le contour spacieux.

Un seul, contre un vieux chêne appuyé sans mot dire,
Semblait à ce travail ne prendre aucune part :
A quoi rêves-tu là ? dit le prince. Hélas ! sire,
Répond le champêtre vieillard,

Pardonnez : je songeais que de votre héritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins ;
Quand vous l'agrandiriez trente fois davantage,
Vous aurez toujours des voisins.

ODE VIII.

POUR S. A. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE VENDOME,

ALORS GRAND PRIEUR DE FRANCE,

sur son retour de l'île de Malte en 1715.

Après que cette île guerrière,
Si fatale aux fiers Ottomans,
Eut mis sa puissante barrière
A couvert de leurs armements,
Vendôme, qui, par sa prudence,
Sut y rétablir l'abondance
Et pourvoir à tous ses besoins,
Voulut céder aux destinées,
Qui réservaient à ses années
D'autres climats et d'autres soins.

Mais dès que la céleste voûte
Fut ouverte au jour radieux

Qui devait éclairer la route
De ce héros ami des dieux,
Du fond de ses grottes profondes
Neptune éleva sur les ondes
Son char de tritons entouré ;
Et ce dieu, prenant la parole,
Aux superbes enfants d'Éole
Adressa cet ordre sacré :

Allez, tyrans impitoyables
Qui désolez tout l'univers,
De vos tempêtes effroyables
Troubler ailleurs le sein des mers :
Sur les eaux qui baignent l'Afrique
C'est au Vulturne pacifique
Que j'ai destiné votre emploi :
Partez, et que votre furie
Jusqu'à la dernière Hespérie
Respecte et subisse sa loi.

Mais vous, aimables Néréides,
Songez au sang du grand Henri [1],
Lorsque nos campagnes humides
Porteront ce prince chéri :
Aplanissez l'onde orageuse ;
Secondez l'ardeur courageuse
De ses fidèles matelots :
Venez ; et d'une main agile
Soutenez son vaisseau fragile,
Quand il roulera sur mes flots.

Ce n'est pas la première grâce
Qu'il obtient de notre secours :
Dès l'enfance, sa jeune audace
Osa vous confier ses jours :
C'est vous qui, sur ce moite empire,

[1] Le prince de Vendôme était fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

Au gré du volage Zéphyre
Conduisiez au port son vaisseau,
Lorsqu'il vint, plein d'un si beau zèle,
Au secours de l'île où Cybèle
Sauva Jupiter au berceau [1].

Dès lors quels périls, quelle gloire,
N'ont point signalé son grand cœur?
Ils font le plus beau de l'histoire
D'un héros en tous lieux vainqueur,
D'un frère... Mais le ciel, avare
De ce don si cher et si rare,
L'a trop tôt repris aux humains.
C'est à vous seuls de l'en absoudre,
Trônes ébranlés par sa foudre,
Sceptres raffermis par ses mains.

Non moins grand, non moins intrépide
On le vit, aux yeux de son roi,
Traverser un fleuve rapide,
Et glacer ses rives d'effroi.
Tel que d'une ardeur sanguinaire
Un jeune aiglon, loin de son aire
Emporté plus prompt qu'un éclair,
Fond sur tout ce qui se présente,
Et d'un cri jette l'épouvante
Chez tous les habitants de l'air.

Bientôt sa valeur souveraine,
Moins rebelle aux leçons de l'art,
Dans l'école du grand Turenne
Apprit à fixer le hasard.
C'est dans cette source fertile
Que son courage plus utile,
De sa gloire unique artisan,
Acquit cette hauteur suprême

[1] L'île de Crète. Allusion à l'expédition de Candie.

Qu'admira Bellone elle-même
Dans les campagnes d'Orbassan.

Est-il quelque guerre fameuse
Dont il n'ait partagé le poids?
Le Rhin, le Pô, l'Èbre, la Meuse,
Tour à tour ont vu ses exploits.
France, tandis que tes armées
De ses yeux furent animées,
Mars n'osa jamais les trahir;
Et la Fortune permanente
A son étoile dominante
Fit toujours gloire d'obéir.

Mais quand de lâches artifices
T'eurent enlevé cet appui [1],
Tes destins, jadis si propices.
S'exilèrent tous avec lui :
Un dieu plus puissant que tes armes
Frappa de paniques alarmes
Tes plus intrépides guerriers;
Et sur tes frontières célèbres
Tu ne vis que cyprès funèbres
Succéder à tous tes lauriers

O détestable calomnie,
Fille de l'obscure fureur,
Compagne de la zizanie,
Et mère de l'aveugle erreur!
C'est toi dont la langue aiguisée
De l'austère fils de Thésée
Osa déchirer les vertus;
C'est par toi qu'une épouse indigne
Arma contre un héros insigne
La crédulité de Prétus.

[1] Allusion à la disgrâce qu'éprouva le prince de Vendôme, pour ne s'être pas trouvé à la bataille de Cassano, en 1702.

Dans la nuit et dans le silence
Tu conduis tes coups ténébreux :
Du masque de la vraisemblance
Tu couvres ton visage affreux :
Tu divises, tu désespères
Les amis, les époux, les frères :
Tu n'épargnes pas les autels;
Et ta fureur envenimée,
Contre les plus grands noms armée,
Ne fait grâce qu'aux vils mortels.

Voilà de tes agents sinistres
Quels sont les exploits odieux :
Mais enfin ces lâches ministres
Épuisent la bonté des dieux :
En vain, chéris de la Fortune,
Ils cachent leur crainte importune,
Enveloppés dans leur orgueil :
Le remords déchire leur âme ;
Et la honte qui les diffame
Les suit jusque dans le cercueil.

Vous rentrerez, monstres perfides,
Dans la foule où vous êtes nés;
Aux vengeances des Euménides
Vos jours seront abandonnés :
Vous verrez, pour comble de rage,
Ce prince, après un vain orage,
Paraître en sa première fleur,
Et, sous une heureuse puissance,
Jouir des droits que la naissance
Ajoute encore à sa valeur.

Mais déjà ses humides voiles
Flottent dans mes vastes déserts :
Le soleil, vainqueur des étoiles,
Monte sur le trône des airs.
Hâtez-vous, filles de Nérée;

Allez sur la plaine azurée
Joindre vos Tritons dispersés :
Il est temps de servir mon zèle :
Allez ; Vendôme vous appelle ;
Neptune parle ; obéissez.

Il dit ; et la mer, qui s'entr'ouvre,
Déjà fait briller à ses yeux
De son palais qu'elle découvre
L'or et le cristal précieux.
Cependant la nef vagabonde
Au milieu des nymphes de l'onde
Vogue d'un cours précipité,
Telle qu'on voit rouler sur l'herbe
Un char triomphant et superbe,
Loin de la barrière emporté.

Enfin, d'un prince que j'adore
Les dieux sont devenus l'appui ;
Il revient éclairer encore
Une cour plus digne de lui :
Déjà d'un nouveau phénomène
L'heureuse influence y ramène
Les jours d'Astrée et de Thémis :
Les vertus n'y sont plus en proie
A l'avare et brutale joie
De leurs insolents ennemis.

Un instinct né chez tous les hommes,
Et chez tous les hommes égal,
Nous force tous, tant que nous sommes,
D'aimer notre séjour natal ;
Toutefois, quels que puissent être
Pour les lieux qui nous ont vus naître
Ces mouvements respectueux,
La vertu ne se sent point née
Pour voir sa gloire profanée
Par le vice présomptueux.

Ulysse, après vingt ans d'absence,
De disgrâces et de travaux,
Dans le pays de sa naissance
Vit finir le cours de ses maux.
Mais il eût trouvé moins pénible
De mourir à la cour paisible
Du généreux Alcinoüs,
Que de vivre dans sa patrie,
Toujours en proie à la furie
D'Eurymaque ou d'Antinoüs.

ODE IX.

Sur la bataille de Péterwaradin.

Ainsi le glaive fidèle
De l'ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle
Un peuple profanateur,
Quand l'Assyrien terrible
Vit dans une nuit horrible
Tous ses soldats égorgés
De la fidèle Judée,
Par ses armes obsédée,
Couvrir les champs saccagés.

Où sont ces fils de la terre
Dont les fières légions
Devaient allumer la guerre
Au sein de nos régions?
La nuit les vit rassemblées;
Le jour les voit écoulées,
Comme de faibles ruisseaux
Qui, gonflés par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.

Déjà ces monstres sauvages,

Qu'arma l'infidélité,
Marchaient le long des rivages
Du Danube épouvanté :
Leur chef, guidé par l'audace,
Avait épuisé la Thrace
D'armes et de combattants,
Et des bornes de l'Asie
Jusqu'à la double Mésie
Conduit leurs drapeaux flottants.

A ce déluge barbare
D'effroyables bataillons
L'infatigable Tartare
Joint encor ses pavillons.
C'en est fait; leur insolence
Peut rompre enfin le silence ;
L'effroi ne les retient plus :
Ils peuvent, sans nulle crainte,
D'une paix trompeuse et feinte
Briser les nœuds superflus.

C'est en vain qu'à notre vue
Un guerrier, par sa valeur,
De leur attaque imprévue
A repoussé la chaleur :
C'est peu qu'après leur défaite
Sa triomphante retraite
Sur nos confins envahis
Ait, avec sa renommée,
Consacré dans leur armée
La honte de leurs spahis.

Ils s'aigrissent par leurs pertes :
Et déjà de toutes parts
Nos campagnes sont couvertes
De leurs escadrons épars.
Venez, troupe meurtrière ;
La nuit, qui, dans sa carrière,

Fuit à pas précipités,
Va bientôt laisser éclore
De votre dernière aurore
Les foudroyantes clartés.

Un prince dont le génie
Fait le destin des combats
Veut de votre tyrannie
Purger enfin nos États :
Il tient cette même foudre
Qui vous fit mordre la poudre
En ce jour si glorieux
Où, par vingt mille victimes,
La mort expia les crimes
De vos funestes aïeux.

Hé quoi ! votre ardeur glacée
Délibère à son aspect !
Ah ! la saison est passée
D'un orgueil si circonspect.
En vain de lâches tranchées
Couvrent vos têtes cachées ;
Eugène est prêt d'avancer :
Il vient, il marche en personne ;
Le jour luit ; la charge sonne ;
Le combat va commencer.

Wirtemberg, sous sa conduite,
A la tête de nos rangs,
Déjà certain de leur fuite
Attaque leurs premiers flancs.
Merci, qu'un même ordre enflamme,
Parmi les feux et la flamme
Qui tonnent aux environs,
Force, dissipe, renverse,
Détruit tout ce qui traverse
L'effort de ses escadrons.

Nos soldats, dans la tempête,

Par cet exemple affermis,
Sans crainte exposent leur tête
A tous les feux ennemis;
Et chacun, malgré l'orage,
Suivant d'un même courage
Le chef présent en tous lieux,
Plein de joie et d'espérance,
Combat avec l'assurance
De triompher à ses yeux.

De quelle ardeur redoublée
Mille intrépides guerriers
Viennent-ils dans la mêlée
Chercher de sanglants lauriers!
O héros à qui la gloire
D'une si belle victoire
Doit son plus ferme soutien,
Que ne puis-je, dans ces rimes
Consacrant vos noms sublimes,
Immortaliser le mien!

Mais quel désordre incroyable
Parmi ces corps séparés
Grossit la nue effroyable
Des ennemis rassurés?
Près de leur moment suprême,
Ils osent, en fuyant même,
Tenter de nouveaux exploits :
Le désespoir les excite;
Et la crainte ressuscite
Leur espérance aux abois.

Quel est ce nouvel Alcide [1]
Qui seul, entouré de morts,
De cette foule homicide
Arrête tous les efforts?
A peine un fer détestable

[1] Le comte de Bonneval.

Ouvre son flanc redoutable,
Son sang est déjà payé;
Et son ennemi, qui tombe,
De sa troupe qui succombe
Voit fuir le reste effrayé.

Eugène a fait ce miracle;
Tout se rallie à sa voix :
L'infidèle, à ce spectacle,
Recule encore une fois.
Aremberg, dont le courage
De ces monstres pleins de rage
Soutient le dernier effort,
D'un air que Bellone avoue
Les poursuit, et les dévoue
Au triomphe de la mort.

Tout fuit, tout cède à nos armes :
Le vizir, percé de coups,
Va, dans Belgrade en alarmes,
Rendre son âme en courroux :
Le camp s'ouvre; et ses richesses,
Le fruit des vastes largesses
De cent peuples asservis,
Dans cette nouvelle Troie
Vont être aujourd'hui la proie
De nos soldats assouvis.

Rendons au Dieu des armées
Nos honneurs les plus touchants;
Que ces voûtes parfumées
Retentissent de nos chants :
Et lorsqu'envers sa puissance
Notre humble reconnaissance
Aura rempli ce devoir,
Marchons, pleins d'un nouveau zèle,
A la victoire nouvelle
Qui flatte encor notre espoir.

Temeswar, de nos conquêtes
Deux fois le fatal écueil,
Sous nos foudres toutes prêtes
Va voir tomber son orgueil :
Par toi seul, prince invincible,
Ce rempart inaccessible
Pouvait être renversé :
Va, par son illustre attaque,
Rompre les fers du Valaque
Et du Hongrois oppressé.

Et toi qui, suivant les traces
Du premier de tes aïeux,
Éprouves, par tant de grâces,
La bienveillance des cieux,
Monarque aussi grand que juste,
Reconnais le prix auguste
Dont le monarque des rois
Paye avec tant de clémence
Ta piété, ta constance,
Et ton zèle pour ses lois.

LIVRE QUATRIÈME.

ODE PREMIÈRE.

A L'EMPEREUR,

après la conclusion de la quadruple alliance.

Dans sa carrière féconde
Le soleil, sortant des eaux,
Couvre d'une nuit profonde
Tous les célestes flambeaux :
Entre les causes premières
Tout cède aux vives lumières,
Du feu créé pour les dieux;

Et, des dons que nous étale
La richesse orientale,
L'or est le plus radieux.

Telle, ô prince magnanime,
Ta lumineuse clarté
Offusque l'éclat sublime
De toute autre majesté.
Dans un roi d'un sang illustre
Nous admirons le haut lustre
Du premier de ses États :
En toi la royauté même
Honore le diadème
Du premier des potentats.

Mais dis-nous quelle est la source
De cette auguste splendeur
Qui du Midi jusqu'à l'Ourse
Fait révérer ta grandeur.
Est-ce cette antique race
D'aïeux dont tu tiens la place
Sur le trône des Romains?
Est-ce cet amas de princes,
De peuples, et de provinces,
Dont le sort est dans tes mains?

Du vaste empire des Mages
Les fastueux héritiers
S'applaudissaient des hommages
De mille peuples altiers :
Du rivage de l'Aurore
Jusqu'au delà du Bosphore
Ils faisaient craindre leurs lois,
Et, de l'univers arbitres,
Ajoutaient à tous leurs titres
Le titre de rois des rois.

Cependant la Grèce unie

Avait déjà sur leurs fronts
Imprimé l'ignominie
De mille sanglants affronts,
Quand la colère céleste
Fit naître, en son sein funeste
A ces tyrans amollis,
Celui dont la main superbe
Devait enterrer sous l'herbe
Les murs de Persépolis.

Non, non, la servile crainte
De cent peuples différents
Ne mit jamais hors d'atteinte
La gloire des conquérants :
Les lauriers les plus fertiles,
Sans l'art de les rendre utiles,
Leur sont vainement promis ;
Et leur puissance n'est stable
Qu'autant qu'elle est profitable
Aux peuples qu'ils ont soumis.

C'est cette sainte maxime
Qui, contre tous les revers,
T'affermira sur la cime
Des grandeurs de l'univers :
Tes sujets, pleins d'allégresse,
Des marques de ta tendresse
Feront leur seul entretien ;
Et leur amour secourable
De ta puissance durable
Sera l'éternel soutien.

Ton invincible courage,
Signalé dans tous les temps,
Fonda le pénible ouvrage
De tes destins éclatants :
C'est lui qui de la Fortune,
De Bellone et de Neptune,

Bravant les légèretés,
Dans leurs épreuves diverses
T'a conduit par les traverses
Au sein des prospérités.

Déjà l'horrible tourmente
De cent tonnerres épars
De Barcelone fumante
Avait brisé les remparts;
Et bientôt, si ta constance
N'eût armé la résistance
De ses braves combattants,
Tes rivaux sur ses murailles
Auraient fait les funérailles
De ses derniers habitants.

En vain pour sauver ta tête
La mer t'offrait sur ses eaux,
A ton secours toute prête,
L'asile de ses vaisseaux :
A tes amis plus fidèle,
Tu voulus, malgré leur zèle,
Vaincre ou mourir avec eux;
Et ta vertu, toujours ferme,
Les protégea jusqu'au terme
De leurs travaux belliqueux.

Mais sur le trône indomptable
Où commandaient tes aïeux
Quel objet épouvantable
S'offrit encore à tes yeux,
Quand l'implacable Furie
Qui sur ta triste patrie
Déployait ses cruautés
Vint jusqu'en ta capitale
Souffler la vapeur fatale
De ses venins empestés?

Dans sa course dévorante
Rien n'arrêtait ce torrent :
L'épouse tombait mourante
Sur son époux expirant :
Le fils aux bras de son père ,
La fille au sein de sa mère
S'arrachait avec horreur ;
Et la mort, livide et blême ,
Remplissait ton palais même
De sa brûlante fureur.

Tu pouvais braver la foudre
Sous un ciel moins dangereux ;
Mais rien ne put te résoudre
A quitter des malheureux.
Rois, qui bornez vos tendresses ,
Dans ces publiques détresses ,
Au soin de vous épargner,
Apprenez , à cette marque ,
Qu'un prince n'est point monarque
Pour vivre , mais pour régner.

Oui , j'ose encor le redire ,
Cette illustre fermeté
Est de ton solide empire
L'appui le plus redouté :
C'est elle qui déconcerte
L'envie obscure et couverte
De tes faibles ennemis ;
C'est elle dont l'influence
Fait l'indomptable défense
De tes sujets affermis.

De leur ardeur aguerrie
Par son exemple éternel
Tu laissas dans l'Ibérie
Un monument solennel ,
Quand , sur les rives de l'Èbre

Cherchant le laurier célèbre
A ta valeur réservé,
Tes yeux devant Saragosse
Virent tomber le colosse
Contre ta gloire élevé.

Fléau de la tyrannie
Des Thraces ambitieux,
N'a-t-on pas vu ton génie,
Toujours protégé des cieux,
Montrer à ces fiers esclaves
Que les efforts les plus braves
Et les plus inespérés
Deviennent bientôt possibles
A des guerriers invincibles,
Par tes ordres inspirés?

Mais une vertu plus rare
Chez les héros de nos jours
Dans tes voisins te prépare
Encor de nouveaux secours;
C'est cette épreuve avérée
Et cent fois réitérée
De ton équitable foi;
Vertu sans qui tout le reste
N'est souvent qu'un don funeste
Au bonheur du plus grand roi.

Vous qui, dans l'indépendance
Des nœuds les plus respectés,
Masquez du nom de prudence
Toutes vos duplicités,
Infidèles politiques,
Qui nous cachez vos pratiques
Sous tant de voiles épais,
Cessez de troubler la terre,
Moins terribles dans la guerre
Que sinistres dans la paix.

En vain sur les artifices
Et le faux déguisement
De vos frêles édifices
Vous posez le fondement :
Contre vos sourdes intrigues
Bientôt de plus justes ligues
Joignent vos voisins nombreux ;
Et leur vengeance unanime
Vous plonge enfin dans l'abîme
Que vous creusâtes pour eux.

C'est en suivant cette voie
Que tes ennemis flattés
Deviendront la juste proie
De leurs complots avortés ;
Tandis qu'aux yeux du ciel même
Par ton équité suprême
Justifiant tes exploits,
Les premiers princes du monde
Armeront la terre et l'onde
Pour le maintien de tes droits.

Ils savent que ta justice,
Sourde aux vaines passions,
Est la seule directrice
De toutes tes actions ;
Et que la vigueur austère
De ton sage ministère,
Toujours inspiré par toi,
Inaccessible aux faiblesses,
Lui fait des moindres promesses
Une inviolable loi.

Ainsi jamais ni la crainte,
Ni les soupçons épineux,
D'une alliance si sainte
Ne pourront troubler les nœuds ;
Et cette amitié durable,

Qui d'un repos désirable
Fonde en eux le ferme espoir,
Leur rendra toujours sacrée
L'incorruptible durée
De ton suprême pouvoir.

ODE II.

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE,

après la paix de Passarowits.

Les cruels oppresseurs de l'Asie indignée,
Qui, violant la foi d'une paix dédaignée,
Forgeaient déjà les fers qu'ils nous avaient promis,
De leur coupable sang ont lavé cette injure,
Et payé leur parjure
De trois vastes États par nos armes soumis.

Deux fois l'Europe a vu leur brutale furie,
De trois cent mille bras armant la barbarie,
Faire voler la mort au milieu de nos rangs ;
Et deux fois on a vu leurs corps sans sépulture
Devenir la pâture
Des corbeaux affamés et des loups dévorants.

O vous qui, combattant sous les heureux auspices
D'un monarque, du ciel l'amour et les délices,
Avez rempli leurs champs de carnage et de morts ;
Vous, par qui le Danube affranchi de sa chaîne [1]
Peut désormais sans peine
Du Tage débordé réprimer les efforts ;

Prince, n'est-il pas temps, après tant de fatigues,
De goûter un repos que les destins prodigues,
Pour prix de vos exploits, accordent aux humains ?
N'osez-vous profiter de vos travaux sans nombre,

[1] Il s'agit de la guerre relative à la succession du trône d'Espagne, disputé par la France et l'Autriche.

Et vous asseoir à l'ombre
Des paisibles lauriers moissonnés par vos mains?

Non, ce serait en vain que la paix renaissante
Rendrait à nos cités leur pompe florissante,
Si ses charmes flatteurs vous pouvaient éblouir :
Son bonheur, sa durée impose à votre zèle
Une charge nouvelle;
Et vous êtes le seul qui n'osez en jouir.

Mais quel heureux génie, au milieu de vos veilles,
Vous rend encore épris des savantes merveilles
Qui firent de tout temps l'objet de votre amour?
Pouvez-vous des nœuf Sœurs concilier les charmes
Avec le bruit des armes,
Le poids du ministère, et les soins de la cour?

Vous le pouvez, sans doute; et cet accord illustre,
Peu connu des héros sans éloge et sans lustre,
Fut toujours réservé pour les héros fameux;
C'est aux grands hommes seuls à sentir le mérite
D'un art qui ressuscite
L'héroïque vertu des grands hommes comme eux.

Leurs hauts faits peuvent seuls enflammer le génie
De ces enfants chéris du dieu de l'harmonie,
Dont l'immortelle voix se consacre aux guerriers :
Une gloire commune, un même honneur anime
Leur tendresse unanime;
Et leur front fut toujours ceint des mêmes lauriers.

Entre tous les mortels que l'univers voit naître,
Peu doivent aux aïeux dont ils tiennent leur être
Le respect de la terre et la faveur des rois :
Deux moyens seulement d'illustrer leur naissance
Sont mis en leur puissance :
Les sublimes talents, et les fameux exploits.

C'est par là qu'au travers de la foule importune

Tant d'hommes renommés, malgré leur infortune,
Se sont fait un destin illustre et glorieux;
Et que leurs noms, vainqueurs de la nuit la plus sombre,
Ont su dissiper l'ombre
Dont les obscurcissait le sort injurieux.

Dans l'enfance du monde encor tendre et fragile,
Quand le souffle des dieux eut animé l'argile
Dont les premiers humains avaient été pêtris,
Leurs rangs n'étaient marqués d'aucune différence;
Et nulle préférence
Ne distinguait encor leur mérite et leur prix.

Mais ceux qui, pénétrés de cette ardeur divine,
Sentirent les premiers leur sublime origine,
S'élevèrent bientôt par un vol généreux;
Et ce céleste feu dont ils tenaient la vie
Leur fit naître l'envie
D'éclairer l'univers, et de le rendre heureux.

De là ces arts divins, en tant de biens fertiles;
De là ces saintes lois, dont les règles utiles
Firent chérir la paix, honorer les autels;
Et de là ce respect des peuples du vieil âge,
Dont le pieux hommage
Plaça leurs bienfaiteurs au rang des immortels.

Les dieux dans leur séjour reçurent ces grands hommes:
Le reste, confondus dans la foule où nous sommes,
Jouissaient des travaux de leurs sages aïeux;
Lorsque l'ambition, la discorde, et la guerre,
Vils enfants de la terre,
Vinrent troubler la paix de ces enfants des dieux.

Alors, pour soutenir la débile innocence,
Pour réprimer l'audace, et dompter la licence,
Il fallut à la gloire immoler le repos:
Les veilles, les combats, les travaux mémorables,

Les périls honorables,
Furent l'unique emploi des rois et des héros.

Mais combien de grands noms, couverts d'ombres funèbres,
Sans les écrits divins qui les rendent célèbres,
Dans l'éternel oubli languiraient inconnus!
Il n'est rien que le temps n'absorbe et ne dévore;
Et les faits qu'on ignore
Sont bien peu différents des faits non avenus.

Non, non, sans le secours des filles de mémoire,
Vous vous flattez en vain, partisans de la gloire,
D'assurer à vos noms un heureux souvenir:
Si la main des neuf Sœurs ne pare vos trophées,
Vos vertus étouffées
N'éclaireront jamais les yeux de l'avenir.

Vous arrosez le champ de ces nymphes sublimes:
Mais vous savez aussi que vos faits magnanimes
Ont besoin des lauriers cueillis dans leur vallon:
Ne cherchons point ailleurs la cause sympathique
De l'alliance antique
Des favoris de Mars avec ceux d'Apollon.

Ce n'est point chez ce dieu qu'habite la fortune;
Son art, peu profitable à la vertu commune,
Au vice qui le craint fut toujours odieux:
Il n'appartient qu'à ceux que leurs vertus suprêmes
Égalent aux dieux mêmes,
De savoir estimer le langage des dieux.

Vous, qu'ils ont pénétré de leur plus vive flamme,
Vous, qui leur ressemblez par tous les dons de l'âme,
Non moins que par l'éclat de vos faits lumineux,
Ne désavouez point une muse fidèle;
Et souffrez que son zèle
Puisse honorer en vous ce qu'elle admire en eux.

Souffrez qu'à vos neveux elle laisse une image
De ce qu'ont de plus grand l'héroïque courage,

L'inébranlable foi, l'honneur, la probité,
Et mille autres vertus qui, mieux que vos victoires,
Feront de nos histoires
Le modèle éternel de la postérité.

Cependant, occupé de soins plus pacifiques,
Achevez d'embellir ces jardins magnifiques,
De vos travaux guerriers nobles délassements;
Et rendez-nous encor, par vos doctes largesses,
Les savantes richesses
Que vit périr l'Égypte en ses embrasements.

Dans nos arts florissants quelle adresse pompeuse,
Dans nos doctes écrits quelle beauté trompeuse,
Peuvent se dérober à vos vives clartés?
Et, dans l'obscurité des plus sombres retraites,
Quelles vertus secrètes,
Quel mérite timide échappe à vos bontés?

Je n'en ressens que trop l'influence féconde:
Tandis que votre bras faisait le sort du monde,
Vos bienfaits ont daigné descendre jusqu'à moi,
Et me rendre, peut-être à moi seul, chérissable
La gloire périssable
Des stériles travaux qui font tout mon emploi.

C'est ainsi qu'au milieu des palmes les plus belles
Le vainqueur généreux du Granique et d'Arbelles
Cultivait les talents, honorait le savoir,
Et de Chérile [1] même excusant la manie,
Au défaut du génie,
Récompensait en lui le désir d'en avoir.

[1] Mauvais poëte grec dont parle Horace.

ODE III,

AU ROI DE LA GRANDE BRETAGNE.

Tandis que l'Europe étonnée
Voit ses peuples les plus puissants
Traîner dans les besoins pressants
Une importune destinée,
Grand roi, loin de ton peuple heureux,
Quel dieu propice et généreux,
Détournant ces tristes nuages,
Semble pour lui seul désormais
Réserver tous les avantages
De la victoire et de la paix?

Quelle inconcevable puissance
Fait fleurir sa gloire au dehors?
Quel amas d'immenses trésors
Dans son sein nourrit l'abondance?
La Tamise, reine des eaux,
Voit ses innombrables vaisseaux
Porter sa loi dans les deux mondes,
Et forcer jusqu'au dieu des mers
D'enrichir ses rives fécondes
Des tributs de tout l'univers.

De cette pompeuse largesse
Ici tout partage le prix;
A l'aspect de ces murs chéris
La pauvreté devient richesse.
Dieux! quel déluge d'habitants
Y brave depuis si longtemps
L'indigence, ailleurs si commune!
Quel prodige encore une fois
Semble y faire de la fortune
L'exécutrice de ses lois?

Peuples, vous devez le connaître :
Ce comble de félicité
N'est dû qu'à la sage équité
Du meilleur roi qu'on ait vu naître :
De vos biens, comme de vos maux,
Les gouvernements inégaux
Ont toujours été la semence :
Vos rois sont, dans la main des dieux,
Les instruments de la clémence
Ou de la colère des cieux.

Oui, grand prince, j'ose le dire,
Tes sujets, de biens si comblés,
Languiraient peut-être accablés
Sous le joug de tout autre empire :
Le ciel, jaloux de leur grandeur,
Pour en assurer la splendeur
Leur devait un maître équitable,
Qui préférât leurs libertés
A la justice incontestable
De ses droits les plus respectés.

Mais, grand roi, de ces droits sublimes
Le sacrifice généreux
T'assure d'autres droits sur eux,
Bien plus forts et plus légitimes :
Les faveurs qu'ils tiennent de toi
Sont des ressources de leur foi
Toujours prêtes pour ta défense,
Qui leur font chérir leur devoir,
Et qui n'augmentent leur puissance
Que pour affermir ton pouvoir.

Un roi qui ravit par contrainte
Ce que l'amour doit accorder,
Et qui, content de commander,
Ne veut régner que par la crainte,

En vain, fier de ses hauts projets,
Croit, en abaissant ses sujets,
Relever son pouvoir suprême :
Entouré d'esclaves soumis,
Tôt ou tard il devient lui-même
Esclave de ses ennemis.

Combien plus sage et plus habile
Est celui qui, par ses faveurs,
Songe à s'élever dans les cœurs
Un trône durable et tranquille;
Qui ne connaît point d'autres biens
Que ceux que ses vrais citoyens
De sa bonté peuvent attendre;
Et qui, prompt à les discerner,
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner!

Noble et généreuse industrie
Des Antonins et des Titus,
Source de toutes les vertus
D'un vrai père de la patrie!
Hélas! par ce titre fameux
Peu de princes ont su comme eux
S'affranchir de la main des Parques :
Mais ce nom si rare, grand roi,
Qui jamais d'entre les monarques
S'en rendit plus digne que toi?

Qui jamais vit le diadème
Armer contre ses ennemis
Un vengeur aux lois plus soumis
Et plus détaché de soi-même?
La sûreté de tes États
Peut bien, contre quelques ingrats,
Changer ta clémence en justice;
Mais ce mouvement étranger

Redevient clémence propice
Quand tu n'as plus qu'à te venger.

Et c'est cette clémence auguste
Qui souvent de l'autorité
Établit mieux la sûreté
Que la vengeance la plus juste :
Ainsi le plus grand des Romains,
De ses ennemis inhumains
Confondant les noirs artifices,
Trouva l'art de se faire aimer
De ceux que l'horreur des supplices
N'avait encor pu désarmer.

Que peut contre toi l'impuissance
De quelques faibles mécontents,
Qui sur l'infortune des temps
Fondent leur dernière espérance,
Lorsque, contre leurs vains souhaits,
Tu réunis par tes bienfaits
La cour, les villes, les provinces ;
Et lorsqu'aidés de ton soutien,
Les plus grands rois, les plus grands princes,
Trouvent leur repos dans le tien ?

Jusqu'à toi toujours désunie,
L'Europe, par tes soins heureux,
Voit ses chefs les plus généreux
Inspirés du même génie :
Ils ont vu par ta bonne foi
De leurs peuples troublés d'effroi
La crainte heureusement déçue,
Et déracinée à jamais
La haine si souvent reçue
En survivance de la paix.

Poursuis, monarque magnanime :
Achève de leur inspirer

Le désir de persévérer
Dans cette concorde unanime :
Commande à ta propre valeur
D'éteindre en toi cette chaleur
Qu'allume ton goût pour la gloire ;
Et donne au repos des humains
Tous les lauriers que la victoire
Offre à tes invincibles mains.

Mais vous, peuples à sa puissance
Associés par tant de droits ,
Songez que de toutes vos lois
La plus sainte est l'obéissance :
Craignez le zèle séducteur
Qui , sous le prétexte flatteur
D'une liberté plus durable ,
Plonge souvent, sans le vouloir,
Dans le chaos inséparable
De l'abus d'un trop grand pouvoir.

Athènes , l'honneur de la Grèce ,
Et, comme vous , reine des mers ,
Eût toujours rempli l'univers
De sa gloire et de sa sagesse ;
Mais son peuple, trop peu soumis ,
Ne put dans les termes permis
Contenir sa puissance extrême ,
Et , trahi par la vanité ,
Trouva , dans sa liberté même,
La perte de sa liberté [1].

ODE IV.

SUR LES DIVINITÉS POÉTIQUES.

C'est vous , encor que je réclame,
Muses , dont les accords hardis

[1] Libertas... populi...... libertate perit. Luc., *Phars.* III, 145.

Dans les sens les plus engourdis
Versent cette céleste flamme
Qui dissipe leur sombre nuit,
Et qui, flambeau sacré de l'âme,
L'éclaire, l'échauffe, et l'instruit.

Nymphes, à qui le ciel indique
Ses mystères les plus secrets,
Je viens chercher dans vos forêts
L'origine et la source antique
De ces dieux, fantômes charmants,
De votre verve prophétique
Indisputables éléments.

Je la vois; c'est l'ombre d'Alcée
Qui me la découvre à l'instant,
Et qui déjà, d'un œil content,
Dévoile à ma vue empressée
Ces déités d'adoption,
Synonymes de la pensée,
Symboles de l'abstraction.

C'est lui; la foule qui l'admire
Voit encore, au son de ses vers,
Fuir ces tyrans de l'univers
Dont il extermina l'empire :
Mais déjà, sur de nouveaux tons,
Je l'entends accorder sa lyre :
Il s'approche, il parle; écoutons.

Des sociétés temporelles
Le premier lien est la voix,
Qu'en divers sons l'homme, à son choix,
Modifie et fléchit pour elles;
Signes communs et naturels,
Où les âmes incorporelles
Se tracent aux sens corporels.

Mais, pour peindre à l'intelligence

Leurs immatériels objets,
Ces signes, à l'erreur sujets,
Ont besoin de son indulgence ;
Et, dans leurs secours impuissants,
Nous sentons toujours l'indigence
Du ministère de nos sens.

Le fameux chantre d'Ionie
Trouva dans ses tableaux heureux
Le secret d'établir entre eux
Une mutuelle harmonie :
Et ce commerce leur apprit
L'art inventé par Uranie
De peindre l'esprit à l'esprit.

Sur la scène incompréhensible
De cet interprète des dieux
Tout sentiment s'exprime aux yeux,
Tout devient image sensible ;
Et, par un magique pouvoir,
Tout semble prendre un corps visible,
Vivre, parler, et se mouvoir.

Oui, c'est toi, peintre inestimable,
Trompette d'Achille et d'Hector,
Par qui de l'heureux siècle d'or
L'homme entend le langage aimable,
Et voit, dans la variété
Des portraits menteurs de la fable,
Les rayons de la vérité.

Il voit l'arbitre du tonnerre
Réglant le sort par ses arrêts :
Il voit sous les yeux de Cérès
Croître les trésors de la terre :
Il reconnaît le dieu des mers
A ces sons qui calment la guerre
Qu'Éole excitait dans les airs.

Si dans un combat homicide
Le devoir engage ses jours,
Pallas, volant à son secours,
Vient le couvrir de son égide :
S'il se voue au maintien des lois,
C'est Thémis qui lui sert de guide,
Et qui l'assiste en ses emplois.

Plus heureux si son cœur n'aspire
Qu'aux douceurs de la liberté,
Astrée est la divinité
Qui lui fait chérir son empire :
S'il s'élève au sacré vallon,
Son enthousiasme est la lyre
Qu'il reçoit des mains d'Apollon.

Ainsi consacrant le système
De la sublime fiction,
Homère, nouvel Amphion,
Change, par la vertu suprême
De ses accords doux et savants,
Nos destins, nos passions même,
En êtres réels et vivants.

Ce n'est plus l'homme qui pour plaire
Étale ses dons ingénus;
Ce sont les Grâces, c'est Vénus,
Sa divinité tutélaire :
La sagesse qui brille en lui,
C'est Minerve dont l'œil l'éclaire,
Et dont le bras lui sert d'appui.

L'ardente et fougueuse Bellone
Arme son courage aveuglé :
Les frayeurs dont il est troublé
Sont le flambeau de Tisiphone :
Sa colère est Mars en fureur;
Et ses remords sont la Gorgone

Dont l'aspect le glace d'horreur.

Le pinceau même d'un Apelle
Peut, dans les temples les plus saints,
Attacher les yeux des humains
A l'objet d'un culte fidèle,
Et peindre sans témérité,
Sous une apparence mortelle,
La divine immortalité.

Vous donc, réformateurs austères
De nos priviléges sacrés,
Et vous non encore éclairés
Sur nos symboliques mystères,
Éloignez-vous; pâles censeurs,
De ces retraites solitaires
Qu'habitent les neuf doctes Sœurs.

Ne venez point, sur un rivage
Consacré par leur plus bel art,
Porter un aveugle regard :
Et loin d'elles tout triste sage
Qui, voilé d'un sombre maintien
Sans avoir appris leur langage,
Veut jouir de leur entretien !

Ici l'ombre impose silence
Aux doctes accents de sa voix :
Et déjà dans le fond des bois,
Impétueuse, elle s'élance;
Tandis que je cherche des sons
Dignes d'atteindre à l'excellence
De ses immortelles leçons.

ODE V.

A LA PAIX.

O Paix, tranquille Paix[1], secourable immortelle,
Fille de l'harmonie et mère des plaisirs,
Que fais-tu dans les cieux, tandis que de Cybèle
Les sujets désolés t'adressent leurs soupirs?

Si, par l'ambition de la terre bannie,
Tu crois devoir ta haine à tes profanateurs,
Que t'a fait l'innocence injustement punie
De l'inhumanité de ses persécuteurs?

Équitable déesse, entends nos voix plaintives;
Vois ces champs ravagés, vois ces temples brûlants,
Ces peuples éplorés, ces mères fugitives,
Et ces enfants meurtris entre leurs bras sanglants.

De quels débordements de sang et de carnage
La terre a-t-elle vu ses flancs plus engraissés?
Et quel fleuve jamais vit border son rivage
D'un plus horrible amas de mourants entassés?

Telle autour d'Ilion la mort livide et blême
Moissonnait les guerriers de Phrygie et d'Argos,
Dans ces combats affreux où le dieu Mars lui-même
De son sang immortel vit bouillonner les flots.

D'un cri pareil au bruit d'une armée invincible
Qui s'avance au signal d'un combat furieux,
Il ébranla du ciel la voûte inaccessible,
Et vint porter sa plainte au monarque des dieux.

Mais le grand Jupiter, dont la présence auguste
Fait rentrer d'un coup d'œil l'audace en son devoir,
Interrompant la voix de ce guerrier injuste,
En ces mots foudroyants confondit son espoir :

Va, tyran des mortels, dieu barbare et funeste,

Va faire retentir tes regrets loin de moi ;
De tous les habitants de l'olympe céleste
Nul n'est à mes regards plus odieux que toi.

Tigre, à qui la pitié ne peut se faire entendre,
Tu n'aimes que le meurtre et les embrasements :
Les remparts abattus, les palais mis en cendre,
Sont de ta cruauté les plus doux monuments.

La frayeur et la mort vont sans cesse à ta suite,
Monstre nourri de sang, cœur abreuvé de fiel,
Plus digne de régner sur les bords du Cocyte,
Que de tenir ta place entre les dieux du ciel.

Ah ! lorsque ton orgueil languissait dans les chaînes
Où les fils d'Aloüs te faisaient soupirer,
Pourquoi, trop peu sensible aux misères humaines,
Mercure, malgré moi, vint-il t'en délivrer ?

La Discorde dès lors avec toi détrônée
Eût été pour toujours reléguée aux enfers ;
Et l'altière Bellone, au repos condamnée,
N'eût jamais exilé la Paix de l'univers.

La Paix, l'aimable Paix, fait bénir son empire ;
Le bien de ses sujets fait son soin le plus cher :
Et toi, fils de Junon, c'est elle qui t'inspire
La fureur de régner par la flamme et le fer.

Chaste Paix, c'est ainsi que le maître du monde
Du fier Mars et de toi sait discerner le prix :
Ton sceptre rend la terre en délices féconde ;
Le sien ne fait régner que les pleurs et les cris.

Pourquoi donc aux malheurs de la terre affligée
Refuser le secours de tes divines mains ?
Pourquoi, du roi des cieux chérie et protégée,
Céder à ton rival l'empire des humains ?

Je t'entends : c'est en vain que nos vœux unanimes
De l'olympe irrité conjurent le courroux ;

Avant que sa justice ait expié nos crimes,
Il ne t'est pas permis d'habiter parmi nous.

Et quel siècle jamais mérita mieux sa haine?
Quel âge plus fécond en Titans orgueilleux?
En quel temps a-t-on vu l'impiété hautaine
Lever contre le ciel un front plus sourcilleux?

La peur de ses arrêts n'est plus qu'une faiblesse;
Le blasphème s'érige en noble liberté,
La fraude au double front en prudente sagesse,
Et le mépris des lois en magnanimité.

Voilà, peuples, voilà ce qui sur vos provinces
Du ciel inexorable attire la rigueur;
Voilà le dieu fatal qui met à tant de princes
La foudre dans les mains, la haine dans le cœur.

Des douceurs de la paix, des horreurs de la guerre,
Un ordre indépendant détermine le choix:
C'est le courroux des rois qui fait armer la terre;
C'est le courroux des dieux qui fait armer les rois.

C'est par eux que sur nous la suprême vengeance
Exerce les fléaux de sa sévérité,
Lorsqu'après une longue et stérile indulgence
Nos crimes ont du ciel épuisé la bonté.

Grands dieux, si la rigueur de vos coups légitimes
N'est point encor lassée après tant de malheurs;
Si tant de sang versé, tant d'illustres victimes,
N'ont point fait de nos yeux couler assez de pleurs;

Inspirez-nous du moins ce repentir sincère,
Cette douleur soumise, et ces humbles regrets,
Dont l'hommage peut seul, en ces temps de colère,
Fléchir l'austérité de vos justes décrets.

Échauffez notre zèle, attendrissez nos âmes,
Élevez nos esprits au céleste séjour;
Et remplissez nos cœurs de ces ardentes flammes

Qu'allument le devoir, le respect, et l'amour.

Un monarque vainqueur, arbitre de la guerre,
Arbitre du destin de ses plus fiers rivaux,
N'attend que ce moment pour poser son tonnerre,
Et pour faire cesser la rigueur de nos maux.

Que dis-je ? ce moment de jour en jour s'avance :
Les dieux sont adoucis, nos vœux sont exaucés :
D'un ministre adoré l'heureuse providence[1]
Veille à notre salut : il vit ; c'en est assez.

Peuples, c'est par lui seul que Bellone asservie
Va se voir enchaîner d'un éternel lien :
C'est à votre bonheur qu'il consacre sa vie ;
C'est à votre repos qu'il immole le sien.

Reviens donc, il est temps que son vœu se consomme,
Reviens, divine Paix, en recueillir le fruit ;
Sur ton char lumineux fais monter ce grand homme ;
Et laisse-toi conduire au dieu qui le conduit.

Ainsi, du ciel calmé rappelant la tendresse,
Puissions-nous voir changer par ses dons souverains
Nos peines en plaisirs, nos pleurs en allégresse,
Et nos obscures nuits en jours purs et sereins !

ODE VI.

A LA POSTÉRITÉ.

Déesse des héros, qu'adorent en idée
Tant d'illustres amants dont l'ardeur hasardée
Ne consacre qu'à toi ses vœux et ses efforts ;
Toi qu'ils ne verront point, que nul n'a jamais vue,
Et dont pour les vivants la faveur suspendue
Ne s'accorde qu'aux morts ;

[1] Le cardinal de Fleury.

Vierge non encor née, en qui tout doit renaître
Quand le temps dévoilé viendra te donner l'être,
Laisse-moi dans ces vers te tracer mes malheurs,
Et ne refuse pas, arbitre vénérable,
Un regard généreux au récit déplorable
De mes longues douleurs.

Le ciel, qui me créa sous le plus dur auspice,
Me donna pour tout bien l'amour de la justice,
Un génie ennemi de tout art suborneur,
Une pauvreté fière, une mâle franchise,
Instruite à détester toute fortune acquise
Aux dépens de l'honneur.

Infortuné trésor! importune largesse!
Sans le superbe appui de l'heureuse richesse,
Quel cœur impunément peut naître généreux?
Et l'aride vertu, limitée en soi-même,
Que sert-elle, qu'à rendre un malheureux qui l'aime
Encor plus malheureux?

Craintive, dépendante, et toujours poursuivie
Par la malignité, l'intérêt, et l'envie,
Quel espoir de bonheur lui peut être permis,
Si, pour avoir la paix, il faut qu'elle s'abaisse
A toujours se contraindre, et courtiser sans cesse
Jusqu'à ses ennemis?

Je n'ai que trop appris qu'en ce monde où nous sommes
Pour souverain mérite on ne demande aux hommes
Qu'un vice complaisant, de grâces revêtu;
Et que des ennemis que l'amour-propre inspire
Les plus envenimés sont ceux que nous attire
L'inflexible vertu.

C'est cet amour du vrai, ce zèle antipathique
Contre tout faux brillant, tout éclat sophistique
Où l'orgueil frauduleux va chercher ses atours,
Qui lui seul suscita cette foule perverse

D'ennemis forcenés, dont la rage traverse
Le repos de mes jours.

Écartons, ont-ils dit, ce censeur intraitable,
Que des plus beaux dehors l'attrait inévitable
Ne fit jamais gauchir contre la verité;
Détruisons un témoin qu'on ne saurait séduire;
Et, pour la garantir, perdons ce qui peut nuire
A notre vanité.

Inventons un venin dont la vapeur infâme,
En soulevant l'esprit, pénètre jusqu'à l'âme;
Et sous son nom connu répandons ce poison:
N'épargnons contre lui mensonge ni parjure;
Chez le peuple troublé, la fureur et l'injure
Tiendront lieu de raison.

Imposteurs effrontés, c'est par cette souplesse
Que j'ai vu tant de fois votre scélératesse
Jusque chez mes amis me chercher des censeurs,
Et, des yeux les plus purs bravant le témoignage,
Défigurer mes traits, et souiller mon visage
De vos propres noirceurs.

Toutefois, au milieu de l'horrible tempête
Dont malgré ma candeur, pour écraser ma tête,
L'autorité séduite arma leurs passions,
La chaste vérité prit en main ma défense,
Et fit luire en tout temps sur ma faible innocence
L'éclat de ses rayons.

Aussi, marchant toujours sur mes antiques traces,
Combien n'ai-je pas vu dans mes longues disgrâces
D'illustres amitiés consoler mes ennuis,
Constamment honoré de leur noble suffrage,
Sans employer d'autre art que le fidèle usage
D'être ce que je suis!

Telle est sur nous du ciel la sage providence,

Qui, bornant à ces traits l'effet de sa vengeance,
D'un plus âpre tourment m'épargnait les horreurs :
Pouvait-elle acquitter par une moindre voie
La dette des excès d'une jeunesse en proie
A mes folles erreurs ?

Objets de sa bonté, même dans sa colère,
Enfants toujours chéris de cette tendre mère,
Ce qui nous semble un fruit de son inimitié
N'est en nous que le prix d'une vie infidèle,
Châtiment maternel, qui n'est jamais en elle
Qu'un effet de pitié.

Révérons sa justice ; adorons sa clémence,
Qui, jusque dans les maux que sa main nous dispense,
Nous présente un moyen d'expier nos forfaits,
Et qui, nous imposant ces peines salutaires,
Nous donne en même temps les secours nécessaires
Pour en porter le faix.

Juste postérité, qui me feras connaître,
Si mon nom vit encor quand tu viendras à naître,
Donne-moi pour exemple à l'homme infortuné
Qui, courbé sous le poids de son malheur extrême,
Pour asile dernier n'a que l'asile même
Dont il fut détourné.

Dis-lui qu'en mes écrits il contemple l'image
D'un mortel qui, du monde embrassant l'esclavage,
Trouva, cherchant le bien, le mal qu'il haïssait ;
Et qui, dans ce trompeur et fatal labyrinthe,
De son miel le plus pur vit composer l'absinthe
Que l'erreur lui versait.

Heureux encor pourtant, même dans son naufrage,
Que le ciel l'ait toujours assisté d'un courage
Qui de son seul devoir fit sa suprême loi,
Des vils tempéraments combattant la mollesse,
Sans s'exposer jamais, par la moindre faiblesse,

A rougir devant toi !

Voilà quel fut celui qui t'adresse sa plainte,
Victime abandonnée à l'envieuse feinte,
De sa seule innocence en vain accompagné ;
Toujours persécuté, mais toujours calme et ferme,
Et, surchargé de jours, n'aspirant plus qu'au terme
A leur nombre assigné.

Le pinceau de Zeuxis, rival de la nature,
A souvent de ses traits ébauché la peinture ;
Mais du sage lecteur les équitables yeux,
Libres de préjugés, de colère et d'envie,
Verront que ses écrits, vrai tableau de sa vie,
Le peignent encor mieux [1].

CANTATES.

DIANE.

CANTATE PREMIÈRE.

A peine le soleil au fond des antres sombres
Avait du haut des cieux précipité les ombres ;
Quand la chaste Diane, à travers les forêts,
Aperçut un lieu solitaire
Où le fils de Vénus et les dieux de Cythère
Dormaient sous un ombrage frais :
Surprise, elle s'arrête ; et sa prompte colère
S'exhale en ce discours qu'elle adresse tout bas
A ces dieux endormis, qui ne l'entendent pas :

Vous, par qui tant de misérables
Gémissent sous d'indignes fers,

[1] C'est le vers de Martial que Rousseau désirait que l'on plaçât, et qui fut mis en effet, au bas de son portrait :

Certior in nostro carmine vultus erit.

Dormez, Amours inexorables;
Laissez respirer l'univers.

Profitons de la nuit profonde
Dont le sommeil couvre leurs yeux;
Assurons le repos au monde,
En brisant leurs traits odieux.

Vous, par qui tant de misérables
Gémissent sous d'indignes fers,
Dormez, Amours inexorables;
Laissez respirer l'univers.

A ces mots elle approche; et ses nymphes timides,
Portant sans bruit leurs pas vers ces dieux homicides,
D'une tremblante main saisissent leurs carquois,
Et bientôt du débris de leurs flèches perfides
Sèment les plaines et les bois.
Tous les dieux des forêts, des fleuves, des montagnes,
Viennent féliciter leurs heureuses compagnes;
Et, de leurs ennemis bravant les vains efforts,
Expriment ainsi leurs transports :

Quel bonheur! quelle victoire!
Quel triomphe! quelle gloire!
Les Amours sont désarmés.

Jeunes cœurs, rompez vos chaînes :
Cessons de craindre les peines
Dont nous étions alarmés.

Quel bonheur! quelle victoire!
Quel triomphe, quelle gloire!
Les Amours sont désarmés.

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'allégresse :
Mais quels objets lui sont offerts!
Quel réveil! dieux! quelle tristesse,
Quand de ses dards brisés il voit les champs couverts!
Un trait me reste encor dans ce désordre extrême;

Perfides, votre exemple instruira l'univers.
Il parle : le trait vole, et, traversant les airs,
Va percer Diane elle-même :
Juste mais trop cruel revers,
Qui signale, grand dieu, ta vengeance suprême !

Respectons l'Amour
Tandis qu'il sommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce dieu ne s'éveille.

En vain nous romprons
Tous les traits qu'il darde,
Si nous ignorons
Le trait qu'il nous garde.

Respectons l'Amour
Tandis qu'il sommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce dieu ne s'éveille.

ADONIS.

CANTATE II.

Le dieu Mars et Vénus, blessés des mêmes traits,
Goûtaient les biens les plus parfaits
Qu'aux cœurs bien enflammés le tendre Amour apprête;
Mais ce dieu superbe et jaloux,
D'un œil de conquérant regardant sa conquête,
Fit bientôt aux plaisirs succéder les dégoûts.

Un cœur jaloux ne fait paraître
Que des feux qui le font haïr;
Et, pour être toujours le maître,
L'amant doit toujours obéir.

L'Amour ne va point sans les Grâces;
On n'arrache point ses faveurs :

L'emportement ni les menaces
Ne font point le lien des cœurs.

Un cœur jaloux ne fait paraître
Que des feux qui le font haïr;
Et, pour être toujours le maître,
L'amant doit toujours obéir.

La déesse déjà ne craint plus son absence,
Et, cessant de l'aimer sans s'en apercevoir,
Fait atteler son char, pleine d'impatience,
Et vole vers les bords soumis à son pouvoir.
Là ses jours coulaient sans alarmes,
Lorsqu'un jeune chasseur se présente à ses yeux :
Elle croit voir son fils, il en a tous les charmes;
Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux;
Et le vainqueur de l'Inde était moins gracieux
Le jour que d'Ariane il vint sécher les larmes.

La froide Naïade
Sort pour l'admirer;
La jeune Dryade
Cherche à l'attirer;
Faune d'un sourire
Approuve leur choix;
Le jaloux Satyre
Fuit au fond des bois;
Et Pan, qui soupire,
Brise son hautbois.

Il aborde en tremblant la charmante déesse;
Sa timide pudeur relève ses appas :
Les Grâces, les Ris, la Jeunesse,
Marchent au-devant de ses pas;
Et du plus haut des airs l'Amour avec adresse
Fait partir à l'instant le trait dont il les blesse.
Que désormais Mars en fureur
Gronde, menace, tonne, éclate;

Amants, profitez tous de sa jalouse erreur :
Des feux trop violents font souvent une ingrate ;.
On oublie aisément un amour qui fait peur,
En faveur d'un amour qui flatte.

Que le soin de charmer
Soit votre unique affaire ;
Songez que l'art d'aimer
N'est que celui de plaire.

Voulez-vous dans vos feux
Trouver des biens durables ?
Soyez moins amoureux,
Devenez plus aimables.

Que le soin de charmer
Soit votre unique affaire ;
Songez que l'art d'aimer
N'est que celui de plaire.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR.

CANTATE III.

Filles du dieu de l'univers,
Muses, que je me plais dans vos douces retraites !
Que ces rivages frais, que ces bois toujours verts,
Sont propres à charmer les âmes inquiètes !
Quel cœur n'oublierait ses tourments
Au murmure flatteur de cette onde tranquille ?
Qui pourrait résister aux doux ravissements
Qu'excite votre voix fertile ?
Non, ce n'est qu'en ces lieux charmants
Que le parfait bonheur a choisi son asile.

Heureux qui de vos doux plaisirs
Goûte la douceur toujours pure !
Il triomphe des vains désirs,

Et n'obéit qu'à la nature.

Il partage avec les héros
La gloire qui les environne;
Et le puissant dieu de Délos
D'un même laurier les couronne.

Heureux qui de vos doux plaisirs
Goûte la douceur toujours pure!
Il triomphe des vains désirs,
Et n'obéit qu'à la nature.

Mais que vois-je, grands dieux! quels magiques efforts
Changent la face de ces bords!
Quelles danses! quels jeux! quels concerts d'allégresse!
Les Grâces, les Plaisirs, les Ris et la Jeunesse,
Se rassemblent de toutes parts.
Quel songe me transporte au-dessus du tonnerre?
Je ne reconnais point la terre
Au spectacle enchanteur qui frappe mes regards.

Est-ce la cour suprême
Du souverain des dieux?
Ou Vénus elle-même
Descend-elle des cieux?

Les compagnes de Flore
Parfument ces coteaux;
Une nouvelle Aurore
Semble sortir des eaux;
Et l'olympe se dore
De ses feux les plus beaux.

Est-ce la cour suprême
Du souverain des dieux?
Ou Vénus elle-même
Descend-elle des cieux?

Nymphes, quel est ce dieu qui reçoit votre hommage?
Pourquoi cet arc et ce bandeau?

Quel charme en le voyant, quel prodige nouveau
De mes sens interdits me dérobe l'usage ?
Il s'approche; il me tend une innocente main :
Venez, cher tyran de mon âme,
Venez, je vous fuirais en vain;
Et je vous reconnais à ces traits pleins de flamme
Que vous allumez dans mon sein.

Adieu, Muses, adieu; je renonce à l'envie
De mériter les biens dont vous m'avez flatté;
Je renonce à ma liberté :
Sous de trop douces lois mon âme est asservie;
Et je suis plus heureux dans ma captivité,
Que je ne le fus de ma vie
Dans le triste bonheur dont j'étais enchanté.

AMYMONE.

CANTATE IV.

Sur les rives d'Argos, près de ces bords arides
Où la mer vient briser ses flots impérieux,
La plus jeune des Danaïdes,
Amymone, implorait l'assistance des dieux;
Un Faune poursuivait cette belle craintive :
Et, levant ses mains vers les cieux,
Neptune, disait-elle, entends ma voix plaintive,
Sauve-moi des transports d'un amant furieux!

A l'innocence poursuivie,
Grand dieu, daigne offrir ton secours;
Protége ma gloire et ma vie
Contre de coupables amours.

Hélas! ma prière inutile
Se perdra-t-elle dans les airs?
Ne me reste-t-il plus d'asile
Que le vaste abîme des mers?

A l'innocence poursuivie,
Grand dieu, daigne offrir ton secours ;
Protége ma gloire et ma vie
Contre de coupables amours.

La Danaïde en pleurs faisait ainsi sa plainte,
Lorsque le dieu des eaux vint dissiper sa crainte.
Il s'avance, entouré d'une superbe cour :
Tel jadis il parut aux regards d'Amphitrite,
Quand il fit marcher à sa suite
L'Hyménée et le dieu d'amour.
Le Faune à son aspect s'éloigne du rivage ;
Et Neptune, enchanté, surpris,
L'amour peint dans les yeux, adresse ce langage
A l'objet dont il est épris :

Triomphez, belle princesse,
Des amants audacieux :
Ne cédez qu'à la tendresse
De qui sait aimer le mieux.

Heureux le cœur qui vous aime,
S'il était aimé de vous !
Dans les bras de Vénus même
Mars en deviendrait jaloux.

Triomphez, belle princesse,
Des amants audacieux :
Ne cédez qu'à la tendresse
De qui sait aimer le mieux.

Qu'il est facile aux dieux de séduire une belle !
Tout parlait en faveur de Neptune amoureux,
L'éclat d'une cour immortelle,
Le mérite récent d'un secours généreux.
Dieux, quel secours ! Amour, ce sont là de tes jeux :
Quel Satyre eût été plus à craindre pour elle ?
Thétis, en rougissant, détourna ses regards ;
Doris se replongea dans ses grottes humides,

Et par cette leçon apprit aux Néréides
A fuir de semblables hasards.

Tous les amants savent feindre;
Nymphes, craignez leurs appas :
Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.

L'audace d'un téméraire
Est aisée à surmonter :
C'est l'amant qui sait nous plaire
Que nous devons redouter.

Tous les amants savent feindre;
Nymphes, craignez leurs appas :
Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.

THÉTIS.

CANTATE V.

Près de l'humide empire où Vénus prit naissance,
Dans un bois consacré par le malheur d'Atys,
Le Sommeil et l'Amour, tous deux d'intelligence,
A l'amoureux Pélée avaient livré Thétis.
Qu'eût fait Minerve même en cet état réduite ?
Mais, dans l'art de Protée en sa jeunesse instruite,
Elle sut éluder un amant furieux :
D'une ardente lionne elle prend l'apparence.
Il s'émeut; et, tandis qu'il songe à sa défense,
La nymphe, en rugissant, se dérobe à ses yeux.

Où fuyez-vous, déesse inexorable,
Cruel lion de carnage altéré?
Que craignez-vous d'un amant misérable
Que vos rigueurs ont déjà déchiré?

Il ne craint point une mort rigoureuse :
Il s'offre à vous sans armes, sans secours;

Et votre fuite est pour lui plus affreuse
Que les lions, les tigres, et les ours.

Où fuyez-vous, déesse inexorable,
Cruel lion de carnage altéré ?
Que craignez-vous d'un amant misérable
Que vos rigueurs ont déjà déchiré ?

Ce héros malheureux exprimait en ces mots
Sa honte et sa douleur extrême,
Quand tout à coup du fond des flots
Protée apparaissant lui-même,
Que fais-tu, lui dit-il, faible et timide amant ?
Pourquoi troubler les airs de plaintes éternelles ?
Est-ce d'aujourd'hui que les belles
Ont recours au déguisement ?
Répare ton erreur : la nymphe qui te charme
Va rentrer dans le sein des mers :
Attends-la sur ces bords ; mais que rien ne t'alarme ;
Et songe que tu dois Achille à l'univers.

Le guerrier qui délibère
Fait mal sa cour au dieu Mars :
L'amant ne triomphe guère,
S'il n'affronte les hasards.

Quand le péril nous étonne,
N'importunons point les dieux :
Vénus, ainsi que Bellone,
Aime les audacieux.

Le guerrier qui délibère
Fait mal sa cour au dieu Mars :
L'amant ne triomphe guère,
S'il n'affronte les hasards.

Pélée, à ce discours, portant au loin sa vue,
Voit paraître l'objet qui le tient sous ses lois :
Heureux que pour lui seul l'occasion perdue

Renaisse une seconde fois !
Le cœur plein d'une noble audace,
Il vole à la déesse, il l'approche, il l'embrasse.
Thétis veut se défendre, et, d'un prompt changement
Employant la ruse ordinaire,
Redevient à ses yeux lion, tigre, panthère;
Vains objets qui ne font qu'irriter son amant.

Ses désirs ont vaincu sa crainte;
Il la retient toujours d'un bras victorieux;
Et, lasse de combattre, elle est enfin contrainte
De reprendre sa forme, et d'obéir aux dieux.

Amants, si jamais quelque belle,
Changée en lionne cruelle,
S'efforce à vous faire trembler,
Moquez-vous d'une image feinte;
C'est un fantôme que sa crainte
Vous présente pour vous troubler.

Elle peut, en prenant l'image
D'un tigre ou d'un lion sauvage,
Effrayer les jeunes Amours;
Mais, après un effort extrême,
Elle redevient elle-même,
Et ces dieux triomphent toujours.

CIRCÉ.

CANTATE VI[1].

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,

[1] La cantate de *Circé* est un morceau à part; elle a toute l'élévation des plus belles odes de Rousseau, avec plus de variété : c'est un des chefs-d'œuvre de la poésie française. (LA HARPE.)

Pleurait sa funeste aventure.
Là, ses yeux, errant sur les flots,
D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace,
Elle croit voir encor son volage héros;
Et, cette illusion soulageant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas !
Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris :
Amour fatal ! ta haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô dieux ! est-elle un crime,
Pour mériter de si cruels mépris ?

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas !
Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare :
Mais bientôt, de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéthon,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre dévorante aussitôt le consume ;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;
Les astres de la nuit interrompent leur course ;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source ;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers;
La terre tremblante
Frémit de terreur;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantements
Vont troubler le repos des ombres :
Les mânes effrayés quittent leurs monuments;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlements;
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflements.
Inutiles efforts! amante infortunée,
D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée :
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime,
L'Amour est jaloux de ses droits;
Il ne dépend que de lui-même,
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnaît sa loi suprême;
Lui seul ne connaît point de lois.

Dans les champs que l'hiver désole
Flore vient rétablir sa cour;
L'alcyon fuit devant Éole;
Eole le fuit à son tour :

Mais sitôt que l'Amour s'envole,
Il ne connaît plus de retour.

CÉPHALE.

CANTATE VII.

La nuit d'un voile obscur couvrait encor les airs,
Et la seule Diane éclairait l'univers,
Quand, de la rive orientale,
L'Aurore, dont l'amour avance le réveil,
Vint trouver le jeune Céphale,
Qui reposait encor dans le sein du sommeil.
Elle approche, elle hésite, elle craint, elle admire;
La surprise enchaîne ses sens;
Et l'amour du héros pour qui son cœur soupire
A sa timide voix arrache ces accents :

Vous, qui parcourez cette plaine,
Ruisseaux, coulez plus lentement;
Oiseaux, chantez plus doucement;
Zéphyrs, retenez votre haleine :

Respectez un jeune chasseur
Las d'une course violente,
Et du doux repos qui l'enchante
Laissez-lui goûter la douceur.

Vous, qui parcourez cette plaine,
Ruisseaux, coulez plus lentement;
Oiseaux, chantez plus doucement;
Zéphyrs, retenez votre haleine[1].

[1] Ces stances délicieuses rappellent le sommeil d'*Issé* par la Motte, et la cantatille d'Apollon :

Vous, ruisseaux amoureux de cette aimable plaine,
Coulez si lentement, et murmurez si bas,
Qu'Issé ne vous entende pas!
Zéphirs, remplissez l'air d'une fraîcheur nouvelle;
Et vous, Echos, dormez comme elle.

Mais que dis-je ? où m'emporte une aveugle tendresse ?
Lâche amant, est-ce là cette délicatesse
Dont s'enorgueillit ton amour ?
Viens-je donc en ces lieux te servir de trophée ?
Est-ce dans les bras de Morphée
Que l'on doit d'une amante attendre le retour ?

Il en est temps encore,
Céphale, ouvre les yeux :
Le jour plus radieux
Va commencer d'éclore,
Et le flambeau des cieux
Va faire fuir l'aurore.
Il en est temps encore,
Céphale, ouvre les yeux.

Elle dit ; et le dieu qui répand la lumière,
De son char argenté lançant les premiers feux,
Vint ouvrir, mais trop tard, la tranquille paupière
D'un amant à la fois heureux et malheureux.
Il s'éveille, il regarde, il la voit, il l'appelle ;
Mais, ô cris, ô pleurs superflus !
Elle fuit, et ne laisse à sa douleur mortelle
Que l'image d'un bien qu'il ne possède plus.
Ainsi l'Amour punit une froide indolence :
Méritons ses faveurs par notre vigilance.

N'attendons jamais le jour ;
Veillons quand l'Aurore veille :
Le moment où l'on sommeille
N'est pas celui de l'amour.

Comme un Zéphyr qui s'envole,
L'heure de Vénus s'enfuit,
Et ne laisse pour tout fruit
Qu'un regret triste et frivole.

N'attendons jamais le jour ;
Veillons quand l'Aurore veille :

Le moment où l'on sommeille
N'est pas celui de l'amour.

BACCHUS.

CANTATE VIII.

C'est toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire :
Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts.
Qu'un autre apprenne à l'univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire ;
Qu'il ressuscite dans ses vers
Des enfants de Pélops l'odieuse mémoire :
Puissant dieu des raisins, digne objet de nos vœux,
C'est à toi seul que je me livre ;
De pampres, de festons, couronnant mes cheveux,
En tous lieux je prétends te suivre ;
C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les festins et les jeux.

Des dons les plus rares
Tu combles les cieux :
C'est toi qui prépares
Le nectar des dieux.

La céleste troupe,
Dans ce jus vanté,
Boit à pleine coupe
L'immortalité.

Tu prêtes des armes
Au dieu des combats ;
Vénus sans tes charmes
Perdrait ses appas.

Du fier Polyphème
Tu domptes les sens ;
Et Phébus lui-même
Te doit ses accents.

Mais quels transports involontaires
Saisissent tout à coup mon esprit agité ?
Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires
Suis-je en ce moment transporté ?
Bacchus à mes regards dévoile ses mystères.
Un mouvement confus de joie et de terreur
M'échauffe d'une sainte audace ;
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace.

Descendez, mère d'Amour ;
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'Amour ;
Mars trop longtemps vous arrête.

Déjà le jeune Sylvain,
Ivre d'amour et de vin,
Poursuit Doris dans la plaine ;
Et les nymphes des forêts
D'un jus petillant et frais
Arrosent le vieux Silène.

Descendez, mère d'Amour ;
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'Amour;
Mars trop longtemps vous arrête.

Profanes, fuyez de ces lieux ;
Je cède aux mouvements que ce grand jour m'inspire.
Fidèles sectateurs du plus charmant des dieux,
Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre ;
Célébrons entre nous un jour si glorieux.
Mais, parmi les transports d'un aimable délire,
Éloignons loin d'ici ces bruits séditieux.

Qu'une aveugle vapeur attire :
Laissons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage;
Les dards du Centaure sauvage
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les Satyres, Bacchus, et Faune,
Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires
Qui, par de tragiques forfaits,
Ensanglantent les doux mystères
D'un dieu qui préside à la paix !

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les Satyres, Bacchus, et Faune,
Détestent l'horreur des combats.

Veut-on que je fasse la guerre?
Suivez-moi, mes amis; accourez, combattez.
Emplissons cette coupe, entourons-nous de lierre.
Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.
Que d'athlètes soumis ! que de rivaux par terre !
O fils de Jupiter, nous ressentons enfin
Ton assistance souveraine.
Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène,
Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe! victoire!
Honneur à Bacchus!
Publions sa gloire.
Triomphe! victoire!
Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette,
Secondez nos voix,

Sonnez leur défaite.
Bruyante trompette,
Chantez nos exploits.

Triomphe ! victoire !
Honneur à Bacchus !
Publions sa gloire.
Triomphe ! victoire !
Buvons aux vaincus.

LES FORGES DE LEMNOS.

CANTATE IX.

Dans ces antres fameux où Vulcain nuit et jour
Forge de Jupiter les foudroyantes armes,
Vénus faisait remplir le carquois de l'Amour ;
Les Grâces, les Plaisirs, lui prêtaient tous leurs charmes;
Et son époux, couvert de feux étincelants,
Animait en ces mots les Cyclopes brûlants :

Travaillons, Vénus nous l'ordonne ;
Excitons ces feux allumés ;
Déchaînons ces vents enfermés ;
Que sa flamme nous environne :

Que l'airain écume et bouillonne,
Que mille dards en soient formés ;
Que sous nos marteaux enflammés
A grand bruit l'enclume résonne.

Travaillons, Vénus nous l'ordonne ;
Excitons ces feux allumés ;
Déchaînons ces vents enfermés :
Que la flamme nous environne.

C'est ainsi que Vulcain, par l'amour excité,
Armait contre lui-même une épouse volage ;
Quand le dieu Mars, encor tout fumant de carnage,

Arrive, l'œil en feu, le bras ensanglanté.
Que faites-vous, dit-il, de ces armes fragiles,
Fils de Junon, et vous, Chalybes assemblés?
Est-ce pour amuser des enfants inutiles,
Que cet antre gémit de vos coups redoublés?

Hâtez-vous de réduire en poudre
Ce fruit de vos travaux honteux:
Renoncez à forger la foudre,
Ou quittez ces frivoles jeux.

Mais, tandis qu'il s'emporte en des fureurs si vaines,
Il se sent tout à coup frappé d'un trait vengeur.
Quel changement! quel feu répandu dans ses veines
Couvre son front guerrier de honte et de rougeur!
Il veut parler; sa voix sur ses lèvres expire:
Il lève au ciel les yeux, il se trouble, il soupire;
Toute sa fierté cède; et ses regards confus,
Par les yeux de l'Amour arrêtés au passage,
Achèvent de faire naufrage
Contre un sourire de Vénus.

Fiers vainqueurs de la terre,
Cédez à votre tour:
Le vrai dieu de la guerre
Est le dieu de l'amour.

N'offensez point sa gloire,
Gardez de l'irriter:
C'est perdre la victoire
Que de la disputer.

Fiers vainqueurs de la terre,
Cédez à votre tour:
Le vrai dieu de la guerre
Est le dieu de l'amour.

LES FILETS DE VULCAIN.

CANTATE X.

Le Soleil adorait la reine de Paphos,
Et disputait à Mars le cœur de l'immortelle :
Lorsqu'un coup du destin, fatal à son repos,
Du bonheur d'un rival le fit témoin fidèle.
Confus, désespéré, jaloux,
Il court pour se venger d'un si cruel outrage;
Mais au milieu de son courroux
Une secrète voix lui tenait ce langage :

Où portes-tu tes pas?
Étouffe ta colère;
Et ne t'aveugle pas
Quand la raison t'éclaire.

Tous ces efforts jaloux
Qu'excite une infidèle
La vengent mieux de nous
Qu'ils ne nous vengent d'elle.

Ainsi, loin de punir
L'ingrate qui t'offense,
Tâche d'en obtenir
Le prix de ton silence.

Fais-lui payer ta foi;
Presse, prie, intimide :
L'amour sera pour toi,
Si la raison te guide.

Faible raison, hélas! le dieu, plein de fureur,
Chez l'époux de Vénus va souffler la terreur.
Dans un réduit obscur, ignoré, solitaire,
Ses yeux, ses yeux ont vu... ce qu'il ne peut plus taire.
A ce discours Vulcain, de rage possédé,

N'aspire qu'à confondre une épouse perfide.
Malheureux ! mais l'hymen fut toujours mal guidé,
Quand il prit le courroux pour guide.
Autour de ce réduit heureux,
Théâtre où les Amours célèbrent leur victoire,
Il dispose avec art d'imperceptibles nœuds,
Piége où doit expirer leur honneur, et sa gloire.

Craignez, amants trop heureux,
Votre félicité même :
Plus un bonheur est extrême,
Et plus il est dangereux.

Le dieu qui vous fait aimer
Vous enivre de ses charmes ;
Mais d'un amour sans alarmes
On doit toujours s'alarmer.

Craignez, amants trop heureux,
Votre félicité même :
Plus un bonheur est extrême,
Et plus il est dangereux.

Victimes de leur négligence,
Mars et Vénus surpris sont la fable des cieux.
Déjà, tout fier de sa vengeance,
Vulcain à ce spectacle appelle tous les dieux ;
Déjà sur cet objet leur troupe se partage ;
Quand tout à coup Momus court à ce dieu peu sage,
Et d'un laurier burlesque orne son triste front.
Tout l'olympe éclata de rire ;
Et Vulcain, essuyant mille traits de satire,
S'enfuit, et dans Lemnos fut cacher son affront.

Heureux qui se rend maître
D'un stérile courroux !
C'est être heureux époux
Que de feindre de l'être ;
Et plus on est jaloux,

Moins on doit le paraître.

Vénus sait se contraindre ;
Elle fuit le grand jour :
De sa paisible cour
L'Hymen doit peu se plaindre ;
Et ce n'est point l'Amour,
C'est Momus qu'il doit craindre.

CALISTO.

CANTATE XI.

Déesse des forêts, à vos pieds je m'engage
A mépriser l'amour, à détester ses feux :
Puissé-je devenir, si je trahis mes vœux,
Des objets de ces bois l'objet le plus sauvage !
Calisto, ce fut là ton serment ; mais, hélas !
Ta fatale beauté ne le confirmait pas.

O beauté, partage funeste,
A tous les autres préféré,
Vous êtes du courroux céleste
Le gage le plus assuré !

Mille embûches toujours certaines
Semblent conjurer vos malheurs :
La volupté forme vos chaînes,
Votre orgueil les couvre de fleurs.

O beauté, partage funeste,
A tous les autres préféré,
Vous êtes du courroux céleste
Le gage le plus assuré !

En vain mille mortels avaient brûlé pour elle,
Sa constante vertu lui fut toujours fidèle.
Mais qui peut, dieux cruels, braver votre pouvoir ?
Jupiter, sous les traits de Diane elle-même,

Séduit enfin cette nymphe qu'il aime,
Et la force à trahir ses vœux et son devoir.

Feux illégitimes,
Trompeuse douceur,
Dans quels noirs abîmes
Plongez-vous mon cœur?

La sombre tristesse
Toujours me poursuit;
La crainte me presse,
Le repos me fuit.

Feux illégitimes,
Trompeuse douceur,
Dans quels noirs abîmes
Plongez-vous mon cœur?

C'en est fait; et déjà la sévère Diane
A reconnu le fruit d'un malheureux amour.
Sors de mes yeux, objet profane,
Ne souille plus, dit-elle, un si chaste séjour;
Transformée en ourse effroyable,
Va cacher dans les bois ta honte et tes plaisirs:
Sous cette forme épouvantable,
Que Jupiter, s'il veut, t'offre encor ses soupirs.

Vous qui dans l'esclavage
Tenez le cœur des dieux,
Craignez toujours l'hommage
Qu'ils rendent à vos yeux.

Aux douceurs du mystère
Le calme est attaché:
Ce que la gloire éclaire
N'est pas longtemps caché.

Vous qui dans l'esclavage
Tenez le cœur des dieux,
Craignez toujours l'hommage
Qu'ils rendent à vos yeux.

SUR UN BAISER.

MADRIGAL.

Par un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
De ma fidèle ardeur j'ai dérobé le prix ;
Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe.
Aussi je doute encor de ma félicité ;
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un mensonge ;
Mais il dura trop peu pour une vérité.

ÉPITRES.

ÉPITRE I.

AUX MUSES.

(FRAGMENT.)

Filles du ciel, chastes et doctes fées,
Qui, des héros consacrant les trophées,
Garantissez du naufrage des temps
Les noms fameux et les faits éclatants ;
Des vrais lauriers sages dispensatrices,
Muses, jadis mes premières nourrices,
De qui le sein me fit presque en naissant
Teter un lait plus doux que nourrissant,
Je vous écris, non pour vous rendre hommage
D'un vain talent que dès mon plus jeune âge
A cultivé votre amour maternel,
Mais pour vous dire un adieu solennel.

. . . .

Muses, gardez vos faveurs pour quelque autre :
Ne perdons plus ni mon temps ni le vôtre
Dans ces débats où nous nous égayons.

Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons :
Reprenez tout; j'abandonne sans peine
Votre Hélicon, vos bois, votre Hippocrène.
Vos vains lauriers d'épine enveloppés,
Et que la foudre a si souvent frappés.
Car aussi bien quel est le grand salaire
D'un écrivain au-dessus du vulgaire?
Quel fruit revient aux plus rares esprits
De tant de soins à polir leurs écrits,
A rejeter les beautés hors de place,
Mettre d'accord la force avec la grâce,
Trouver aux mots leur véritable tour,
D'un double sens démêler le faux jour,
Fuir les longueurs, éviter les redites,
Bannir enfin tous ces mots parasites
Qui, malgré vous, dans le style glissés,
Rentrent toujours, quoique toujours chassés?
Quel est le prix d'une étude si dure?
Le plus souvent une injuste censure,
Ou tout au plus quelque léger regard
D'un courtisan qui vous loue au hasard,
Et qui peut-être avec plus d'énergie
S'en va prôner quelque fade élégie.
Et quel honneur peut espérer de moins
Un écrivain libre de tous ces soins,
Que rien n'arrête, et qui, sûr de se plaire,
Fait sans travail tous les vers qu'il veut faire?
Il est bien vrai qu'à l'oubli condamnés,
Ses vers souvent sont des enfants morts-nés.
Mais chacun l'aime, et nul ne s'en défie;
A ses talents aucun ne porte envie;
Il a sa place entre les beaux esprits,
Fait des sonnets, des bouquets pour Iris;
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne,
Mais doucement, et sans blesser personne;
Toujours discret, et toujours bien disant,

Et sur le tout aux belles complaisant.
Que si jamais, pour faire une œuvre en forme,
Sur l'Hélicon Phébus permet qu'il dorme,
Voilà d'abord tous ses chers confidents,
De son mérite admirateurs ardents,
Qui, par cantons répandus dans la ville,
Pour l'élever dégraderont Virgile :
Car il n'est point d'auteur si désolé
Qui dans Paris n'ait un parti zélé;
Tout se débite : *Un sot*, dit la satire,
Trouve toujours un plus sot qui l'admire.

. . . .

Tout vrai poëte est semblable à l'abeille :
C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille
Et qu'elle amasse au milieu des chaleurs
Ce miel si doux, tiré du suc des fleurs;
Mais la nature, au moment qu'on l'offense,
Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
D'un aiguillon qui, prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

. . . .

Messieurs, disait un fameux délateur
Aux courtisans de Philippe son maître,
Quelque grossier qu'un mensonge puisse être,
Ne craignez rien; calomniez toujours :
Quand l'accusé confondrait vos discours,
La plaie est faite; et, quoiqu'il en guérisse,
On en verra du moins la cicatrice.

ÉPITRE II.

A M. LE COMTE DU LUC.

(FRAGMENT.)

. . . .

Sur le sommet d'une montagne aride
Est un vieux temple, où la gloire solide
Tient son séjour; et par divers chemins
Vers ce seul but tendent tous les humains :
En tout pays, en tout siècle, à tout âge,
Du plus haut rang jusqu'au plus bas étage,
Princes, guerriers, ministres, courtisans,
Prélats, docteurs, gens de robe, artisans,
Chacun, dans l'ordre où le destin le range,
Veut du public mériter la louange :
Tout homme enfin brûle d'être estimé,
Et n'est heureux qu'autant qu'il est aimé.
Fort bien : je sais que ce désir frivole
De notre vie est la grande boussole,
Et que souvent nous faisons tous nos soins
De plaire à ceux que nous prisons le moins.
Mais, sans chercher si le devoir du sage
Est de combattre ou de suivre l'usage,
Vous êtes-vous, seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas et l'équerre,
Que l'amitié par l'estime s'acquière?
De grands talents font toujours un grand nom.
Oui, j'y consens. Mais beaucoup d'amis? Non.
De sa grandeur César fut la victime.
Et, pour trouver tendresse sur estime,
Il faut chercher, au pays des romans,
Un lieu proscrit même chez les amants.
Je dis bien plus : aux vertus de Socrate
Réunissez les dons de Mithridate;

Soyez orné de cent talents divers;
De vos hauts faits remplissez l'univers;
Ayez vingt fois, armé pour la patrie,
Fait en vous seul admirer l'industrie,
L'art, la valeur d'un parfait général;
D'un vrai héros, sage, heureux, libéral,
Ajoutez-y l'air, le port, la démarche,
Et des aïeux célèbres depuis l'arche :
Plus vous croirez pouvoir à si haut prix
Vous acquérir les cœurs et les esprits,
Plus vous aurez à combattre la rage
De cent rivaux que votre gloire outrage,
Et qui, toujours vous trouvant sur leurs pas,
Craignent en vous les vertus qu'ils n'ont pas.
Telle est du cœur la perverse nature.
Je ne hais point ces gens, disait Voiture
Sur le propos d'un fameux cardinal,
Dont par le monde on dit un peu de mal :
Si sur la terre aucun ne vous croit digne
D'être haï, c'est un fort mauvais signe.
Mais, dira-t-on, n'est-il point de vertu
Franche d'atteinte en ce siècle tortu,
Point de talent à couvert de l'envie?
Pardonnez-moi : j'en connais dans la vie
Un qui met l'homme en pleine sûreté.
Et quel est-il? La médiocrité.

. . . .

Le trop d'éclat peut blesser l'œil superbe
D'un concurrent. Et c'est le vieux proverbe :
Le forgeron médit du forgeron :
L'homme de cœur est haï du poltron :
Flore [1] déplaît à la vieille coquette :
Et le rimeur porte envie au poëte.
Mais voilà tout : et, sans être insensé,

[1] Courtisane fameuse dans l'ancienne Rome.

Me direz-vous, on n'a jamais pensé
Que, par exemple, un barbet d'Hippocrène
Puisse envier Alexandre ou Turenne.
Excepté ceux qui font même métier,
Chez tout le reste on trouve bon quartier.
Ainsi je veux qu'en faisant sa carrière
Notre vertu trouve quelque barrière :
Ce sont peut-être un, deux, ou trois rivaux,
Importunés de nos heureux travaux ;
Tandis qu'en nous un juge incontestable
Sait respecter la gloire véritable :
Car le public... Le public, dites-vous?
Oui, le public, en dépit des jaloux,
Hausse la voix, et venge le mérite
Des attentats de l'envie hypocrite.
Bon, justement : c'est sur de tels discours
Que les plus fins s'embarquent tous les jours.
Mais ce public, l'objet de leurs caresses,
Les pousse-t-il aux honneurs, aux richesses?
Sur cet appui sont-ils bien affermis
Contre les traits de leurs fiers ennemis?
Je ne crains point leur haine conjurée :
La voix du peuple est pour moi déclarée ;
Je le sers bien. C'est parler comme il faut.
Dormez en paix : vous apprendrez bientôt
Ce que l'on gagne à servir un tel maître ;
Et l'inconstant vous punira peut-être
Avant six mois, si ce n'est aujourd'hui,
De tout le bien que vous faites pour lui.
Quiconque a mis, dit [1] un auteur antique,
Son seul espoir dans l'amitié publique
Vit rarement sans trouble et sans chagrin,
Et n'a jamais fait une heureuse fin.
Non qu'à ses yeux on soit sûr de déplaire,
Dès qu'on est né vertueux. Au contraire.

[1] *Pausanias, Att.*

Mais que lui sert de trouver des appas
Dans la vertu, s'il ne la connaît pas ;
Si tous les jours son aveugle ignorance
Lui fait quitter le vrai pour l'apparence ;
Et si son zèle, indiscret, éventé,
Fait pis encor que la malignité ?
Examinons dans les plus grandes choses
Ses mouvements, leurs effets et leurs causes.
Un moine vain, factieux, impudent,
Sort de son cloître, et, d'un faux zèle ardent,
Déjà s'apprête à duper cent provinces.
Il monte en chaire : écoutons. « Tremblez, princes ;
« Tremblez, chrétiens : depuis douze cents ans
« Vous n'avez eu foi, piété, ni sens :
« Dieu n'a pour vous pris une chair fragile,
« Et de son sang scellé son Évangile,
« Qu'afin de tendre en ces siècles troublés
« Un nouveau piége aux hommes aveuglés :
« Et de l'Église, en tout ce long espace,
« Il n'est resté ni vestige ni trace.
« Suivez-moi donc ; et, pour la relever,
« Pour la servir, enfin pour vous sauver,
« Portez partout vos fureurs téméraires ;
« Abreuvez-vous dans le sang de vos frères :
« Faites trembler le trône de vos rois ;
« Foulez aux pieds la nature, les lois,
« La piété, le devoir, la patrie.
« Allez. » Il dit : tout s'émeut, tout s'écrie :
Le peuple court aux armes, aux flambeaux :
Temples, autels, simulacres, tombeaux,
En un instant tout n'est plus dans les villes
Qu'un vain monceau de pierres inutiles,
Tristes témoins des brutales fureurs
Dont ce discours a rempli tous les cœurs.
En peu de mots, voilà le protocole
De ce public, notre superbe idole.

Veut-on encor quelque autre échantillon
De ce droit sens qui lui sert d'aiguillon?
Faut-il ici, rappelant tous ses crimes,
Lui confronter cent héros magnanimes
Qu'a su noircir son souffle venimeux,
Des rois puissants, des ministres fameux,
Dont à jamais le temps et la mémoire
Consacreront les vertus et la gloire?
Mais à quoi bon retracer dans mes vers
Le déshonneur de nos aïeux pervers?
Laissons périr dans une nuit profonde
Ces noms affreux et de Ligue et de Fronde,
Qu'a replongés dans l'oubli ténébreux
L'ange d'un prince aussi sage qu'heureux.
Parlons-en mieux : ces horreurs excitées
Ne peuvent être au public imputées :
La seule voix de cinq ou six mutins
Entretenait nos troubles intestins,
Et rassemblait sous ces odieux titres
Un noir concours d'implacables bélîtres
Parmi lesquels se trouvaient, j'en conviens,
Enveloppés quelques vrais citoyens
Qui navigeaient sur cette mer profane
Au gré des flots et de la tramontane.
Oui, je sais bien qu'on peut le disculper
Sur son penchant à se laisser tromper;
Qu'il fut toujours la dupe des rebelles;
Et que, malgré tant d'épreuves cruelles,
Il ne lui faut qu'un chétif mandarin
Pour faire encor crier : Au Mazarin!
Mais c'est de là que je tiens pour maxime
Que qui bâtit sur sa volage estime
Sa sûreté, son bonheur, son appui,
Est, s'il se peut, encor plus fou que lui;
Et qu'un troisième enfin qui ne s'applique
Qu'à consulter l'autorité publique,

Et qui prétend que tout est éclairci
Quand il a dit, *Le public juge ainsi*,
Je crois en lui comme à tous les apôtres,
Est de beaucoup plus fou que les deux autres.

. . . .

Mais quand ces dieux armeraient contre vous
L'onde, la terre, et les cieux en courroux;
Il est des dieux plus doux, plus équitables,
Qui, vous sauvant de leurs mains redoutables,
Sauront pourvoir à votre sûreté
Contre les flots de la malignité.
Soit : je veux bien en accepter l'augure;
Et j'avouerai, pour parler sans figure,
Que par hasard nous voyons quelquefois
Les gens de bien faire entendre leur voix,
Quand du public les fougues méprisées
Sont par le temps à peu près apaisées.
Mais s'il s'agit de tenter quelque effort,
De partager vos périls, votre sort,
De repousser la brigue par la brigue,
Ou de forger les ressorts d'une intrigue;
Cherchez ailleurs. Le plus petit vaurien
En fera plus que tous vos gens de bien :
Son zèle actif peut vous rendre service;
La vigilance est la vertu du vice :
Au lieu souvent que vos amis discrets
Pour vous servir n'ont que de vains regrets.
Rendez-leur donc un devoir légitime,
Efforcez-vous d'acquérir leur estime,
Immolez tout à leur noble amitié,
Afin qu'un jour leur oisive pitié
Par les douceurs d'une tendre homélie
Puisse enchanter votre mélancolie.
Mais toutefois, illustres mécontents,
En déclamant contre les mœurs du temps,
Souvenez-vous que c'est une sottise

De trop parler des honneurs qu'on méprise;
Que qui s'érige en censeur de la cour
Doit, avant tout, la quitter sans retour;
Et qu'il n'est point de spectacle plus fade
Que les éclats d'un chagrin rétrograde

ÉPITRE III.

A M. LE BARON DE BRETEUIL.

(FRAGMENT.)

. . . .
J'ai vu le temps (mais Dieu merci, tout passe)
Que Calliope au sommet du Parnasse,
Chaperonnée en burlesque docteur,
Ne savait plus qu'étourdir l'auditeur
D'un vain ramas de sentences usées,
Qui, de l'olympe excitant les nausées
Faisaient souvent, en dépit de ses sœurs,
Transir de froid jusqu'aux applaudisseurs.
Nous avons vu, presque durant deux lustres,
Le Pinde en proie à de petits illustres,
Qui, traduisant Sénèque en madrigaux,
Et rebattant des sons toujours égaux,
Fous de sang-froid, s'écriaient : « Je m'égare;
« Pardon, messieurs, j'imite trop Pindare : »
Et suppliaient le lecteur morfondu
De faire grâce à leur feu prétendu.
  Comme eux alors apprenti philosophe,
Sur le papier nivelant chaque strophe,
J'aurais bien pu du bonnet doctoral
Embéguiner mon Apollon moral,
Et rassembler, sous quelques jolis titres,
Mes froids dizains rédigés en chapitres;
Puis grain à grain tous mes vers enfilés,
Bien arrondis, et bien intitulés,

Faire servir votre nom d'épisode,
Et vous offrir, sous le pompeux nom d'ode
A la faveur d'un éloge écourté,
De mes sermons l'ennuyeuse beauté.
Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
Fui ce faux air dont le bourgeois s'engoue;
Et ne sait point, prêcheur fastidieux,
D'un sot lecteur éblouissant les yeux,
Analyser une vérité fade
Qui fait vomir ceux qu'elle persuade,
Et qui, traînant toujours le même accord,
Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.

ÉPITRE IV.

AU R. P. BRUMOY,

auteur du Théâtre des Grecs.

(FRAGMENT.)

Oui, cher Brumoy, ton immortel ouvrage
Va désormais dissiper le nuage
Où parmi nous le théâtre avili
Depuis trente ans semble être enseveli,
Et, l'éclairant de ta propre lumière,
Lui rendre enfin sa dignité première.
De ses débris zélé restaurateur,
Et chez les Grecs hardi navigateur,
Toi seul as su, dans ta pénible course,
De ses beautés nous déterrer la source,
Et démêler les détours sinueux
De ce dédale oblique et tortueux,
Ouvert jadis par la sœur de Thalie
Aux seuls auteurs du Cid et d'Athalie,
Mais après eux, hélas! abandonné
Au goût pervers d'un siècle efféminé,
Qui, ne prenant pour conseil et pour guide

Que les leçons de Tibulle et d'Ovide,
Et n'estimant dignes d'être applaudis
Que des héros par l'amour affadis,
Nous a produit cette foule incommode
D'auteurs glacés qui, séduits par la mode,
N'exposent plus à nos yeux fatigués
Que des romans en vers dialogués,
Et, d'un fatras de rimes accolées
Assaisonnant leurs fadeurs ampoulées,
Semblent vouloir, par d'immuables lois,
Borner tout l'art du théâtre françois
A commenter dans leurs scènes dolentes
Du doux Quinault les pandectes galantes.
Mais de ce style efflanqué, sans vigueur,
J'aime encor mieux l'insipide langueur,
Que l'emphatique et burlesque étalage
D'un faux sublime enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent et vides de raison,
Dont le concours discordant et barbare
N'est qu'un vain bruit, une sotte fanfare,
Et qui, par force et sans choix enrôlés,
Hurlent d'effroi de se voir accouplés.

. . . .

Il est encor des juges éclairés,
Des esprits sains, et des yeux épurés,
Pour discerner, par un choix équitable,
L'or de billon d'avec l'or véritable;
N'en doutons point : mais, à parler sans fard,
Leur petit nombre extrait et mis à part,
Que reste-t-il? qu'un tas de vains critiques,
D'esprits légers, de cerveaux fantastiques,
Du faux mérite orateurs dominants,
Fades loueurs, censeurs impertinents,
Comptant pour rien justesse, ordre, harmonie,
Et confondant sous le nom de génie

Tout mot nouveau, tout trait alambiqué,
Tout sentiment abstrait, sophistiqué,
Toute morale insipide et glacée,
Toute subtile et frivole pensée;
Du sens commun déclarés ennemis,
Et de l'esprit adorateurs soumis :
Car c'est l'esprit qui surtout ensorcelle
Nos raisonneurs à petite cervelle,
Lynx dans le rien, taupes dans le réel;
Dont l'œil aigu, perçant, surnaturel,
Voyant à plein mille taches pour une
Dans le soleil, n'en voit point dans la lune.

. . . .

Et pourquoi non? N'a-t-il pas ses Alcides?
Et, sans compter tant d'illustres stupides,
Tant d'aigrefins sur le Parnasse errants,
Et tant d'abbés doctement ignorants,
Pour s'épauler d'un garant moins indigne,
Ne peut-il-pas citer l'exemple insigne
D'un nourrisson du Parnasse avoué,
Qui quelquefois dans son style enjoué
Sut accorder, quoiqu'avec retenue,
Quelque licence à sa muse ingénue?
Oui, j'en conviens : mais, pour t'humilier,
Apprends de moi, sourcilleux écolier,
Que ce qu'on souffre, encore qu'avec peine,
Dans un Voiture ou dans un La Fontaine,
Ne peut passer, malgré tes beaux discours,
Dans les essais d'un rimeur de deux jours;
Que la licence, humble, abjecte et soumise,
Au rang des lois ne saurait être admise;
Qu'un sage auteur qui veut se faire un nom
Peut en user, mais en abuser, non;
Et que jamais, quelque appui qu'on lui prète
Mauvais rimeur n'a fait un bon poëte.
Que la Fontaine ait donc, je le veux bien,

De quelque règle étendu le lien;
Pour abolir toute loi prononcée;
En est-ce assez de l'avoir transgressée?
Et puis, d'ailleurs, par où t'es-tu flatté
Qu'en l'imitant par son mauvais côté
Tu tireras de ta chétive muse
Tout l'excellent qui lui tient lieu d'excuse?
Trouveras-tu (raisonnons de-sang froid)
Dans les tiroirs de ton génie étroit
Ces grands pinceaux dont sa main toujours sûre
Peignit si bien les traits de la nature?
Sauras-tu, dis-je, ayant bien consulté
Son coloris et sa naïveté,
Dans tes tableaux, sous cent nouvelle faces,
Nous présenter toujours les mêmes grâces,
Et comme lui, par cet art enchanteur,
Trouver la clef de l'âme du lecteur?

. . . .

N'allons donc plus, déserteurs de nos peres,
Sacrifier à nos propres chimères;
Et, sans risquer un honteux démenti,
Tenons-nous-en, c'est le plus sûr parti,
Au droit chemin tracé par nos ancêtres.
Tel, méprisant l'exemple de ses maîtres,
Dans son idée en croit être plus grand,
Qui dans le fond n'en est que différent.
Au suc exquis d'un aliment solide
Pourquoi mêler notre sel insipide?
Si le génie en nous se fait sentir,
Et de prison se prépare à sortir,
Laissons agir son naturel aimable,
Sans absorber ce qu'il a d'estimable
Dans une mer de frivoles langueurs,
Dans ce fatras de morale sans mœurs,
De vérités froides et déplacées,
De mots nouveaux, et de fades pensées,

Qui font briller tant d'auteurs importuns
Toujours loués des connaisseurs communs,
Et, qui pis est, loués par l'endroit même
Qui du bon sens mérite l'anathème :
Car tout novice, en disant ce qu'il faut,
Ne croit jamais s'élever assez haut;
C'est en disant ce qu'il ne doit pas dire,
Qu'il s'éblouit, se délecte, et s'admire,
Dans ses écarts non moins présomptueux
Qu'un indigent superbe et fastueux,
Qui, se laissant manquer du nécessaire,
Du superflu fait son unique affaire.
A nos auteurs ce n'est point, entre nous,
L'esprit qui manque; ils en ont presque tous :
Mais je voudrais, dans ces nouveaux adeptes,
Voir une humeur moins rétive aux préceptes
Qui du théâtre ont établi la loi.
Ils en auraient mieux profité que moi;
Mais, tout compté, je crois, Dieu me pardonne,
Que si j'étais pourvu, moi qui raisonne,
D'autant d'esprit qu'ils en ont en effet,
Je ferais mieux peut-être qu'ils n'ont fait.
Encore un mot à ces esprits sévères,
Qui, du beau style orateurs somnifères,
M'allégueront peut-être avec hauteur
L'autorité de cet illustre auteur
Qui *dans le sac où Scapin s'enveloppe*
Ne trouve plus l'auteur du Misanthrope.
Non, il ne put l'y trouver, j'en convien :
Mais ce grand juge y retrouva fort bien
Le Grec fameux qui sut en personnages
Faire jadis changer jusqu'aux nuages,
Un chœur d'oiseaux en peuple révéré,
Et Plutus même en Argus éclairé.
Aristophane, aussi bien que Ménandre,
Charmait les Grecs assemblés pour l'entendre;

Et Raphaël peignit, sans déroger,
Plus d'une fois maint grotesque léger.
Ce n'est point là flétrir ses premiers rôles ;
C'est de l'esprit embrasser les deux pôles :
Par deux chemins c'est tendre au même but,
Et s'illustrer par un double attribut.
Songez-y donc, chers enfants d'une muse
Qui cherche à rire, et que la joie amuse :
Depuis cent ans, deux théâtres chéris
Sont consacrés, l'un aux pleurs, l'autre aux ris :
Sans les confondre, il faut tâcher d'y plaire,
Si toutefois vous n'aimez pas mieux faire,
Pour distinguer votre savoir profond,
Rire au premier, et pleurer au second.

ÉPITRE V.

A M. ROLLIN.

(FRAGMENT.)

Docte héritier des trésors de la Grèce,
Qui le premier, par une heureuse adresse,
Sus dans l'histoire associer le ton
De Thucydide à la voix de Platon,
Sage Rollin, quel esprit sympathique
T'a pu guider dans ce siècle critique,
Pour échapper à tant d'essaims divers
D'âpres censeurs qui peuplent l'univers?
Toujours croissant de volume en volume,
Quel bon génie a dirigé ta plume?
Par quel bonheur enfin, ou par quel art,
As-tu forcé le volage hasard,
L'aveugle erreur, la chicane insensée,
L'orgueil jaloux, l'envie intéressée,
De te laisser en pleine sûreté
Jouir vivant de ta postérité,

Et de changer pour toi seul, sans mélange,
Leurs cris d'angoisse en concert de louange?

. . . .

La vérité simple, naïve et pure,
Partout marquée au coin de la nature,
Dans ton histoire offre un sublime essai
Où tout est beau, parce que tout est vrai :
Non d'un vrai sec et crûment historique;
Mais de ce vrai moral et théorique
Qui, nous montrant les hommes tels qu'ils sont,
De notre cœur nous découvre le fond,
Nous peint en eux nos propres injustices,
Et nous fait voir la vertu dans leurs vices.
C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scène illustre
Se présenter à nous dans leur vrai lustre,
Et du public dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendent leur arrêt :
Là, retraçant leurs faiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connaître :
Et leur exemple en diverses façons
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans ce sincère et fidèle miroir
Peuvent apprendre et lire leur devoir.
Ne pense pas pourtant qu'en ce langage
Je vienne ici, préconiseur peu sage,
Tenter ton zèle humble, religieux,
Par un encens à toi-même odieux :
Rassure-toi : non, j'ose te le dire,

Ce n'est pas toi, cher Rollin, que j'admire;
J'admire en toi, plus justement épris,
L'auteur divin qui parle en tes écrits,
Qui, par ta main retraçant ses miracles,
Qui, par ta voix expliquant ses oracles,
T'a, librement et pour prix de ta foi,
Daigné choisir pour ce sublime emploi.

. . . .

Il a voulu montrer, par le suffrage
Dont sa faveur couronne ton ouvrage,
Quelle distance il met entre celui
Qui, comme toi, ne se cherche qu'en lui,
Et tout esprit qu'aveugle la fumée
De ce grand rien qu'on nomme renommée;
Fantôme errant qui, nourri par le bruit,
Fuit qui le cherche, et cherche qui le fuit.

. . . .

Un ennemi, dit un célèbre auteur,
Est un soigneux et docte précepteur,
Fâcheux parfois, mais toujours salutaire,
Et qui nous sert sans gage ni salaire;
Dans ses leçons plus utile cent fois
Que ces amis dont la timide voix
Craint d'éveiller notre esprit qui sommeille,
Par des accents trop durs à notre oreille.
A qui des deux en effet m'adresser
Dans les besoins dont je me sens presser?
Est-ce au flatteur qui me loue et m'encense?
Est-ce à l'ami qui me tait ce qu'il pense?
Par tous les deux séduit au même point,
Mon ennemi seul ne me trompe point.
Du faible ami dépouillant la mollesse,
Du vil flatteur dédaignant la souplesse,
Son émétique est un breuvage heureux,
Souvent utile, et jamais dangereux:
Car si celui dont la main le prépare

D'empoisonneur porte déjà la tare,
Qu'ai-je à risquer de son venin chétif?
Son venin même est le préservatif :
S'il m'a taxé d'une infirmité feinte,
La vérité, du même coup atteinte,
Saura bientôt trouver plus d'un moyen
Pour rétablir son crédit et le mien.

. . . .

C'est donc à l'homme envers la Providence
Une bien folle et bien haute imprudence
D'attribuer à son inimitié
Ce qui souvent n'est dû qu'à sa pitié.
Ces contre-temps, ces tristes aventures
Sont bien plutôt d'heureuses conjonctures
Dont le concours l'assiste et le soutient,
Non comme il veut, mais comme il lui convient.
L'Être suprême en ses lois adorables,
Par des ressorts toujours impénétrables,
Fait, quand il veut, des maux les plus outrés
Naître les biens les plus inespérés.
A quel propos vouloir donc par caprice
Intervertir l'ordre de sa justice,
Et la tenter par d'aveugles regrets,
Ou par des vœux encor plus indiscrets?
O si du ciel la bonté légitime
Daignait enfin du malheur qui m'opprime
Faire cesser le cours injurieux,
Si son flambeau, dessillant tous les yeux,
A ma vertu si longtemps poursuivie
Rendait l'éclat dont l'implacable envie,
Sous l'épaisseur de ses brouillards obscurs,
Offusque encor les rayons les plus purs!
Cette prière innocente et soumise,
Je l'avouerai, peut vous être permise
Vous en avez légitimé l'ardeur
Par votre vie et par votre candeur;

Votre innocence inflexible et robuste
N'a point plié sous un pouvoir injuste:
Votre devoir est rempli; tout va bien:
Soyez en paix; le ciel fera le sien
Il a voulu se réserver la gloire
De son triomphe et de votre victoire,
Et prévenir en vous la vanité
Qu'en votre cœur eût peut-être excité
Une facile et prompte réussite
Attribuée à votre seul mérite,
Vous épargnant ainsi le dur fardeau
Et les rigueurs d'un châtiment nouveau.
Dans nos souhaits, aveugles que nous sommes,
Nous ignorons le vrai bonheur des hommes:
Nous le bornons aux fragiles honneurs,
Aux vanités, aux plaisirs suborneurs,
A captiver l'estime populaire,
A rassembler tout ce qui peut nous plaire,
A nous tirer du rang de nos égaux,
A surmonter enfin tous nos rivaux.
Bonheur fatal, dangereuse fortune,
Et que le ciel, que souvent importune
L'avidité de nos trompeurs désirs,
Dans sa colère accorde à nos soupirs!
Ce n'est jamais qu'au moment de sa chute
Que notre orgueil voit du rang qu'il dispute
La redoutable et profonde hauteur.
Ce courtisan qu'enivre un vent flatteur
Vient d'obtenir, par sa brigue funeste,
La place due au mérite modeste:
Pour l'exalter tout semble réuni;
Il est content. Dites qu'il est puni:
Il lui fallait cette place éclairée
Pour mettre en jour sa misère ignorée.
N'allons donc plus, par de folles ferveurs,
Prescrire au ciel ses dons et ses faveurs:

Demandons-lui la prudence équitable,
La piété sincère, charitable ;
Demandons-lui sa grâce, son amour :
Et s'il devait nous arriver un jour
De fatiguer sa facile indulgence
Par d'autres vœux, pourvoyons-nous d'avance
D'assez de zèle et d'assez de vertus
Pour devenir dignes de ses refus.

EPITRE VI.

A M. RACINE.

(FRAGMENT.)

De nos erreurs, tu le sais, cher Racine,
La déplorable et funeste origine
N'est pas toujours, comme on veut l'assurer,
Dans notre esprit facile à s'égarer ;
Et sa fierté, dépendante et captive,
N'en fut jamais la source primitive :
C'est le cœur seul, le cœur, qui le conduit,
Et qui toujours l'éclaire, ou le séduit.
S'il prend son vol vers la céleste voûte,
L'esprit docile y vole sur sa route ;
Si de la terre il suit les faux appas,
L'esprit servile y rampe sur ses pas.
L'esprit enfin, l'esprit, je le répète,
N'est que du cœur l'esclave ou l'interprète :
. . . .
Mais, en ce siècle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert :
Rien ne l'étonne ; et le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées
D'esprits subtils, d'ingénieux pygmées,

Qui, sur des monts d'arguments entassés
Contre le ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades;
Jusques au sein de la Divinité
Portent la guerre avec impunité;
Viendront bientôt, sans scrupule et sans honte,
De ses arrêts lui faire rendre compte;
Et déjà même, arbitres de sa loi,
Tiennent en main, pour écraser la foi,
De leur raison les foudres toutes prêtes.
Y songez-vous, insensés que vous êtes?
Votre raison, qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble et dans l'obscurité,
Et qui, rampant à peine sur la terre,
Veut s'élever au-dessus du tonnerre,
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas
Bronche, trébuche, et tombe à chaque pas:
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle!
Cessez, cessez, héritage des vers,
D'interroger l'auteur de l'univers:
Ne comptez plus avec ses lois suprêmes:
Comptez plutôt, comptez avec vous-mêmes;
Interrogez vos mœurs, vos passions.

ALLÉGORIE.

LA VÉRITÉ.

Au pied du mont où le fils de Latone
Tient son empire, et, du haut de son trône,
Dicte à ses sœurs les savantes leçons
Qui de leurs voix régissent tous les sons,
La main du Temps creusa les voûtes sombres

D'un antre noir, séjour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là, de serpents nourrie et dévorée,
Veille l'Envie honteuse et retirée,
Monstre ennemi des mortels et du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
Ses yeux cavés, troubles et clignotants,
De feux obscurs sont chargés en tout temps :
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gèle et les brûle,
Et qui de là porté dans tout son corps
En fait mouvoir les horribles ressorts :
Son front jaloux et ses lèvres éteintes
Sont le séjour des soucis et des craintes :
Sur son visage habite la pâleur;
Et dans son sein triomphe la douleur,
Qui sans relâche à son âme infectée
Fait éprouver le sort de Prométhée.
Mais tous les maux dont sa rage s'aigrit
N'égalent point le mal qu'elle souffrit
Lorsqu'au milieu des nymphes du Parnasse
L'humble Vertu venant prendre sa place,
Le front couvert des lauriers d'Apollon,
Parut au haut de leur double vallon.
Quoi! dans des lieux où j'ai reçu naissance,
Où de tout temps j'exerce ma puissance,
Une étrangère, au mépris de mes droits,
Viendra régner, et m'imposer des lois?
Ah! renonçons au titre d'immortelle,
Et périssons, ou vengeons-nous, dit-elle.
De sa caverne elle sort à l'instant,
Et, de sanglots le cœur tout palpitant,
Devant la Fraude impie et meurtrière

Hurle en ces mots sa dolente prière :
Ma chère sœur (car dans ses flancs hideux
L'obscure Nuit nous forma toutes deux),
Ton ennemie, insultant à nos haines,
Va pour jamais nous charger de ses chaînes,
Si tu ne viens par d'infaillibles coups
Prêter main-forte à mon faible courroux,
Par ton maintien si tranquille et si sage,
Par la douceur de ton humble langage,
Par ton sourire et par tes yeux dévots,
Enfin, ma sœur, pour finir en deux mots,
Par ce poignard qui sous ta vaste robe
A tous les yeux se cache et se dérobe,
Du temps qui vole employons les moments ;
Joins ton adresse à mes ressentiments ;
Et prévenons, par notre heureuse audace,
Le déshonneur du coup qui nous menace.
A te servir je cours me préparer,
Reprend la Fraude. Et, sans plus différer,
La nuit éclose, elle assemble autour d'elle
Les Trahisons, sa légion fidèle,
Et le Mensonge aux regards effrontés,
Et le Désordre aux bras ensanglantés,
Qui, secondés du Silence timide,
Volent au temple où la Vertu réside.
Dans un désert éloigné des mortels,
D'un peu d'encens offert sur ses autels,
Et des douceurs de son humble retraite,
Elle vivait contente et satisfaite.
Là, pour défense et pour divinité,
Elle n'avait que sa sécurité.
L'aimable Joie à ses règles soumise,
La Liberté, l'innocente Franchise,
L'Honneur enfin, partisan du grand jour,
Faisaient eux seuls et sa garde et sa cour.
En cet état, imprudente, endormie,

Contre les traits de sa noire ennemie
Sur quel secours appuyer son espoir ?
On prévient mal ce qu'on n'a su prévoir.
Bientôt l'effort de la troupe infernale
Sans nul péril contre elle se signale.
Pour tout appui, ses compagnes en pleurs
Avec ses cris confondent leurs douleurs.
On lui ravit encor tout ce qu'elle aime,
On les dissipe ; on la chasse elle-même.
De son bandeau, de ses voiles sacrés
Ses oppresseurs pompeusement parés,
Chez les humains courant de place en place,
Font en tous lieux respecter leur grimace.
Mais c'est trop peu de cette seule erreur
Pour assouvir leur maligne fureur :
De ses habits par leurs mains dépouillée,
Des leurs encore elle se voit souillée ;
Et l'univers simple et peu soupçonneux
Les hait en elle, et la chérit en eux.
Ainsi partout, solitaire, bannie,
Traînant sa peine et son ignominie,
De tant de dons il ne lui reste plus
Que la constance et des vœux superflus.
Alors la Fraude, encor plus enflammée,
S'en va trouver la folle Renommée,
Le plus léger de ces oiseaux pervers
De qui la voix afflige l'univers.
Obéis-moi, pars, vole, lui dit-elle ;
Cours en tous lieux chez la race mortelle
Envenimer les esprits et les cœurs
Contre l'objet de mes chagrins vengeurs.
Va : devant toi marchera mon génie.
A ce discours l'infâme Calomnie,
Peinte des traits de l'ingénuité,
Remplit l'oiseau de son souffle empesté ;
Et, de concert, ces deux monstres agiles

Vont de leurs cris épouvanter les villes.
L'étonnement, le trouble, les clameurs,
Le bruit confus, les secrètes rumeurs,
Les faux soupçons, et les plaintes amères,
Du peuple, ami des absurdes chimères,
Étourdissant l'esprit et la raison,
Lui font sans peine avaler leur poison;
Et la Vertu, victime de l'Envie,
Abandonnée, errante, poursuivie,
Sans nul espoir à ses malheurs permis,
Éprouve enfin qu'entre les ennemis
Que l'intérêt ou la colère inspire
Les plus cruels sont ceux qu'elle s'attire.
Mais à l'excès ce désordre porté
Réveille enfin la juste Vérité.
Du haut des cieux découvrant les cabales
Et les forfaits de ses sombres rivales,
L'œil enflammé, le dépit dans le sein,
Elle descend, son miroir à la main.
De ses attraits l'éclatant assemblage
Se montre à tous sans ombre et sans nuage :
D'un vol léger la Victoire la suit,
Le Jour l'éclaire, et le Temps la conduit.
Disparaissez, dit la vierge céleste,
Voiles trompeurs, ajustement funeste,
Dont si longtemps le Crime déguisé
Trompa les yeux du vulgaire abusé :
Dans son vrai jour, de sa troupe suivie,
Laissez enfin reparaître l'Envie;
Et de ce monstre impur et détesté
Ne cachez plus l'affreuse nudité.

ÉPIGRAMMES.

ÉPIGRAMME PREMIÈRE.

Le dieu des vers sur les bords du Permesse
Aux deux Vénus m'a fait offrir des vœux :
L'une à mes yeux fit briller la sagesse ;
L'autre les ris, l'enjouement et les jeux.
Lors il me dit : Choisis l'une des deux :
Leurs attributs Platon te fera lire.
Docte Apollon, dis-je au dieu de la lyre,
Les séparer, c'est avilir leur prix :
Laissez-moi donc toutes deux les élire ;
L'une pour moi, l'autre pour mes écrits.

II.

Le bon vieillard qui brûla pour Bathylle
Par amour seul était ragaillardi :
Aussi n'est-il de chaleur plus subtile
Pour réchauffer un vieillard engourdi.
Pour moi qui suis dans l'ardeur du midi,
Merveille n'est que son flambeau me brûle :
Mais quand du soir viendra le crépuscule,
Temps où le cœur languit inanimé,
Du moins, Amour, fais-moi bailler cédule
D'aimer encor, même sans être aimé.

III.

Je veux avoir, et je l'aimerai bien,
Maîtresse libre et de façon gentille,
Qui soit joyeuse et de plaisant maintien,
De rien n'ait cure, et sans cesse fretille ;
Qui, sans raison, toujours cause et babille,
Et n'ait de livre autre que son miroir :

Car ne trouver pour s'ébattre le soir
Qu'une matrone honnête, prude et sage,
En vérité ce n'est maîtresse avoir ;
C'est prendre femme, et vivre en son ménage.

IV.

Certain huissier, étant à l'audience,
Criait toujours : Paix là, messieurs ! Paix là !
Tant qu'à la fin, tombant en défaillance,
Son teint pâlit, et sa gorge s'enfla.
On court à lui. Qu'est-ce-ci ? Qu'est-ce là ?
Maître Perrin. A l'aide, il agonise !
Bessière [1] vient : on le phlébotomise.
Lors ouvrant l'œil, clair comme un basilic,
Voilà, messieurs, dit-il sortant de crise,
Ce que l'on gagne à parler en public.

V.

Sur leurs santés un bourgeois et sa femme
Interrogeaient l'opérateur Barri ;
Lequel leur dit : Pour vous guérir, madame,
Baume plus sûr n'est que votre mari.
Puis se tournant vers l'époux amaigri :
Pour vous, dit-il, femme vous est mortelle.
Las ! dit alors l'époux à sa femelle,
Puisqu'autrement ne pouvons nous guérir,
Que faire donc ? Je n'en sais rien, dit-elle,
Mais, par saint Jean, je ne veux point mourir.

VI.

Elle a, dit-on, cette bouche et ces yeux
Par qui d'Amour Psyché devint maîtresse ;
Elle a d'Hébé le souris gracieux,
La taille libre, et l'air d'une déesse.
Que dirai plus ? On vante sa sagesse ;

[1] Fameux chirurgien.

Elle est polie et de doux entretien,
Connaît le monde, écrit et parle bien,
Et de la cour sait tout le formulaire.
Finalement il ne lui manque rien,
Fors un seul point. Et quoi? Le don de plaire.

VII.

Près de sa mort une vieille incrédule
Rendait un moine interdit et perclus :
Ma chère fille, une simple formule
D'acte de foi, quatre mots, et rien plus.
Je ne saurais. Mon Dieu, dit le reclus,
Inspirez-moi! Çà, voudriez-vous être
Persuadée? Oui; je voudrais connaître,
Toucher au doigt, sentir la vérité.
Hé bien, courage, allons, reprit le prêtre;
Offrez à Dieu votre incrédulité.

VIII.

Certain ivrogne, après maint long repas,
Tomba malade. Un docteur galénique
Fut appelé. Je trouve ici deux cas,
Fièvre adurante, et soif plus que cynique.
Or Hippocras tient pour méthode unique
Qu'il faut guérir la soif premièrement.
Lors le fiévreux lui dit : Maître Clément,
Ce premier point n'est le plus nécessaire :
Guérissez-moi ma fièvre seulement;
Et pour ma soif, ce sera mon affaire.

IX.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
Où chacun fait ses rôles différents.
Là, sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérants.
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,

Par nous d'en bas la pièce est écoutée.
Mais nous payons, utiles spectateurs;
Et quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

X.

Par passe-temps un cardinal oyait
Lire les vers de Psyché, comédie;
Et les oyant, pleurait et larmoyait,
Tant qu'eussiez dit que c'était maladie.
Quoi! monseigneur, à cette rapsodie,
Lui dit quelqu'un, tant nous semblez touché;
Et l'autre jour, au martyre prêché
De saint Laurent, parûtes si paisible!
Ho, ho, dit-il, tudieu! cette Psyché
Est de l'histoire, et l'autre est de la bible.

XI.

Certain curé, grand enterreur de morts,
Au chœur assis récitait le service.
Certain frater, grand disséqueur de corps,
Tout vis-à-vis chantait aussi l'office.
Pour un procès tous deux étant émus,
De maudissons lardaient leurs *oremus*.
Hom! disait l'un, jamais n'entonnerai-je
Un *requiem* sur cet opérateur?
Dieu paternel, dit l'autre, quand pourrai-je
A mon plaisir disséquer ce pasteur?

XII.

Pour madame ***, étant à la représentation de l'opéra d'ALCIDE.

Non, ce n'est point la robe de Nessus
Qui consuma l'amoureux fils d'Alcmène;
Ce fut le feu de cent baisers reçus
Qui dans son sang coulait de veine en veine.
Il en mourut; et la nature humaine
En fit un dieu que l'on chante aujourd'hui.

Que de mortels, si vous vouliez, Climène,
Mériteraient d'être dieux comme lui !

XIII.

Céphale un soir devait s'entretenir
Avec l'Aurore au retour de la chasse :
Il vous rencontre ; et de son souvenir,
En vous voyant, le rendez-vous s'efface.
Qui n'eût pas fait même chose en sa place ?
J'eusse failli comme lui sur ce point.
Mais le pauvret (mal tient qui trop embrasse)
Perdit l'Aurore, et ne vous gagna point.

XIV.

Entre Racine et l'aîné des Corneilles
Les Chrysogons se font modérateurs :
L'un, à leur gré, passe les sept merveilles ;
L'autre ne plaît qu'aux versificateurs.
Or maintenant veillez, graves auteurs,
Mordez vos doigts, ramez comme corsaires,
Pour mériter de pareils protecteurs,
Ou pour trouver de pareils adversaires.

XV.

Un maquignon de la ville du Mans
Chez son évêque était venu conclure
Certain marché de chevaux bas normands,
Que l'homme saint louait outre mesure.
Vois-tu ces crins ? vois-tu cette encolure ?
Pour chevaux turcs on les vendit au roi.
Turcs, monseigneur ? A d'autres. Je vous jure
Qu'ils sont chrétiens ainsi que vous et moi.

XVI.

Un magister, s'empressant d'étouffer
Quelque rumeur parmi la populace,
D'un coup dans l'œil se fit apostropher,

Dont il tomba, faisant laide grimace.
Lors un frater s'écria : Place! place!
J'ai pour ce mal un baume souverain.
Perdrai-je l'œil? lui dit messer Pancrace.
Non, mon ami; je le tiens dans ma main.

XVII.

Le traducteur qui rima l'Iliade
De douze chants prétendit l'abréger :
Mais par son style, aussi triste que fade,
De douze en sus il a su l'allonger.
Or le lecteur, qui se sent affliger,
Le donne au diable, et dit, perdant haleine :
Hé! finissez, rimeur à la douzaine;
Vos abrégés sont longs au dernier point.
Ami lecteur, vous voilà bien en peine;
Rendons-les courts en ne les lisant point.

XVIII.

Houdart n'en veut qu'à la raison sublime
Qui dans Homère enchante les lecteurs :
Mais Arrouet veut encor de la rime
Désabuser le peuple des auteurs.
Ces deux rivaux, érigés en docteurs,
De poésie ont fait un nouveau code;
Et, bannissant toute règle incommode,
Vont produisant ouvrages à foison,
Où nous voyons que, pour être à la mode,
Il faut n'avoir ni rime ni raison.

XIX.

Depuis trente ans un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout : chez l'espèce femelle
Il brille encor, malgré son poil grison;

Et n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité, caillettes ont raison :
C'est le pédant le plus joli du monde.

XX.

Par trop bien boire un curé de Bourgogne
De son pauvre œil se trouvait déferré.
Un docteur vient : Voici de la besogne
Pour plus d'un jour. Je patienterai.
Çà, vous boirez... Hé bien ! soit ; je boirai.
Quatre grands mois... Plutôt douze, mon maître.
Cette tisane. A moi ? reprit le prêtre.
Vade retro. Guérir par le poison ?
Non, par ma soif. Perdons une fenêtre,
Puisqu'il le faut ; mais sauvons la maison.

XXI.

A son portrait certain rimeur braillard
Dans un logis se faisait reconnaître ;
Car l'ouvrier le fit avec tel art,
Qu'on bâillait même en le voyant paraître.
Ha ! le voilà ! c'est lui ! dit un vieux reître ;
Et rien ne manque à ce visage-là
Que la parole. Ami, reprit le maître,
Il n'en est pas plus mauvais pour cela.

XXII.

Un vieil abbé sur certains droits de fief
Fut consulter un juge de Garonne ;
Lequel lui dit : Portez votre grief
Chez quelque sage et discrète personne :
Conseillez-vous au Palais, en Sorbonne.
Puis, quand vos cas seront bien décidés,
Accordez-vous, si votre affaire est bonne :
Si votre cause est mauvaise, plaidez.

XXIII.

Trois choses sont que j'admire à part moi :
La probité d'un homme de finance,
La piété d'un confesseur du roi,
Un riche abbé pratiquant l'abstinence.
Pourtant, malgré toute leur dissonance,
Je puis encor ces trois points concevoir :
Mais pour le quart, je m'y perds plus j'y pense.
Et quel est-il ? L'orgueil d'un manteau noir.

XXIV.

L'homme créé par le fils de Japet
N'eut qu'un seul corps, mâle ensemble et femelle :
Mais Jupiter de ce tout si parfait
Fit deux moitiés, et rompit le modèle.
Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle
Chacun de nous brûle d'être rejoint.
Le cœur nous dit, Ah ! la voilà ! c'est elle !
Mais à l'épreuve, hélas ! ce ne l'est point.

XXV.

Monsieur l'abbé, vous n'ignorez de rien,
Et ne vis onc mémoire si féconde.
Vous pérorez toujours, et toujours bien,
Sans qu'on vous prie et sans qu'on vous réponde.
Mais le malheur, c'est que votre faconde
Nous apprend tout, et n'apprend rien de nous.
Je veux mourir si pour tout l'or du monde
Je voudrais être aussi savant que vous.

XXVI.

A monsieur ***.

Ami, crois-moi, cache bien à la cour
Les grands talents qu'avec toi l'on vit naître :
C'est le moyen d'y devenir un jour
Puissant seigneur, et favori peut-être.

Et favori? Qu'est-ce là? C'est un être
Qui ne connaît rien de froid ni de chaud,
Et qui se rend précieux à son maître
Par ce qu'il coûte, et non parce qu'il vaut.

XXVII.

Doctes héros de la secte moderne,
Comblés d'honneurs, et de gloire enfumés,
Défiez-vous du temps, qui tout gouverne ;
Craignez du sort les jeux accoutumés.
Combien d'auteurs, plus que vous renommés,
Des ans jaloux ont éprouvé l'outrage !
Non que n'ayez tout l'esprit en partage
Qu'on peut avoir; on vous passe ce point.
Mais savez-vous qui fait vivre un ouvrage ?
C'est le génie, et vous ne l'avez point.

XXVIII.

Griphon, rimailleur subalterne,
Vante Siphon le barbouilleur;
Et Siphon, peintre de taverne,
Prône Griphon le rimailleur.
Or en cela certain railleur
Trouve qu'ils sont tous deux fort sages :
Car sans Griphon et ses ouvrages
Qui jamais eût vanté Siphon ?
Et sans Siphon et ses suffrages,
Qui jamais eût prôné Griphon ?

XXIX.

Aux journalistes de Trévoux.

Petits auteurs d'un fort mauvais journal,
Qui d'Apollon vous croyez les apôtres,
Pour Dieu, tâchez d'écrire un peu moins mal,
Ou taisez-vous sur les écrits des autres.
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
De quoi blâmer; et l'y trouvez très-bien :

Nous, au rebours, nous cherchons dans les vôtres
De quoi louer, et nous n'y trouvons rien.

XXX.

Aux mêmes.

Grands réviseurs, courage, escrimez-vous;
Apprêtez-moi bien du fil à retordre.
Plus je verrai fumer votre courroux,
Plus je rirai; car j'aime le désordre.
Et, je l'avoue, un auteur qui sait mordre
En m'approuvant peut me rendre joyeux:
Mais le venin de ceux du dernier ordre
Est un parfum que j'aime cent fois mieux.

XXXI.

Sur les tragédies du sieur ***.

Cachez-vous, Lycophrons antiques et modernes,
Vous qu'enfanta le Pinde au fond de ses cavernes,
Pour servir de modèle au style boursouflé.
Retirez-vous, Ronsard, Baïf, Garnier, la Serre;
Et respectez les vers d'un rimeur plus enflé
Que Rampale, Brébeuf, Boyer, ni Longepierre.

XXXII.

Est-on héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux? Tibère eut cet honneur.
Est-on héros en signalant ses haines
Par la vengeance? Octave eut ce bonheur.
Est-on héros en régnant par la peur?
Séjan fit tout trembler jusqu'à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, et réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même; et voilà mon héros.

XXXIII.

Les souhaits.

Être l'Amour quelquefois je désire :
Non pour régner sur la terre et les cieux ;
Car je ne veux régner que sur Thémire ;
Seule elle vaut les mortels et les dieux :
Non pour avoir le bandeau sur les yeux ;
Car de tout point Thémire m'est fidèle :
Non pour jouir d'une gloire immortelle ;
Car à ses jours survivre je ne veux :
Mais seulement pour épuiser sur elle
Du dieu d'amour et les traits et les feux.

XXXIV.

Contre Longepierre.

Longepierre le translateur,
De l'antiquité zélateur,
Imite les premiers fidèles,
Qui combattaient jusqu'au trépas
Pour des vérités immortelles
Qu'eux-mêmes ne comprenaient pas.

XXXV.

Contre le même.

A voir Perrault et Longepierre
Chacun de son parti vouloir régler le pas,
Ne dirait-on pas d'une guerre
Dont le sort est remis aux soins de deux goujats ?

XXXVI.

Sur l'aventure de l'évêque de Nimes, qui s'était sauvé par la fenêtre pour échapper à ses créanciers.

Pour éviter des Juifs la fureur et la rage,
Paul, dans la ville de Damas,
Descend de la fenêtre en bas :
La Parisière, en homme sage,

Pour éviter ses créanciers,
En fit autant ces jours derniers.
Dans un siècle tel que le nôtre,
On doit être surpris, je crois,
Qu'un de nos prélats une fois
Ait su prendre sur lui d'imiter un apôtre.

XXXVII.

Pour disculper ses œuvres insipides
Danchet accuse et le froid et le chaud :
Le froid, dit-il, fit choir mes *Héraclides*,
Et la chaleur fit tomber mon *Lourdaud*.
Mais le public, qui n'est point en défaut,
Et dont le sens s'accorde avec le nôtre,
Dit à cela : Taisez-vous, grand nigaud ;
C'est le froid seul qui fit choir l'un et l'autre.

XXXVIII.

A Pradon, qui avait fait une satire pleine d'invectives contre M. Despréaux.

Au nom de Dieu, Pradon, pourquoi ce grand courroux
Qui contre Despréaux exhale tant d'injures ?
Il m'a berné, me direz-vous ;
Je veux le diffamer chez les races futures.
Hé! croyez-moi, restez en paix :
En vain tenteriez-vous de ternir sa mémoire ;
Vous n'avancerez rien pour votre propre gloire,
Et le grand Scipion [1] sera toujours mauvais.

XXXIX.

Conte du Pogge.

Un fat, partant pour un voyage,
Dit qu'il mettrait dix mille francs
Pour connaître un peu par usage
Le monde avec ses habitants.

[1] Tragédie de Pradon.

Ce projet peut vous être utile,
Reprit un rieur ingénu;
Mais mettez-en encor dix mille
Pour ne point en être connu.

XL.

Tu dis qu'il faut brûler mon livre;
Hélas! le pauvre enfant ne demandait qu'à vivre.
Les tiens auront un meilleur sort;
Ils mourront de leur belle mort

XLI.

Sur les fables de LA MOTTE.

Dans les fables de la Fontaine
Tout est naïf, simple et sans fard;
On n'y sent ni travail ni peine,
Et le facile en fait tout l'art;
En un mot, dans ce froid ouvrage
Dépourvu d'esprit et de sel,
Chaque animal tient un langage
Trop conforme à son naturel.
Dans la Motte-Houdart, au contraire,
Quadrupède, insecte, poisson,
Tout prend un noble caractère,
Et s'exprime du même ton.
Enfin, par son sublime organe
Les animaux parlent si bien,
Que dans Houdart souvent un âne
Est un académicien.

XLII.

Deux gens de bien, tels que Vire [1] en produit
S'entreplaidaient sur la fausse cédule
Faite par l'un, dans son art tant instruit,
Que de Thémis il bravait la férule.

[1] Ville de Normandie.

Or, de cet art se targuant sans scrupule,
Se trouvant seuls sur l'huis du rapporteur :
Signes-tu mieux ? vois, disait le porteur :
T'inscrire en faux serait vaine défense.
M'inscrire en faux ? reprit le débiteur ;
Tant ne suis sot : tiens, voilà ta quittance.

XLIII.

Sous ce tombeau gît un pauvre écuyer
Qui, tout en eau sortant d'un jeu de paume,
En attendant qu'on le vînt essuyer,
De Bellegarde ouvrit un premier tome.
Las ! en un rien tout son sang fut glacé.
Dieu fasse paix au pauvre trépassé !

XLIV.

A monsieur T***.

Ami T***, sais-tu pourquoi
On te fuit comme la chouette ?
Non. Que peut-on reprendre en moi ?
Rien, sinon d'être un peu trop poëte.
Car quelle rage, en bonne foi !
Toujours réciter, toujours lire !
Point de paix dedans ni dehors ;
Tu me talonnes quand je sors,
Tu m'attends quand je me retire,
Tu me poursuis jusques aux bains.
Je lis, tu m'étourdis l'oreille ;
J'écris, tu m'arrêtes la main ;
Je dors, ton fausset me réveille ;
A l'église je veux prier,
Ton démon me fait renier,
Bref sur moi partout il s'acharne ;
Et si je t'enferme au grenier,
Tu récites par la lucarne.
Trop déplorable infirmité !

En veux-tu voir l'énormité ?
Bon homme, ingénu, serviable,
Tu te fais haïr comme un diable
Avecque toute ta bonté.

XLV.

Chrysologue toujours opine ;
C'est le vrai Grec de Juvénal :
Tout ouvrage, toute doctrine
Ressortit à son tribunal.
Faut-il disputer de physique ?
Chrysologue est physicien.
Voulez-vous parler de musique ?
Chrysologue est musicien.
Que n'est-il point ? Docte critique,
Grand poëte, bon scolastique,
Astronome, grammairien.
Est-ce tout ? Il est politique,
Jurisconsulte, historien,
Platoniste, cartésien,
Sophiste, rhéteur, empirique.
Chrysologue est tout, et n'est rien.

SONNET.

A un bel esprit, grand parleur.

Monsieur l'auteur, que Dieu confonde,
Vous êtes un maudit bavard.
Jamais on n'ennuya son monde
Avec tant d'esprit et tant d'art.

Je vous estime et vous honore :
Mais les ennuyeux tels que vous,
Eussiez-vous plus d'esprit encore,
Sont la pire espèce de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles,

Passe encor, ce n'est pas merveilles ;
Le don d'ennuyer est son lot :

Mais Dieu préserve mon ouïe
D'un homme d'esprit qui m'ennuie !
J'aimerais cent fois mieux un sot.

SONNET.

Laissons la raison et la rime
Aux mécaniques écrivains.
Faisons-nous un nouveau sublime
Inconnu des autres humains.

Intéressons dans notre estime
Quelques esprits légers et vains
Dont la voix et l'exemple anime
Les sots à nous battre des mains.

Par là croissant en renommée,
Chez la postérité charmée
Nos noms braveront le trépas.

Fort bien. Voilà la bonne route :
Vos noms y parviendront sans doute ;
Mais vos vers n'y parviendront pas.

VERS

pour mettre au bas du portrait de M. Despréaux.

La vérité par lui démasqua l'artifice ;
Le faux dans ses écrits partout fut combattu ;
Mais toujours au mérite il sut rendre justice ;
Et ses vers furent moins la satire du vice
Que l'éloge de la vertu.

STANCES.

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs!
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance, toujours des pleurs,
Un pédant porteur de tristesse,
Des livres de toutes couleurs,
Des châtiments de toute espèce.

L'ardente et fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état:
Des créanciers, une maîtresse,
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat:
L'ambition le sollicite;
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite;
Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Assiégent sa caducité.

Pour comble de calamité,
Un directeur s'en rend le maître
Il meurt enfin peu regretté.
C'était bien la peine de naître!

FIN DES ŒUVRES DE J. B. ROUSSEAU.

OEUVRES CHOISIES

DE LEBRUN.

NOTICE

SUR LEBRUN ET SES OUVRAGES [1].

Ponce-Denis-Écouchard Lebrun naquit à Paris en 1729. Ses parents étaient attachés au service du prince de Conti. Des vers de leur fils encore enfant méritèrent l'attention et les premiers bienfaits du prince.

Lebrun fit des études brillantes au collége Mazarin. En sortant de rhétorique il récita publiquement, à la distribution des prix, un discours en vers qui fut regardé non-seulement comme le présage, mais comme le garant assuré d'un grand talent.

En 1748 l'Académie française proposa, pour sujet du prix de poésie, *l'Amour des Français pour leurs rois, consacré par les monuments publics*. Lebrun concourut, fit d'assez beaux vers, et ne fut point couronné; mais son ode eut le suffrage de Louis Racine, et ce prix-là valait peut-être la médaille de l'Académie. Racine désira connaître Lebrun, l'accueillit, et l'encouragea. Le jeune poëte, comme on peut le croire, n'eut rien plus à cœur que de cultiver une liaison dont il était fier, et dont il appréciait tous les avantages.

Louis Racine avait eu le malheur de perdre son père avant l'âge où il eût pu mettre encore plus à profit les leçons d'un aussi grand maître. Mais Despréaux, fidèle à l'illustre ami qu'il pleurait, déclara qu'il ne céderait à personne le droit de diriger l'éducation du plus jeune de ses fils; et ce fut lui qui confia Louis Racine au premier des instituteurs, à Rollin. Louis puisa tous les bons principes à l'école de cet homme sage; mais il y fut nécessairement élevé dans une doctrine que les jésuites poursuivaient en ce moment avec fureur. Telle était même l'activité de la persécution, que Rollin, le plus tolérant des hommes, ne fut pas épargné.

Louis Racine, plus que suspect de jansénisme, et comme fils de Racine et comme élève de Rollin, en porta la peine : ce ne fut point par un autre motif que le cardinal de Fleury, en lui montrant une

[1] Les œuvres complètes de Lebrun, publiées par Ginguené, forment quatre vol. in-8°, 1811.

sorte d'intérêt, en l'engageant, en l'aidant à s'occuper de sa fortune, l'éloigna tout doucement de l'Académie française.

Louis Racine avait un fils, objet de toutes ses affections, de toutes ses espérances. Lebrun et ce jeune homme se lièrent intimement. Tous deux aimaient passionnément les lettres; tous deux se promettaient d'en parcourir ensemble la carrière, où ils espéraient acquérir la célébrité. Un frère de madame Racine fit évanouir en grande partie ces beaux rêves : c'était un de ces hommes sérieux et froids qui demandent à quoi sert un poëte, et ce que prouve *Iphigénie*. Celui-ci désapprouva le projet qu'annonçait son neveu de se livrer exclusivement à la littérature, et combattit son idée de tous les arguments de la raison contre l'enthousiasme. Il lui rappela que Corneille, au milieu de sa gloire, avait connu le besoin et la gêne; que le premier des fabulistes n'avait eu d'autre asile que celui que l'amitié lui prêtait; que son aïeul enfin, que Racine, aimé de Louis XIV, et riche un moment de ses bienfaits, avait laissé sa veuve dans une situation difficile. Il en conclut que la poésie n'enrichissait pas ceux même qu'elle immortalisait, et que le seul moyen qu'eût Racine de s'ouvrir un chemin à la fortune était d'appliquer son intelligence aux spéculations du commerce.

Ce jeune homme se laissa persuader. Bientôt après il partit pour Cadix, recommandé par des négociants français à la maison la plus accréditée de cette capitale. On ne lui laissa pas même le temps d'écrire à Lebrun, et de l'en informer.

Lebrun s'affligea de ce départ : mais quelle fut sa douleur lorsqu'il apprit l'affreux désastre du 1er novembre 1755, et la déplorable fin d'un ami qu'il chérissait [1] ? L'infortuné Louis Racine n'exista plus que pour le pleurer.

Ces affreux événements inspirèrent à Lebrun deux odes qui parurent à peu d'intervalle l'une de l'autre. Nous n'avons inséré que la seconde, parce qu'on y retrouve le même fonds d'idées, les mêmes tableaux que dans la première, et que la mort du malheureux Racine répand sur les dernières strophes un intérêt plus touchant.

Lebrun n'avait que vingt-six ans, et se montrait déjà d'une manière assez brillante pour être remarqué par l'envie, qu'il ne cherchait à désarmer ni par sa déférence aux conseils de la critique, ni par sa modestie.

La seconde ode à Buffon, encore plus belle peut-être que la

[1] Sa voiture, qui côtoyait la rive, fut entraînée par le gonflement subit de la mer de Cadix.

première, fut mise en musique et chantée par madame de Genlis devant Buffon, qui ne put, dans plusieurs endroits, retenir ses larmes d'attendrissement et de plaisir, surtout aux deux sublimes et touchantes strophes qui la terminent :

> Buffon, lorsque, rompant ses voiles
> Et fugitive du cercueil...

Il eut à se féliciter d'une bonne inspiration, lorsqu'il fit connaître à Voltaire une jeune et malheureuse héritière du nom de Corneille, réduite à l'aumône des comédiens français.

Voltaire était trop sensible à la gloire pour ne pas répondre à l'appel que lui fit Lebrun au nom de Corneille, et déclara que, dans cette ode, il y avait des strophes admirables. Il adopta Mlle Corneille, la fit élever chez lui, et prit de son éducation trop négligée des soins tout paternels.

Voici la lettre que Voltaire écrivit à Lebrun en acceptant cette proposition, et celle qu'il adressa à M. Corneille. Nous regrettons de ne pouvoir donner ici tout ce qui, dans la correspondance de Voltaire et de Lebrun, concerne cette honorable adoption. On y verrait la juste indignation de Voltaire, de sa nièce madame Denis, et de mademoiselle Corneille elle-même, au sujet des calomnies que Fréron avait répandues contre Voltaire, relativement à l'éducation donnée à mademoiselle Corneille.

Lettre de M. de Voltaire à M. Lebrun.

Au château de Ferney, pays de Gex, par Genève,
5 octobre 1760.

Je vous ferais, monsieur, attendre ma réponse quatre mois au moins, si je prétendais la faire en aussi beaux vers que les vôtres. Il faut me borner à vous dire en prose combien j'aime votre ode et votre proposition.

Il convient assez qu'un vieux soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la petite-fille de son général. Quand on bâtit des châteaux et des églises, et qu'on a des parents pauvres à soutenir, il ne reste guère de quoi faire ce qu'on voudrait pour une personne qui ne doit être secourue que par les plus grands du royaume.

Je suis vieux ; j'ai une nièce qui aime tous les arts, et qui réussit dans quelques-uns : si la personne dont vous me parlez, et que vous connaissez sans doute, voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille, et je chercherais à lui servir de père. Le sien n'aurait absolument rien à dépenser pour elle. On lui payerait son voyage jusqu'à Lyon. Elle serait adressée a Lyon, à M. Tronchin, qui lui fournirait une voiture jusqu'à mon château ; ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela

convient, je suis à ses ordres; et j'espère avoir à vous remercier jusqu'au dernier jour de ma vie de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de Fontenelle. Une partie de l'éducation de cette demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les pièces de son grand-père, et nous lui ferions broder les sujets de Cinna et du Cid.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime et tous les sentiments que je vous dois,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

Lettre de M. de Voltaire à M. Corneille.

Au château de Ferney en Bourgogne,
25 décembre 1760.

Mademoille votre fille, monsieur, me parait digne de son nom par ses sentiments. Ma nièce, madame Denis, en prend soin comme de sa fille. Nous lui trouvons de très-bonnes qualités, et pas de défauts. C'est une grande consolation pour moi, dans ma vieillesse, de pouvoir un peu contribuer à son éducation; nous ne négligeons rien. Elle remplit tous ses devoirs de chrétienne; elle témoigne la plus forte envie d'apprendre tout ce qui convient au nom qu'elle porte. Tous ceux qui la voient en sont très-satisfaits; elle est gaie et décente, douce, laborieuse : on ne peut être mieux née. Je vous félicite, monsieur, de l'avoir pour fille, et je vous remercie de me l'avoir donnée. Je suis persuadé qu'un jour tous ceux qui lui sont attachés par le sang, ou qui s'intéressent a sa famille, verront que, si elle méritait un meilleur sort, elle n'aura pas à se plaindre de celui qu'elle aura eu dans ma maison. D'autres auraient pu lui procurer une destinée plus brillante; mais personne n'aurait eu plus d'attention pour elle, plus de respect pour son nom, et plus de considération pour sa personne. Ma niece se joint à moi, monsieur, pour vous assurer de nos sentiments et de nos soins.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que je vous dois,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

Enfin, Voltaire, après avoir eu le chagrin de voir manqué un mariage qu'il avait presque conclu pour sa pupille avec un gentilhomme de Gex, M. de Crassy, et cela parce que le hasard fit tomber sous les yeux de celui-ci une des feuilles de Fréron dans laquelle il disait : « *Le père de la demoiselle* (mademoiselle Corneille) *est une espèce de petit commis de la poste de deux sous, à cinquante livres par mois de gages; et sa fille a quitté le couvent, pour venir recevoir chez Voltaire son éducation d'un bateleur de la*

foire[1]. » Voltaire eut la satisfaction de marier très-convenablement mademoiselle Corneille. Voici ce qu'il écrit à Lebrun dans sa lettre du 26 janvier 1763 :

A Ferney, 26 janvier 1763.

Puisque à la réception de ma lettre, monsieur, vous ne m'avez pas envoyé un parent de Racine pour épouser mademoiselle Corneille, nous avons pris un jeune cornette de dragons, de vingt-trois ans, d'une très-jolie figure, de mœurs charmantes, bon gentilhomme, mon voisin, possédant à ma porte environ dix mille livres de rentes en terres. J'arrange ses affaires, je donne une dot honnête, je garde chez moi les mariés. Il est juste que vous ayez la première nouvelle de cet arrangement, puisque c'est a vous que je dois mademoiselle Corneille. Il faut que votre nom soit au bas du contrat, etc.

Au bas de la lettre de Voltaire on lit, de la main de mademoiselle Corneille, ce qu'elle écrit à Lebrun.

Vous êtes, monsieur, le premier auteur de mon bonheur ; il m'en est plus précieux. Je me joins à M. de Voltaire pour vous dire que je serai toute ma vie, avec la plus sensible reconnaissance,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

CORNEILLE.

Ce fut en ce temps-là (1760) que M. le prince de Conti, *sans aimer ni les lettres ni les talents,* dit Ginguené, s'était attaché Lebrun en qualité de secrétaire des commandements : place honorable qui, presque sans fonctions, et ne l'assujettissant pas même à l'obligation de faire sa cour, lui procurait une position à peu près indépendante.

Avant que de recevoir cette marque de l'affection du prince, il avait épousé Mlle de Surcourt, qu'il aimait depuis longtemps, et qu'il a chantée sous le nom de *Fanny*.

Ce mariage le rendit heureux pendant quatorze ans. Un amour vif et partagé retenait son humeur impétueuse; un amour jaloux la fit éclater. M. de Saint-R..., un de leurs amis communs, à qui madame

[1] Voyez lettre de Voltaire du 26 mars 1761, où il dit :
« Enfin mademoiselle Corneille a été instruite de ces lignes diffama-
« toires de Fréron. Jugez de son état et de son affliction. Elle a pris le
« parti d'envoyer un mémoire a M. le comte de Saint-Florentin, à M.
« Séguier, avocat général, et a M. le lieutenant de police. Ce mémoire
« est aussi simple que court ; et, pour peu qu'il y ait encore de justice et
« d'honneur chez les hommes, la plainte de mademoiselle Corneille doit
« faire une grande impression. »

Lebrun confiait de petits sujets de plainte, alarma son mari. Lebrun craignit sans doute que le confident de sa femme en devînt le consolateur, et lui ferma sa porte. Des querelles assez vives avaient précédé cet acte de despotisme ; des scènes encore plus orageuses le suivirent. Enfin madame Lebrun alla se réfugier chez sa belle-mère au mois de juillet 1774, et forma la demande en séparation.

Il parut des mémoires imprimés, où les deux époux se diffamèrent avec l'émulation la plus honteuse. Une haine implacable avait pris la place de cet amour dont l'éditeur a laissé vivre dans les Œuvres du poëte l'expression brûlante et mutuelle; car les vers de madame Lebrun ne sont pas moins passionnés que ceux de son mari.

Un beau plaidoyer d'Hardouin de la Reynerie, défenseur de Lebrun, ne détruisit point l'impression de faits trop attestés. Une chose nuisit au mari plus que tout le reste : sa propre mère et sa sœur déposèrent contre lui.

Lebrun perdit son procès.

M. le prince de Conti mourut le 2 août 1776; et comme le feu prince laissait des dettes, la pension de Lebrun, qui devait être égale au traitement, se trouva réduite à 1,800 livres, et puis à 1,000, qu'on paya mal.

Alors Lebrun rassembla ses débris, qui formaient un capital de 18,500 livres, et plaça cette somme chez M. le prince de Guéméné : c'est dire d'avance que la petite fortune du poëte fut engloutie dans cet abîme.

Lebrun s'en vengea en l'appelant *escroc sérénissime.*

La situation de Lebrun était cruelle. Cette époque de sa vie fut celle d'une grande adversité.

Deux compositions importantes l'occupaient à la fois : le poëme de *la Nature,* sujet qui paraît trop vaste, mais dont un plan sage resserrait l'étendue; *les Veillées du Parnasse*, fiction ingénieuse où se plaçaient naturellement les épisodes de Virgile et d'Ovide, qui sont des chefs-d'œuvre.

Nous ne possédons que des fragments de ces deux ouvrages de Le brun : sept ans d'agitations les avaient interrompus. Lebrun, un peu plus tranquille, les reprit de temps en temps, mais mollement, sans ardeur et sans suite.

Un ami des lettres et des talents, homme distingué, brillant, généreux, dont l'âme était ardente, l'esprit vif, le goût éclairé (le comte de Vaudreuil), rencontra Lebrun, qu'il connaissait peu, l'entendit, et fut enivré. M. de Vaudreuil apprit qu'un homme qui faisait de si beaux vers manquait même du nécessaire. Dès le lendemain

il le fit presser par un ami de prendre un appartement dans sa maison, où tous les arts étaient en famille. Lebrun craignit de s'enchaîner en acceptant un asile, et refusa l'offre du comte sans l'offenser.

Chamfort fut moins difficile.

Le comte de Vaudreuil, plein des vers de Lebrun, en parlait avec passion. Il vanta *le plus beau talent qu'il connût* (c'était son expression) à la reine, à M. le comte d'Artois, à la duchesse de Polignac, à M. de Calonne; il se plaignit du délaissement d'un grand poëte: enfin il mit tant de suite à ses démarches, que Lebrun fut porté sur l'état des pensions pour une somme annuelle de 2,000 livres, dont le premier semestre lui fut compté d'avance.

Dans les lectures qu'il faisait chez M. de Vaudreuil, où assistait l'élite de la société, Lebrun se permettait quelquefois les vérités les plus hardies, et qui devenaient embarrassantes surtout lorsque le frère du roi[1] s'y trouvait présent. Alors M. de Vaudreuil s'écriait : « Ces « poëtes sont vraiment fous! Mais les beaux vers! les beaux vers! » Et il demandait à Lebrun une élégie ou quelque autre pièce, qui raccommodait tout.

Les notables allaient s'assembler à Versailles, appelés de toutes les parties du royaume. Le ministre, M. de Calonne, qui jugea que ce sujet prêtait aux couleurs de la poésie, crut aussi que de beaux vers répandus dans nos provinces y propageraient les espérances qui s'attachaient à cette convocation, et prépareraient favorablement les esprits. « Le« brun, écrivit-il à notre lyrique, c'est à toi de chanter les utiles « vertus d'un roi bienfaisant, etc., etc. »

Et Lebrun répondit éloquemment à son attente[2].

Lebrun adopta les idées de 1789 comme tous les gens de bien; mais les hommes éclairés ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'on s'éloignait des principes, qu'on marchait en sens inverse de la raison et de la monarchie. Notre poëte, moins attentif au cours des choses, et qui depuis quinze ou vingt ans chantait la *liberté*, se persuada qu'il la reconnaissait dans le fantôme que la révolution lui montra.

La convention même ne le désabusa point; il crut à la liberté sous le joug des tyrans. Des scélérats dévastaient la France par mesure de sûreté générale, et Lebrun chantait!

La convention eut soif du sang d'un roi; celui du vertueux Louis XVI coula sur l'échafaud, et Lebrun prit sa lyre! Cette ode doit être à jamais effacée de la mémoire des hommes!

[1] Le comte d'Artois, depuis Charles X.

[2] Voyez le *Discours à l'occasion de l'assemblée des notables*.

Lebrun se tut sous l'empire du directoire. Il n'était pas aisé d'ennoblir Rewbell et la Réveillère.

Bonaparte parut, et peut-être Lebrun s'alarma-t-il pour la liberté : mais les triomphes du héros étaient trop poétiques pour ne pas l'enflammer ; il chanta.

Cependant Bonaparte marchait à grands pas au pouvoir suprême. Lebrun pensa qu'il était temps de le retenir. Une de ses strophes fut terminée par ces deux vers :

Et l'heureux Bonaparte est trop grand pour descendre
Jusqu'au trône des rois.

Et l'*heureux Bonaparte* lut la strophe, rit du bon conseil, et *descendit* jusqu'au trône des rois.

Lebrun occupait un logement au Louvre. Mais comme tout bien est mêlé d'un peu de mal, *des ornements qu'il ne pouvait effacer*, dit son éditeur Ginguené (c'est-à-dire des fleurs de lis), y chagrinaient sa vue. Ce logement lui fut enlevé, ce qui vraisemblablement le chagrina davantage.

Le premier consul, par un décret du 12 mai 1800, gratifia les chants patriotiques de Lebrun, et son génie, d'une pension annuelle de 6,000 fr.

Cependant Lebrun avait très-peu chanté Bonaparte.

Lebrun parvint à l'âge de soixante-dix-huit ans, sans aucune autre infirmité que des yeux qui s'éteignaient de jour en jour. Il mourut le 2 septembre 1807. Il était membre de l'Institut et de la Légion d'honneur.

Écoutons Chénier. Dans le discours qu'il prononça sur la tombe de Lebrun, ce poëte est apprécié comme il doit l'être.

« Messieurs,

« L'Institut vient de perdre un poëte justement célèbre : Lebrun « n'est plus. Divers travaux ont signalé sa longue carrière ; mais « quoiqu'il ait obtenu des succès brillants en des genres qui semblaient « opposés, la poésie lyrique, principal objet de ses études, fondera « sa réputation. Racine le fils, dont il se félicitait d'être l'élève, lui « transmit la tradition des beaux vers, et la langue de ce siècle où les « Français eurent à la fois du génie et du goût. Ce fut Lebrun qui, « jeune encore, intéressa la gloire de Voltaire en faveur de la nièce de « Corneille. Le poëte lyrique ne parut pas indigne d'être l'intermé- « diaire entre deux grands hommes. Il osa faire parler l'ombre « classique du créateur de la scène française ; et l'auteur de Mérope

« entendit la voix de l'auteur du Cid. Imitateur de Pindare, Lebrun « chanta l'enthousiasme en vers inspirés. Quand les envieux ennemis « de Buffon croyaient ternir sa renommée, Lebrun vengea l'éloquent « philosophe par une ode qui restera dans notre poésie comme mo- « nument d'un talent supérieur et d'une amitié courageuse. Souvent « élevé, quelquefois ambitieux dans son style, cherchant la hardiesse « et ne fuyant point l'audace, il célébra tout ce qui donne les hautes « pensées : Dieu, la nature, la liberté, le génie, et la victoire. Tant « d'exploits qui, depuis dix ans, commandent l'admiration des peu- « ples, ont ranimé sa vieillesse. Près d'expirer, sa voix harmonieuse « encore n'est pas restée inférieure à des prodiges, les derniers et les « plus grands qu'il ait chantés. La postérité, juge impassible, dira les « qualités qui le distinguent, et ne taira point celles qui lui manquent. « Pour nous, à l'aspect de cette tombe où de vains débris s'engloutis- « sent, mais où ne descend point la gloire, en rendant les devoirs fu- « nèbres au digne successeur de Malherbe et de Rousseau, nous n'avons « à faire entendre aujourd'hui que des regrets pour sa perte, et des « éloges pour ses talents. »

Nous ajouterons peu de mots au jugement qu'a porté Chénier.

Les belles odes de Lebrun ne sont pas toujours irréprochables ; mais elles ont toutes des strophes de la magnificence la plus imposante et de la poésie la plus sublime. L'*exegi monumentum* est infiniment supérieur à celui d'Horace.

Horace n'eût pas écrit plus élégamment l'épître sur la *plaisanterie.*

Les épigrammes de Lebrun ont, en grande partie, le mérite de ce genre qui lui plaisait trop : elles sont remarquables par la richesse de la rime, la précision, la vigueur, la malice ; mais la malice y est souvent âcre et dure.

ODES.

ODE

A MONSIEUR DE BUFFON.

Sur ses détracteurs.

Buffon, laisse gronder l'Envie ;
C'est l'hommage de sa terreur :
Que peut sur l'éclat de ta vie
Son obscure et lâche fureur ?
Olympe, qu'assiége un orage,
Dédaigne l'impuissante rage
Des aquilons tumultueux :
Tandis que la noire tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux.

Pensais-tu donc que le génie,
Qui te place au trône des arts,
Longtemps d'une gloire impunie
Blesserait de jaloux regards ?
Non, non, tu dois payer la gloire ;
Tu dois expier ta mémoire
Par les orages de tes jours :
Mais ce torrent qui dans ton onde
Vomit sa fange vagabonde
N'en saurait altérer le cours.

Poursuis ta brillante carrière,
O dernier astre des Français !
Ressemble au dieu de la lumière,
Qui se venge par des bienfaits.

Poursuis! que tes nouveaux ouvrages
Remportent de nouveaux outrages
Et des lauriers plus glorieux :
La gloire est le prix des Alcides ;
Et le dragon des Hespérides
Gardait un or moins précieux.

C'est pour un or vain et stérile
Que l'intrépide fils d'Éson
Entraîne la Grèce docile
Aux bords fameux par la toison.
Il emprunte aux forêts d'Épire
Cet inconcevable navire
Qui parlait aux flots étonnés ;
Et déjà sa valeur rapide
Des champs affreux de la Colchide
Voit tous les monstres déchaînés.

Il faut qu'à son joug il enchaîne
Les brûlants taureaux de Vulcain ;
De Mars qu'il sillonne la plaine,
Tremblante sous leurs pieds d'airain.
D'un serpent, l'effroi de la terre,
Les dents, fertiles pour la guerre,
A peine y germent sous ses pas,
Qu'une moisson vivante, armée
Contre la main qui l'a semée,
L'attaque, et jure son trépas.

S'il triomphe, un nouvel obstacle
Lui défend l'objet de ses vœux :
Il faut par un dernier miracle
Conquérir cet or dangereux :
Il faut vaincre un dragon farouche,
Braver les poisons de sa bouche,
Tromper le feu de ses regards ;
Jason vole, rien ne l'arrête.

Buffon ! pour ta noble conquête
Tenterais-tu moins de hasards ?

Mais si tu crains la tyrannie
D'un monstre jaloux et pervers,
Quitte le sceptre du génie,
Cesse d'éclairer l'univers.
Descends des hauteurs de ton âme,
Abaisse tes ailes de flamme,
Brise tes sublimes pinceaux,
Prends tes envieux pour modèles,
Et de leurs vernis infidèles
Obscurcis tes brillants tableaux.

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'esprit est le dieu des instants ;
Le génie est le dieu des âges,
Lui seul embrasse tous les temps.
Qu'il brûle d'un noble délire
Quand la gloire autour de sa lyre
Lui peint les siècles assemblés,
Et leur suffrage vénérable
Fondant son trône inaltérable
Sur les empires écroulés !

Eût-il, sans ce tableau magique
Dont son noble cœur est flatté,
Rompu le charme léthargique
De l'indolente Volupté ?
Eût-il dédaigné les richesses ?
Eût-il rejeté les caresses
Des Circés aux brillants appas,
Et par une étude incertaine
Acheté l'estime lointaine
Des peuples qu'il ne verra pas ?

Ainsi l'active chrysalide,
Fuyant le jour et le plaisir,

Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir.
La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la voile aux profanes yeux,
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les rois, les belles, et les dieux.

Ceux dont le présent est l'idole
Ne laissent point de souvenir :
Dans un succès vain et frivole
Ils ont usé leur avenir.
Amants des roses passagères,
Ils ont les grâces mensongères
Et le sort des rapides fleurs.
Leur plus long règne est d'une aurore ;
Mais le temps rajeunit encore
L'antique laurier des neuf Sœurs.

Jusques à quand de vils Procustes
Viendront-ils au sacré vallon,
Bravant les droits les plus augustes,
Mutiler les fils d'Apollon ?
Le croirez-vous, races futures ?
J'ai vu Zoïle aux mains impures,
Zoïle outrager Montesquieu !
Mais quand la Parque inexorable
Frappa cet homme irréparable,
Nos regrets en firent un dieu.

Quoi ! tour à tour dieux et victimes,
Le sort fait marcher les talents
Entre l'Olympe et les abîmes,
Entre la satire et l'encens !
Malheur au mortel qu'on renomme !
Vivant, nous blessons le grand homme ;
Mort, nous tombons à ses genoux :

On n'aime que la gloire absente ;
La mémoire est reconnaissante;
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Buffon, dès que, rompant ses voiles,
Et fugitive du cercueil,
De ces palais peuplés d'étoiles
Ton âme aura franchi le seuil,
Du sein brillant de l'empyrée
Tu verras la France éplorée
T'offrir des honneurs immortels
Et le Temps, vengeur légitime,
De l'Envie expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.

Moi, sur cette rive déserte
Et de talents et de vertus,
Je dirai, soupirant ma perte :
Illustre ami, tu ne vis plus!
La Nature est veuve et muette!
Elle te pleure! et son poëte
N'a plus d'elle que des regrets.
Ombre divine et tutélaire,
Cette lyre qui t'a su plaire,
Je la suspends à tes cyprès!

ODE

SUR L'ENTHOUSIASME.

Aigle qui ravis les Pindares
Jusqu'au trône enflammé des dieux,
Enthousiasme, tu m'égares
A travers l'abîme des cieux.
Ce vil globe à mes yeux s'abaisse,
Mes yeux s'épurent, et je laisse
Cette fange, empire des rois.

Déjà, sous mon regard immense,
Les astres roulent en silence :
L'Olympe tressaille à ma voix.

O Muse ! dans l'ombre infernale
Ton fils plongea ses pas vivants :
Moi, sur les ailes de Dédale,
Je franchis lá route des vents.
« Il est beau, mais il est funeste
« De tenter la voûte céleste. »
Arrête, importune raison !
Je vole, je devance Icare,
Dussé-je à quelque mer barbare
Laisser mes ailes et mon nom.

Que la colombe d'Amathonte
S'épouvante au feu des éclairs ;
Le noble oiseau qui les affronte
Prouve seul qu'il est roi des airs.
Je brûle du feu qui l'anime.
Jamais un front pusillanime
N'a ceint des lauriers immortels.
L'audace enfante les trophées.
Qu'importe la mort aux Orphées,
Si leurs tombeaux sont des autels ?

Silence, altières Pyramides !
Silence, vains efforts de l'art !
Les œuvres de ses mains timides
N'ont rien d'un généreux hasard.
O Nature ! ta main sublime
Dans les airs a jeté la cime
De ces Etnas majestueux.
L'art pâlit d'en tracer l'image :
L'œil étonné te rend hommage
Par un effroi respectueux.

C'est de là qu'exhalant son âme

Non loin des gouffres de l'enfer.
Encelade vomit la flamme
Contre les feux de Jupiter.
De ses lèvres étincelantes,
L'incendie aux ailes brûlantes
Fond dans les cieux épouvantés:
Ces étincelles vagabondes
Couvrent l'air, la terre et les ondes
De leurs foudroyantes clartés.

Vaste Homère! de ton génie
Ainsi les foudres allumés,
Avec des torrents d'harmonie,
Roulent dans tes vers enflammés.
Des feux de ta bouillante audace
Jaillissent la force et la grâce
De tes divins enfantements,
Comme des mers le dieu suprême
Vit éclore la beauté même
Du choc de ses flots écumants.

A mes accords, l'aigle charmée
Ralentit son vol orageux,
Et de sa foudre désarmée
S'assoupissent les triples feux.
Tes chants, divine poésie,
Parfument encor l'ambroisie
Que verse aux dieux la jeune Hébé;
Ton charme atteint le sombre empire
Et devant ta puissante lyre
Le triple monstre s'est courbé.

Qu'il aille aux gouffres du Tartare
De Typhon subir le destin,
Le cœur jaloux, le cœur barbare
Qui dédaigne cet art divin,
Ce fils des nymphes de Mémoire
Qui de la honte et de la gloire

Trace un immortel souvenir,
Et, de palmes chargeant sa tête,
Se fait une illustre conquête
De tous les siècles à venir !

O génie! ô vainqueur des âges,
Toi qui sors brillant du tombeau,
Sous de mystérieux nuages
Souvent tu caches ton berceau.
C'est dans la solitude et l'ombre
Que ta gloire muette et sombre
Prépare ses jours éclatants :
L'œil profane qui vit ta source
Ne se doutait pas que ta course
Dût franchir la borne des temps.

Tel on voit, dans l'empire aride
Des fils basanés de Memnon,
Le Nil de son berceau liquide
S'échapper sans gloire et sans nom.
Du haut des rocs ses flots jaillissent,
Et quelque temps s'ensevelissent
Parmi des gouffres ignorés ;
Mais tout à coup à la lumière
Il renait pour Memphis entière,
Et ses flots en sont adorés.

Divin génie, un cœur de flammes
Est la source de tes élans :
De là tu verses dans les âmes
Tes flots éternels et brûlants.
Ton enthousiasme rapide
Entraîne dans sa course avide
Les peuples, les siècles divers :
Puissance électrique et soudaine,
D'un coup frappant toute la chaîne
Qui ceindrait l'immense univers.

Il t'embrasait, ô Galilée,

Quand la terre entendit ta voix,
Et que, loin du centre exilée,
Elle parut suivre tes lois.
Newton, roi des sphères célestes,
Tu le respires, tu l'attestes
Dans tes calculs audacieux.
Franklin maîtrise le tonnerre,
Et Montgolfier, fuyant la terre,
Se précipite dans les cieux.

Les âmes, de gloire effrénées,
Par un essor inattendu,
Se plongent dans leurs destinées
A travers l'obstacle éperdu.
Un enthousiasme héroïque,
S'ouvrant les ondes du Granique,
D'Alexandre enflamme l'espoir,
Soumet la terre à sa fortune,
Et le montre au dernier Neptune,
Tous deux étonnés de se voir.

Du fond brûlant de l'Arabie
S'élance un prophète guerrier :
Sa loi, que Médine a subie,
Menace l'univers entier.
L'enthousiasme qui l'inspire
Fonde, en courant, ce vaste empire
Qu'un vain droit n'eût jamais acquis.
La raison, qu'Uranie éclaire,
A révélé l'autre hémisphère :
L'enthousiasme l'a conquis.

Ta promesse n'est jamais vaine,
Instinct de gloire! c'est par toi
Que Nemours triomphe à Ravenne,
Condé dans les champs de Rocroi.
Par toi la bergère amazone,
S'armant pour défendre le trône

Qu'Albion voulait conquérir,
Sut vaincre, et sauva nos murailles,
Quand Dunois, la Hire et Saintrailles,
Vaincus, ne savaient que mourir.

Il est plus d'un instant suprême
Que la raison n'ose prévoir ;
Où l'âme, au-dessus d'elle-même,
Peut tout ce qu'elle croit pouvoir.
Ainsi Mahon vit nos approches
De ses inaccessibles roches
Atteindre le faîte indompté ;
Mais la Victoire, sur leur cime,
Frémit en mesurant l'abîme
Qu'elle-même avait surmonté.

L'honneur enfanta ces miracles ;
Mais, ô céleste Liberté,
Quand la vertu rend tes oracles,
Tout cède à ta divinité.
O du Français nouvelle amante !
Vierge belliqueuse et charmante,
Comme il te suit dans les combats !
Rival de Rome et de la Grèce,
Comme il brûle de ton ivresse !
Comme il triomphe sur tes pas !

Sans doute il a ses Thermopyles ;
Il a ses champs de Marathon :
Les rois vaincus n'ont point d'asiles
Contre la terreur de son nom.
Fleurus, ta plaine fut leur tombe.
L'aigle s'enfuit ; Luxembourg tombe ;
Et, des murs jadis écroulés
Devant la trompette bruyante,
Je vois dans sa chute effrayante
Les prodiges renouvelés.

Enthousiasme, que tes ailes

M'emportent sur les vastes mers!
Là, des palmes encor fidèles
Couronnent même nos revers.
Là, par un naufrage sublime,
Le Vengeur, consacrant l'abîme,
Y descend fier et glorieux :
A peine un flot grondant le couvre,
Que déjà l'Olympe s'entr'ouvre
A ses mânes victorieux.

O Liberté, que tes orages
Ont de charmes pour les grands cœurs!
Ils ne craignent point ces naufrages
D'où leurs noms s'élancent vainqueurs.
Victime de ton beau délire,
Dût mon sang arroser ma lyre,
Content, je mourrai dans tes bras.
Par d'affreux tyrans menacée,
A-t-on vu la muse d'Alcée
Pâlir à l'aspect du trépas?

Le chantre[1] des vainqueurs d'Élide,
Plein de leur esprit belliqueux,
Devance leur course rapide,
Ou se précipite avec eux.
Parmi des torrents de poussière,
Son char, dévorant la carrière,
Paraît s'égarer dans leurs flots;
Mais toujours sa roue enflammée,
Rasant la borne accoutumée,
Ravit la palme à ses rivaux.

Ces comètes échevelées,
Qui fendent l'air d'un vol brûlant,
Égarent leurs sphères ailées
Aux yeux d'un vulgaire tremblant :

[1] Pindare.

Il craint que leur fatale route
N'embrase la céleste voûte,
Et ne détruise l'univers;
Mais, à l'œil pensant d'Uranie,
Leur désordre est une harmonie
Qui repeuple les cieux déserts.

ODE.

QUERELLE DE JUPITER ET DE L'AMOUR

JUPITER.

D'un trait je puis te mettre en poudre;
Sors, faible enfant, sors de ma cour!

L'AMOUR.

Va, mon arc se rit de ta foudre;
Crains ce faible enfant, crains l'Amour!

JUPITER.

Orgueilleux, connais mon empire:
Vois-tu ces géants foudroyés?

L'AMOUR.

Dieu tonnant, vois Léda sourire;
Deviens cygne, et tombe à mes pieds!

ODE.

Vitas hinnuleo, etc. HOR.

Tu fuis, bergère timide!
Tu fuis, hélas! plus rapide
Qu'un faon dans l'ombre égaré,
Qui cherche, au bois solitaire,
Les pas errants de sa mère,
Dont la nuit l'a séparé.

Que l'air agite un feuillage,
Qu'un ramier, sur son passage,
Ébranle un peu les buissons;
Plein d'une frayeur mortelle,
Il bondit, tremble, chancelle,
Et se perd dans les vallons.

Ainsi la frayeur t'égare.
Mais suis-je un tigre barbare?
Suis-je un lion en courroux?
Et toi, farouche bergère,
N'as-tu point l'âge où ta mère
Subit le joug d'un époux?

ODE.

L'AMOUR DES FRANÇAIS POUR LEURS ROIS,

CONSACRÉ PAR LES MONUMENTS PUBLICS.

Tel qu'aux cris de l'oiseau ministre du tonnerre,
Plus léger que les vents et plus prompt que l'éclair,
Un aigle, jeune encore, élancé de la terre,
S'essaye à l'empire de l'air:
En vain d'oiseaux jaloux une foule rivale
Veut le suivre, l'atteindre, et voler son égale;
Vainqueur, il disparaît, et plane au haut des cieux:
Tel, au cri d'Apollon, soudain brûlant de gloire,
J'irais, j'airais saisir le prix de la victoire
Loin des vulgaires yeux.

Mais quels traits de lumière ont embrasé mon âme!
D'un jour pur et divin mes yeux sont éclairés:
Déjà dans les torrents d'une céleste flamme
Nagent tous mes sens égarés.
Un dieu vainqueur m'agite, il me guide, il m'entraîne:
Va-t-il porter mes pas aux sources d'Hippocrène?

Où suis-je? quel séjour a fixé mes regards?
Je reconnais ces murs et ces rives fécondes
Où la Seine, élevant le trône de ses ondes,
Voit triompher les arts.

Quel spectacle pompeux de vivantes merveilles!
Quel art fait respirer ces marbres, ces métaux?
Quel heureux Phidias, par de savantes veilles,
Nous ressuscite les héros?
O rois de nos aïeux, rois conquérants ou justes,
L'amour vous éleva ces monuments augustes;
Par eux, vos noms chéris bravent les temps jaloux;
Et, des peuples encor recueillant les hommages,
Sur ce bronze animé vos illustres images
Revivent parmi nous.

Puis-je te méconnaître, ô vainqueur de Mayenne?
Sur un noble coursier t'élançant aux combats,
Tel on te vit jadis aux rives de la Seine
Briguer l'empire ou le trépas.
Que j'aime à contempler ce front doux et terrible.
Où brille sans orgueil ta valeur invincible!
Le peuple, avec amour, se presse autour de toi.
La France, en te nommant, se croit heureuse encore;
Tu revis dans le cœur d'un peuple qui t'adore;
Ton souvenir est roi.

Mais ton fils ne l'est plus, malgré ce nom de Juste
Que lui prodigue encore et le marbre et l'airain:
Richelieu, sans pudeur, donna ce titre auguste
A son esclave souverain.
De Thou, Montmorency, trop illustres victimes,
De ce règne sanglant nous attestent les crimes.
Marbre, airain, taisez-vous, lâches adulateurs!
Ces noms qu'aux rois vivants donne la flatterie,
De ces rois que n'a point avoués la patrie,
Sont les accusateurs.

Est-ce un dieu qui paraît? Quel éclat l'environne!
Sur ces rives deux fois il frappe mes regards :
La Victoire, en volant, d'une main le couronne :
Serait-ce le terrible Mars ?
Des Titans enchaînés les fureurs menaçantes,
Sur un débris épars d'armes étincelantes,
Frémissent à ses pieds, et frémissent en vain.
Il a de Jupiter la majesté suprême;
La foudre est dans ses yeux; c'est Jupiter lui-même,
Ou le vainqueur du Rhin.

Longtemps il a de Mars allumé les tempêtes;
Sa gloire fatigua l'Europe et ses sujets :
Enfin quelques revers, expiant ses conquêtes,
Trahirent ses vastes projets.
Mais le flambeau des arts dissipa ces nuages;
Le siècle de Louis, malgré de vains orages,
S'élève, avec splendeur, sur les siècles divers,
Comme on voit du Mont-Blanc la cime éblouissante,
Des Alpes, à ses pieds, souveraine imposante,
S'élever dans les airs.

Les voilà ces palais, ces temples, ces portiques,
Ces témoins solennels des règnes éclatants.
J'entends Clio graver ses fastes métalliques,
Mobiles archives du temps.
Quelle pompe, ô Français, règne dans vos hommages!
Votre amour pour vos rois embellit ces rivages.
Quel bord n'est point orné de ces tributs heureux?
Poursuis, peuple fidèle! en consacrant leur gloire,
Ces nobles monuments consacrant la mémoire
De ton zèle pour eux.

Mais quel bruit de la Seine émeut les flots tranquilles?
Je l'entends soupirer au fond de ses roseaux :
« France! arrosé-je en vain la reine de tes villes?
« Suis-je en vain la reine de tes eaux?
« Une superbe nymphe, à ma honte honorée,

« De Louis sur ses bords voit l'image adorée;
« Fière d'un tel honneur, elle s'égale à moi.
« Ah ! quand pourront un jour mes ondes outragées,
« De la Garonne altière heureusement vengées,
« Reconnaître leur roi? »

Nymphe, suspens tes pleurs; ta voix s'est fait entendre;
Tous les arts, à l'envi, déjà servent tes vœux :
Un Lysippe nouveau, d'un nouvel Alexandre
Va t'offrir les traits généreux.
Non! des héros sanglants qu'il abjure le titre;
Qu'il soit des nations et le père et l'arbitre;
Du nom de Bien-aimé qu'il goûte les douceurs;
Et ne rentre jamais dans la foule vulgaire
De ces rois oubliés, dont l'urne funéraire
N'a point reçu de pleurs!

ODE

SUR LA RUINE DE LISBONNE.

1755.

L'orgueilleux s'est dit à lui-même :
Je suis le dieu de l'univers;
Mon front est ceint du diadème,
J'enchaîne à mes pieds les revers.
Mes palais couvrent les montagnes;
Mon peuple inonde les campagnes:
La Volupté sert mes festins;
Les feux brûlent pour ma vengeance;
L'onde et les vents, d'intelligence,
Livrent la terre à mes destins.

Mortel superbe, folle argile,
Cherche tes destins éclipsés :
De la terre habitant fragile,
Tes pas à peine y sont tracés!

Quoi! son berceau touche à la tombe?
Échappé du néant, il tombe
Dans le noir oubli du cercueil :
Ses jours sont des éclairs rapides
Qu'engloutissent des nuits avides :
Quel espace pour tant d'orgueil!

Il est un Dieu qui t'environne;
Son empire est l'immensité :
Il ne doit qu'à lui sa couronne;
Et son règne est l'éternité.
Il peupla les déserts du vide
De globes qu'un vaste fluide
Enveloppe de toutes parts;
Océan sans fond, sans rivage,
Où sa vertu plane, surnage,
Voit flotter les mondes épars.

Les cieux, sous sa démarche altière,
Courbent leurs sommets éternels;
Et les astres sont la poussière
Que foulent ses pas immortels.
Sous son char les tonnerres grondent;
L'air mugit, les enfers répondent
Au tumulte des éléments :
Immobile dans cet orage,
Il voit à ses pieds le naufrage
Des rois, des peuples, et des temps.

D'un regard sa justice éclaire
L'abîme des cœurs insensés :
Il rit de l'orgueil téméraire
Des rois follement encensés.
De leurs couronnes qu'il agite,
Des empires qu'il précipite,
Les débris sèment la terreur :
Dieu jaloux, que ton indulgence
Renferme ces jours de vengeance

Dans les trésors de ta fureur !

O Lisbonne ! ô fille du Tage !
O superbe reine des mers !
L'Océan avec toi partage
Le tribut de ses flots amers.
Pour dompter des ondes rebelles,
La Fortune attacha ses ailes
A tes vaisseaux impérieux ;
Et dans ces lointaines contrées,
De nos astres même ignorées,
Tu lanças la foudre des dieux.

Tu brisas les fers tyranniques
Dont l'Espagne enchaînait tes bords :
Tu vis les îles Britanniques
Et l'Inde s'unir dans tes ports.
Ville superbe et malheureuse,
De trésors, de gloire amoureuse,
Quel orgueil charmait tes regards
A l'aspect des forêts errantes,
Des mâts dont les têtes flottantes
Ombrageaient au loin tes remparts !

Le dernier soleil qui t'éclaire
Pâlit sous des voiles sanglants ;
Les premiers traits du Sagittaire
Menacent tes peuples tremblants.
La mer, qui te rendait hommage,
Ne t'offre qu'un tribut d'orage
Dont tes remparts sont insultés.
Tage ! dis-nous quelle épouvante,
Jusqu'à ta source frémissante,
Repousse tes flots révoltés ?

Déjà les fières Destinées
Précipitent l'instant fatal :
Le cri des Parques mutinées

De ta chute est l'affreux signal.
Au bruit des ondes qui mugissent,
Des noirs tourbillons qui frémissent,
Des vents dans les airs déchaînés,
Murs, tours, palais, tremblent, s'écroulent;
Leurs débris se heurtent, et roulent
Sur tes habitants consternés.

Tout périt : arts, beauté, courage;
Rang, sexe, âge, espoir, tout s'éteint :
Tout est la mort, ou son image;
Tout la fuit, la reçoit, la peint.
La flamme ondoyante, insensée,
Du sein des palais élancée,
Roule dans les cieux obscurcis :
Et la cendre éparse et brûlante
S'élève en nue étincelante,
Que percent d'effroyables cris.

Toi, dont la touchante aventure
Consacra ces moments d'horreurs,
Jeune amant, la race future
Sur ton sort répandra des pleurs.
Déjà ta flamme impatiente
Revolait au sein d'une amante
Qu'un père accorde à tes soupirs;
Déjà tu vois cette journée
Où le flambeau de l'hyménée
S'allume au feu de tes désirs.

De fleurs les autels s'embellissent,
Et l'Hymen reçoit vos serments :
Tremble, Amour! tes roses pâlissent
Sur la tête de ces amants.
Cependant leur brûlante ivresse
Semblait accuser la paresse
De la nuit promise à leurs feux :
Ah! recule, nuit trop fatale!

Mais sur la couche nuptiale
Le Plaisir s'élance avec eux.

Plaisir trompeur ! nuit peu durable !
Amour, protége leur sommeil.
Tendre époux, amant déplorable !...
Mais quels bruits ! quel affreux réveil !
Quel spectacle ses yeux découvrent !
Les voûtes s'ébranlent, s'entr'ouvrent ;
La mer roule sur les lambris :
Son épouse fuit éperdue ;
Il court ; ses pas, son cœur, sa vue,
La cherchent parmi les débris.

Il ose enlever son amante :
L'amour connaît-il les dangers ?
Il saisit une barque errante ;
Il veut fuir aux bords étrangers.
L'espoir, la voile se déploie ;
Mais l'onde rappelle sa proie,
Et la repousse en mugissant :
Un même gouffre les rassemble ;
Et, jaloux d'expirer ensemble,
Ce couple y tombe en s'embrassant.

Lisbonne, quels objets funèbres
Le jour dévoile à tes regards !
Tes yeux regrettent les ténèbres ;
Le soleil cherche tes remparts :
Il voit des mères intrépides
A travers les flammes avides
Saisir des berceaux embrasés :
Du jeune époux la veuve expire ;
Le vieillard fuit, tombe, soupire,
Et meurt sur ses fils écrasés !

Leur roi, plein d'un trouble funeste,
Revolait vers ces murs chéris ;

Un peuple errant, un faible reste
L'environne en poussant des cris :
Elle n'est plus!... L'horreur farouche
A ces mots a glacé leur bouche;
Leur silence peint ses malheurs :
Il lève en frémissant la vue;
Et sur Lisbonne disparue
Il égare ses yeux en pleurs.

Les cris, le désespoir, les larmes
D'un peuple cher et malheureux
Repassaient avec les alarmes
Dans son cœur tendre et généreux.
A la mort la nuit joint ses ombres;
Roi, peuple, erraient sur ces bords sombres.
La terre mugit à l'entour :
Famille auguste et gémissante,
Un gouffre, la mort, l'épouvante,
Quel palais! quelle horrible cour!

Le jour et les besoins renaissent;
La faim ranime ses tourments.
L'abîme, les feux reparaissent;
L'œil cherche en vain des aliments.
Leur bouche se nourrit de plainte,
Dans les pleurs la soif est éteinte;
Leur roi veille et gémit sur eux :
Sa pompe irrite sa misère;
Sa grandeur lui semble étrangère,
Et son sceptre un poids douloureux.

Tu fus, Lisbonne! O sort barbare!
Tu n'es plus que dans nos regrets!
Un gouffre est l'héritier avare
De ton peuple et de tes palais :
Tu n'es à la vue alarmée
Qu'une solitude enflammée
Que parcourt la mort et l'horreur :

Un jour les siècles, en silence,
Planant sur ton cadavre immense,
Frémiront encor de terreur.

Tel un sapin, dont les ombrages
Couronnaient la cime des monts,
Dévoré du feu des orages,
Tombe et roule dans les vallons;
Il tombe! les forêts voisines
Redisent longtemps aux collines
Sa chute et la fureur des cieux :
Les vents en dissipent la poudre;
La seule trace de la foudre
Le rappelle encore à nos yeux.

ODE.

Θέλω λέγειν Ατρείδας, etc.

Je voulais, plein d'un beau délire,
Chanter les Bayards, les Nemours;
Mais en vain je touchai ma lyre,
Ma lyre chanta les Amours.

Eh bien! sur des cordes nouvelles
Chantons les héros de nos jours:
Vains efforts! ces cordes rebelles
Ne chantèrent que les Amours.

Adieu donc, troupe magnanime!
Grands héros, adieu pour toujours :
Ma lyre, que Vénus anime,
Ne veut chanter que les Amours.

ODE

A MON AMI, LE JEUNE RACINE,

Partant pour Cadix, et quittant les Muses pour le commerce.

Quoi ! tu fuis les neuf Sœurs pour l'aveugle Fortune,
Tu quittes l'Amitié qui pleure en t'embrassant !
Tu cours aux bords lointains où Cadix voit Neptune
L'enrichir en la menaçant !

Sur les flots, où tu suis ta déesse volage,
Puissent de longs regrets ne point troubler ton cours !
Les Muses, l'amitié, ces délices du sage,
N'ont point d'infidèles retours.

Ton père nous guida tous deux sur le Parnasse :
Nos jeunes pas erraient dans les mêmes sentiers :
Nos jeunes cœurs, épris de Tibulle et d'Horace,
Aspiraient aux mêmes lauriers.

Quel doux soleil nous vit, pleins de tendres alarmes,
Pleurer avec Junie et Monime, tes sœurs !
Infidèle à ton nom, infidèle à tes larmes,
Quel bien te vaudra ces douceurs ?

Je demeure ; et tu pars ! comme un tilleul paisible
Qui borne ses destins à de riants vallons,
Quand le pin hasardeux fend la vague terrible,
Et s'abandonne aux aquilons.

O combien ton aïeul frémit au sombre empire,
De voir qu'impatient des trésors du Bétis,
Son fils, son doux espoir, sur un frêle navire,
Se livre aux fureurs de Téthys !

Malheur à qui des mers franchit la borne antique
Pour se désaltérer dans les sources de l'or,
Et revint sillonner l'océan Atlantique,

Ivre d'un coupable trésor !

Chez les mortels égaux l'or rompit l'équilibre :
Le luxe, enfant de l'or, asservit l'univers :
Mortel, qui que tu sois, tu serais encor libre,
Si l'or ne t'eût donné des fers.

Que sert d'un vain métal l'indigente richesse?
L'or peut-il assouvir ou la soif ou la faim?
Et voit-on de Plutus la brillante largesse
Chasser les ombres du chagrin?

L'Ibère qui t'appelle en ses plaines oisives,
Indolent possesseur de son or vagabond,
Quand Cérès et Bacchus enrichissent nos rives,
N'étale qu'un luxe infécond.

Trop pareil à ce roi dont l'avare imprudence
Obtint de tout changer en métal précieux,
Pâle d'or et de faim, il maudit l'abondance
De ses trésors fallacieux.

L'or n'a qu'un vil éclat entre des mains avares;
L'or n'a qu'un son frivole en de prodigues mains :
Satisfait d'assouvir des caprices bizarres,
Fait-il le bonheur des humains?

Cet or prendrait en vain les formes de Protée;
Il serait moins changeant que nos rapides vœux.
La soif de nos désirs, par lui-même irritée,
Renaît sans cesse de ses feux.

Il est plus dévorant que la triple Chimère;
Il déchire les cœurs dont il fut caressé :
Des coupes de Plutus l'ivresse est plus amère
Que les breuvages de Circé.

Or, poison radieux dont l'éclat nous consume,
Toi seul guidas Cortez aux bords américains;
Et toi seul as souillé du sang de Montézume
Le fer, vainqueur des Mexicains.

Avant que ta présence eût inspiré ces crimes,
Plutus, longtemps voisin de l'empire des morts,
Sous des rochers épais, dans les flancs des abîmes,
Avait reculé ses trésors.

Mais nos avides mains que l'avarice inspire,
Et ce fer, qui devait n'ouvrir que les sillons,
De Cybèle en courroux perçant le vaste empire,
Pénètrent ces gouffres profonds.

Sous les coups redoublés qui troublent son silence,
Plutus de ses palais voit crouler les lambris :
Il se lève, il menace, il frémit, il s'élance
Du fond de ses riches débris.

Il voit, il voit son or, jadis inaccessible,
Tressaillir sous les pas des avides brigands.
De l'abîme étonné l'écho sombre et terrible
Répéta ces cris menaçants :

« Quoi! vous osez, mortels, jusqu'au centre du monde
« Enlever mes trésors et troubler mon séjour!
« Vous osez, du Tartare ouvrant la nuit profonde
« Montrer le Styx au dieu du jour!

« Mais que ne tente pas cette audace effrénée!
« Elle a percé l'Érèbe; elle atteindra les cieux;
« Ils la verront peut-être à l'aigle consternée
« Ravir les tonnerres des dieux.

« Ah! dans ces gouffres même, et sous vos mains avides,
« Entendez-vous mugir le courroux des enfers,
« Et du Styx indigné tous les monstres livides
« Remplir ces abîmes ouverts?

« Voyez les noirs Soupçons, l'Effroi, la pâle Envie,
« La Trahison nocturne, et les Meurtres sanglants,
« S'attacher à cet or, et menacer la vie
« De ces ravisseurs insolents.

« Oh! que, mêlant vos pleurs à ces trésors funestes,

« Vous expierez un jour vos coupables larcins !
« Jamais le feu ravi dans les foyers célestes
« Ne fut si fatal aux humains.

« Recevez dans cet or les dons de ma vengeance,
« Vous, riches des forfaits qu'enfantent les trésors !
« Indigents de vertus, de mœurs et d'innocence,
« Chargés de faste et de remords !

« Vous qui dérobez l'or, que l'or soit votre chaîne !
« Qu'il soit la coupe affreuse où vous boirez les pleurs !
« Tison de la discorde, et flambeau de la haine,
« Qu'il dévore ses ravisseurs !

« Oui, de maux, de forfaits j'inonderai la terre :
« Mes feux vont irriter la soif des conquérants :
« J'étoufferai la paix, j'allumerai la guerre,
« Je couronnerai les tyrans. »

Il dit ; et, les comblant d'une affreuse largesse,
Il égare leurs pas, il aveugle leurs yeux,
Il leur souffle l'orgueil, la discorde et l'ivresse
Qu'exhale un or contagieux.

Les voilà ces bienfaits que Plutus même avoue !
O mortels ! de ce dieu craignez les dons vengeurs ;
Et n'enviez jamais l'insensé qu'il dévoue
A ses implacables faveurs.

ODE

A MES AMIS, DANS UN FESTIN.

Couronnés de pampre et de lierre,
Suivons Bacchus ! Il rend le cœur
Aussi transparent que ce verre,
Où petille en rubis sa vermeille liqueur.

Que loin de nous les fils d'Éole
Promènent les pâles soupçons.

Buvons, amis : l'heure qui vole
Nous conseille, en fuyant, de vider ces flacons.

Qu'un politique au froid sourire
Craigne ce breuvage indiscret :
D'un buveur l'innocent délire
Laisse au bord de sa coupe échapper le secret.

. . . .

Toi, jeune amant, dont la prudence
Veut taire de galants exploits,
Fais à Bacchus ta confidence :
Confier son bonheur c'est en jouir deux fois.

Quoi! tu soupires! et de larmes
Ton œil timide est humecté!
Bois vite; enivre tes alarmes;
Oublie, avec Bacchus, une ingrate beauté.

Lui seul calme une âme inquiète;
La joie est fille du nectar.
Crois-en ma lyre; elle répète
Les charmantes leçons de Beaune et de Pomar.

Horace devait au Falerne
Ses vers brillants et délicats;
Le vainqueur du monstre de Lerne
Dut à de bons vins grecs la force de son bras.

L'esprit, l'audace, la franchise
Naissent de cet aimable jus :
Que je te plains, froide Tamise,
Qui jamais sur tes bords n'as vu rire Bacchus!

Je sais qu'un partisan de l'onde,
De son vain système entêté,
Jadis, pour le malheur du monde,
Rêva qu'au fond d'un puits logeait la Vérité.

Mais le dieu charmant de la treille,
Pour déconcerter ce rêveur,

La mit au fond d'une bouteille;
Et c'est là, chers amis, qu'elle attend un buveur.

ODE

AU PRINTEMPS.

O toi qui viens avec Zéphire
Nous rendre les jeux, les Amours
Les douces nuits et les beaux jours,
Et qui ne me rends point Thémire!

Fatal printemps, avec Zéphire
Ah! repends les jeux, les Amours,
Les douces Nuits et les beaux jours;
Qu'en ferais-je, hélas! sans Thémire?

ODE

A M. DE VOLTAIRE,

En faveur de mademoiselle Corneille [1].

Fama manet facti.

Non, ce n'est point des rois l'orgueilleux apanage,
Ni l'or, ni la victoire amante du carnage,
Que les fils d'Apollon s'empressent d'obtenir :
L'héritage sacré des nymphes de Mémoire,
C'est un nom que la Gloire,
Sur des ailes de feu, porte au sombre avenir :

Ce nom qui, s'échappant des murs de Thèbe en cendre,
A l'ombre de Pindare asservit Alexandre,
Et dompta les fureurs de ce jeune lion;
Ce nom qui fit couler des larmes généreuses,
Et de gloire amoureuses,
Qui n'enviaient qu'Homère au vainqueur d'Ilion.

[1] Voyez la *Notice* sur Lebrun.

Ah! bravant l'œil jaloux de la Parque trompée,
Si de leur sang divin quelque goutte échappée
Animait un mortel, et vivait parmi nous!
S'il rappelait encor leurs augustes images,
Il verrait nos hommages,
Nos respects, nos trésors, nos cœurs à ses genoux.

S'il était un mortel qui du nom de Voltaire
Portât chez nos neveux l'honneur héréditaire,
Ce nom serait alors son immortel appui;
Et Mérope, et Brutus, Sémiramis, Alzire,
Et la tendre Zaïre,
Élèveraient leurs voix, et parleraient pour lui.

Eh! cependant, aux yeux de sa patrie entière,
Du grand nom de Corneille une jeune héritière
Voit couler dans l'oubli ses destins et ses pleurs,
Et d'un astre jaloux l'inflexible vengeance,
Lui versant l'indigence,
Épuise sur ses jours la coupe des malheurs.

Dans le réduit sacré du solitaire asile
Où languit sa misère, où son destin l'exile,
La fierté d'un grand nom rend ses maux plus pressants;
Et de tristes cyprès cette rose ombragée,
Par les vents outragée,
Implore en vain des cieux les rayons caressants.

C'est là qu'au sein des nuits, sous leurs ombres muettes,
Le silence irritant ses larmes inquiètes,
Elle exhale en sanglots ces regrets douloureux:
« Mânes d'un demi-dieu que le Parnasse adore,
« Chère ombre que j'implore,
« Jette un œil de pitié sur ton sang malheureux!

« Hélas! si jusqu'à toi mes pleurs ont pu descendre,
« Corneille! si mes cris ont éveillé ta cendre,
« Venge l'éclat d'un nom par toi-même anobli!
« Que dis-tu quand tu vois le rejeton fidèle

« D'une tige immortelle
« Languir dans les horreurs d'un indigent oubli?

« Ainsi de tes lauriers les promesses sont vaines;
« Et ton sang généreux coulera dans mes veines,
« Pour se voir insulté des destins ennemis :
« Les secours dédaigneux, l'indigence tremblante,
« Et la honte accablante,
« Voilà donc les honneurs à ta race promis? »

. . . .

Les pleurs coupent sa voix... O surprise! ô merveille!
Dans sa retraite obscure un doux éclat l'éveille;
Son lit paraît flotter dans l'azur radieux :
Ses regards éperdus nagent dans la lumière;
Une ombre auguste et fière
Dévoile avec splendeur tout Corneille à ses yeux.

. . . .

De gloire et de misère étrange destinée!
O mon sang! ô ma fille! ô chère infortunée!
Rends ton malheur auguste, et fais rougir le Sort.
La sublime vertu ne peut être avilie;
L'âme de Cornélie
Sut braver les revers, et César, et la mort.

. . . .

Si le nom de Corneille est ton seul héritage,
Cette gloire n'est point un stérile partage :
O ma fille! ta dot est l'immortalité;
Et je laisse à ton sort, que mon destin protége,
Mes lauriers pour cortége :
Leur ombre sert d'asile à ma postérité.

Comme un jeune palmier, levant sa noble tête,
Sous l'ombre paternelle affronte la tempête,
Rival du cèdre altier qui règne sur les monts;
Si ton nom fut le mien, et si mon sang t'anime,
Lève un front magnanime!
Ma race peut marcher rivale des Bourbons.

Connais-tu tes aïeux ? C'est cette foule illustre
De héros qui me doit et sa vie et son lustre.
Je ranimai leur cendre au feu de mes crayons.
Le Cid, Héraclius, Cinna, Pompée, Horace,
Demi-dieux de ma race,
T'ouvrent déjà leurs bras, te prêtent leurs rayons.

. . . .

Un rival de mon nom, si quelqu'un le peut être,
Voilà le protecteur que tu dois reconnaître ;
Tu peux, en l'implorant, l'élever jusqu'à toi.
Voltaire est ce rival, du moins si j'ose en croire
Les récits que la gloire
Sur la rive des morts en sema jusqu'à moi.

. . . .

C'est peu qu'en ses écrits l'humanité l'inspire,
La tendre humanité dans son âme respire ;
Elle ouvre aux malheureux et son cœur et sa main.
Sans doute il n'eut jamais cette perfide adresse
Qui, feignant la tendresse,
D'un faste bienfaisant voile un cœur inhumain.

. . . .

Bienfaisance sublime ! ô déesse adorée !
Toujours à tes regards l'infortune est sacrée !
Un grand cœur s'enrichit des présents qu'il a faits.
Qu'il est beau d'accueillir la vertu malheureuse !
Une âme généreuse
Enchaîne tous les cœurs par le nœud des bienfaits.

Ma fille, si mon ombre, au sein de l'Élysée,
Par ces récits heureux ne fut point abusée,
Il est digne en effet de venger tes malheurs :
Tes malheurs et ton nom, quels titres plus augustes ?
Quels arbitres plus justes,
Entre le Sort et toi, que sa gloire et tes pleurs ?

Dis-lui que si Mérope eût devancé Chimène,
De son chaos obscur dégageant Melpomène,

Sans doute il eût brillé de l'éclat dont j'ai lui.
S'il eût été Corneille, et si j'étais Voltaire,
Généreux adversaire,
Ce qu'il fera pour toi, je l'eusse fait pour lui [1].

ODE.

L'AMOUR ET L'ABEILLE.

L'AMOUR.

Quoi! tandis qu'elle sommeille,
Tu piques ma chère Églé?
Tu mourras, maudite abeille,
Tu mourras, serpent ailé.

L'ABEILLE.

Dieu d'Amour, apprends la cause
De mon innocente erreur :
Je l'ai prise pour la rose ;
J'ai cru sucer une fleur.

L'AMOUR.

Et ton atteinte cruelle
Serait impunie! oh, non :
Je veux t'arracher une aile,

[1] Voici ce qu'écrivait Voltaire à Damilaville, 2 février 1761.

« J'insiste avec la même chaleur sur le changement *que l'on veut faire* dans ce que je dis de l'ode de M. de Buffon. Je dis qu'il y a dans son ode des strophes admirables, et cela est vrai. Les trois dernières, surtout, me paraissent aussi sublimes que touchantes ; et j'avoue qu'elles me déterminèrent sur-le-champ à me charger de mademoiselle Corneille, et à l'élever comme ma fille. Ces trois dernières strophes me paraissent admirables, je le répète. Vous voulez mettre à la place, *sentiments admirables;* mais un sentiment de compassion n'est point admirable ; ce sont les strophes qui le sont. Je demande en grâce qu'on imprime ce que j'ai dit, et non pas ce qu'on croit que j'ai dû dire..... »

Fréron dépeça cette ode, strophe par strophe, et, s'amusant du faux sublime, fut injuste pour les beautés réelles. Lebrun s'en vengea en écrivant contre lui la *Wasprie* [1], diatribe pleine d'injures, mais où il peint avec talent et vérité les fausses doctrines des critiques de Fréron en fait de poésie.

[1] *Wasp*, en anglais, signifie frelon.

Ou briser ton aiguillon.

L'ABEILLE.

Te sied-il, enfant colère,
De punir, dans tes rigueurs,
Une piqûre légère,
Toi qui déchires les cœurs?

ODE

A MONSIEUR DE BUFFON,

Sur une maladie violente qui fit craindre pour ses jours, lorsqu'il avait déjà perdu madame DE BUFFON à la fleur de l'âge et de la beauté.

Cet astre, roi du jour au brûlant diadème,
Lance d'aveugles feux, et s'ignore lui-même,
Esclave étincelant sur le trône des airs;
Mais l'astre du génie, intelligente flamme,
Rayon sacré de l'âme,
A sa libre pensée asservit l'univers.

O génie! à ta voix l'univers semble éclore!
Ce qu'il est, ce qu'il fut, ce qu'il doit être encore,
Malgré les temps jaloux se révèle à tes yeux :
Ton œil vit s'élancer la comète brûlante
Qui de la sphère ardente
A détaché ce globe autrefois radieux.

Tel qu'on nous peint Délos, au sein des eaux flottante,
Tu le vois, dans sa course invisible et constante,
Sur son axe rouler dans l'océan des airs.
Aux angles des vallons tu vois encore écrite
La trace d'Amphitrite,
Et les monts attester qu'ils sont enfants des mers.

Sans aller désormais, par un larcin funeste,
Dans l'Olympe jaloux ravir le feu céleste,
Et, nouveau Prométhée, irriter un vautour,
Tu sais lancer au loin, du sein brûlant d'un verre,

Ces flèches de lumière
Que de son carquois d'or verse le dieu du jour.

Tu fais plus : Jupiter, assemblant les nuages,
Devant son char tonnant roule en vain les orages,
A d'impuissants éclats tu réduis son courroux :
Ce dieu, jusqu'en ses mains, voit sa foudre égarée,
Par un fer attirée,
N'obéir qu'au mortel qui dirige ses coups.

La nuit dérobe en vain l'Olympe dans ses voiles,
Ton sublime regard y poursuit les étoiles ;
Tu vois dans l'avenir s'éclipser leurs flambeaux ;
Et, d'un œil de cristal armant sa faible vue,
Ton audace imprévue
Dans les cieux étonnés surprend des cieux nouveaux.

Là, dans l'immensité l'éther roule ses ondes;
Des milliers de soleils, des millions de mondes :
Deux forces balançant tous ces globes divers,
Les éléments rivaux, l'équilibre et la vie,
Composent l'harmonie,
L'édifice mouvant de ce vaste univers.

Eh ! quel autre eût tracé de ces orbes immenses
La figure, le cours, les erreurs, les distances ?
Quel autre osa peser ces corps impérieux ?
Ce n'est plus Jupiter, c'est toi, divin génie,
Qui, sous l'œil d'Uranie,
Tiens d'un bras immortel la balance des cieux.

Au sein de l'infini ton âme s'est lancée ;
Tu peuplas ses déserts de ta vaste pensée.
La nature avec toi fit sept pas éclatants ;
Et, de son règne immense embrassant tout l'espace,
Ton immortelle audace
A posé sept flambeaux sur la route des temps.

Tel éclatait Buffon ! Son âme ardente et pure

Dans ses brillants essors planait sur la nature ;
Il franchit l'univers à ses yeux dévoilé.
Aigle qui t'élançais aux voûtes éternelles,
Tu sens languir tes ailes ;
Et l'Érèbe t'envie à l'empire étoilé.

Jaloux de tant de gloire, un monstre au front livide,
De serpents dévoré, de vengeances avide,
L'Envie avec horreur en contemplait le cours :
Elle fuit, en grondant, sa lugubre caverne,
Et vole au sombre Averne,
De deux filles du Styx implorer le secours.

« Noires divinités, un demi-dieu nous brave ;
« Il a conquis l'Olympe, et me croit son esclave ;
« Son titre d'immortel partout choque mes yeux :
« Sa vue est mon supplice ; et, pour l'accroître encore,
« Un marbre que j'abhorre
« Consacre mes affronts, et ses traits odieux.

« Quoi ! je serais l'Envie ! eh ! qui pourra le croire,
« S'il jouissait, vivant, de ce tribut de gloire?
« Si mes serpents vaincus y rampaient sous ses pas ?
« Allez, courez, volez ; de ce marbre infidèle
« Détruisez le modèle ;
« Précipitez Buffon dans la nuit du trépas. »

Elle dit ; et, courant le long des rives sombres,
Ces monstres font frémir jusqu'au tyran des ombres ;
L'Érèbe est effrayé de les avoir produits ;
Et le fatal instant où leur essaim barbare
S'envole du Tartare
Semble adoucir l'horreur des éternelles nuits.

L'une au souffle brûlant, à la marche inégale ;
L'autre, du doux sommeil implacable rivale,
Fendent l'air embrasé de leurs triples flambeaux.
La Nuit avec horreur roule son char d'ébène ;
Les nymphes de la Seine

Cherchent, en frémissant, l'abri de leurs roseaux.

Non loin de ce rivage est un séjour illustre
Qui du Pline français emprunte un nouveau lustre ;
La Nature, en ses mains, y remet ses trésors.
Là ces filles du Styx, aux ailes enflammées,
Par l'Envie animées,
Dirigent vers Buffon leurs sinistres essors.

A peine elles touchaient au seuil du noble asile,
Que la fille d'Hébé l'abandonne et s'exile ;
Morphée, en gémissant, voit flétrir ses pavots :
Leur vol a renversé ces tubes et ces sphères
Qui, loin des yeux vulgaires,
Servaient du demi-dieu les sublimes travaux.

O divine Uranie ! en ces moments funestes,
Quel soin t'arrête encor sur les voûtes célestes?
Ton fils succombe... hélas! que t'importent les cieux ?
Viens de tes purs rayons consoler sa paupière ;
Viens rendre à la lumière
L'ami, le confident, l'interprète des dieux.

C'est donc peu que le ciel de talents soit avare !
La terre en est jalouse ! et le sombre Ténare
Poursuit nos demi-dieux jusque sur leurs autels !
Ah ! si la mort détruit votre plus digne ouvrage,
Dieux, témoins de l'outrage,
N'est-ce pas une erreur de vous croire immortels ?

Que vois-je?... Ah! cette main si rapide et si sûre,
Qui d'un trait enflammé sut peindre la nature,
Se glace, et sent tomber son immortel pinceau !
Et déjà, sur ces yeux qu'allumait le génie,
La fièvre et l'insomnie
Ont des pâles douleurs étendu le bandeau.

La Nature en gémit : sa voix, sa voix puissante,
Dans les airs jette un cri d'amour et d'épouvante ;

Ce cri vole au Cocyte, et fait frémir ses eaux;
Lachésis s'en émeut; Clotho devient sensible;
Mais sa sœur inflexible
Déjà presse le fil entre ses noirs ciseaux.

C'en était fait! Soudain par l'Amour embrasée,
Une ombre, tout en pleurs, du fond de l'Élysée
S'élance, et d'Atropos embrasse les genoux.
« Oui, tu vois son épouse, ô fatale déesse!
« Pardonne à ma tendresse,
« Pardonne à ma douleur de suspendre tes coups.

« Ah! garde-toi de rompre une trame si belle;
« Par le nom d'un époux ma gloire est immortelle :
« Je lui dois mon bonheur; qu'il me doive le jour.
« Orphée, en t'implorant, obtint son Eurydice :
« Que ma voix t'attendrisse!
« Sois sensible deux fois aux larmes de l'amour!

« Dès mon aurore, hélas! plongée aux sombres rives,
« Je ne regrette point ces roses fugitives
« Dont l'Amour couronna mes fragiles attraits :
« O Mort! combien pour moi ta coupe fut amère!
« J'étais épouse et mère;
« Un fils et mon époux font seuls tous mes regrets.

« Ah! prends pitié d'un cœur qui s'immole soi-même;
« Qui, par excès d'amour, craint de voir ce qu'il aime :
« Qu'il vive pour mon fils, c'est vivre encor pour moi!
« O Parque! ma douleur te demande une vie
« Déjà presque ravie :
« La moitié de lui-même est déjà sous ta loi. »

A peine elle achevait, le demi-dieu respire;
La Parque, en frémissant, la regarde et soupire.
Tes pleurs, nouvelle Alceste, ont sauvé ton époux!
Tu vois le noir ciseau pardonner à sa proie;
Un cri marque ta joie;
Et du triste Léthé les bords te sont plus doux.

Fuis, noir essaim des maux que déchaîna Pandore ;
Olympe, fais briller ta plus riante aurore ;
O Nature! le ciel t'a rendu ton amant.
Et toi, dont l'amitié souvent daigna sourire
Aux accents de ma lyre,
Reçois ces vers, baignés des pleurs du sentiment.

Puissé-je d'un rayon embellir ta couronne!
Les lauriers sont plus chers quand l'amitié les donne.
Nos cœurs et nos penchants suivaient un même cours :
Ma lyre osa chanter ton amante immortelle ;
Mais tu la rends si belle,
Que toi seul as fixé ses augustes amours.

Ses autels sont les tiens ; et sa gloire.... Qu'entends-je?
Quel reptile insolent croasse dans la fange?
Mes chants en sont plus doux ; ses cris, plus odieux :
Tandis qu'un noir Python siffle au bas du Parnasse,
Pindare avec audace
Vole au sommet du Pinde, et chante pour les dieux.

VARIANTE.

Première strophe, telle qu'elle fut imprimée dans la première édition de cette Ode.

Cet astre, roi du jour, au brûlant diadème,
Lance d'aveugles feux et s'ignore lui-même :
Il éclaire le monde et ne le connaît pas.
Mais l'astre du génie, intelligent, sublime,
Du ciel perce l'abîme,
L'embrasse, et de Dieu même interroge les pas.

ODE

SUR LES RICHESSES.

Si l'or prolongeait la vie,
Mes vœux, mes soins, mon envie,

Seraient d'amasser de l'or :
La Mort frappant à ma porte,
O Mort, lui dirais-je, emporte,
Au lieu de moi, mon trésor !

Mais si tout l'or d'un monarque
Ne saurait fléchir la Parque
Quand Minos a prononcé ;
Pour des richesses trop vaines
Pourquoi tant de soins, de peines?
Pourquoi tant d'or amassé?

Irais-je, en des cours sinistres,
Vendre aux princes, aux ministres,
Mon indigente candeur ;
Ou, trafiquant à Cythère,
Gagner cet or adultère
Qui fait rougir la pudeur?

Irais-je à leur sol aride,
Et sous la zone torride,
Ravir les fils du Niger,
M'enrichir de leurs supplices,
Et de mes vaisseaux complices
Lasser l'une et l'autre mer?

Que, sans ami, sans amante,
Un vil Toinard[1] se tourmente
Sur son trésor enfoui ;
Là, pris dans son piége infâme,
Qu'il morde, exhalant son âme,
L'or dont il n'a pas joui !

Que cet or, fruit de l'usure,
Corrompe sa race impure
Jusqu'au dernier rejeton;

[1] Nom d'un avare que sa mort rendit célèbre. La porte du caveau où était son trésor se referma sur lui et il mourut de faim et de rage sur son or.

Et que leur prodigue joie
Livre tous ses fils en proie
A la faim d'Érésichthon !

Pour moi, qui, suivant la trace
D'Anacréon et d'Horace,
M'inquiète peu du sort ;
Sans autre bien que ma lyre,
Entre Bacchus et Thémire
J'attends une douce mort.

ODE

SUR LES CAUSES PHYSIQUES DES TREMBLEMENTS DE TERRE. ET SUR LA MORT DU JEUNE RACINE.

Quels fléaux, malheureuse terre,
Rassemblent tes antres profonds !
Le soufre, aliment du tonnerre,
Y roule ses noirs tourbillons ;
Des sels, des nitres, du bitume,
Le mélange en grondant s'allume ;
Les vents irritent leurs combats ;
Et leur choc, signal des tempêtes,
Fait tonner les cieux sur nos têtes,
Et mugir l'enfer sous nos pas.

Ces feux, âme de l'harmonie,
Semés, errants dans tous les corps,
Quand leur puissance est réunie,
En troublent souvent les accords.
Des mers excitant les ravages,
On les a vus, loin des rivages,
Dans les airs lancer les vaisseaux ;
Et plus d'une île épouvantée,
Roulant sur sa base agitée,

Se perdre en flammes sous les eaux.

Voyez ces monts, race effrayante,
Peuple de géants en fureur,
Qui de leur bouche foudroyante
Jettent la flamme et la terreur.
De feux leurs têtes étincellent,
A leurs pieds les villes chancellent;
Ils versent des fleuves brûlants :
L'Hécla, le Vésuve s'entr'ouvre;
Et l'enfer, que l'œil y découvre,
Bouillonne dans leurs vastes flancs.

Sans détruire l'antique masse
Que presse l'océan des airs,
L'Éternel en change la face,
Mobile empire des revers.
Tout naît; tout meurt; tout doit renaître;
Tout perd la forme de son être,
Frêle ouvrage des éléments :
La Nature, active et féconde,
Sans cesse reproduit le monde,
Éternel dans ses changements.

Un destin jaloux et suprême
Circule dans tous les climats;
Sur le chaume et le diadème
Il imprime en courant ses pas.
Tout cède, mer, peuple, rivage,
Jouet constant d'un sort volage;
Nul roi ne l'enchaîne à sa cour :
Il trompe une crédule joie;
S'il passe sans toucher sa proie,
Il la dévore à son retour.

Smyrne, Pompéiane, Héraclée,
Et toi, Lima, ville des rois,
Du sein de la terre ébranlée
Vous disparûtes à sa voix!

Triste objet de son inconstance,
Ta cendre atteste la puissance
Du sort qui dompte l'univers :
Lisbonne! tu sens les atteintes
Des foudres que n'ont pas éteintes
Cinq lustres et deux cents hivers.

France! Albion! vous que la guerre
Sépare encor plus que les flots,
Autrefois une même terre
Unissait vos peuples rivaux.
L'onde enleva dans sa furie
Aux bords féconds de l'Hespérie
Les champs par l'Etna désolés.
Un orage est l'Hercule antique
Qui des rives de la Bétique
Détacha les climats brûlés.

Mais l'effroi dont frémit le Tage
Passe aux îles de Gérion,
De l'Èbre aux sables de Carthage,
De l'Afrique aux champs d'Albion.
Les deux mers s'appellent, s'unissent;
Leurs flots se heurtent, et mugissent,
Couverts de monstres bondissants;
Et, du sein des ondes fumantes,
Le gouffre des mers écumantes
Vomit la flamme des volcans.

Quoi! le vaste amas de tes ondes
Presse ces volcans allumés!
Océan, tes voûtes profondes
Les tenaient en vain renfermés!
Quoi! le ciel, pur et sans orage,
A vu les horreurs du naufrage
Errer sur les flots entr'ouverts;
Et d'une rive désolée
L'Amérique en vain reculée

S'épouvante au delà des mers !

Quel bruit ! quel horrible murmure !
Qu'annonce ce tumulte affreux ?
Purge le sein de la nature,
Ouvre tes foyers orageux ;
Feu vengeur, sors de tes abîmes,
Épargne ou frappe tes victimes :
C'est trop effrayer les humains.
Quels forfaits poursuit ta colère ?
Quels rivages, quel hémisphère
Menacent tes coups incertains ?

Dieux, à la foudre étincelante
La guerre allume ses flambeaux !
L'Europe, encor pâle et tremblante,
De ses fils creuse les tombeaux.
Triste amante des funérailles,
Pourquoi, déchirant tes entrailles,
Chercher de nouvelles horreurs ?
Prends-tu cette onde mugissante,
Ou la terre encor frémissante,
Pour théâtre de tes fureurs ?

La tempête, agitant ses ailes
Comme un effroyable vautour,
Couvre les yeux d'ombres mortelles,
Et des mers fait l'immense tour :
Des reflux troublant l'harmonie,
Autour de la froide Hibernie
L'onde bondit de toutes parts ;
Tandis que sa vague rapide
Va, sous les colonnes d'Alcide,
De Cadix noyer les remparts,

Toi qui grondes sur ces rivages,
Mer, si tu connais la pitié,
Épargne au moins dans tes ravages
L'objet de ma tendre amitié.

Hélas! aux rives du Permesse,
Le même âge, la même ivresse
Autrefois emporta nos pas!
Les Muses!... Quel destin bizarre,
Quelle divinité barbare
T'enlève à jamais de leurs bras?

Reviens... la mer s'élance... Arrête!
Vois, crains, fuis ces flots suspendus!
Ils retombent!... Dieux! la tempête
L'entraîne à mes yeux éperdus.
Divin Racine, ombre immortelle,
Ton fils... il expire, il t'appelle;
Volez, Muses, Grâces, Amours,
Volez! sa bouche vous implore.
Toi, déesse plus chère encore,
Amitié, vole à son secours.

Quels lauriers ceindront sa jeunesse,
S'il peut vaincre un destin jaloux?
Que ses vertus et ma tendresse,
O mer! désarment ton courroux!
Tu fuis en étalant ton crime...
La Parque saisit sa victime,
Et détourne ses yeux sanglants;
Ses yeux même en versent des larmes;
Les Amours regrettent ses charmes,
Et les Arts pleurent ses talents.

O Muses, recueillez ces restes
Que l'onde et la Parque ont flétris!
Disputez à ces mers funestes
Un triste et précieux débris.
Et toi, dont j'adore la cendre,
Si tes mânes daignaient entendre
Des chants consacrés à ta mort,
Que, pénétrant la rive sombre,
L'amitié console ton ombre
Des injustes rigueurs du sort!

ODE

CONTRE UN ZOILE.

Quelle audace, nouveau Lycambe,
Te livre aux fureurs de l'iambe?
Crains tout d'Apollon irrité;
Crains que, par de sanglantes rimes,
Ma muse ne donne à tes crimes
Une affreuse immortalité.

Tu croyais, aveugle en ta rage,
Voir en pleurs dissiper l'orage
D'un jeune et stérile courroux:
Lâche, tu comptais sur mes larmes!
Tu pâlis à l'aspect des armes;
La peur fait chanceler tes coups.

Ah! toujours le crime est timide;
Toujours de vengeances avide
Némésis poursuit les forfaits.
Vois dans cette nue irritée,
Vois l'impitoyable Adrastée
Qui te menace de ses traits.

Plus rapides que le tonnerre,
Ses pieds bondissent sur la terre;
Sa tête horrible fend les airs.
Le bruit de ses ailes sanglantes,
Le choc de ses flèches brûlantes
Vole, atteint, frappe les pervers.

ODE

APRÈS UNE QUERELLE D'AMOUR.

Amour, oui, j'ai pleuré; mais tes pleurs ont des charmes:
Que mes rivaux en soient jaloux!

Nos baisers, humides de larmes,
Nous semblèrent encor plus brûlants et plus doux.

Ah! de tes feux naissants les divines prémices,
Amour, n'ont peut-être jamais
Égalé ces vives délices
Qu'amène après l'orage une amoureuse paix.

Que deviennent alors tous ces torrents d'injures
Qu'exhale un dépit enflammé,
Et ces assurances parjures
De haïr pour jamais ce qu'on a trop aimé?

Quel charme quand Thémire, insultante et grondeuse,
Vient tout à coup à s'apaiser,
Et que sa lèvre encor boudeuse
Sourit sans le vouloir, et médite un baiser!

Ces vains courroux, l'effroi des languissantes âmes,
De Vénus raniment les jeux :
Vénus aime les cœurs de flammes,
Et son jour le plus doux naît d'un ciel orageux.

ODE

SUR L'ÉTAT DE DÉCADENCE DE LA MONARCHIE FRANÇAISE. DURANT LA DERNIÈRE MOITIÉ DU RÈGNE DE LOUIS XV.

Il n'est plus ce temps où la lyre
Des gouffres de l'humide empire
Attira les dauphins émus,
Ravit Eurydice au Ténare,
Et bâtit ces murs où Pindare
Charmait la race de Cadmus.

J'ai vu les Muses éplorées
Fuir tes rives déshonorées,
O rivale de Sybaris!
J'ai vu les Hectors disparaître,

Et plus d'une Hélène y renaître,
Fatale aux neveux de Pâris.

Non, non, le cygne de l'Ismène
Jamais aux rives de la Seine
N'eût tenté d'essors généreux.
Le génie adore la gloire,
Et des regards de la Victoire
Emprunte ses plus nobles feux.

A ses chants applaudit l'Alphée;
A ses chants l'horrible Typhée,
Sous le poids de l'Etna fumant,
Respire; et, dans sa triple serre,
L'aigle des dieux sent leur tonnerre
Frémir d'un saint ravissement.

Peuple servile, âmes glacées,
Pour vous la muse des Alcées
N'enfante que de vains accords;
Et votre mollesse hautaine
Jamais de l'audace thébaine
N'a senti les divins transports.

Ici, la Honte est couronnée;
La Vertu rampe, profanée
Sous le char du vice insolent:
Nul frein à l'aveugle Licence;
Thémis y flétrit l'Innocence;
Tout meurt sous un sceptre indolent.

Les Anténors vendent l'empire;
Thaïs l'achète d'un sourire;
L'or paye, absout les attentats.
Partout, à la cour, à l'armée,
Règne un dédain de renommée
Qui fait la chute des États.

Il n'est plus de gloire unanime,

Plus de cet espoir magnanime
Qu'enflamme l'aspect du danger.
O nation vile et flétrie,
Tu ne connais plus la patrie :
Comment saurais-tu la venger ?

Mars a rougi de tes outrages ;
Mars a vu tes faibles courages
Trahir les destins de Francus :
Tes héros, voués à la fuite,
Tombent sous les coups de Thersite,
Surpris de les avoir vaincus.

Était-ce pour ces destinées
Que, trompant les mains acharnées
Des Grecs armés contre ses jours,
Le fils d'Hector, fendant les ondes,
Atteignit ces rives fécondes
Où le Rhône achève son cours ?

Troie en vain sortit de sa cendre :
Tous les maux qu'a prédits Cassandre
Poursuivent le sang d'Hélénus.
Plus faible que l'amant d'OEnone,
C'est Priam, c'est un roi qui donne
Le sceptre aux filles de Vénus !

ODE.

ASTRÉE,

OU LES REGRETS DE L'AGE D'OR.

Age d'or, siècle heureux[1], doux empire de Rhée,
Quel astre bienfaisant nous rendra tes beaux jours ?
Et toi, fille du Ciel, chère et divine Astrée !

[1] On sait que nos anciens historiens font descendre les Français de Francus, fils d'Hector et neveu de Pâris. Ce système était très-favorable à la poésie, et aux traits allégoriques. (*Note de l'auteur.*)

Nous fuis-tu pour toujours?

Je sais qu'à tes bienfaits la Terre enfin rebelle
Te força de voler aux célestes lambris :
Nos crimes t'ont vengée ; ah! reviens de Cybèle
Réparer les débris.

A travers ces horreurs du glaive et du salpêtre,
Hélas! reconnais-tu ces champs délicieux,
Ces bocages riants, cet Olympe champêtre
Qu'habitaient nos aïeux?

Sur des rameaux féconds l'homme cueillait la vie;
Un lait pur l'abreuvait de ses flots argentés;
Et sa timide faim n'était pas assouvie
De mets ensanglantés.

Le fer, paisible alors, ignorait le carnage ; .
D'innocentes brebis nous cédaient leurs toisons :
Les cœurs étaient sans fiel, l'Olympe sans nuage,
La terre sans poisons.

Les amants se paraient de fleurs toujours écloses ;
L'Hymen ne venait pas enchaîner les Désirs :
C'était l'Amour encor : ses fers étaient des roses,
Ses devoirs, des plaisirs.

Le noir Chagrin voltige autour des lits de soie ;
Vénus et le Sommeil aiment des lits de fleurs :
Le Ciel, dans ces beaux jours, ne permit qu'à la joie
De répandre des pleurs.

Cette tendre Pudeur, la première des Grâces,
La Pudeur seule était le fard de la Beauté;
Et la Vertu riante amenait sur ses traces
La pure Volupté.

L'homme ignorait le crime, et les dieux le tonnerre;
Nul Terme soupçonneux ne borna les moissons :
Les biens étaient communs; on ne vit sur la terre
Ni Louvres ni prisons.

Libre de souverains, tout mortel croyait l'être ;
La Vertu fit nos dieux, les Mœurs firent nos lois ;
Et de ses nobles flancs Cybèle voyait naître
Tout un peuple de rois.

Que la Nature alors se plut sur nos rivages !
Qu'elle aimait à sourire aux champêtres mortels !
Son culte fut l'Amour; ses temples, des bocages ;
Des gazons, ses autels.

Nuls trésors, nuls besoins : leur richesse était pure ;
C'était l'or des moissons, et l'argent des ruisseaux ;
Ils avaient pour lambris des tentes de verdure ;
Pour sujets, leurs troupeaux.

O riche Pauvreté, quels maux suivent ta perte !
O que d'arts criminels sont enfants de Plutus !
Arts, vous peuplez la terre! et la terre est déserte
Des premières vertus.

L'aveugle Ambition, la Discorde barbare,
La sourde Politique aux nocturnes complots,
L'ardente Soif de l'or, et l'Opulence avare,
Respectaient leur repos.

Les antiques forêts, dépouillant leurs ombrages,
N'allaient point sur les mers lutter contre les vents ;
Ni de frêles humains défier les orages,
Dans ces tombeaux flottants.

Ces bombes, de la Mort filles épouvantables,
Et cet airain tonnant que Bellone a creusé,
Ne lançaient point encor de leurs flancs redoutables
Un trépas embrasé.

Les ans seuls nous guidaient vers la fatale barque,
Une lente vieillesse éteignait leur flambeau :
Mais l'homme ose ajouter, plus cruel que la Parque.
Des routes au tombeau.

Nos Alcides, marchant en ligne foudroyante,
Hérissent de poignards leur tube meurtrier;
Et, le sabre à la main, vole en troupe bruyante
Le centaure guerrier.

C'était peu de la terre: on combat sur les ondes.
L'homme embarque avec lui des orages brûlants;
Et Téthys voit tomber dans ses grottes profondes
Des cadavres sanglants.

L'Enfer même ignorait cette fatale poudre
Dont Mars unit la flamme aux ravages du fer :
Le croirai-je ? un mortel ose arracher la foudre
Aux mains de Jupiter!

Il a pétri ces feux, honneur de la Nature,
Ces grains qui font germer d'innombrables trépas;
Effroyable assassin d'une race future
Qu'il ne connaissait pas!

Sors de la tombe, et viens dans les champs de Bellone:
Vois de ton art fatal les sinistres bienfaits;
Vois ces corps tout fumants que ta foudre sillonne;
Et compte tes forfaits!

Ah! plutôt disparais, monstre horrible et barbare!
Ton ombre à la Nature inspire trop d'effroi :
Fuis! que ton art brûlant, trop digne du Tartare,
S'y replonge avec toi!

ODE.

ARION.

Quel est ce navire perfide
Où l'impitoyable Euménide
A soufflé d'horribles complots?
J'entends les cris d'une victime

Que la main sanglante du Crime
Va précipiter dans les flots.

Arrêtez, pirates avares,
Durs nochers ! Que vos mains barbares
D'Arion respectent les jours !
Arrêtez ! écoutez sa lyre !
Il chante ; et, du liquide empire,
Un dauphin vole à son secours.

Il chante ! et sa lyre fidèle,
Du glaive qui brille autour d'elle,
Charme les coups impétueux ;
Tandis que le monstre en silence,
Sous le demi-dieu qui s'élance,
Courbe son flanc respectueux.

Le voilà, tel qu'un char docile
Qui l'emporte d'un cours agile
Sur la plaine immense des mers !
Et, du fond des grottes humides,
Arion voit les Néréides
Courir en foule à ses concerts.

O merveilles de l'Harmonie !
L'onde orageuse est aplanie ;
Le ciel devient riant et pur.
Un doux calme enchaîne Borée ;
Les palais flottants de Nérée
Brillent d'un immobile azur.

Jeune Arion, bannis la crainte ;
Aborde aux rives de Corinthe :
Périandre est digne de toi.
Minerve aime ce doux rivage ;
Et tes yeux y verront un sage
Assis sur le trône d'un roi.

Hélas! si jamais la Fortune

M'égarait au sein de Neptune
Parmi des nochers ravisseurs,
Muses, daignerez-vous m'apprendre
S'il est un nouveau Périandre,
Digne amant des savantes Sœurs?

Est-il vrai qu'en nos jours barbares,
Où des Linus et des Pindares
On dédaigne les doctes vers,
Un prince que Minerve inspire,
Frédéric, ouvre son empire
Aux arts, flambeaux de l'univers?

ODE

A UN CONVIVE ASTRONOME.

Ami, laisse rouler la terre
Autour de l'astre des saisons :
Ris et bois : j'aime mieux ce verre
Que l'astrolabe des Newtons?

Qu'importe qu'au centre du monde
Le soleil fixe ses destins,
Pourvu que sa chaleur féconde
Mûrisse toujours nos raisins?

Tout son plaisir, toute sa gloire,
C'est de colorer ce doux jus;
La nôtre, ami, c'est de le boire :
Boire, aimer, que faut-il de plus?

Crois-moi, sous l'ombre de la treille
Goûte le charme des beaux jours :
Chaque heure, en fuyant, nous conseille
De ravir des moments si courts.

Et toi, lyre, aimable convive
Qui sais plaire aux festins des dieux,

Rends ton allégresse plus vive
Par tes accents mélodieux.

Qu'à tes sons la folle Ménade
Danse sous nos planes touffus,
Tandis qu'une vive Naïade
Rafraîchit l'urne de Bacchus.

Ainsi, mêlant avec adresse
Le doux myrte au pampre glacé,
Je respire une double ivresse
Sous leur feuillage entrelacé.

Si jamais l'envieux Saturne
Me jette un sinistre regard,
O Bacchus, je veux dans ton urne
Enivrer ce maudit vieillard !

ODE.

EUROPE [1].

« Où vais-je? Dieux! ô dieux! et quel monstre rapide
« M'entraîne, en bondissant, sur la plaine liquide?
« La vague m'environne, et me glace d'effroi :
« O ma douce patrie! ô mes sœurs! ô ma mère!
« O palais de mon père,
« Tu ne reverras plus la fille de ton roi!

« Bords heureux de Sidon, rives enchanteresses,
« Ai-je dû préférer un monstre et ses caresses
« Au charme de cueillir vos innocentes fleurs?
« Je te rappelle en vain, berceau de mon enfance!
« Errante et sans défense,
« Je cours l'onde orageuse, hélas! sourde à mes pleurs.

« Venge-moi, Jupiter! (et l'imprudente ignore

[1] Voyez *Horace*, ode XXI, livre III. Toute la première partie de l'ode française est imitée du poëte latin.

« Que le dieu qui l'enlève est le dieu qu'elle implore!
« O Jupiter! foudroie un monstre audacieux,
« Un fatal ravisseur, dont les perfides charmes,
« Sources de tant de larmes,
« De la crédule Europe ont trop séduit les yeux.

« Mer terrible! ah! qu'au moins ton utile furie,
« Si je n'ai pu, vivante, aborder ma patrie,
« M'y rende pour jamais par un naufrage heureux!
« Jette Europe mourante au bord qui la vit naître.
« Prompte à m'y reconnaître,
« Ma mère attend de toi ce présent douloureux.

« Mais quelle île soudaine offre au loin ses rivages?
« Ah! s'il est sur ces bords quelques monstres sauvages,
« Qu'ils viennent de mes jours terminer les horreurs!
« Avant qu'un noir chagrin me sèche et me dévore,
« Puissé-je, belle encore,
« Des tigres affamés repaître les fureurs! »

Telle Europe fendait le sein des mers profondes;
Tels ses cris égarés frappaient les vastes ondes;
Ses blonds cheveux épars flottaient au gré des airs;
Et les fleurs qu'en son voile elle avait amassées,
Sur les flots dispersées,
Vont servir de guirlande aux déesses des mers.

Un nuage de pleurs cache à ses yeux timides
Ces Tritons, accourus de leurs grottes humides,
Qui tous la contemplaient d'un œil respectueux;
Tandis qu'un dieu vainqueur, plein d'amour et de joie,
Bondissant sous sa proie,
Vers la Crète s'élance à pas impétueux.

A peine il y touchait, ô merveille suprême!
Ce taureau qui n'est plus, c'est Jupiter lui-même:
C'est le dieu qui préside aux lambris étoilés;
Qui, des sommets d'Olympe au centre de la terre,
Fait rouler son tonnerre,

Ou calme d'un regard tous les cieux ébranlés.

Mais toujours la grandeur eut des soins trop austères ;
Toujours la majesté nuit aux tendres mystères.
Jupiter aime : il veut ne paraître qu'amant;
Sa foudre, ses éclairs, cette pompe terrible
Fuit de son front paisible,
Et n'y laisse briller qu'un feu doux et charmant.

« Belle Europe, dit-il, pourquoi gémir encore?
« Contemple à tes genoux Jupiter qui t'adore,
« Heureux d'être immortel pour t'adorer toujours !
« Je n'ai point fui l'Olympe : il n'est qu'où tu respires;
« Même quand tu soupires,
« Je sens que ta douleur embellit les amours.

« Conçois un noble orgueil, mortelle fortunée !
« Cède au maître des dieux; cède à la destinée
« Qui réserve à ta race un immortel honneur :
« Je veux de nos soupirs consacrer la mémoire;
« Que l'excès de ta gloire
« Apprenne à l'univers l'excès de mon bonheur.

« Tu vois ces doux climats, riche et vaste contrée
« Qu'échauffe avec amour la zone tempérée,
« Et que pressent deux mers de leurs flots écumeux;
« Du monde divisé cette noble partie
« Va t'être assujettie,
« Et d'Europe à jamais porter le nom fameux.

« C'est là qu'est ton empire : il doit braver les Parques.
« Que de peuples rivaux! que de puissants monarques
« Te doivent leur naissance, et leur gloire, et leurs noms!
« Mais, Europe, ta fille à mes yeux la plus chère,
« Doux espoir de son père,
« C'est la reine des lis, l'amante des Bourbons.

« Ils seront, ces héros! j'armerai leur courage;
« Leur trône à l'univers doit faire un vaste ombrage,

« Et leurs fronts s'élever sur la tête des rois,
« Autant que de l'Ida les plus superbes chênes,
« De leurs têtes hautaines,
« Surpassent l'arbrisseau, frêle habitant des bois.

« Je mettrai dans leurs mains l'olive et le tonnerre;
« Leur sort sera de vaincre ou d'éclairer la terre :
« La main des Arts ceindra leurs fronts victorieux;
« Et ce brillant essaim que de la nuit des âges
« Enferment les nuages
« Saura franchir des temps l'obstacle injurieux.

« Mère superbe, alors de tes fils entourée,
« Sous l'ombrage des lis, triomphante, adorée,
« Combien tu chériras ces fruits de nos amours!
« Veux-tu de ces destins, par un refus injuste,
« Rompre la chaîne auguste,
« Et, contraire à mes feux, reculer ces beaux jours? »

Un baiser suit ces mots : Europe, demi-nue,
Craint de céder, et cède à sa flamme ingénue;
Son voile et sa pudeur en vain luttent encor :
Que ne peut un amant! leurs baisers se répondent;
Leurs âmes se confondent,
Et l'Olympe autour d'eux verse un nuage d'or.

ODE

AUX FRANÇAIS.

O Messène, frémis : Sparte n'est point domptée;
Il lui reste ma lyre : elle enflamme les cœurs.
Tu le disais : ta lyre, ô sublime Tyrthée,
Enfanta des vainqueurs.

Français, ressaisissez le char de la Victoire;
Aux armes, citoyens! il faut tenter le sort.
Il n'est que deux sentiers dans les champs de la gloire :
Le triomphe ou la mort.

Celui que Mars couronne au bout de la carrière
Sur ses pâles rivaux lève un front radieux ;
Et la palme qui luit sur sa tête guerrière
Le place au rang des dieux.

La palme suit de près un espoir magnanime ;
Le doute des succès déjà touche aux revers.
Accourez, combattez ; la France vous anime ;
Les prix vous sont offerts.

L'entendez-vous gémir, cette auguste patrie ?
Elle vous tend les bras, et ses yeux sont en pleurs :
Ses lauriers sont épars ; sa guirlande flétrie
Implore des vengeurs.

« O mes fils ! vous dit-elle, ô douleur trop amère !
« Quelle ombre vient ternir vos lauriers et mes lis ?
« D'un peuple généreux je me croyais la mère :
« N'êtes-vous plus mes fils ?

« Jadis, quand la victoire enflammait vos ancêtres,
« Le Capitole eut peine à sauver ses Romains ;
« La maîtresse du monde eut vos aïeux pour maîtres :
« Rome fut dans leurs mains.

« Que devient aujourd'hui cette audace si fière ?
« Du destin des héros n'êtes vous plus jaloux ?
« Prêts à franchir de Mars la sanglante carrière,
« Soldats, où fuiriez-vous ?

« Vous, guerriers ! vous, Français ! vous, mes fils ! Si vous l'êtes,
« Vengez-moi, vengez-vous ; osez être vainqueurs :
« Les périls, les combats sont les seules retraites
« Ouvertes aux grands cœurs.

« Revenez, ô mes fils, avec ou sur vos armes !
« Ainsi Sparte guerrière éleva ses enfants,
« Contente de les voir, au retour des alarmes,
« Ou morts ou triomphants !

« Si la mort, qui toujours suit les fuites honteuses,

« Dans l'éternelle nuit vous plongeait à mes yeux,
« De quel œil vous offrir aux ombres belliqueuses
« De vos braves aïeux?

« Un seul de leurs regards saurait trop vous confondre.
« Que diraient les Clissons, les Danois, les Bayards?
« Enfants des voluptés, qu'oseriez-vous répondre
« A ces enfants de Mars?

« Là, vous verrez Moncalm, ombre chère et sanglante;
« Ce sang coula pour moi, pour venger mes revers.
« S'il respirait encor, l'Amérique tremblante
« N'eût point reçu de fers.

« Que dis-je? l'Amérique... On insulte mes rives;
« L'Anglais m'ose ravir et la terre et les eaux.
« Français, verrai-je encor mes dépouilles captives
« Enrichir ses vaisseaux?

« O mes fils!... » A ces mots, le trouble, les alarmes,
De sa voix maternelle interrompent le cours.
Français, vous l'entendez; c'est la patrie en larmes
Qui vous tient ce discours.

Vengez-la; repoussez des nations jalouses,
De vos aïeux du moins défendez le tombeau,
Vos pères, vos foyers, le lit de vos épouses,
Et vos fils au berceau.

Quels sont vos ennemis? des lâches, des parjures,
Implorant tour à tour et bravant les traités;
Des restes fugitifs de légions obscures,
Par vous-mêmes domptés.

Vous n'eûtes pour vainqueurs, ni le fer homicide,
Ni ces piéges de flamme échappée en volcans:
Votre ennemi fatal, c'est ce luxe timide,
Corrupteur de vos camps.

C'est cet orgueil jaloux, ces haines intestines,
Qui, divisant les chefs, immolent le soldat:

Malheur à qui s'élève en foulant les ruines
Des lois et de l'État!

Sur le vaisseau public il faut veiller sans cesse,
Pour triompher des vents, des rochers et des mers :
Un seul moment encor de sommeil ou d'ivresse,
Et ses flancs sont ouverts!

Sachez que nos destins sont enfants de nous-mêmes.
La fortune est un nom; le hasard a des lois,
Et ne fait point sans nous flotter les diadèmes
Sur la tête des rois.

Pourquoi de vos malheurs rendre les dieux complices?
Nos revers sont toujours l'ouvrage de nos mains;
Ce qu'on nomme du sort les aveugles caprices
Sont les jeux des humains.

De Crevelt, de Minden si la triste mémoire
Imprimait dans vos cœurs ou la honte ou l'effroi,
Rappelez-vous Lawfeld, rappelez-vous la gloire
Des champs de Fontenoi.

Du sang de nos rivaux ces plaines sont fumantes;
Le soc y vient heurter leurs ossements épars;
Et l'Escaut roule encor jusqu'aux mers écumantes
Les casques et les dards.

Les palmes d'Hastembeck, filles de votre audace,
Et Minorque soumise à vos premiers efforts,
Tout devait, dissipant la terreur qui vous glace,
Enflammer vos transports.

Ah! si de vos lauriers la tige s'est flétrie,
Vrais Achilles, quittez les myrtes de Scyros!
Combattre pour la gloire et venger sa patrie
Est le sort d'un héros.

Plus brûlant que ces feux qui des sombres Ardennes
Embrasent les forêts de sapin en sapin;
Plus fier que l'aquilon précipitant les chênes

Du haut de l'Apennin,

Il vole; il fait briller la flamme vengeresse;
La terreur le devance, et la mort suit ses coups:
Le fer, le feu, le sang échauffe encor l'ivresse
De son noble courroux.

Dans les plaines de Mars s'il doit trouver sa tombe,
Sa tombe est un autel respectable aux guerriers;
Et, couvert de cyprès, heureux vainqueur, il tombe
Sur un lit de lauriers.

Ainsi tomba jadis dans les champs de Ravenne,
Entouré d'Espagnols immolés par son bras,
Ce Nemours indompté, que Mars suivait à peine
Dans le feu des combats.

Vous eussiez vu la gloire, en ces moments funestes,
De son voile de pourpre entourant ce héros,
Le porter tout sanglant sur les voûtes célestes,
Loin des yeux d'Atropos.

Mais celui dont la fuite ose acheter la vie
Revient, les yeux baissés, par de sombres détours;
Il craint tous les regards: la peur, l'ignominie
Enveloppent ses jours.

C'est l'opprobre éternel des bords qui l'ont vu naître,
Du sein qui l'a nourri, des flancs qui l'ont porté:
D'un père, d'une épouse il se voit méconnaître;
Ses fils l'ont rejeté.

Vil aux yeux de l'amour, vil aux yeux du courage,
Lui-même il se dédaigne; il respire l'affront;
Le fardeau de la vie est un poids qui l'outrage,
Et lui courbe le front.

Ah! de ces vils destins vos âmes indignées
S'embrasent, à ma voix, des feux de la valeur;
Et le glaive assoupi dans vos mains dédaignées
S'éveille pour l'honneur.

Soldats! vouez ce glaive aux dangers de la France ;
Ne quittez point ce fer de carnage altéré ,
Que ce fer n'ait éteint sa soif et sa vengeance
Dans un sang abhorré.

S'il vous manque des chefs , du fond des rives sombres
Évoquons Luxembourg , ou Turenne , ou Villars :
Héros de nos aïeux , marchez , augustes ombres ,
Devant nos étendards !

Toujours on vit l'audace enchaîner la fortune ;
Faites à la Victoire expier son erreur.
Dans le sein d'Albion , chez les fils de Neptune ,
Renvoyez la terreur.

Tels d'affreux léopards , dans leurs courses sanglantes ,
Ravagent de Barca les déserts escarpés ;
Mais l'aspect d'un lion , roi des plages brûlantes ,
Les a tous dissipés.

Dieux ! avec quels transports une épouse , une mère ,
Vont presser le vainqueur entre leurs bras chéris !
Qu'il est beau de couvrir les cheveux blancs d'un père
Des lauriers de son fils !

Ce fils verra les siens , un jour dans sa vieillesse ,
Autour de lui pressés , suspendus à sa voix ,
Éveiller leur audace , enflammer leur jeunesse
Au bruit de ses exploits.

C'est alors que ma lyre , amante du courage ,
Consacrant ce mortel par d'immortels accents ,
Fera d'un nom si beau retentir, d'âge en âge ,
Tout l'empire des temps.

ODE.

QU'UNE PAUVRETÉ MALE EST L'AIGUILLON DE LA GLOIRE ET DU GÉNIE.

Le champ des pommes d'or en palmes est aride;
Ces fruits contagieux enivrent la raison :
Muse, tu n'iras point sur la rive hespéride
Cueillir leur funeste poison.

C'est en vain que Plutus, dangereux Hippomène,
Sèmerait dans ta course un métal suborneur;
On ne te verra pas, Atalante incertaine,
Moins prompte au sentier de l'honneur.

Le mérite, élancé du sein de l'indigence,
Sait prendre vers la gloire un vol plus courageux;
Et sa vertu confond la noire intelligence
Des astres les plus orageux.

Noble et fière indigence, aux revers aguerrie,
Amante de l'honneur, et mère des vertus,
C'est toi qui sus former, sous le nom d'Égérie,
Le successeur de Romulus.

C'est ton amour austère, et que Minerve inspire,
Qui lui fit aux Romains dicter de justes lois;
Toi seule as pu fonder les destins et l'empire
Du peuple, souverain des rois.

En vain l'or de Carthage et s'indigne et menace;
La pauvreté de Rome a mis Carthage aux fers :
Les sceptres d'or tombaient sous l'indigente audace
Des conquérants de l'univers.

L'Homère des Anglais, le Milton de la Grèce,
Sublimes indigents, reçurent des autels;
Et ce divin Rousseau, qu'adore le Permesse,
Dut la vie à d'humbles mortels.

Sous les vils instruments d'une obscure industrie,

Les destins lui cachaient sa lyre et son pinceau :
Il eût moins honoré les arts et sa patrie,
Si l'or eût paré son berceau.

Ces vers qui de Bernis ont chanté les pénates,
Par une plume d'or ne furent point tracés :
Riche faveur des rois, depuis que tu le flattes,
Ses vers sont brillants et glacés.

De son obscur asile, un moderne Catulle
A son oiseau parleur fit prendre un noble essor,
Avant que la Fortune à sa muse crédule
Eût attaché des ailes d'or.

Plutus, un jour, trouvant une lyre égarée,
Une corde rompit sous l'effort de ses doigts :
Il en mit une d'or; riche et déshonorée,
Cette lyre perdit la voix!

Des enfants de Plutus on sait trop les disgrâces;
Jamais de Calliope ils n'eurent les faveurs :
L'or ne peut embellir la ceinture des Grâces,
Ni la guitare des neuf Sœurs.

Heureux qui, satisfait des richesses du Pinde,
De son libre destin sait rendre grâce aux dieux,
Et foulerait aux pieds tous les trésors de l'Inde,
Sans daigner y jeter les yeux!

ODE.

Pindarum quisquis, etc.
HOR.

Quiconque dans son vol ose imiter Pindare,
Sur des ailes de cire, ambitieux Icare,
Va chercher follement sa perte dans les airs :
Bientôt, précipité de la voûte céleste,
Son audace funeste
N'enrichit d'un vain nom que l'abîme des mers.

Tel qu'un fleuve à grand bruit tombant d'un roc sauvage,

Fier et nourri des eaux, tribut d'un long orage,
Croît, s'élève, franchit ses bords accoutumés;
Tel Pindare, échappant d'une source profonde,
Bouillonne, écume, gronde,
Roule, immense, à nos yeux éperdus et charmés.

Tous les lauriers du Pinde ornent son front lyrique;
Soit que, dans la fureur d'un chant dithyrambique,
Il se laisse emporter à des nombres sans lois,
Ou qu'il mêle au torrent d'une libre harmonie
Ces trésors du génie,
Ces mots audacieux qu'il prodigue avec choix;

Soit qu'il chante les dieux et leur vaillante race,
Ces rois qui du Centaure étouffèrent l'audace,
Et la Chimère en feu vomissant le trépas,
Ou que son vers consacre un immortel trophée
Au mortel dont l'Alphée
Vit le ceste ou le char vainqueur dans ses combats;

Soit qu'il pleure un héros que la Parque jalouse,
Hélas! vient de ravir à la plus tendre épouse;
Qu'il le venge en ses vers d'un trépas odieux;
Que sa muse l'enlève aux bords de l'onde noire,
Et, tout brillant de gloire,
Le place dans l'Olympe au sein même des dieux.

Tel le cygne d'Ismène, ouvrant ses vastes ailes,
Que soutiennent des vents les haleines fidèles,
Plane avec majesté dans le ciel le plus pur;
Et moi, timide abeille errante dans la plaine,
Je ravis, non sans peine,
Un peu de miel aux fleurs qui parfument Tibur.

Jules, c'est donc à toi de célébrer la gloire
Du héros qu'en nos murs ramène la victoire;
Attache le Sicambre à son rapide char:
Que la feuille sacrée, ondoyant sur sa tête,
Doux prix de sa conquête,

A ses justes désirs promette le nectar !

Auguste est le plus cher de tous les dons célestes ;
Auguste a seul banni les désordres funestes :
Il défend, il protége, il embellit nos jours.
Choisi par les destins, jamais un plus grand homme
Ne peut veiller sur Rome,
Même si l'âge d'or renouvelait son cours.

Triomphe ! m'écrierai-je à son heureux passage ;
Triomphe ! redira le Tibre et son rivage.
Les vœux, les fleurs, l'encens, partout seront offerts ;
Et de loin, secondant avec ma faible lyre
Ton sublime délire,
Je mêlerai ma voix à tes doctes concerts.

Immole en ce grand jour dix taureaux, dix génisses !
Je sèvre un de leurs fils ; et pour les dieux propices,
Loin de sa mère, il croît, il paît en bondissant :
Son front menace en vain ; et son arme innocente
De Phébé renaissante
A peine imite encor le timide croissant.

ODE.

Qu'il est un légitime orgueil ; que l'âme porte en soi la conscience de sa destinée ; et que les périls d'une noble audace sont préférables à une sûreté vulgaire.

Accours, divine Polymnie !
De tous les lauriers du génie
Couronne l'orgueil de mes vers !
Que mon nom, fier de tes suffrages,
S'envole, à travers tous les âges,
Au dernier jour de l'univers !

Il est un orgueil légitime
Qui, jaloux de ravir l'estime,
Enflamme toujours un grand cœur ;
Et, pour vaincre dans la carrière,

Il faut même, dès la barrière,
Sentir l'espoir d'être vainqueur.

Cet orgueil en palmes fertile,
Heureux qui sait le rendre utile!
Malheureux qui l'ose étouffer!
L'attente du triomphe même
Souvent n'est que l'aveu suprême
Des dieux qui nous font triompher.

Jamais dans les courses d'Élide
Un athlète pâle et timide
N'enleva les prix de l'honneur;
Mais toujours un noble courage
Porte en soi-même le présage
De sa gloire et de son bonheur.

Hector a défié la Grèce :
Quelle morne et sombre tristesse
De ses héros glace l'essor?
Superbe Ajax, cœur magnanime,
Ton sourire fier et sublime
M'annonce le vainqueur d'Hector.

En vain la Tamise hautaine
Croit voir aux fastes de la Seine
De nos rois expirer le nom :
Orléans! ta fière amazone
Ose, sur les débris du trône,
Jurer la fuite d'Albion.

Quoique Dodone ait su prédire
Mieux que tous les chênes d'Épire,
L'âme, fille de Jupiter,
De l'avenir perce les ombres;
Tel qu'au fond des nuages sombres
Pénètre le brillant éclair.

Que de fois l'orgueil de Malherbe
Promit à sa lyre superbe

Nos hommages et notre encens !
Et ne savons-nous pas qu'Horace,
Cygne immortel, de race en race
Porte son vol et ses accents ?

Un demi-dieu serait injuste,
S'il ne flattait son âme auguste
De l'espérance des autels :
Les astres attendaient Alcide ;
Et Pindare, en aigle rapide,
Dans la nue échappe aux mortels.

Sans doute ces esprits célestes,
Dissipant les ombres funestes
Où l'oubli veut les retenir,
Voyaient leur splendeur immortelle
Réfléchie au miroir fidèle
De l'incorruptible avenir.

Et toi, modeste par faiblesse,
Ame vile, qu'étonne et blesse
Un espoir d'immortalité,
Jamais, vainqueurs des temps rapides,
Tes ouvrages, lents et timides,
N'atteindront la postérité.

Oh ! que cet espoir magnanime
A tous les mortels qu'il anime
Prête un essor audacieux !
Aux combats il guidait Turenne,
Corneille aux rives d'Hippocrène,
Newton dans les routes des cieux.

Tout ce qu'un timide vulgaire
Croit impossible ou téméraire,
Par un grand cœur est surmonté.
L'obstacle fuit devant l'audace :
Condé te proclame et t'embrasse,
O prudente témérité !

Ainsi le héros de la Sprée
Voit l'Europe en vain conjurée
Le combattre de toutes parts;
En vain la foudre l'environne :
Il sait agrandir sa couronne
Parmi les orages de Mars.

Le danger pare un cœur sublime.
Plongez-le au fond du noir abîme[1],
Il en sort plus brillant, plus fier :
Tel l'arbre que Jupiter aime,
Fécond par ses blessures même,
Croît sous les atteintes du fer.

Mais si la Fortune inconstante
Trahit la généreuse attente
De ses téméraires amants,
Ah! loin qu'un vil effroi nous glace,
Qu'au moins une brillante audace
Éclaire nos derniers moments.

Toi qui redoutes le naufrage,
Vois César, au fort de l'orage,
Voguer sur les flots entr'ouverts :
Seul il affronte tout Neptune;
Et, s'il doutait de sa fortune,
Il eût mérité des revers.

Dussions-nous, aux bornes des ondes,
Briser nos barques vagabondes
A d'inévitables rochers,
Préférons un naufrage illustre
Au calme honteux et sans lustre
De tous les vulgaires nochers.

Et vous, Héliades plaintives,
Vous qui soupirez sur ces rives

[1] *Merse profundo, pulchrior evenit*, etc. HORACE, ode 4, livre IV.

La mort du jeune Phaéton,
Ah ! plutôt chantez sa mémoire.
Il tombe, mais brillant de gloire,
Au sombre empire de Pluton.

Du trait brûlant qui te dévore
En vain l'Éridan fume encore :
J'envierais un destin pareil ;
Du moins, ô noble téméraire,
Vrai fils du dieu qui nous éclaire,
Tu montais le char du Soleil.

ODE.

LE TRIOMPHE DE NOS PAYSAGES.

Quoi ! de Tibur, de Lucrétile,
Horace a vanté les douceurs !
Et nous, dans un oubli stérile,
Nous laissons nos bords enchanteurs !
Nous taisons ces frais Élysées,
Ces retraites favorisées
De Zéphyr, du calme et des eaux,
Où l'œil croit, loin des rives sombres,
Voir tout le peuple heureux des ombres
Errer encor sous des berceaux !

Serait-ce l'onde du Pénée
Qui serpente dans ces vallons ?
Tivoli, Blanduse, Albunée,
Vous n'êtes plus que de vains noms.
Ah ! mieux que dans les bois d'Algide,
Orion suit le daim timide
Sous les hauts chênes de Sénar ;
Et Céphale, toujours fidèle,
Y voit d'une aurore plus belle
Étinceler l'humide char.

La Seine et l'Aurore descendent
Vers la reine de nos cités :
Leurs ondes, leurs rayons, s'étendent
Entre des palais enchantés.
Un double fleuve la partage ;
Le Louvre y baigne son image,
Peinte dans ce vaste miroir.
Plus loin, le pavillon de Flore [1]
Verra le soleil qui le dore
Rougir les nuages du soir.

Jardin pompeux, qui nous étales
Le faste du trône et des arts,
Je laisse tes ombres royales.
Là, m'appelle le champ de Mars ;
Là, Vincenne, espoir des dryades ;
Passy, fameux par ses naïades ;
Auteuil [2], qu'aima le dieu des vers ;
Fontenay, couronné de roses ;
Et toi, Meudon, toi qui reposes
Sous des ombrages toujours verts !

La colline qui, vers le pôle [3],
Borne nos fertiles marais,
Occupe les enfants d'Éole
A broyer les dons de Cérès.
Vanvres, qu'habite Galatée,
Sait du lait d'Io, d'Amalthée,
Épaissir les flots écumeux ;
Et Sèvres, d'une pure argile,
Compose l'albâtre fragile
Où Moka nous verse ses feux.

Sans doute l'amant d'Érigone

[1] Beau pavillon des Tuileries, au bord de la Seine, à l'aspect du midi et du couchant.
[2] Village consacré par les maisons de campagne de Boileau et de Molière.
[3] Montmartre.

De Surène a fui les coteaux ;
Mais là Montreuil fixe Pomone
Dans ses labyrinthes nouveaux ;
Ici les bois de Romainville
Couronnent ce vallon fertile [1]
Dont le sol n'a jamais trompé,
Et qui n'oppose à la rapine
Que l'églantier et l'aubépine,
Seul rempart du nouveau Tempé !

Mais le dieu léger d'Idalie
Me ramène à ce bois charmant [2]
Où l'infortune de Pavie
M'offre un antique monument [3].
Mille chars, dans ces routes sombres,
Se croisant sous leurs vertes ombres,
Y promènent mille beautés :
Tous les papillons de Cythère
Y suivent d'une aile légère
Ces cœurs par Zéphire emportés.

Est-ce l'art magique d'Armide
Qui te suspend à ces coteaux,
Toi [4] qui fais, d'un cours si rapide,
Descendre l'ombrage et les eaux ?
Que de cascades bondissantes
Tombent en nappes blanchissantes,
Et s'engouffrent dans ces bassins,
Tandis que l'écume élancée
De l'onde par l'onde pressée
Rejaillit au front des sapins !

Ah ! pour un mortel adorable [5]
Épure tes eaux, tes zéphyrs,

[1] Les prés Saint-Gervais.
[2] Le bois de Boulogne.
[3] Le château de Madrid.
[4] Saint-Cloud.
[5] Le comte de Vaudreuil.

Genevilliers, retraite aimable,
Qui charmas ses riants loisirs.
Chez toi les Muses et les Grâces,
Cueillant des roses sur ses traces,
Lui prodiguent leurs doux concerts.
Vaudreuil! nom sacré pour mon âme,
Oh! que ne puis-je, en traits de flamme,
T'immortaliser dans mes vers!

Hébé, plus fraîche et moins ornée,
Plaît mieux que l'auguste Junon:
Versailles, ta pompe étonnée
Cède aux grâces de Trianon.
Oui, tes fastueuses merveilles
Épuisèrent les doctes veilles
Des arts soumis à tes désirs;
Louis te combla de largesses;
Tu me présentes des richesses,
Et mon cœur cherche des plaisirs.

Frais bocages de Morfontaines,
Que vos aspects sont gracieux!
Que de vos routes incertaines
Le dédale est mystérieux!
Qu'avec plaisir, loin des orages,
Tu prépares ces doux ombrages,
Et que tes jours y seront purs,
Toi [1] par qui la Seine vengée,
D'un vil obstacle dégagée,
Coule avec gloire dans nos murs!

Il est donc une autre Vaucluse
Vraiment digne de nos concerts,
Où, mieux que Laure, une autre muse
A Pétrarque eût dicté ses vers!
Maupertuis, que les sources vives,
Dans ton beau vallon fugitives,

[1] M. Le Pelletier de Morfontaines, alors prévôt des marchands

M'offriraient d'aimables trésors,
S'il pouvait en être où réside
La muse froide et l'âme aride
Du maître qui glace tes bords !

Que de l'arbre cher à Dodone
Navarre soit toujours paré !
Que toujours le myrte couronne
Anet, à Gnide préféré !
Je te consacre à la mémoire,
Noble asile qui dus ta gloire
Au charme de tes belles eaux [1] !
Viens, avec tes roches hautaines,
Tes bois, tes cygnes, tes fontaines,
Décorer mes riches tableaux !

Toi qui m'inspires et m'appelles,
Tu ne seras pas oublié,
Beau lieu [2] si cher à nos Apelles,
Plus cher encore à l'amitié !
Je ne vois plus ta roue humide
Blanchir un cylindre rapide
De la dépouille des guérets ;
Mais garde bien le nom champêtre
Que te donna ton premier maître,
Utile esclave de Cérès !

Laisse au faste qui se ruine
Gâter la nature à grands frais ;
De ta simplicité divine
Conserve les touchants attraits ;
Ces vieux saules ridés par l'âge,
Ce pont caché sous le feuillage,
Ces bords aux contours ondoyants,
Où la Seine, embrassant tes îles,
Se plaît sous les voûtes mobiles

[1] Fontainebleau.
[2] Moulin-Joli.

De tes ombrages verdoyants.

Je voulais chanter sur ma lyre
Ermenonville et Chantilly ;
Mais le printemps vient de sourire
Dans les bocages de Marly.
Épris de ses grâces nouvelles,
Mon cœur y vole sur les ailes
Et de Zéphire et de l'Amour :
Que j'aime ces légers portiques
Ombragés de ces bois antiques,
Que respectent les feux du jour !

Vénus n'est plus dans Amathonte,
Vénus habite ces jardins :
L'Olympe céderait sans honte
Au charme de ces lieux divins.
Là, quand la paisible Diane,
Promenant son char diaphane,
De ses feux argente les airs,
Des nymphes la troupe folâtre
Danse, et foule d'un pied d'albâtre
L'émeraude des tapis verts.

Toujours, sur ces rives fleuries,
Les Grâces cueillent leurs bouquets ;
Toujours les tendres rêveries
Sont errantes dans ces bosquets.
Des fleurs l'haleine parfumée,
Le doux bruit de l'onde animée,
Tout rend ces bords délicieux :
L'œil s'y plaît, le cœur y soupire ;
C'est ici que j'aimai Delphire !
Muse, couronne ces beaux lieux !

ODE.

SUR LE FAUX GOUT DES POÉSIES MODERNES.

Mes vers, enfants de la nature,
Coulez avec cette onde pure
Qui s'échappe de ses roseaux,
Et qu'éveille un libre zéphire,
Loin des enceintes de porphyre
Où l'airain captive les eaux.

Le choix des fleurs les plus brillantes
Que dans ses prisons transparentes
Enferme un art ingénieux,
Vaut-il ce parterre champêtre,
Ces fleurs que Cybèle a fait naître
Dans un désordre harmonieux?

Ce n'est pas sous de verts treillages
Où l'art sut courber les feuillages,
Qu'un rossignol charme les airs:
Ses mélodieuses veillées,
Sous les forêts échevelées,
Prodiguent leurs plus doux concerts.

Ni l'art, ni sa riche imposture,
Rien ne répare la nature
Qui manque aux rimes de Bernis;
D'azur il peint une cabane,
Et son art, au pinceau d'Albane,
Prête d'infidèles vernis.

O prodiges nés de sa muse!
Dans l'urne même d'Aréthuse
Il verse un champagne étonné;
Et, plein des images de Gnide,
Il peindrait l'horrible Euménide
Le front de myrtes couronné.

. . . .

Oui, le temps, par qui tout s'épure,
Le temps, vainqueur de l'imposture,
Détruit nos frêles immortels.
Pézai n'est plus dans la mémoire;
Et Dorat survit à la gloire
De ses innombrables pastels.

Tous ces vers brillants et stériles
Imitent nos cristaux fragiles;
Et l'art ne fait rien de pareil
Aux diamants inaltérables,
Dont les étincelles durables
Paraissent filles du soleil.

ODE.

AVANTAGES DE LA VIEILLESSE.

Que Minos jette dans son urne
Les noms des vulgaires mortels;
Muses, vos fils bravent Saturne
A l'ombre de vos saints autels.
En vain s'échappe la jeunesse;
Mon âme trompe la vieillesse;
Ma pensée est à son printemps:
Sa fleur ne peut m'être ravie;
Et même, en exhalant ma vie,
Je ne meurs point, je sors du temps!

La nuit jalouse et passagère
Dont le voile ombrage mes yeux
N'est qu'une éclipse mensongère
D'où l'esprit sort plus radieux.
Ainsi la nymphe transformée
En chrysalide inanimée,
Que voilent de sombres couleurs,

Prépare ces brillantes ailes
Et ce front paré d'étincelles,
Qu'adore la reine des fleurs.

Ce vieillard qui charmait la Grèce,
Cet Anacréon si vanté,
Dans la coupe de l'allégresse
Sut boire l'immortalité.
Jeune de verve et de pensée,
Sa vieillesse fut caressée
Par les Muses et les Amours;
Son hiver eut des fleurs écloses:
Son front se couronna de roses;
Et ces roses vivent toujours.

Mais du chantre heureux de Bathylle
La verte et brillante saison
Ne fut qu'une suite stérile
De printemps obscurs et sans nom.
Lui-même voila son jeune âge,
Sûr de l'immortel badinage
Dont il ménageait le flambeau;
Il sut reculer sa mémoire,
Et sembla naître pour la gloire
Aux portes mêmes du tombeau.

Ainsi, quand la prodigue Flore
A vu flétrir ses doux présents,
Dons fragiles qu'en vain l'Aurore
Humectait de pleurs bienfaisants,
La sage et tardive Pomone
Ose confier à l'automne,
Voisin des farouches hivers,
Ces fruits dont la riche corbeille
Brave les larcins de l'abeille
Et le souffle glacé des airs;

Ou tel des grappes colorées

Le feu liquide et petillant
Vieillit, loin des coupes dorées,
Au sein pur d'un cristal brillant.
Loin que son âge le consume,
Riche du temps qui le parfume,
Il devient ce jus précieux,
Cette liqueur à qui tout cède,
Même celle dont Ganymède
Couronnait la coupe des dieux.

ODE.

SUR LE VAISSEAU LE VENGEUR.

Au sommet glacé du Rhodope,
Qu'il soumit tant de fois à ses accords touchants,
Par de timides sons le fils de Calliope
Ne préludait point à ses chants.

Plein d'une audace pindarique,
Il faut que, des hauteurs du sublime Hélicon,
Le premier trait que lance un poëte lyrique
Soit une flèche d'Apollon.

L'Etna, géant incendiaire,
Qui d'un front embrasé fend la voûte des airs,
Dédaigne ces volcans dont la froide colère
S'épuise en stériles éclairs.

A peine sa fureur commence,
C'est un vaste incendie et des fleuves brûlants.
Qu'il est beau de courroux, lorsque sa bouche immense
Vomit leurs flots étincelants !

Tel éclate un libre génie,
Quand il lance aux tyrans les foudres de sa voix :
Telle à flots indomptés sa brûlante harmonie
Entraîne les sceptres des rois.

Toi que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté, mon vaisseau dans son cours.
Moins de vents orageux tourmentent le Bosphore
Que la mer terrible où je cours.

Argo, la nef à voix humaine,
Qui mérita l'Olympe et luit au front des cieux,
Quel que fût le succès de sa course lointaine,
Prit un vol moins audacieux.

Vainqueur d'Éole et des Pléiades,
Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté;
Il échappe aux écueils des trompeuses Cyclades,
Et vogue à l'immortalité.

Mais des flots fût-il la victime,
Ainsi que le Vengeur il est beau de périr;
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous, sa fureur étincelle;
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre;
Le fer, l'onde, la flamme entourent ses héros.
Sans doute ils triomphaient! mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre sous les flots.

Captifs!.... la vie est un outrage!
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire leur courage;
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,

Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants.
Voyez-les défier et la vague et la foudre,
Sous des mâts rompus et brûlants.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève, en périssant, leur courage indompté.
Sous le flot qui les couvre, entendez-vous encore
Ce cri : Vive la liberté !

Ce cri !... c'est en vain qu'il expire,
Étouffé par la mort et par les flots jaloux ;
Sans cesse il revivra répété par ma lyre ;
Siècles, il planera sur vous !

Et vous, héros de Salamine,
Dont Téthys vante encor les exploits glorieux,
Non ! vous n'égalez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux !

ODE.

MES SOUVENIRS

OU LES DEUX RIVES DE LA SEINE[1].

Qu'un autre, d'une âme insensée
Se vieillisse en plongeant ses yeux dans l'avenir !
Moi, je rajeunis ma pensée,
Par les charmes du souvenir.

Dans l'asile de ma vieillesse,
Un sort heureux présente à mes regards contents
L'aspect des lieux où ma jeunesse
Vit éclore ses doux printemps.

Paisible nymphe de la Seine,
Que ton onde me plaît ! que tes bords me sont chers !

[1] Au sujet d'un logement que le gouvernement venait de m'accorder sur la rive droite de la Seine (au Louvre).

Ton onde est pour moi l'Hippocrène,
Et tes bords me sont l'univers.

Tu sembles de mes destinées
Réunir à la fois et partager le cours :
Là coulaient mes jeunes années;
Ici coulent mes derniers jours.

. . . .

Voisin des lieux de ma naissance,
Gymnase au vaste dôme [1], après soixante hivers
Tes murs racontent mon enfance
A mes yeux, dès qu'ils sont ouverts.

De ton airain la voix fidèle
Frappe des mêmes sons mon oreille et les airs;
Douze lustres comptés par elle
Rendent mes souvenirs plus chers.

La, fuyant l'oisive paresse,
Le travail vint m'apprendre à goûter le plaisir;
Et des jeux la riante ivresse
Égayait mon heureux loisir.

Là, dans sa vitesse immobile,
Le buis semblait dormir, agité par mon bras;
Là je triplais le cercle agile
Du chanvre envolé sous mes pas.

Là, frêle émule de Dédale,
Un liége, sous mes coups, se plut à voltiger;
Là, dans une course rivale,
J'étais Achille au pied léger.

Là j'élevais jusqu'à la nue
Ce long fantôme ailé, qu'un fil dirige encor
A travers la route inconnue
Qu'Éole ouvre à son vague essor.

Là ces colonnes, ces portiques,

[1] Collége des Quatre-Nations, où l'auteur a fait ses études.

M'ont vu, la fronde en main, Baléare nouveau,
Au-dessus de leurs fronts antiques,
Atteindre le rapide oiseau.

Là souvent une jeune audace,
Quand l'instinct belliqueux vint enflammer nos sens,
Préludait aux jeux de la Thrace
Par mille combats innocents.

Là ma jeunesse indépendante
Puisa tes premiers feux, céleste Liberté!
Rome, Athène, à mon âme ardente
Prêtaient leurs arts et leur fierté.

Qu'aux premiers accents de la gloire
Il palpita ce cœur, impatient du prix!
Comme des nymphes de Mémoire
Il devint pour jamais épris!

Ceint de triomphantes guirlandes,
Je crus franchir le Pinde et ses bords immortels;
De mes poétiques offrandes,
Muses, je parai vos autels.

Mon laurier conquit une amante;
Vainqueur, mon jeune front plut aux yeux de Myrté :
Oh, combien la gloire est charmante
Quand elle enflamme la beauté!

Ce premier sentiment de l'âme
Laisse un long souvenir que rien ne peut user,
Et c'est dans la première flamme
Qu'est tout le nectar du baiser.

Age aimant, âge d'innocence,
Age où le cœur jamais n'a de replis obscurs,
Ta pudeur feint peu la décence;
Tes goûts sont vrais, tes feux sont purs!

Ainsi, quand la vieillesse arrive,
Du long fleuve des ans je remonte le cours,

Et je retrouve sur la rive
L'âge des jeux et des amours.

ODE.

AUX BELLES QUI VEULENT DEVENIR POETES.

Souveraines dans l'art de plaire,
Les dieux vous firent pour aimer :
L'Amour verrait avec colère
Une nuit perdue à rimer.

Quoi! dans une docte insomnie,
Parjures à ce dieu si doux,
Vous prodigueriez au génie
Un baiser stérile et jaloux!

Nos cœurs vous cèdent la victoire;
Qu'elle borne votre désir :
Un long siècle dans la mémoire
Ne vaut pas l'instant du plaisir.

La rose vit un jour à peine,
Mais elle charme tous les yeux,
Et n'est point jalouse du chêne
Qui porte son front dans les cieux.

Voit-on la colombe de Gnide
Affecter l'empire de l'air,
Et ravir à l'aigle intrépide
Les triples feux de Jupiter?

Laissez-nous la double colline;
Régnez à Cythère, à Paphos :
En vers tendres, le doux Racine
A même vaincu les Saphos.

Le coursier fougueux du Parnasse
Ne cède qu'aux fils d'Apollon,

Et se rit de la faible audace
Des Amazones d'Hélicon.

Rassurez les Grâces confuses ;
Ne trahissez point vos appas :
Voulez-vous ressembler aux Muses ?
Inspirez, mais n'écrivez pas.

ODE.

CHANT D'UN PHILANTHROPE,

PENDANT LES HORREURS DE L'ANARCHIE.

Prends les ailes de la colombe,
Prends, disais-je à mon âme, et fuis dans les déserts ;
Ou que l'asile de la tombe
Nous sépare enfin des pervers !

Une rose, vierge de Flore,
Un lis, beau d'innocence et brillant de candeur,
Des vents du sud qui les dévore
Aiment-ils l'insolente ardeur ?

Eh ! que ferait l'agneau paisible
Parmi des loups cruels, des tigres dévorants ?
Quel bras, quelle égide invisible
Peut nous défendre des tyrans ?

De ces cœurs soupçonneux, avares,
Redoutons les fureurs et même les bienfaits.
S'ils voulaient nous rendre barbares,
Nous associer aux forfaits ;

Si de la noble indépendance,
Au lieu de la venger, ils outrageaient les droits ;
Si la bassesse et l'impudence
Succédaient à l'orgueil des rois ;

S'ils ensanglantaient notre histoire

De meurtres clandestins, sans périls, sans combats,
Et qui font rougir la victoire,
Amante de nos fiers soldats;

Si de la liste de leurs crimes
Ils effrayaient nos murs et souillaient nos regards;
S'ils traînaient parmi leurs victimes
La vertu, l'honneur, et les arts;

S'ils mettaient un lâche courage
A détruire en nos cœurs la sainte humanité;
S'ils joignaient dans leur folle rage
La mort et la fraternité;

Si leur cupidité féroce
S'enrichissait de pleurs, changeait le sang en or,
Et souriait d'un œil atroce
A cet exécrable trésor;

Si, d'un Dieu niant l'existence,
Leur délire élevait un temple à la Raison;
S'ils forçaient même l'innocence
A boire leur affreux poison;

Douce pitié, si tes alarmes
Te rendaient criminelle à leurs coupables yeux;
S'ils venaient épier tes larmes,
Tes regards tournés vers les cieux;

Prends les ailes de la colombe,
O mon âme! fuyons, fuyons dans les déserts,
Ou que l'asile de la tombe...
Quoi! nous céderions aux pervers!

Non, non; c'est trahir la patrie!
Fuyez-la pour jamais, jours de sang et de pleurs!
Que sa gloire longtemps flétrie
Appelle et trouve des vengeurs!

ODE

MES CONSOLATIONS.

Anacréon sut plaire aux belles,
Malgré ses quatre-vingts hivers;
Et les Grâces, toujours fidèles,
Le couronnaient de myrtes verts.

Pindare, en cygne d'Aonie
D'un siècle traversant le cours,
Plus cher encore à Polymnie,
Chantait la gloire et les amours.

Sophocle, à son vingtième lustre,
De Melpomène eut les faveurs.
J'aime à voir leur vieillesse illustre
Cueillir des lauriers et des fleurs.

Ma lyre aussi n'est point muette:
Le Pinde a répété mes vers.
Liberté, je fus ton poëte;
Amour, je célébrai tes fers.

Mes jeunes pas suivaient les traces
Des dieux de Gnide et de Claros.
Je puis encor chanter les Grâces;
Et je chante encor les héros.

Là, je soupire avec Tibulle;
Là, Tyrtée enflamme ma voix:
Ici, je lance avec Catulle
Les traits malins de son carquois.

Si dans mes yeux moins diaphanes
Le jour ne brille qu'à moitié,
Heureux, je vois moins de profanes:
J'en suis plus cher à l'amitié.

Les Grâces, d'une main charmante,

Daignent souvent guider mes pas :
Je crois retrouver une amante,
Quand leur bras s'enlace à mon bras.

Eh ! puis-je encor la méconnaître ?
Mon cœur palpite à ses accents.
Nouveau Tithon, je vais renaître ;
Une autre Aurore a mon encens.

ODE

SUR HOMÈRE ET SUR OSSIAN.

La riante mythologie
Que celle du chantre d'Hector !
Qu'il a de grâce et d'énergie !
Tout ce qu'il touche devient or.

De quels feux divers il compose
L'arc d'Iris au vol diligent !
Son Aurore a les doigts de rose ;
Sa Thétis a les pieds d'argent.

Toujours neuf sans être bizarre,
Créant ses héros et ses dieux,
Que loin des gouffres du Tartare
Son vaste Olympe est radieux !

De Neptune frappant la terre,
Le trident s'ouvre les enfers :
Tes noirs sourcils, dieu du tonnerre,
D'un signe ébranlent l'univers !

Le dieu qui foudroyait soupire,
Et l'Ida se couvre de fleurs ;
Je pleure à ce tendre sourire
Qu'Andromaque a mouillé de pleurs !

Homère et la nature même
Ont su, variant leur pinceau,

M'offrir l'antre de Polyphème
Et la grotte de Calypso.

Du vrai, du simple heureux modèle.
Qu'il est encore intéressant,
Quand d'Ulysse le chien fidèle
Expire en le reconnaissant!

Que le doux soleil de la Grèce
L'échauffe bien de ses rayons!
Mais Ossian n'a point d'ivresse:
La lune glace ses crayons.

Sa sublimité monotone
Plane sur de tristes climats:
C'est un long orage qui tonne
Dans la saison des noirs frimas.

Parmi les guerrières alarmes
Fatiguant sa lyre et sa voix,
Il parle d'armes, toujours d'armes,
Il entasse exploits sur exploits.

De mânes, de fantômes sombres
Il charge les ailes des vents;
Et le souffle des pâles ombres
Se mêle au souffle des vivants.

Ses fleuves ont perdu leurs urnes;
Ses lacs sont la prison des morts;
Et leurs naïades taciturnes
Sont les spectres des sombres bords.

Il n'a point d'Hébé, d'ambroisie,
Ni dans le ciel ni dans ses vers:
Sa nébuleuse poésie
Est fille des rocs et des mers.

Son génie errant et sauvage
Est cet ange noir que Milton
Nous peint, de nuage en nuage,

Roulant jusques au Phlégéton.

Vive Homère et son Élysée,
Et son Olympe et ses héros,
Et sa muse, favorisée
Des regards du dieu de Claros !

Mes amis, qu'Apollon nous garde
Et des Fingals et des Oscars,
Et du sublime ennui d'un barde
Qui chante au milieu des brouillards !

ODE.

1787.

Exegi monumentum.
HOR.

Grâce à la muse qui m'inspire,
Il est fini ce monument
Que jamais ne pourront détruire
Le fer, ni le flot écumant.
Le ciel même, armé de la foudre,
Ne saurait le réduire en poudre :
Les siècles l'essayeraient en vain.
Il brave ces tyrans avides,
Plus hardis que les Pyramides,
Et plus durable que l'airain.

Qu'atteste leur masse insensée ?
Rien qu'un néant ambitieux ;
Mais l'ouvrage de la pensée
Est immortel comme les dieux.
Le temps a soufflé sur la cendre
Des murs qu'aux rives du Scamandre
Cherchait l'ami d'Éphestion ;
Mais quand tout meurt, peuples, monarques,
Homère triomphe des Parques

Qui triomphèrent d'Ilion.

Sur les ruines de Palmyre
Saturne a promené sa faux;
Mais l'univers encore admire
Les Pindares et les Saphos.
Frappé de cette gloire immense,
Le fameux vainqueur de Numance,
Par tant de palmes ennobli,
Voulut qu'en sa tombe honorée
D'Ennius l'image sacrée
Le protégeât contre l'oubli.

Cet hymne même que j'achève
Ne périra point comme vous,
Vains palais que le faste élève
Et que détruit le temps jaloux.
Vous tomberez, marbres, portiques,
Vous dont les sculptures antiques
Décorent nos vastes remparts;
Et de ces tours au front superbe
La Seine un jour verra sous l'herbe
Ramper tous les débris épars.

Mais tant que son onde charmée
Baignera l'empire des lis,
De ma tardive renommée
Ses fastes seront embellis.
Elle entendra ma lyre encore
D'un roi généreux qui l'honore
Chanter les augustes bienfaits;
Ma lyre, qui dans sa colère
A d'une Thémis adultère
Consacré les lâches forfaits.

Élève du second Racine,
Ami de l'immortel Buffon,
J'osai, sur la double colline,
Allier Lucrèce à Newton.

Des badinages de Catulle
Aux pleurs du sensible Tibulle
On m'a vu passer tour à tour,
Et sur les ailes de Pindare,
Sans craindre le destin d'Icare,
Voler jusqu'à l'astre du jour

Comme l'encens qui s'évapore
Et des dieux parfume l'autel,
Le feu sacré qui me dévore
Brûle ce que j'ai de mortel.
Mon âme jamais ne sommeille :
Elle est cette flamme qui veille
Au sanctuaire de Vesta;
Et mon génie est comme Alcide,
Qui se livre au bûcher avide,
Pour renaître au sommet d'OEta.

Non, non, je ne dois point descendre
Au noir empire de la Mort :
Amis, épargnez à ma cendre
Des pleurs indignes de mon sort !
Laissez un deuil pusillanime :
Croyez-en le dieu qui m'anime ;
Je ne mourrai point tout entier.
Eh ! ne voyez-vous pas la gloire
Qui, jusqu'au temple de Mémoire,
Me fraye un lumineux sentier ?

J'échappe à ce globe de fange :
Quel triomphe plus solennel !
C'est la mort même qui me venge :
Je commence un jour éternel.
Comme un cèdre aux vastes ombrages,
Mon nom, croissant avec les âges,
Règne sur la postérité.
Siècles, vous êtes ma conquête;
Et la palme qui ceint ma tête
Rayonne d'immortalité.

ÉPITRES.

ÉPITRE

A UN AMI[1]

SUR LA BONNE ET LA MAUVAISE PLAISANTERIE.

Ami, dont le goût pur, l'esprit solide et fin,
Rougirait de confondre Horace et Tabarin,
Et, toujours plus épris des bons mots de Catulle,
Distingue un bon plaisant d'un railleur ridicule,
Tandis qu'un sot titré, qu'enivre son faux goût,
Ne se connaît à rien, et veut juger de tout,
Ne ris-tu pas de voir, par sa folle grimace,
Un singe de Momus charmer la populace ?
La Fontaine a dit vrai : le ciel fit pour les sots
Tous les méchants diseurs d'insipides bons mots.

O le fâcheux plaisant qui, dans son froid délire,
L'ennui peint sur le front, prend le masque du rire,
Et, pesamment folâtre en sa légèreté,
Tourmente son prochain de sa triste gaieté !

. . . .

Le véritable esprit jamais ne se déguise :
Pareil à la beauté, la nature est son art.
Les Grâces et d'Egmont n'ont pas besoin de fard.
Hébé fuit l'art de plaire ; elle en plaît davantage.
Pour l'aimable candeur tout voile est un outrage :
La feinte avilit l'âme ; et, dans les moindres jeux,
Le vrai de nos plaisirs est le principe heureux.

Voyez près de Bacchus la feinte disparaître ;
Des flots de son nectar la vérité va naître :

[1] Cette épître, dont le sujet est neuf, fut faite, il y a longtemps, à l'occasion d'un misérable bouffon de société qui, à la honte du bon sens, était accueilli alors par les gens du bon ton.

L'aimable vérité rit dans les coupes d'or ;
Tout le cœur se dévoile, et prend un doux essor.

Une gaieté piquante est l'âme de la table :
L'usage en est charmant ; l'abus seul est blâmable.
Tels la Fare et Chaulieu, ces convives divins,
Exhalaient en bons mots la vapeur des bons vins :
La raison s'éclairait du feu de leurs saillies ;
Minerve applaudit même à leurs sages folies ;
Et les Grâces, toujours compagnes de leurs jeux,
Leur versaient l'ambroisie, et soupaient avec eux.

. . . .

Il est un art charmant d'amuser et de rire ;
Il faut de sel attique égayer la satire.
L'adresse est de choisir le trait qu'on doit lancer :
Qu'il effleure en volant, et pique sans blesser.

Fille de l'à-propos, la saillie est plus vive :
Un bon mot répété perd sa grâce naïve.
Ingénu, mais discret, vif sans être mordant,
Qu'il soit d'un homme aimable, et non pas d'un pédant :
Son rire vous attriste ; il décoche avec flegme,
Au défaut de saillie, un antique apophthegme ;
Et, de cent bons mots grecs doctement hérissé,
Sous un pesant adage il vous croit terrassé.

Cent fois plus ridicule est ce pédant ignare
Qui, sans grec ni latin, dans son français barbare,
N'oppose aux meilleurs traits qu'un insolent ennui,
Et pense voir partout le sot qu'on trouve en lui.
Jamais de l'ironie il n'a su les mystères.
Momus prête ses traits à des mains plus légères.
Ainsi, contre Dacier, les Grâces et les Ris,
Charmante Sévigné, combattaient pour ton fils [1].

Le Français, né malin, pardonne à qui l'amuse :

[1] On connaît le petit duel littéraire du marquis de Sévigné et de Dacier. Ce fut le combat de la grâce et du pédantisme.

Beaumarchais a fait rire, et le public l'excuse.
Dorcas rend le mensonge aimable et séduisant;
Chloé médit pour nuire, et plaît en médisant.

. . . .

D'une gaieté sans frein réprimez la licence,
Et respectez les dieux, la pudeur, et l'absence.
Qu'un ami par vos traits ne soit point immolé.
En vain le repentir, honteux et désolé,
Court après le bon mot aux ailes trop légères :
Il perd ses pas tardifs et ses larmes amères.
Fuyez donc le sarcasme et ses ris indiscrets :
L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.
Ménagez-lui toujours une heureuse retraite;
Que l'objet du bon mot lui-même le répète.
On sourit quand du feu d'un mot qui semble éteint
La maligne étincelle éclate et vous atteint;
Mais on est indigné du Cyclope difforme
Qui sur l'aimable Acis jette sa roche énorme :
Galatée en pleurant s'enfuit sous les roseaux.

. . . .

Marot sut parmi nous, rieur vif et malin,
Décocher l'épigramme avec un art badin.
Par cet art autrefois l'ingénieux Catulle
Sur César, en jouant, lança le ridicule.
De ce railleur exquis retenons bien ce mot :
Gardez-vous d'un sot rire; il n'est rien de plus sot.

Le sexe fait valoir les traits du badinage,
Et sa vive saillie emporte un doux suffrage.
Qui dit belle dit tout : quelle belle, en effet,
Ne semble pas avoir tout l'esprit qu'on lui fait?

La nymphe qui déjà touche au neuvième lustre,
Au défaut d'être belle, alors veut être illustre :
On prodigue l'esprit; les bons mots font un nom;
Et l'on se croit au moins Aspasie ou Ninon.

. . . .

Souvent la jeune Églé, pétulante convive,
Mêle au geste indiscret la facile invective,
Et croit impunément, dans ses jeux étourdis,
Vous percer de bons mots qu'elle pense avoir dits.
L'Amour avec dédain s'envole, et fuit ses traces :
L'invective jamais ne fut le ton des Grâces.
La politesse aimable, et sage en sa gaieté,
Est le plus doux lien de la société.

Eh ! pourquoi des égards briser l'heureuse chaîne ?
Sexe né pour l'amour, pourquoi chercher la haine ?
Vous qu'attaque une belle, ah ! n'oubliez jamais
Les égards indulgents qu'on doit à ses attraits.

Fuyez l'aigre dispute ; une morgue insensée
Affecte en vain le droit d'asservir la pensée.
N'ambitionnez point ce triomphe imprudent ;
C'est un art de savoir triompher en cédant.
Amant de la raison, défenseur du génie,
De contester sans cesse évitez la manie :
Une aimable indulgence est souvent de saison ;
C'est avoir déjà tort que d'avoir trop raison.

Railleur novice encor, si tu veux qu'il me frappe,
Ne m'avertis jamais du bon mot qui t'échappe :
Sur ma lèvre à l'instant le sourire est glacé ;
Et le plaisir languit dès qu'il est annoncé.

Tel lance un trait plaisant qui n'eût pas su l'écrire ;
Tel écrit un bon mot qu'il n'eût jamais su dire.
L'auteur vif et brillant [1] qui fit parler Usbeck,
Dès qu'il parlait lui-même, était pesant et sec.
Ce Boileau, si funeste à l'auteur de Pyrame [2],
Si fin dans la satire, est froid dans l'épigramme.
Rousseau, qui de ce genre eût mérité le prix,
Souvent d'un sel trop âcre a semé ses écrits.

[1] Montesquieu, dans ses *Lettres persanes.*
[2] Pradon.

Nul n'a tous les talents ; tout homme a ses limites ;
Même aux dieux d'Hélicon des bornes sont prescrites :
Voltaire, qui, du Pinde avide conquérant,
Voulut tout embrasser, fut plus vaste que grand.
Je vois parmi ses fleurs plus d'une ronce éclose.
J'aime son Pompignan [1] qui se croit quelque chose ;
Mais je ne puis aimer son malheureux Fréron
Qu'il appelle un faussaire, un escroc, un giton :
C'est noyer le bon mot dans un torrent de bile.
N'était-ce pas assez que Fréron fût Zoïle ?
Ou que Stupidité, qui fait tout de travers,
Lui mît si plaisamment des ailes à l'envers ?

Le dépit raille mal : ses jeux sont des querelles :
Se fâcher d'un bon mot, c'est lui prêter des ailes.
D'une vaine colère adoucissez l'éclat,
Et que des jeux d'esprit ne soient point un combat.

De la Harpe, a-t-on dit, l'impertinent visage
Appelle le soufflet [2] ; ce mot n'est qu'un outrage.
Je veux qu'un trait plus doux, léger, inattendu,
Frappe l'orgueil d'un fat plaisamment confondu.
Dites : Ce froid rimeur se caresse lui-même ;
Au défaut du public il est juste qu'il s'aime ;
Il s'est signé grand homme, et se dit immortel
Au *Mercure !* Ces mots n'ont rien qui soit cruel.
Jadis il me louait dans sa prose enfantine :
Mais, dix fois repoussé du trône de Racine,
Il boude ; et son dépit m'a, dit-on, harcelé.
L'ingrat ! j'étais le seul qui ne l'eût pas sifflé.

Un jour certain prélat, d'ignorante mémoire,
Fier d'un beau mandement dont il payait la gloire,
Aborda ce railleur si connu parmi nous :

[1] Qui ne sait le vers :
Et l'ami Pompignan croit être quelque chose?

[2] Ce mot connu est de Piron.

L'avez-vous lu, Piron ? — Oui, monseigneur ; et vous ?
Ainsi d'un trait plaisant la saillie étincelle.
Dans cet art périlleux plus d'un Français excelle.

Quelquefois dans ses vers le héros de Berlin
Se permit d'aiguiser le sarcasme malin,
Et, des rois empesés raillant la confrérie [1],
Soumit le trône même à sa plaisanterie.
Mais la Prusse sanglante expia ses bons mots :
Le poëte railleur coûta cher au héros :
Il siffla de Bernis la stérile abondance,
Et Bernis [2] sut armer Pompadour et la France.
Dans la bouche des rois le rire est trop amer :
Le rôle de Momus sied mal à Jupiter.
Le plus grand des Louis, toujours discret et sage,
Jamais d'un trait moqueur ne se permit l'usage.

D'un bon mot toutefois l'heureuse liberté
Peut même aux souverains offrir la vérité.
Entouré d'ennemis que fuyait sa faiblesse,
Vaincu par les Anglais moins que par sa mollesse,
Charle [3] en ses derniers murs, dans l'ivresse des jeux,
Sur les débris du trône ouvrait un bal pompeux :
Que te semble ? dit-il au généreux la Hire.
— Qu'on ne perdit jamais plus gaiement un empire.
Ce mot sauva la France. Ainsi, mieux que nos lois,
Souvent le ridicule a corrigé les rois.

[1] Voici le vers du roi de Prusse :

Et des rois empesés la lourde confrérie.

[2] On connaît ce vers d'une épître du même roi :

Évitez de Bernis la stérile abondance ;

et comment ce poëte, devenu ministre, s'en vengea par le traité de Vienne, qui mit la Prusse à deux doigts de sa perte.

[3] Charles VII dans Orléans.

DISCOURS

EN VERS

A L'OCCASION DE L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES.

Quoi ! toujours d'un frondeur la maligne tristesse
Viendra mêler son fiel à mes pleurs d'allégresse,
Quand mon cœur s'applaudit de voir un jeune roi
Descendre vers son peuple, et l'élever à soi !

« Mais pourquoi ces conseils, ces ressources suprêmes
« Qu'on ne devrait tenter que dans les maux extrêmes ?
« A-t-on à réparer les pertes d'un combat ?
« L'ennemi frappe-t-il aux portes de l'État ? »

Non ; et, grâce à Louis, une paix triomphante
Nous fait goûter les biens que la victoire enfante :
Neptune et l'Amérique ont vu briser leurs fers ;
Et le monde lui doit la liberté des mers.

A l'ombre de nos lis, tranquille et fortunée,
D'olives par ses mains l'Europe est couronnée.
Source de nos destins, deux astres radieux,
Gages toujours présents de la faveur des dieux,
Loin du vaisseau public repoussent les tempêtes ;
Ils règnent sur nos cœurs et brillent sur nos têtes.
Vergennes, apaisant l'orageuse Albion
Et des trônes rivaux l'ardente ambition,
Tient au char de la Paix la Discorde attachée.

Mais sais-tu de l'État la blessure cachée ?
La France est un colosse, assemblage confus
De principes discords et d'antiques abus :
L'erreur suivant l'erreur comblerait la mesure.
Pesant de toutes parts sur sa grandeur future,
Treize siècles chargés d'une foule de rois
Ont fait pour son bonheur d'insuffisantes lois.
Il faut que la sagesse, il faut que le génie,

Dans ce chaos immense enfantent l'harmonie.

Ne cesseras-tu point, frondeur injurieux,
De me nier un mal invisible à tes yeux ?
Le hibou peut-il voir de son regard timide
Ce que l'aigle et Calonne ont vu d'un œil rapide?
Souvent l'œil d'Esculape, au sein de la beauté,
Voit un germe de mort où riait la santé.
Un État peut languir au milieu de sa gloire :
C'est un vainqueur mourant sur son char de victoire;
C'est un chêne pompeux qui sèche au bord des eaux,
Quand un suc nourrissant n'atteint plus ses rameaux.

Les faiblesses d'un roi, les erreurs d'un ministre,
Du roi qui leur succède héritage sinistre,
Du trône le plus beau sapent le fondement;
Et l'empire ébranlé s'écroule lentement.
Des subsides cruels le système varie;
Le fleuve coule encor, mais la source est tarie.
Ouvre du moins les yeux, homme injuste et jaloux :
Il faut voir tous les maux, pour les réparer tous.

C'est alors qu'un esprit sagement téméraire,
Immolant au public le pouvoir arbitraire,
Ose à la nation confier ses projets,
Et joint d'un nœud sacré le prince et les sujets.
O spectacle enchanteur, digne de notre hommage!
D'une immense famille intéressante image,
Où d'un chef paternel la tendresse et les soins
Consultent ses enfants sur leurs propres besoins!
Bon peuple, il ne veut pas s'enrichir de tes larmes!

Vous ne reviendrez plus, jours d'horreurs et d'alarmes,
Où l'État présentait à nos yeux éperdus
Le luxe et la misère ensemble confondus!
Quand des fils de Plutus la barbare industrie
Osait boire dans l'or les pleurs de la patrie,
On vit des malheureux, pâles et décharnés,

Paître et disputer l'herbe aux troupeaux consternés.
Souvent de nos sénats la plaintive éloquence
A voulu réparer les malheurs de la France.

Citoyens assemblés par un roi citoyen,
Conseil de la patrie, et son noble soutien,
Vous ne trahirez point l'attente généreuse
D'un roi qui veut par vous rendre la France heureuse.
D'un si noble devoir soyez fiers et jaloux :
Laissez de vils serpents siffler autour de vous ;
Et tous ces ennemis de l'État et d'eux-même
Lancer le ridicule, ou vomir le blasphème.
Fuyez surtout, fuyez de stériles débats ;
Que le bonheur public naisse de vos combats.
Ainsi des éléments les discordes fécondes
Font, sous l'œil éternel, l'équilibre des mondes.

L'ignorance, obstinée à ses vieilles erreurs,
Vous oppose l'usage et de vaines terreurs :
Louis a de leur joug brisé la tyrannie ;
Sa prudence s'éclaire au flambeau du génie.

Un roi sage ressemble au sage agriculteur
Qui, de ses champs divers fidèle observateur,
Enfin consultant mieux et l'art et la nature,
Corrige les abus d'une aveugle culture ;
Et le sol, ranimé par des efforts puissants,
Prodigue des trésors sans cesse renaissants.
La richesse n'est point aux mines de Golconde ;
Elle est aux champs heureux que le travail féconde.
L'Espagne a trop connu l'indigence de l'or.
Le sol de la patrie est son premier trésor.
L'or s'épuise ; et jamais la terre inépuisable
N'a refusé ses dons à l'homme infatigable.
Louis, tout jeune encore, a tracé de ses mains [1]

[1] On sait que Louis XVI, dans sa première jeunesse, traça lui-même quelques sillons dans le parc de Versailles. Cet hommage qu'il a rendu à

Ces fertiles leçons aux champêtres humains.

O quel riche avenir à mes yeux se révèle!
La France va briller d'une splendeur nouvelle.
Je vois dans tous nos ports la fortune accourir,
L'abondance, les arts, le commerce fleurir,
Le crédit refermer ses antiques blessures,
L'or couler désormais par des routes plus sûres,
La cabane échapper aux fardeaux rigoureux,
L'indocile frondeur s'étonner d'être heureux;
Et, pour couronner tout, un vœu naïf et tendre [1]
Que le vers ne dit point, que l'âme doit entendre,
Ce vœu qu'un bon monarque avait jadis formé,
S'accomplir sous le toit du laboureur charmé.

Digne sang de Henri, puis-je te méconnaître?
Que dis-je? il vit encore, et Sully va renaître.

ÉPIGRAMMES.

I.

Sur l'épigramme.

Le seul bon mot ne fait une épigramme;
Il faut encor savoir la façonner,
Avec adresse en nuancer la trame,
Et le bon mot avec grâce amener.
Un trait piquant d'abord plaît, frappe, étonne;
Mais il s'émousse et devient monotone;

l'agriculture rappelle celui que le souverain du grand empire de l'Asie rend tous les ans à ce premier des arts. (*Note de l'auteur.*)

[1] Personne n'ignore ces divines paroles de Henri IV : *Si Dieu me donne encore de la vie, je ferai qu'il n'y aura point de laboureur en mon royaume qui n'ait moyen d'avoir une poule dans son pot.* On avait reproché à notre poésie de n'avoir pas consacré encore un vœu si touchant. (*Note de l'auteur.*)

Et si le goût ne le place avec choix,
Si d'un sel pur grâce ne l'assaisonne,
Si l'épigramme, à la vingtième fois,
Ne vous plaît mieux, elle n'est assez bonne.

II.

L'opéra champêtre.

Qu'ils me sont doux ces champêtres concerts,
Où rossignols, pinsons, merles, fauvettes,
Sur leur théâtre, entre des rameaux verts,
Viennent gratis m'offrir leurs chansonnettes!
Quels opéras me seraient aussi chers?
Là n'est point d'art, d'ennui scientifique;
Gluck, Piccini, n'ont point noté les airs;
Nature seule en a fait la musique,
Et Marmontel n'en a point fait les vers.

III.

Sur une dame poëte.

Chloé, belle et poëte, a deux petits travers:
Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers [1].

IV.

A ***, qui exaltait mes Épigrammes pour déprécier mes Odes.

Dans l'épigramme au moins j'ai su te plaire;
Là je suis bon: tu le dis, je le croi.
Je n'ai pourtant jamais parlé de toi:
O mon ami! la meilleure est à faire.

V.

Qu'en son faux zèle une prude est amère!
Damner le monde est un plaisir d'élus;
Mais le Sauveur, à la femme adultère,
Dit sans courroux: Allez, ne péchez plus!
Telle est du ciel la sublime indulgence;

[1] Tout le monde sait que cette dame était la comtesse Fanny de Beauharnais.

Il plaint l'erreur; il pardonne à l'offense ;
Il n'arme point ni le fer ni le feu.
La pécheresse eut sa grâce accordée ;
Mais qu'on suppose à la place de Dieu
Prude ou docteur, elle était lapidée!

VI.

Dialogue entre un pauvre poëte et l'auteur.

On vient de me voler : — Que je plains ton malheur!
Tous mes vers manuscrits. — Que je plains le voleur!

VII.

Sur Dorat.

Dorat, qui veut tout essayer, tout feindre,
Trompe à la fois et la gloire et l'amour :
Il est si bien le poëte du jour,
Qu'au lendemain il ne saurait atteindre.

VIII.

En prose, en vers, Lubin compose;
Et je ne sais par quel travers
Il met trop de vers dans sa prose,
Et trop de prose dans ses vers.

IX.

Maîtresse, amis, faisaient mon bien suprême;
Je l'avouerai; je croyais comme un sot
Avoir la chose, et n'avais que le mot;
Car à Paris vous savez comme on aime.
On me trompait; je me trompais moi-même.
La vérité, le temps m'éclaira bien!
Et désormais, libre de tout lien,
Maîtresse, amis, n'ont plus rien qui m'occupe.
Mais est-ce vivre, hélas! que n'aimer rien?
Dieux! rendez-moi le bonheur d'être dupe.

X.

Sur notre Dictionnaire académique.

On fait, défait, refait ce beau dictionnaire,
Qui, toujours très-bien fait, sera toujours à faire.

XI.

Les Catacombes.

Robert, jadis sous Rome errant, perdu,
Contait ce fait en prose bien naïve :
Fait que Delille en beaux vers a rendu.
Aux deux récits une Grâce attentive,
Bien finement sut peindre leur effet.
Quelqu'un lui dit : De cette double scène
Que pensez-vous? — Que Delille m'a fait
Plus de plaisir, et Robert plus de peine.

XII.

Sur Boileau, qu'on osait accuser de méchanceté et de noirceur.

Qui n'aimerait le fameux satirique,
Quand il nous dit que, malgré sa vigueur,
« L'esprit se sent des bassesses du cœur? »
D'une main pure il lançait la critique.
Son vers rougit d'une honnête pudeur;
Son courroux même atteste sa candeur.
C'est la vertu, c'est le goût qui l'enflamme.
Mais loin de nous tout poëte pervers
Qui, d'un fiel noir empoisonnant ses vers,
N'a de l'esprit qu'aux dépens de son âme!

XIII.

Sur la Harpe, qui venait de parler du grand Corneille avec irrévérence.

Ce petit homme à son petit compas
Veut sans pudeur asservir le génie;
Au bas du Pinde il trotte à petits pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie.

Au grand Corneille il a fait avanie ;
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats,
De voir ce nain mesurer un Atlas ;
Et, redoublant ses efforts de Pygmée,
Burlesquement roidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée !

XIV.

Le Mieux et le Bien.

Le mieux, dit-on, est l'ennemi du bien :
Jamais le goût n'admit ce faux proverbe.
C'était le mieux qu'osa tenter Malherbe ;
Maynard fit bien, et Maynard ne fit rien.
Gloire à ce mieux, noble but du génie !
Il enflammait l'auteur d'Iphigénie,
Boileau, Poussin, Phidias, Raphaël.
Le bien, timide, est le mieux du vulgaire.
A feu la Harpe il ne profita guère ;
Il en est mort : le mieux est immortel.

XV.

A un impertinent en place, qui me demandait quels étaient mes titres et mes protecteurs.

Quelques vers inspirés sont nos titres suprêmes ;
Ce n'est point aux fils des neuf Sœurs
A chercher d'autres défenseurs :
Les enfants d'Apollon se protégent eux-mêmes.

XVI.

Défense de la Harpe.

Non, la Harpe au serpent n'a jamais ressemblé ;
Le serpent siffle, et la Harpe est sifflé.

XVII.

Sur une demoiselle poëte et mère.

Cette muse, assez profane,
A fait deux œuvres, dit-on :

L'une, en dépit d'Apollon;
L'autre, en dépit de Diane.

XVIII.

Propos de joueuses, sur le fameux voyage autour du monde par M. de la Peyrouse.

J'étais hier près d'une table ronde,
Où, se lassant de gronder Quinola,
De la Peyrouse un moment on parla.
Il va, dit-on, faire le tour du monde :
Le tour du monde! Eh! que fera-t-il là?
S'écrie Églé; sottise que cela :
Le temps est cher. Mais il faut que j'écarte...
L'indigne jeu! Puis, d'un air affairé,
Orphise ajoute, en regardant sa carte :
Ce la Peyrouse est donc bien désœuvré?

XIX.

Dialogue.

Pourquoi, sans l'écouter, applaudis-tu Clitandre?
— C'est que j'aime bien mieux l'applaudir que l'entendre.

XX.

Combien de fois, dupe de son oreille,
A de sots vers n'a-t-on point fait accueil?
De beaux écrits, de vers lus à merveille,
Duchesne et Prault sont le fatal écueil.
Ainsi Mondor (Dieu pardonne à son livre!)
Dans les boudoirs lisait à vous charmer;
Prélats d'ouïr, caillettes de pâmer :
Charmant! divin! oh! cela nous enivre!
Eh! mon ami, faites-vous imprimer,
Et que bientôt la presse nous délivre.

XXI.

Sur la mort de Voltaire.

O Parnasse, frémis de douleur et d'effroi!
Pleurez, Muses! brisez vos lyres immortelles!
Toi, dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure, et repose-toi.

XXII.

Si tu prétends avoir un jour ta niche
Dans ce beau temple où sont quarante élus,
Et d'un portrait guindé vers la corniche
Charmer les sots quand tu ne seras plus,
Jà n'est besoin de chef-d'œuvre bien ample,
Mais de flatter le sacristain du temple:
Puis ce monsieur t'ouvrira le guichet;
Puis de lauriers tu feras grande chère;
Puis immortel seras, comme Porchère,
Boyer, Cotin, et la Harpe, et Danchet.

XXIII.

Le besoin d'être aimé.

Un malheureux au monde n'avait rien,
Hors un barbet, compagnon de misère,
Et qui mangeait le rien du pauvre hère.
Quelqu'un lui dit: Que fais-tu de ce chien,
Toi qui n'as pas même le nécessaire?
Plus à propos serait de t'en défaire.
Le malheureux à ce mot soupira:
Si ne l'ai plus, dit-il, qui m'aimera?

XXIV.

Moralité.

Chaque nuit a ses vains mensonges
Chaque jour a son faux réveil:
La mort est un dernier sommeil
Qui n'est plus troublé par des songes.

XXV.

Qu'il est nécessaire d'unir les grâces au génie.

Vous qui du Pinde abordez les coteaux,
Et dont la gloire est la douce manie,
Portez d'abord votre encens au génie :
De la nature il tient seul les pinceaux.
Mais que toujours dans vos riches tableaux
Sa beauté fière aux grâces soit unie !
Aimez leur culte, encensez leur autel :
De qui les fuit vous savez les disgrâces.
Bardus est mort : Chaulieu vit par les grâces;
Et l'art de plaire est l'art d'être immortel.

XXVI.

L'Aspic.

Au beau drame de Cléopâtre [1],
Où fut l'aspic de Vaucanson,
Tant fut sifflé, qu'à l'unisson
Sifflaient et parterre et théâtre;
Et le souffleur, oyant cela,
Croyant encor souffler, siffla.

XXVII.

Sur Dyonis du Séjour, de la Grand'Chambre et de l'Académie des sciences, qui avait trahi la cause de l'auteur, mais qui jouait très-bien les rôles de Crispin sur les théâtres de société.

Savez-vous bien que Crispin Théonis
Est un grand juge ? et qu'en faveur des dames
De sa Thémis il ourdit bien les trames ?
Savez-vous bien que Crispin Théonis
Est astronome, et que, sans aucuns voiles,
En plein midi son œil voit les étoiles ?
Savez-vous bien que Crispin Théonis
Est d'un sénat et d'une académie ?

[1] Tragédie de Marmontel.

Savez-vous bien qu'avec sa prud'homie
Il n'est qu'un sot, ce Crispin Théonis?

XXVIII.

Menace de Lemierre à la Harpe.

Tremble, mol et fade la Harpe;
Crains l'avenir où je t'attends :
Mon âpre luth vaincra ta harpe;
Mes vers durs dureront longtemps.

XXIX.

Sur le docteur B***.

Il sait Pindare, il sait Homère,
Il sait Aristote et Platon,
Moïse et Sanchoniaton;
Il sait même encore, dit-on,
Parler grec, chinois, bas-breton :
Que ne sait-il plutôt... se taire?

XXX.

Sur une femme laide et sotte.

Cléis, bien laide, avec peine se mire;
Car des miroirs sa laideur elle apprit :
Cléis, bien sotte, en babillant s'admire.
Oh! que n'est-il des miroirs pour l'esprit!

XXXI.

Des Saphos la race est commune :
Leur nombre va toujours croissant;
Paris seul en a plus de cent;
Mais au Parnasse il n'en est qu'une.

XXXII.

Sur Lemierre, qui se vantait d'une traduction italienne qu'on venait de faire de sa tragédie de Guillaume Tell.

Un Pradon suisse, enflé d'un faux succès,

Dit qu'on l'avait traduit en langue étrusque.
Certain railleur repartit d'un ton brusque :
On devrait bien vous traduire en français.

XXXIII.

Mot célèbre de mademoiselle Arnould.

Qui le croirait? pucelle d'Opéra
Du sentiment connaît aussi les charmes :
Elle connaît la volupté des larmes.
Qui voit Sophie aisément le saura.
Voici le fait. De sa vie amoureuse
L'espiègle un soir nous rappelait le cours,
Et riait fort de ses derniers bons tours ;
Quand tout à coup, d'une voix douloureuse,
Elle s'écrie : O mes premiers amours !
O le bon temps ! j'étais bien malheureuse !

XXXIV.

Le bonheur des pauvres d'esprit.

Les pauvres d'esprit vraiment sont
Heureux dans l'une et l'autre vie ;
Car droit au paradis ils vont,
Comme ils vont à l'Académie.

XXXV.

Sur le Coriolan de la Harpe, donné pour les pauvres.

Pour les pauvres la Comédie
Donne une pauvre tragédie :
Il est bien juste, en vérité,
De l'applaudir par charité.

XXXVI.

Contre le Régulus de Dorat.

Le vieux Pradon, rimeur que chacun berne,
Gisait couvert d'un éternel mépris :
Le jeune auteur du *Régulus* moderne

A l'ancien veut disputer le prix.
Oh ! de Pradon qui t'a rendu l'émule,
Mon cher Dorat? Ton drame est ridicule,
Il te convient d'en demander pardon.
Amende-toi : rends ta défaite utile.
Las ! tu vois trop combien est difficile,
Même à Dorat, de remplacer Pradon.

XXXVII.

La gloire condamne à l'envie ;
Un grand homme jamais ne goûte un heureux sort :
L'art serait de cacher sa vie,
Et de n'être immortel qu'à l'instant de sa mort.

XXXVIII.

Celui que du scabreux Lemierre
Le vers dur ne peut écorcher,
Peut ouïr une page entière
Du roide et rocailleux Roucher.

XXXIX.

A Élisa.

Si vous n'aviez que ces traits pleins de charmes,
Et cette taille aux flexibles contours,
Auprès de vous je serais sans alarmes,
Car la beauté n'enchaîne pas toujours;
Mais vous avez une âme fière et tendre,
Un cœur si noble, un langage si doux !
Qui vous entend veut toujours vous entendre;
Qui vous connaît ne peut aimer que vous.

XL.

La gloire de Baculard.

O Baculard, quels lieux ta gloire embrasse !
Que de climats remplit ton Apollon!
Berlin se pâme au sein de ta Manon ;

Le Hottentot s'extasie à ton nom;
Tes madrigaux charment le froid Lapon;
Ton Jérémie est lu même au Japon;
Ton Euphémie est chère au Patagon:
Ton Coligni fait pleurer le Huron.
O Baculard! quels lieux ta gloire embrasse!
Hélas! tu n'es inconnu qu'au Parnasse.

XLI.

Le nouveau Job.

D'Arnaud, toujours mourant de misère et d'ennui,
Est un mortel bien déplorable!
Plus que Job il est misérable,
Et ses vers le sont plus que lui.

XLII.

Sur les petits poëtes et les petites poétesses.

De nos poëtes perroquets
Je fuis la babillarde race;
Mais je fuis surtout les caquets
De nos perruches du Parnasse.

XLIII.

Image naïve d'un pédant.

Si tu n'as vu parfois dans la prairie
Maître baudet s'ébattre pesamment,
Et de ses pieds fouler insolemment
Le frais émail d'une rive fleurie,
Puis tout à coup, à braire s'animant,
De Philomèle assourdir le ramage,
Et des ruisseaux le doux gazouillement,
D'un pédant lourd tu ne connais l'image,
Tu n'as ouï ni vu maître Clément.

XLIV.

En se traînant, la pesante tortue

Accuse en vain l'aigle qui fend les airs :
En vain encor la Harpe s'évertue,
Et, se donnant pour règle à l'univers,
Rampe avec art dans ses timides vers.
Apollon rit de tous ces nains rebelles,
Qui, du Parnasse ignorant les hauteurs,
Pensent mener par des routes nouvelles
Au petit pas le coursier des neuf Sœurs :
C'est pour voler que Pégase a des ailes.

XLV.

Sur Flins.

Des léthargiques rimeurs
Flins est bien le coryphée ;
Lui seul vaut mille endormeurs ;
C'est le vrai fils de Morphée :
Ce dieu coule dans ses sens.
Sa lourde muse est coiffée
De pavots assoupissants.
Qui pourrait troubler sa vie ?
Il n'est pas jusqu'à l'envie
Qui ne dorme à ses accents.

XLVI.

Sur Caton.

En faveur de César les dieux ont combattu ;
Les dieux servaient le crime, et Caton la vertu [1].

XLVII.

A un nouvel académicien.

Ta muse enfin s'est donc glissée
Dans l'académique dortoir !
Tu vas dormir comme au Lycée :
Mais déjà tu ronfles ! Bonsoir.

[2] Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.
LUCAIN.

XLVIII.

Gasconnade.

Nous avons de si riches plaines
Et de si fertiles coteaux,
Disait un Gascon de Bordeaux,
Que si l'on y plantait des gaînes,
Il y pousserait des couteaux.

XLIX.

Roucher, grand poëte allemand [1],
A le prix d'encouragement
Pour les beaux vers qu'il fait paraître :
J'en félicite cet auteur;
Mais je pense que son lecteur
L'aurait mieux mérité peut-être.

L.

Inconvénients de l'imprimerie.

Maudit soit le premier dont le mobile airain
Sut au papier muet attacher la parole !
Son art qu'on vante me désole :
Il vient d'estropier trois vers dans mon quatrain.

LI.

A l'auteur d'une tragédie de Jocaste, qu'il n'avait pas, disait-il, donnée du vivant de Voltaire, pour ne pas faire tomber son OEdipe [2].

Oui, je te crois, pour l'honneur de Voltaire :
Tant qu'il vécut, en rival complaisant
Cachais Jocaste, et d'un succès cuisant
Point ne voulais blesser l'octogénaire.
Mais puisque enfin le grand homme est gisant,

[1] Auteur du poëme des *Mois*. Fontanes disait que la chute de ce poëme était un des plus grands naufrages qu'on eût faits en poésie

[2] Le comte de Lauraguais, depuis duc de Brancas, mort en 1824. Le comte de Ségur, après avoir entendu sa tragédie, lui dit qu'il n'y trouvait rien de clair que l'énigme du Sphinx.

Si tu me crois, en adroit adversaire,
Pour ton honneur, mon cher comte, à présent
Cacher Jocaste est bien plus nécessaire.

LII.

Le vers de Damon.

De son vers que sans cesse il loue,
Damon étourdit l'univers ;
Et l'envie elle-même avoue
Que Damon a bien fait... un vers [1] !

LIII.

Sur quelques plates critiques que la Harpe m'avait decochées dans son Mercure.

Courage, ami Bébé, courage!
Encore un petit coup de dent ;
Verse, épuise sur mon ouvrage
Tout ce que vomit dans sa rage
Le Zoïle le plus mordant.
Tu peux rendre, à force d'outrage,
Mon triomphe plus évident :
Je ne craignais que ton suffrage.

LIV.

Je l'avouerai, mon âme était crédule
Au nom d'ami ; je croyais comme un sot
Avoir la chose, et n'avais que le mot :
Mes doux amis me trompaient sans scrupule,
Et d'aimer seul j'avais le ridicule.
Enfin le temps sut m'éclairer trop bien,
Il a détruit ces rêves d'un cœur tendre ;
Mais au bonheur je ne dois plus prétendre.

[1] C'est Lemierre que Lebrun désigné ici. Ce poëte se vantait d'avoir fait le plus beau vers du siècle :

« Le trident de Neptune est le sceptre du monde. »

Aimer, c'est vivre : hélas ! et n'aimer rien,
C'est, tout vivant, dans la tombe descendre.

LV.

Douce amitié, sans doute je t'honore ;
Mais d'un beau masque on te couvre si bien,
Mais on m'a tant abusé sous le tien,
Qu'à ton nom même, hélas ! je tremble encore.
Et cependant qui peut vivre sans toi ?
Qui peut jouir de son âme déserte ?
Douce amitié, ce ne sera pas moi !
D'un lâche ami viens réparer la perte :
Il est cruel d'aimer des cœurs ingrats,
Mais plus cruel encor de n'aimer pas !

LVI.

Un jeune prince avait pour passe-temps
Une volière où blanches colombelles,
Dès que Zéphyr ramenait le printemps,
Échauffaient l'air de leurs soupirs fidèles.
Pour mieux jouir de leurs tendres ébats,
A son Mentor il dérobe ses pas.
Un jour qu'il voit ses colombes pâmées,
Et son Argus, ennemi du bonheur,
L'enfant leur dit : Vite, mes bien-aimées,
Dépêchez-vous ; voici mon gouverneur !

LVII.

J'aime parfois l'épigramme en distique,
Bon mot rapide en deux vers échappé ;
J'aime encor plus le dizain marotique,
Son coup plus sûr et son dard mieux trempé.
Léger distique à peine vous effleure ;
D'un bon dizain le trait profond demeure.
L'un, de l'esprit est le brillant stylet ;
L'autre, au génie offre une arme virile.

D'un bon dizain Rousseau vous enfilait ;
Un bon dizain est la lance d'Achille.

LVIII.

A Florian, auteur d'une fade pastorale.

Dans ton beau roman pastoral,
Avec tes moutons pêle-mêle,
Sur un ton bien doux, bien moral,
Berger, bergère, auteur, tout bêle.
Puis bergers, auteur, lecteur, chien,
S'endorment de moutonnerie.
Pour réveiller ta bergerie,
Oh ! qu'un petit loup viendrait bien !

LIX.

Sur une beauté dans son hiver.

Quoi ! belle Iris, vous auriez soixante ans !
N'en croyez rien ; ne soyez pas si sotte :
Les almanachs sont des impertinents,
Et le Temps même un vieux fou qui radote.

LX.

Oh, le maudit bavard ! oh, le sot érudit !
Il dit tout ce qu'il sait, et ne sait ce qu'il dit.

LXI.

SUR ARGUTUS,

A qui j'avais lu mon ode sur les dangers de la patrie.

Ce grand métaphysicien
Dont l'esprit toujours s'alambique,
Et qui définit tout si bien,
Que lui-même n'entend plus rien
Aux belles choses qu'il explique ;
Argutus, aux yeux secs et froids,
Hier ne donna point sa voix

A mon ode patriotique :
Pour lui plaire il faudra, je crois,
Faire une ode métaphysique.

LXII.

Au médecin Bouvard.

Puisqu'il faut qu'on m'expédie,
J'aime autant, docte assassin,
Mourir de la maladie,
Que mourir du médecin.

LXIII.

Sur je ne sais quel Gaston, directeur de je ne sais quel lycée.

De cet homme que j'ignore
En vain me suis-je informé ;
Depuis qu'on me l'a nommé,
Je le connais moins encore [1].

LXIV.

Dans son boudoir un vieux seigneur caduc
Mine faisait de beaucoup entreprendre ;
Il pressait Lise : Arrêtez, mon cher duc,
Lui dit l'espiègle ; et si j'allais me rendre !

LXV.

Sur la Harpe, excellent professeur de poésie au Lycée.

Oh ! la Harpe est vraiment un professeur unique !
Il vous parle si bien de vers, de poétique,
Qu'instruit par ses leçons, on ne peut désormais
Lire un seul des vers qu'il a faits.

LXVI.

Sur un ouvrage de femme.

Produire est vraiment votre fait ;
Mais un peu d'aide est nécessaire.

[1] Gaston, proviseur du lycée de Limoges, a fait une traduction en vers de l'Énéide. Celle de Delille avait paru.

Cet ouvrage est vôtre et parfait,
Comme ceux dont vous fûtes mère :
Or il faut, pour que l'ayez fait
Que l'ayez aussi laissé faire.

LXVII.

Sur ce que cette dame soutenait qu'on ne l'avait point aidée [1].

Mère vous crois de cet ouvrage-ci,
Mais laissez croire aussi qu'il eut un père ;
Car gens malins, comme il en est ici,
Diraient partout qu'il n'a père ni mère.

LXVIII.

De mon carquois les flèches sont colères;
Gardez-vous bien d'en provoquer les coups.
Il n'est volcans, il n'est triples chimères
Plus dangereux dans leur brûlant courroux.
On brave en paix, sous de larges verrous,
Les noirs brigands; la foudre en vain murmure :
L'art rompt ses feux. Mais quel art, quelle armure,
Contre des vers dont le trait courroucé
Vous perce encor chez la race future,
Et par le temps ne peut être émoussé?

LXIX.

L'églogue désenchantée.

L'homme se paît d'illusions légères;
Même éveillés, hélas! nous rêvons tous :
Témoins en sont églogues mensongères.
Qui ne croirait que vos destins sont doux,
Petits moutons, chantés par nos bergères?
Vous paissez l'herbe; on vous défend des loups;
Sous la houlette une Phylis vous range;
Le beau Myrtil en est presque jaloux.

[1] *Voyez* l'épigramme précédente.

Oui; mais un soir, las ! tombant sous leurs coups,
Avec Phylis le beau Myrtil vous mange.

LXX.

Sur Desorgue.

Mes amis, que Dieu vous garde
Du rimailleur Ragotin !
Il est pis qu'un diablotin,
Quand son Phébus le poignarde.
On dirait que l'herbe sarde
Tord la bouche à ce lutin.
Des Francs il se croit le barde;
Mais il y perd son latin.
Sa rimaille est du fretin,
Et sa lyre une guimbarde.
Mes amis, que Dieu vous garde
Du rimailleur Ragotin !

LXXI.

A un sot en place, qui me parlait d'un prétendu bruit que je faisais.

Écho de la sottise et de la populace,
Ministre à longue oreille, ignare et lourd Midas,
Tu me parles de bruit! je n'en fais qu'au Parnasse;
Et ce bruit, tu ne l'entends pas.

LXXII.

Ce qui donne à la femme une idée de Dieu et du diable.

Sans recherche, sans document,
Sans lire ni Bible ni fable,
Instruite par le sentiment,
La femme très-naïvement
Se fait Dieu, d'après son amant;
Et, d'après son mari, le diable.

LXXIII.

Sur les traductions en vers.

Gardez-vous bien du mot à mot,

Horace et le goût le renie.
Tout pédant traduit comme un sot.
C'est la grâce, c'est l'harmonie,
Les images, la passion,
Non le mot, mais l'expression,
Que doit rendre un libre génie.
Le plus fidèle traducteur
Est celui qui semble moins l'être.
Qui suit pas à pas son auteur
N'est qu'un valet qui suit son maître.

LXXIV.

Conseils à un littérateur.

Brise ta plume, avilis ta pensée;
Ne t'arme plus d'un bon mot innocent;
Ménage un fat, si ce fat est puissant;
Prône surtout la Harpe et le Lycée;
Tu charmeras nos pédantes catins.
Mais veux-tu plaire à nos jeunes Cotins,
Siffle le goût, dénigre le génie;
De Boileau même ose briser l'autel;
Va sans pudeur encenser monsieur Tel,
Tu seras sot, et de l'Académie.

LXXV.

Sur une critique de la Harpe.

Bébé m'attaque : il faut, pour me défendre,
Lire Bébé; mais qui peut l'entreprendre?
Oh! j'aime mieux n'être point défendu.
Si je l'ennuie, il sait bien me le rendre.
Bébé se plaint de ne me pas entendre;
Moi, de l'avoir, hélas! trop entendu!

LXXVI.

J'aime Lemierre et son orgueil naïf :
Bien franchement le bonhomme s'estime.

Plus dur parfois que Ronsard et Baïf,
Du moins il pense, et fit un vers sublime.
Onc cet orgueil ne fut déconcerté :
Un jour, donnant tragique nouveauté,
Notre homme voit que le public n'abonde.
Il sort, revient; et d'un ton rassuré :
J'ai vu, dit-il, entrer beaucoup de monde;
Je ne sais pas où diable il s'est fourré.

LXXVII.

A Urbain Domergue, sur ses innovations grammaticales, et sur sa Traduction de quelques églogues de Virgile.

Grand puriste, vous qui donnâtes,
De votre pleine autorité,
Lettres de *naturalité* [1]
A des mots que vous étonnâtes!
Je voudrais que vous donnassiez
Les églogues que vous rimâtes,
Et que rien ne retranchassiez
Des beaux vers que vous déclamâtes.
Faites voir sur votre bureau
Le pubis hurlant dans vos rimes [2],
Et l'embrassement du taureau [3]
A l'amatrice dont nous rîmes.

LXXVIII.

Sur une rêveuse.

J'aimai trois mois l'indolente Lucile;
Je l'enivrai de l'encens le plus doux.

[1] « Il est des mots, disait un jour Domergue à l'Institut, qui ont reçu du ciel des lettres de *naturalité*. Je voudrais que l'on cessât de dire une femme *amateur*, et que l'on dît, une *amatrice*. Plût au ciel, messieurs, que vous vous *enthousiasmassiez* comme moi de ces temps du subjonctif en *asse!* etc. »

[2] Domergue avait fait ce vers, en parlant de Scylla :

Dont le pubis est ceint de monstres aboyants.

[3] Il avait fait cet autre vers :

D'un robuste taureau les fiers embrassements.

A mes soupirs sa vanité docile
Reçut ma prose et mes vers sans courroux :
Elle oublia ma muse à ses genoux.
J'interrogeais en vain son âme absente.
Or, qui m'avait pris dans ce faux lien?
Sa rêverie : elle rêvait si bien!
Mais je vis trop que la belle innocente,
Rêvant toujours, las! ne rêvait à rien.

LXXIX.

A l'auteur anonyme de quelques vers publiés contre moi dans un journal.

Quand on est lâche ou qu'on est sot,
On est à l'aise sous le masque.
Le brave ose lever son casque;
Le vrai talent signe un bon mot.
Mais toi, faquin pusillanime,
Jugeant, rimant comme Pradon,
Tu pourrais bien signer ton nom,
Et rester encore anonyme.

LXXX.

Sur les poëtes de l'Académie.

Malgré deux succès dramatiques,
La Harpe n'est qu'un rimailleur.
Chamfort polit des vers étiques,
Lemierre en forge d'helvétiques;
Saint-Lambert les fait narcotiques;
Marmontel ne plaît qu'au railleur.
L'adroit et gentil émailleur
Qui brillanta les Géorgiques,
Des poëtes académiques
Delille est encor le meilleur.

LXXXI.

A madame de **, quand je commençais à perdre la vue.

Las! j'y vois peu : l'Amour, qui n'y voit guère,

Veut me guider ; en ce péril commun
Secourez-nous, bel ange de lumière :
Vous conduirez deux aveugles pour un.

LXXXII.

Les deux géographes.

Un gros magister du Vexin,
Qui ne sut onc prose ni mètres,
Vit sur la carte, en grandes lettres,
Bien imprimé, *le Pont Euxin.*
Un pont sur mer ! c'est du mécompte ;
On n'y doit pas monter souvent.
Peut-on nous bercer d'un tel conte !
Quoi ! dit Blaise d'un ton savant,
Ne sais-tu pas que l'on y monte
Par les Échelles du Levant?

LXXXIII.

Jamais Cléon, rimeur sec et pincé,
Par de beaux vers n'eut l'oreille ravie.
Il vous écoute avec un front glacé.
N'admirer rien est un art de l'envie.

LXXXIV.

Sur les Brames.

Quand ce la Harpe si disert
Vit, de ses Brames au désert,
Périr les beautés méconnues ;
A ses complaintes ingénues
Un de ses plus chauds zélateurs
Mêla ces mots consolateurs :
Ami, ton drame allait aux nues,
S'il avait eu des spectateurs.

LXXXV.

Défendez-vous, laides ; soyez bien prudes ;

De dents, de griffe, armez bien votre honneur.
Mais gardez-vous de manières si rudes,
Belles qu'Amour fit pour notre bonheur!
Aux blonds épis il faut un moissonneur ;
La grappe veut qu'un vendangeur la goûte.
Oyez Gaussin : à des prudes sans doute
Gaussin disait, leur prêchant le baiser :
Plaisir si doux, et qui si peu me coûte,
Las! au prochain comment le refuser?

LXXXVI.

Réconciliation avec la Harpe.

Hélas! oui, je sifflai tes Brames :
J'ai mes torts; n'as-tu pas les tiens?
Passons-nous-les, en bons chrétiens;
Oublions tout, jusqu'à tes drames.
La Harpe, avec bénignité
Je te pardonne, en vérité,
Tes plats vers, tes jalouses trames,
Et ta lourde malignité,
Et mes petites épigrammes.

LXXXVII.

Le grand hiver du Parnasse.

Grande alarme au sacré vallon!
Le Permesse est gelé, dit-on.
La docte neuvaine éplorée,
Prise de rhume et de frisson,
En cherchait la cause ignorée.
Mais hier j'ai su d'Apollon
Qu'une fausse muse, inspirée
Par le plus glaçant aquilon,
Avait soufflé sur l'Hélicon
Un dithyrambe hyperborée [1].

[1] Ce dithyrambe glacial est de la Harpe.

LXXXVIII.

Éloge d'Urbain Domergue.

Ce pauvre Urbain, que l'on taxe
D'un pédantisme assommant,
Joint l'esprit du rudiment
Aux grâces de sa Syntaxe.

LXXXX.

Autre sur le même sujet.

Pour mettre en pièce mon quatrain,
Urbain rimaille et s'évertue :
J'avais blessé ce pauvre Urbain ;
Mais son épigramme le tue.

XC.

A URBAIN DOMERGUE,

Qui voulait soumettre Racine et le génie à la règle de 1 et 1 font 2.

Un et puis un font deux, j'en atteste Barême,
Nous dit ce pédant importun.
Et moi je lui soutiens, en l'attestant lui-même,
Que Domergue et sot ne font qu'un.

XCI.

Encore sur Gin, qui postulait pour l'Académie.

Sur notre Pinde académique,
Qui du vrai Pinde est peu voisin,
Notre Euripide limousin,
Marmontel, hurle du tragique;
Sedaine gâche du comique ;
Chabanon racle du lyrique ;
Lemierre, en rime didactique,
Nous trace l'art du Pérugin ;
La Harpe, dans la poétique,
Est, seul, Aristote et Longin ;
Guibert est Végèce en tactique :
Eh ! que sera donc monsieur Gin ?

XCII.

Oui, la Harpe est dans la nature :
Il n'a rien du sud orageux ;
Mais du nord glaçant et neigeux
Qu'il est bien la vive peinture !
Pareil à la blanche toison,
Sous qui la verdure frissonne,
Son vers, qui nous pleut à foison,
Est mou, froid, pâle, et monotone.

XCIII.

Les dons de la Nature. Imité d'Anacréon.

Nature avait donné, pour leur défense,
Au fier taureau le front à double dard,
Le pied vengeur au coursier qu'on offense,
La course au lièvre, et la ruse au renard.
Peuple de l'air eut ses ailes rapides ;
Peuple de l'onde eut ses rames humides.
Lion eut force et courage indompté.
L'homme, plus doux, eut sagesse en partage.
Restait la femme : elle eut, quoi ? la beauté,
Victorieuse et du fort et du sage.

XCIV.

Sur la facilité de Dorat.

Dorat fait en une minute
Un ouvrage toujours fêté
Par l'ingrate frivolité,
Qui, l'instant d'après, le rebute.
Dorat s'étonne de sa chute !
Il vit le temps qu'il a coûté.

XCV.

« Sans feu, sans verve, et sans fécondité,
« Boileau copie[1] ! » Et c'est au Louvre même

[1] Expressions d'une épître de Marmontel, couronnée par l'Académie.

Que la médaille est le prix du blasphème
Par tant de sots tant de fois répété!
Et Marmontel, Pradon ressuscité,
Critique ainsi le critique suprême!
Qui ne croirait voir quarante Midas,
Profanateurs du dieu de l'harmonie,
A la sottise immoler le génie,
Et couronner un nouveau Marsyas?

XCVI.

Qu'en vers pompeux on chante des guerriers
Les grands exploits, les prises qu'ils ont faites,
Je ne prétends à l'éclat des lauriers :
Je n'ai plaisir qu'à chanter mes défaites.
Mes ennemis sont terribles et doux;
Mes ennemis me blessent sans courroux;
Tous leurs traits sont dans leurs vives prunelles.
Il n'est cuirasse à l'abri de leurs coups;
Tyroliens visent moins juste qu'elles;
Plus on en meurt, plus le trépas est doux.

XCVII.

Quoi! dans un puits la Vérité!
Quel gîte pour une immortelle!
Eh bien! que ne voyage-t-elle?
Dira le vulgaire hébété.
Voyager! où? vers la Bastille?
En Russie un knout vous l'étrille;
Même à Londre elle est sans appuis;
On la grille en terre papale;
Le Grand Turc l'écorche ou l'empale :
Mieux vaut encor le fond du puits.

XCVIII.

Les deux auditeurs à fuir.

Moi, lire à Damis, à Clitandre,
Les vers que ma plume a tracés!

L'un a trop d'esprit pour m'entendre,
Et l'autre n'en a pas assez.

XCIX.

Le hibou et l'aigle.

A son manoir las de borner sa vue,
Certain hibou supplia l'aigle un jour
De lui montrer l'olympique séjour.
L'aigle, en jouant, le porta sur la nue
Jusqu'au soleil : Ami, le vois-tu bien ?
Je vois... je vois force brouillard, et rien,
Dit le hibou. L'aigle moqueur et leste
Vous rejeta mon aveugle ici-bas.
Pour admirer un spectacle céleste
Il faut des yeux, les hibous n'en ont pas.

C.

Aux deux Graces chez lesquelles j'oubliai un soir quelques élégies manuscrites, qui me furent renvoyées, le lendemain, enlacées de rubans.

Aimables sœurs, l'une au charmant sourire,
L'autre aux grands yeux bien rêveurs et bien doux,
Ces tendres vers qu'Amour me fit écrire
Ont donc passé la nuit auprès de vous!
Puis, dès l'aurore, un message fidèle
Vient me les rendre avec faveur nouvelle,
Si qu'on dirait que je n'ai rien perdu.
Mais quand Tibulle, hélas! quitte Délie,
Ce ne sont pas ses vers seuls qu'il oublie :
Pensez-y bien ; tout ne m'est pas rendu.

CI.

Sur la fraternité, ou la mort.

Bon Dieu! l'aimable siècle où l'homme dit à l'homme :
Soyons frères... ou je t'assomme!

CII.

Naïveté, imitée du provençal.

Ce cœur, gentille Myrté,
Qu'un jour me donnas en gage,
Ne l'ai vendu ni prêté :
J'en ai fait un autre usage.
Je l'ai pris ; avec le mien
Je l'ai confondu si bien,
Que plus ne sais, mon bel ange,
Lequel des deux est le tien.

CIII.

Sur une jolie petite femme.

Lise est petite : Amour, qui l'a fait naître,
N'est pas géant. Tout en elle est mignon.
Extrait de Grâce a composé son être ;
Dans un grand cercle à peine la voit-on !
Mais qui la voit en garde la mémoire ;
Fragilité fait son charme et sa gloire.
Ce joli rien se glisse dans le cœur ;
Petit se fait au point qu'on ne s'en doute ;
Puis il grandit, puis il règne en vainqueur.
O jolis riens ! c'est vous que je redoute.

CIV.

Pourquoi Dorat fait tant de vers.

En petits vers Dorat abonde ;
De petits vers il vous inonde :
C'est un fâcheux débordement !
Et, comme il a fait le serment
De ne penser aucunement,
Sa muse en est plus décidée
A rimer éternellement.
Il fait des vers, faute d'idée.

CV.

Le faux incendie.

De mes hymnes brûlants j'enflamme l'Hélicon,
Criait Desorgue. Erreur grossière!
Phébus crut entendre un Lapon
Crier au feu dans sa glacière.

CVI.

Sur l'absurde manie qu'avait Fréron, et qu'avait aussi M. de Voltaire, de réduire en prose les vers qu'ils prétendaient juger.

Pour les juger, mettre des vers en prose!
Ce beau travail est digne d'un Fréron ;
Mais que Voltaire ainsi les décompose !
Voir le doux cygne écho d'Aliboron,
Et l'aigle altier complice du ciron !
Ah! goûtons mieux et Malherbe et Racine :
N'altérons point les beaux vers qu'ils ont faits.
Sans le détruire, admirons un palais ;
Et, pour juger une beauté divine,
Scalpel en main, ne creusons point ses traits.

CVII.

Mon petit homme.

Gonflé d'orgueil, bouffi d'impertinence,
Mon petit homme au ton rogue et tranchant
Juge les vers, la peinture, le chant;
Contrôle tout, arts, lois, traités, finance.
Si l'en croyez, Montesquieu n'est qu'un sot;
Buffon n'est rien; c'est là son dernier mot.
Mon petit homme est seul tout, ou croit l'être.
J'en ris parfois, et parfois j'en suis las.
O mes amis, gardez-vous de connaître
Le sot mortel qui ne se connaît pas !

CVIII.

Le mot de sainte Thérèse.

Ah ! ce mortel est seul vraiment heureux,
Qu'amour consume ! Est-il un bien suprême
Sans ce doux mal ? Le ciel est où l'on aime :
Dieu n'est qu'amour : nous vivons de ses feux.
Quand il voulut punir l'ange du crime,
La haine seule eut le droit d'allumer
Ses noirs tisons dans l'infernal abîme :
Un diable aimant n'aurait pu blasphémer.
Bonne Thérèse, ah ! ton mot est sublime :
Le malheureux ! il ne saurait aimer !

CIX.

Sur l'incroyable rapidité des victoires de l'empereur.

Veni, vidi, vici.

France, de ton héros le triomphe est certain :
Venir, voir, vaincre, est son destin.

CX.

Après deux campagnes d'Italie.

Héros cher à la paix, aux arts, à la victoire,
Il conquit en deux ans mille siècles de gloire.

CXI.

Dépit du poëte.

Napoléon triomphe, et ma lyre est muette !
La gloire du héros a vaincu le poëte.

CXII.

Souhait pour la nouvelle année.

A Bonaparte l'Italique
Quel souhait faire au nouvel an ?
Un seul, qui pour tout autre aurait l'air d'un roman :
C'est d'avoir dans six mois le nom de Britannique.

CXIII.

A l'auteur de Pénélope, qui venait de publier un Discours où il regrettait beaucoup de vieux mots, tels que *dévaler, exaspérer*, etc.

Oh! que de vers ton lourd génie entasse!
Rime et bon sens te disent : C'est assez.
Tes drames froids dévalent du Parnasse,
Comme glaçons l'un par l'autre poussés.
De ta Didon la musique prospère;
Mais contre Ulysse on crie, on s'exaspère.
Puisque ta muse, au lyrique séjour,
Nous rend si mal le vainqueur du Cyclope,
Imite au moins ta sage Pénélope :
Défais la nuit ce que tu fais le jour.

CXIV.

Réponse de Bouvard à un prélat.

Longtemps n'y a qu'un vieux coquin titré,
Au lit gisant pour mainte œuvre non pie,
Qu'expiait lors notre goutteux mitré,
Car bien faut-il que tout méfait s'expie;
Jurait, sacrait, blasphémait en impie,
Si que Bouvard, médecin ricaneur,
Dans cette crise advenant par bonheur,
Crut aborder Lucifer dans son gouffre :
Mort-Dieu, Bouvard, dit le prélat, je souffre
Comme un damné! — Quoi! déjà, monseigneur!

CXV.

A Voltaire, sur ses éternelles accusations contre J.-B. Rousseau.

Malheur à l'envieux qu'importune la gloire!
Te verrai-je toujours, par la haine inspiré,
De notre vieux lyrique outrager la mémoire?
Ah! le malheur du moins doit le rendre sacré!

CXVI.

Moyen sûr de parvenir.

Un chêne était, sur la cime hautaine
Du mont Ida, roi des monts d'alentour :
Un aigle était sur la cime du chêne :
Près de l'Olympe il y tenait sa cour.
A l'improviste apparaît, un beau jour,
Maître escargot, fier d'être au milieu d'elle.
Des courtisans l'œil ne se croit fidèle.
L'un deux lui dit : Me serais-je trompé ?
Insecte vil, toi qui jamais n'eus d'aile,
Comment vins-tu jusqu'ici ?— J'ai rampé.

CXVII.

Sur l'Encyclopédie.

Pour l'honneur du siècle où nous sommes,
Il est donc enfin décidé
Qu'on aura vu trente grands hommes
Faire un sublime A B C D.
O miracle! ô gloire infinie!
Diderot et vingt-neuf consorts
Auront fait, presque sans efforts,
Seize in-folio de génie.

CXVIII.

Impromptu fait à un petit jeu, ou l'on demanda quatre vers sur la Fleur et le Papillon.

Le papillon, chose frivole,
Près de la fleur coquette est assez bien placé :
Le papillon est une fleur qui vole,
La fleur un papillon fixé.

CXIX.

Églé, par vos froideurs ma flamme est combattue :
Votre bouche est muette et vos yeux sont distraits.
J'ai cru de Vénus même adorer les attraits :
Ne seriez-vous que sa statue ?

CXX.

A UN ÉPLUCHEUR DE PENSÉES ET DE MOTS.

Faciunt næ intelligendo ut nihil intelligant.
TER.

Ami, Térence a dû t'apprendre
Que les gens subtils font si bien,
Qu'à force de vouloir entendre,
Souvent ils n'entendent plus rien.

CXXI.

Sur une beauté dans son automne.

Belle un peu mûre, Églé dans son automne
Lorgne, folâtre, et se croit au printemps.
Heureuse encor, cette adroite friponne
Trompe l'Amour, et croit tromper le Temps.

CXXII.

Dernière question sur Desorgue.

Desorgue, qui prend sa rosse
Pour le coursier d'Hélicon,
Prendrait-il aussi sa bosse
Pour le carquois d'Apollon?

ÉNIGME.

Je ne suis point esprit, je ne suis point matière ;
Tout mortel me fait naître, et je n'existe pas.
Je me joue à mon gré de la nature entière ;
Je fais la nuit sans ombre, et le jour sans lumière.
On me suit au Japon sans en être plus las.
J'épouvante, je plais, j'élève, j'humilie.
Sans raison je suis sage, et suis fou sans folie.
Un amant, grâce à moi, même au lit d'un époux,
Caresse sa moitié sans le rendre jaloux.
Je sais l'art d'adoucir la beauté la plus rude.
Je mets un capucin dans les bras d'une prude.
Par mes caprices inconstants,
De Frédéric vainqueur je ferais un esclave.
Je fais coucher un pape au sérail des sultans ;
Le mufti, quand je veux, va siéger au conclave.
Je puis enfin, sans être factieux,
Ravir à Louis sa couronne,
Les grâces à d'Egmont, la pudeur à Brionne ;
Et, par un sort capricieux,
Placer un goujat sur le trône,
Un dévot dans l'enfer, un vaurien dans les cieux.

POÉSIES DIVERSES.

A M. DE VOLTAIRE,

SUR SON ARRIVÉE A PARIS.

O toi qui, de la Seine enfin comblant les vœux,
Reparais sur ses bords honorés par tes veilles;
Toi dont ma lyre osa, pour le sang des Corneilles,
Implorer le cœur généreux;
Phénix qui renais de ta cendre,
Étonnement du monde, honneur du nom français,
Voltaire, ne cesse jamais
De nous plaire et de nous surprendre!
Ces quatre-vingts hivers, dont tu braves le faix,
Semblent, expiant tes succès,
Moins te vieillir que te défendre.
Oh! qu'avec tant d'éclat la vieillesse a d'attraits!
Et qu'il te sera doux, aux jeux de Melpomène,
De voir Aménaïde en pleurs
Intéresser à ses douleurs
Les larmes de ta jeune reine!
Les Grâces, triomphant sur le trône des lis,
Ont ramené les arts à la cour de Louis.
Partage avec Buffon le temple de mémoire;
Les Muses t'ont donné la gloire;
Jupiter désarmé te donne encor la paix.
Sous tes lauriers la foudre expire;
L'Envie elle-même t'admire;
Et la Parque étonnée a suspendu ses traits.
Mais ne va point troubler ta joie et nos hommages,
Ni de tes ennemis éveiller les fureurs.
Va, ce n'est qu'aux bienfaits à venger les grands cœurs.
Dans la coupe des dieux bois l'oubli des outrages.

De ton midi les brûlantes ardeurs
N'ont que trop élevé d'orages;
D'un paisible couchant goûte enfin les douceurs :
Que ton astre à nos yeux y brille sans nuages !
Que tes derniers rayons, plus chers à nos rivages,
N'y fassent naître que des fleurs !

LA SOCIÉTÉ DÉLICIEUSE.

Heureux qui, vers le soir, tranquille et sans affaire,
Rassemble une société
Que Minerve eût choisie, et qu'elle-même éclaire;
Où, loin du profane vulgaire,
L'âme s'épanche en liberté;
Où la sagesse ait l'art de plaire;
Où la grandeur soit sans fierté,
La franchise sans dureté,
L'indulgence sans flatterie,
Les Grâces sans coquetterie,
Le bon air sans fatuité,
Le savoir sans pédanterie,
L'enjouement sans bouffonnerie,
Le bel esprit sans vanité,
Et la vertu sans pruderie !

Sur ce que M. de Voltaire, bienfaiteur de mesdemoiselles Corneille et de Varicourt, les a mariées toutes deux, après les avoir célébrées dans ses vers.

Apollon n'a jamais doté
Les belles que chantait sa lyre.
Jamais, deux fois, il n'a fêté
Le dieu d'hymen en son empire;
Et même il est, s'il faut le dire,
De gueuserie un peu noté.

On sait trop que le vieil Homère,

De Plutus, hélas ! rebuté,
Sous les haillons de la misère
Courait à l'immortalité ;
Que les Muses, portant besace,
Compagnes de sa pauvreté,
Allaient quêtant de place en place.

Quoi ! l'Olympe, auteur de leur race,
Put souffrir cette indignité !
D'époux même elles n'ont tâté,
Faute d'or, que rien ne remplace ;
Puis ont fait vœu de chasteté :
Ce fut leur dernière disgrâce !

Enfin Pactole si vanté
De Permesse est devenu frère.
L'union commence à Voltaire ;
Et ce poëte bien renté
Fait ce qu'Apollon n'a pu faire :
Il chante et dote la beauté.

LA VIE CHAMPÊTRE.

Bois, collines, vallons, champêtres voluptés,
C'est pour vous que je fuis les bruyantes cités !
Dans vos retraites solitaires
Respirent les amis des dieux :
C'est ici que les cœurs ne sont point tributaires
Des préjugés contagieux.
Vos grottes, du sommeil sont les dépositaires ;
J'y dors, à la fraîcheur des zéphyrs caressants.
Si je m'éveille au bruit des ondes solitaires,
Leur calme passe dans mes sens.

La paix rit dans nos cœurs ; le ciel rit sur nos têtes.
Nos hameaux dans les airs n'élèvent point leurs faîtes
On éveille la foudre en s'approchant des cieux !

Mais leurs humbles foyers présentent à nos yeux
La riante innocence, et ses jeux et ses fêtes,
Tandis que les sombres tempêtes
Renversent des palais le faîte ambitieux.

On n'a point vu nos pleurs attrister ces rivages,
Ni les pâles remords voler sous nos ombrages.
Jamais les accents redoutés
De la trompette menaçante
N'y troublèrent Écho dans ses palais voûtés.
Jamais Bellone rugissante
N'y lança de la mort les traits ensanglantés!

Loin des tentes de Mars, loin des cours et des villes,
Astrée habite encor nos champêtres asiles.
Quel essaim varié de plaisirs innocents!
Nos tapis verts, nos rives émaillées,
Ces concerts des oiseaux chantant sous les feuillées,
Ces coteaux enrichis de pampres verdoyants,
Et de ces pins altiers les cheveux ondoyants,
Ce libre azur des cieux, ces pompes de l'aurore,
Ces parfums du printemps, ces corbeilles de Flore.
Tout flatte nos regards de spectacles riants.

Ainsi, loin d'un vulgaire insolent et parjure,
Épris d'un utile repos,
Je mêle aux doux loisirs la gloire et ses travaux.
Là, sur ma vie heureuse et pure
L'Aurore épand la rose, et la Nuit ses pavots.
Libre d'envie et d'imposture,
Je parcours des forêts les détours ombragés.
Je livre aux aquilons l'essaim des préjugés,
Et sous l'œil de Palès, dans une grotte obscure,
Je chante l'Amitié, l'Amour et la Nature.

FRAGMENT

DU POEME DE LA NATURE.

LA SAGESSE.

O Nature! ô ma mère! ô déesse éternelle!
Toi que l'erreur des lois veut rendre criminelle,
Je t'implore, descends, respire dans mes vers!
O source du génie, âme de l'univers,
C'est toi, fille des dieux, toi dont les mains fécondes
Forment la chaîne immense et des temps et des mondes.
Ta volonté suprême est ta suprême loi;
Ton règne illimité n'a de borne que toi.
Loin au delà des cieux où tes flammes circulent,
De ton immensité les bornes se reculent.
C'est ta main qui semait sous tes pas radieux
Leur poussière étoilée aux vastes champs des cieux.
Éclaire des mortels l'orgueilleuse ignorance :
O centre qui jamais n'eus de circonférence,
Comment fis-tu rouler dans le cercle des ans
Et les rapides jours et les siècles pesants?

Tu dis, et du chaos les gouffres disparurent :
La matière, l'espace et le temps accoururent.
Autour de toi flottants, les mondes et les cieux
N'attendaient pour marcher qu'un signe de tes yeux.
Tu sortis de toi-même, et ta main sûre et libre
Au sein des mouvements balança l'équilibre,
Vers un centre commun fit peser tous les corps,
Des éléments rivaux assembla les accords,
Alluma les soleils, suspendit les planètes,
Et crayonna leur route aux rapides comètes;
Fit éclore en jouant les astres et les fleurs,
De l'arc brillant des cieux nuança les couleurs;
Sut diviser l'atome en points inaltérables,

Enferma dans un gland des forêts innombrables,
Brisa l'angle, et du cercle arrondit les contours.
Tu commandas aux mers leur fuite et leurs retours,
Jetas dans l'Océan les pesantes baleines,
Soufflas l'air, et des vents dispersas les haleines;
Recourbas les vallons, inclinas les coteaux,
Du centre des rochers versas l'urne des eaux,
De chaque être fixas et le germe et l'espace,
De l'énorme éléphant appesantis la masse,
Du ciron invisible arrangeas les ressorts,
Et soutins des oiseaux les rapides essors.

Mais l'homme qui respire, étonné de lui-même,
Fut le chef-d'œuvre heureux de ton souffle suprême:
C'est pour lui que ta main, prodiguant les moissons,
Entrelaça les jours, les nuits et les saisons.
Toi-même dans son âme imprimas ton image,
L'aveu de son bonheur te devint son hommage;
Né libre, il ne connut de souverain que toi,
Et l'univers naissant applaudit à son roi.

Ah! combien son erreur a voilé ta lumière,
Et qu'il s'est égaré de sa route première,
De ce premier bonheur qu'aux champêtres humains
Offrait ce globe, à peine échappé de tes mains!

Et vous, de la Nature immortelles compagnes,
Vous, déités des bois, vous, nymphes des campagnes,
Laissez-moi parcourir vos bosquets ombragés,
Que l'art contagieux n'a jamais outragés;
Ouvrez-moi ces berceaux de Pomone et de Flore,
Où sourit la Nature, où l'âme semble éclore.

Guidez mes pas errants aux sources de ces eaux
Où Diane se plonge entre mille roseaux;
Laissez-moi, le front ceint d'olive et d'amarante,
Fouler de vos tapis la richesse odorante;
Livrez à mes regards vos asiles secrets,

Ces lacs, ces prés, ces bois, ces grottes, ces forêts;
Versez dans tous mes sens l'harmonieux délire:
Tandis qu'à vos bienfaits je consacre ma lyre,
Déesses, prêtez-moi l'ombre de vos rameaux;
Je chante un bonheur pur, né du sein des hameaux.

Et toi qui, des grandeurs dédaignant l'imposture,
Ne connais que l'amour, la gloire et la Nature,
Muse, qui sur ma tête as versé tes rayons,
Sous les yeux de Palès dirige mes crayons.
Des moissons du bonheur viens séparer l'ivraie;
Peins-nous dans les hameaux la sagesse plus vraie,
La liberté plus fière; et d'un vol plus heureux
Le génie et l'amour y déployant leurs feux.

De ces divins objets ma lyre est animée.
Si du siècle de fer la rouille envenimée
A corrompu les cœurs et souillé l'univers,
Que du moins l'âge d'or renaisse dans mes vers!

Le sage aime à rêver dans un réduit champêtre;
L'agneau qu'il voit bondir, la brebis qu'il voit paître,
Les taureaux qu'il entend mugir dans les vallons,
Le fer cultivateur, luisant sur les sillons,
Les forêts, les coteaux et leur fertile pente,
Un zéphyr qui s'égaye, une onde qui serpente,
Flattent plus ses regards justement enchantés
Que le faste indigent des profanes cités.

Eh! que dit à nos cœurs la pompe de nos villes,
Ces palais élevés par tant de mains serviles,
Ces rapides coursiers, ces chars tumultueux,
Ces dehors imposants d'un ennui fastueux?
Qu'offrent-ils aux regards? Des surfaces trompeuses,
Des plaisirs inquiets, des misères pompeuses,
Le mérite courbé sous le joug des tyrans,
Et de l'antique honneur les restes expirants.
Là des crimes heureux le ciel paraît complice,

Mais l'honneur est vengé, sa vue est leur supplice;
La richesse est le prix des vices intrigants,
Et des larcins de l'or l'or absout ses brigands.

Je sais trop que Voltaire, abusant du génie,
Aux champêtres vertus prodigua l'ironie;
Et, refusant ses mains au culte de Cérès,
A d'un vers dédaigneux insulté nos guérets;
Jeux sanglants de l'esprit, funeste badinage,
Plus cruel que le fer instrument du carnage,
Qui, dépouillant le cœur de sa noble fierté,
A la mollesse, à l'or, vendit sa liberté!
Malheureux qui changeait, avec trop d'imprudence,
Aux festins des tyrans la sobre indépendance;
Prodigieux mortel, homme unique et divers,
Tantôt avec les dieux planant sur l'univers,
Tantôt jusqu'à Zoïle abaissé dans la fange,
De force et de faiblesse incroyable mélange;
Homme au-dessus des rois, s'il les eût ignorés.
Et le dieu des talents, s'il les eût reverés.
Mais, du cygne français[1] diffamant l'harmonie,
Il courut dans le Nord flatter la tyrannie.
Longtemps de rois en rois son orgueil a rampé
Sous un joug éclatant que ses pleurs ont trempé.
Enfin il guide au port une orageuse vie,
Et redemande aux champs sa liberté ravie:
Les champs et la Nature animent ses accents,
Et ce bonheur si pur a son dernier encens.

O maison d'Aristippe! ô jardins d'Épicure[2]!
C'est vous qu'il implorait dans sa retraite obscure;
De ses destins errants il a fixé le cours
Près d'un lac et des bois, loin des trompeuses cours.
Là ce vieillard fameux jouit de sa mémoire;
Il rallume sa vie au flambeau de la gloire.

[1] Le grand Rousseau. (*Note de l'auteur.*)
[2] Ce vers est de M. de Voltaire lui-même. (*Id.*)

Cornélie a volé dans ses bras généreux ;
Il a tout expié, puisqu'il fait des heureux.
Ainsi, quand de Vénus les flammes sont éteintes,
Quand de l'ambition il sent moins les atteintes,
Le cœur revole aux champs dont il fut séparé :
Il ramène au bonheur son hommage égaré.

Heureux qui, soulevant une chaîne importune,
Détache ses destins du char de la Fortune,
Et, sans la fatiguer de soupirs éternels,
Cultive de ses mains les guérets paternels !
Moins envié peut-être, et plus digne d'envie,
Aux mortels indiscrets il dérobe sa vie ;
Loin des cris insensés d'un vulgaire odieux,
L'innocence des champs rend l'homme égal aux dieux.
Libre au sein des forêts, sa vertu solitaire
Y rompt des préjugés la chaîne héréditaire,
Y jette aux aquilons nos stupides erreurs,
Et le sombre avenir et ses pâles terreurs.

Oui, la cour de Palès est l'asile du sage ;
C'est là que de son âme il fait l'apprentissage ;
Et, rendant la Nature à ses antiques droits,
Du fond de ses déserts interroge les rois.
Il pénètre ces cœurs fiers de notre faiblesse,
De ses frêles appuis dépouille leur mollesse ;
Et tous ces dieux mortels, ouvrages de nos mains,
Rentrent à ses regards au niveau des humains.

Tel à des yeux divers le spectacle varie,
Tel aux yeux du pasteur, couché dans la prairie,
Le chêne qui déploie un front démesuré
Semble être un citoyen de l'empire azuré.
Mais au regard perçant de l'aigle vigilante,
Qui pénètre des airs la voûte étincelante,
L'orgueil du chêne rentre au niveau des sillons,
Et se mêle aux tapis de nos humbles vallons.
Mais la fierté de l'aigle errante sur la nue

Des regards du soleil est à peine connue,
Et ce même soleil n'est aux regards des dieux
Qu'une étincelle, un point dans l'abîme des cieux.

Voilà donc tes degrés, ô superbe existence !
Et du monarque au sage il est plus de distance
Que du sage aux dieux même : image de ces dieux,
Son âme en réfléchit quelques traits à nos yeux.

Roi superbe, ta cour aura peine à comprendre
Ces nobles vérités qu'ici j'ose t'apprendre.
Sur le sage oublié tu versas tes mépris ;
Mais d'un sage et d'un roi distingue enfin le prix.
Dépouille ta couronne et l'orgueil d'un vain titre ;
Prends le tombeau pour juge, et la mort pour arbitr .
L'un meurt, et dans la poudre il reste confondu ;
L'autre, s'ouvrant le ciel dont il est descendu,
Y vole sur un char que la gloire soulève :
Ainsi le vil plomb tombe, et la flamme s'élève ;
Aux jours des souverains leur règne est limité,
Mais l'empire du sage est l'immortalité.
. . . .

SUR LE PRINTEMPS.

L'affreux hiver expire, et l'aimable printemps,
Vainqueur des aquilons, renaît sur nos rivages.
Il nous ramène encor les beaux jours, les ombrages,
Et ces jeunes gazons si connus des amants.
Sur nos champs refleuris il étend ses conquêtes,
Il caresse les airs, il endort les tempêtes,
Il éveille l'aurore, il épure les cieux,
Et prête au dieu du jour un char plus radieux.
Il rend aux naïades tremblantes
Le folâtre argent des ruisseaux,
Leur tendre ramage aux oiseaux,

A Zéphyr ses ailes brillantes,
A Flore ses couleurs, aux Amours leurs flambeaux,
Et l'alcyon paisible à l'empire des eaux :
Mais, hélas! sa douce présence
Rendra-t-elle jamais, à mon cœur désolé,
Ce repos, cette indifférence
Que mon amoureuse imprudence
Égara dans les yeux d'Églé ?

FIN DES ŒUVRES CHOISIES DE LEBRUN.

TABLE.

ŒUVRES CHOISIES DE MALHERBE.

ŒUVRES CHOISIES DE J. B. ROUSSEAU.

ŒUVRES CHOISIES DE LEBRUN.

FIN DE LA TABLE.







